

Alexandre Weill

LE CENTENAIRE
DE
L'ÉMANCIPATION
DES
JUIFS

LES JUIFS DEPUIS LE SECOND TEMPLE JUSQU'À QUATRE-VINGT-NEUF

CATÉCHISME DES JUIFS ÉMANCIPÉS — LES JUIFS ÉMANCIPÉS

CATÉCHISME MOSAÏSTE UNIVERSEL — CATÉCHISME MOSAÏSTE ISRAËLITE

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, 11, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

1888

AVIS AU PUBLIC

Les vérités que je dis dans ce livre aussi bien aux Juifs qu'aux Chrétiens; vérités irréfragables, indispensables à l'avenir religieux de l'Europe; vérités qu'aucun philosophe, aucun hébraïsant, aucun philologue, aucun écrivain n'oserait ni ne pourrait dire, et que je me hâte de publier, mes jours étant comptés, et parce qu'elles ne peuvent être dites que sous un régime de liberté religieuse absolue, je n'en fais pas une spéculation de librairie (je n'en ai jamais fait, même quand j'étais pauvre) et n'en publie qu'un nombre très restreint d'exemplaires. Cent cinquante exemplaires seulement seront mis en vente; les autres, je me les réserve pour les envoyer aux savants indépendants de l'Europe, qui me paraissent compétents pour apprécier la portée philosophique et religieuse de mon œuvre. Il me suffit de savoir ces vérités dites, ne fût-ce que dans un seul exemplaire, pour qu'après ma mort, après une trêve de crises sociales et politiques, des hommes de science et de conscience suivent les nouveaux sillons que j'ai tracés, et dans lesquels ils entreront forcément, attendu que j'ai impitoyablement coupé et comblé les ornières boueuses, pleines de fondrières, qui conduisent aux religions d'erreurs de l'Europe, et qui jusqu'à ce jour n'ont produit que des horreurs. La religion esraïque et talmudique, ainsi que la religion chrétienne et mahométane qui en sont sorties, sont mourantes. Elles seront enterrées quand Mosché Méchiach (Moïse le Messie), que je viens d'exhumer de sa triple tombe esraïque, talmudique et évangélique, avec son verbe de raison pure et de vérité absolue, debout et rayonnant, marchera sur elles comme un géant divin sur des naines humaines !

PRÉFACE

Ce livre est mon testament et mon chef-d'œuvre. Il est le couronnement d'une œuvre dont j'ai conçu la première idée à l'âge de vingt ans et que je n'ai commencée qu'à l'âge de cinquante ans, reculant toujours devant l'immensité de l'œuvre et ballotté par les vicissitudes d'une vie de combats incessants pour l'existence matérielle. Ayant été choisi, à l'âge de dix-huit ans, par le grand rabbin Trier, de Francfort, pour lecteur attitré du *Pentateuque*, écrit sur parchemin, sans voyelles ni accents, avec les intonations et la prononciation classiques, selon le purisme masorétique de la langue hébraïque (les Juifs hébraïsants appellent cela *bedikdouk*), et ayant exercé ces fonctions jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, je savais littéralement le *Pentateuque* par cœur, depuis le premier mot : « *Béréschilh* » jusqu'aux derniers mots : « *Lééney kol Yisraél.* »

Malgré ma piété exemplaire, et comme si une main de Dieu pesait sur moi, l'idée me vint, idée allant croissant, qu'il y avait deux Yéhovah dans le *Pentateuque*, deux systèmes religieux, dont l'un me parut contraire à l'autre. Je n'osai pas me rendre compte de cette idée, qui, tout en m'effrayant, me poursuivait jour et nuit, jusque dans mes songes. Cette idée ne pouvait venir qu'à une personne à laquelle, à chaque phrase lue et naturellement traduite *in petto*, se présentait une autre phrase similaire, sue par cœur et disant juste le contraire, souvent dans le même chapitre. Je n'eus garde, toutefois, de communiquer cette pensée à mes condisciples, trop portés à m'accuser d'impiété, à cause de la

prédilection que le grand rabbin, malgré ma jeunesse, m'a toujours témoignée. Pourtant, après avoir lu, bien que clandestinement, le *Droit de Moïse*, de David Michaelis, je pris la résolution, au risque de mourir de faim, de renoncer au rabbinat, tout en acceptant le diplôme, pour ne pas mentir à ma conscience, pour n'être pas forcé de prêcher aux autres des principes de miracles, de pardon et de révélation personnelle que je croyais faux, les attribuant à Esra et à son école pharisienne, contrairement aux lois de Moïse, mais sans en avoir pu encore faire la preuve.

Ayant quitté l'Allemagne, où je gagnais ma vie, en bataillant avec ma plume, pour rentrer dans ma patrie natale, afin de n'être pas forcé de me convertir à une religion encore plus fausse et plus ouvertement idolâtre que celle d'Esra, d'où elle est pourtant sortie; forcé de me créer de nouvelles ressources pour sustenter ma misérable vie matérielle, je me lançai dans le tourbillon littéraire et politique de Paris, sans jamais abandonner l'idée, qui m'a poursuivi dès ma jeunesse, de séparer la religion antirationnelle, miraculeuse et étroitement nationale d'Esra et de son école, de la religion rationnellement universelle de Moïse, conforme au génie et à la raison de tous les grands penseurs de l'humanité. Pour ce, il fallait d'abord trouver la logique du système mosaïque et la soumettre à la critique de la raison pure. Après avoir, le lendemain du coup d'État du 2 décembre, recommencé mes études philosophiques et théologiques, après avoir relu tous les grands penseurs de toutes les nations, la plupart dans leur langue maternelle, après m'être mis d'accord avec moi-même, sans le secours d'aucun philosophe, comme l'a fait Rousseau en écrivant *la Profession de foi du Vicaire Savoyard*, en un mot, après avoir publié ma *Parole Nouvelle*, qui est une parole toute nouvelle, bien qu'elle ne développe que les conséquences forcées de l'éternelle vérité absolue, et qui est mon œuvre capitale comme philosophie religieuse, j'ai relu les cinq livres de Moïse en hébreu, non comme un livre de foi imposé par une soi-disant révélation, mais comme une œuvre de philosophie humaine et de législation religieuse.

Ma joie fut grande de retrouver toutes les vérités résumées dans ma Parole Nouvelle, dans les principes fondamentaux de la législation de Moïse! Ces principes, dont je n'ai jamais oublié les textes, ont-ils contribué à trouver mes axiomes de vérité que j'ai, comme lui, résumés en quelques lignes? Comme, par exemple : « Nulle force ne produit une autre force égale à elle », vérité qui, à elle seule, suffit pour confondre les athéismes de toutes les

couleurs. Puis : « *Il n'y a pas de corps simple créé dans la matière !* » Puis encore : « *Il n'y a qu'une seule et unique Loi, sans exception aucune, dans tous les domaines physiques et métaphysiques,* » principes qui sont les colonnes inébranlables de ma *Parole Nouvelle* ; ou bien ai-je trouvé les vrais principes philosophiques et religieux de Moïse, parce que j'en avais les clés pour ouvrir tous ses trésors ? Je n'en sais rien et peu importe ! Seulement, j'ai établi comme un fait, dès aujourd'hui historiquement indéniable, que les principes religieux de Moïse ont été d'abord défigurés et mis en contradiction avec eux-mêmes par les principes qu'Esra, le rédacteur du *Pentateuque* actuel, a mis dans sa bouche, en y ajoutant, de son propre cru, une nouvelle religion avec de nouvelles fêtes, religion qui a servi de points de mire à tous les adversaires de Moïse. En effet, si du *Pentateuque* actuel Moïse était l'unique rédacteur, il serait non seulement incompréhensible, mais contemptible comme un faux prophète, qui a oublié sur le verso d'une page ce qu'il venait de dire sur le recto de la même page, et dont les conceptions sur Dieu sont continuellement en contradiction, non seulement avec des idées à peine énoncées par lui-même, mais avec tous les faits relatés, comme, par exemple, les promesses de pardon de Yéhovah des crimes d'Israël, précédant des châtiments inexorables pour ces mêmes crimes ; comme encore les promesses de bonheur de Yéhovah aux patriarches, promesses qui, à peine le dos tourné de ce même Yéhovah, se transforment en malheurs et en esclavage séculaire.

Moïse, une fois enterré sous la nouvelle religion de Baruch et d'Esra, religion de foi miraculaire, de superstitions idolâtriques et fanatiques, les prêtres pharisiens, vivant de ces erreurs mystérieuses, n'ont fait que jeter sur lui une nouvelle couche de pieux mensonges, sur lesquels ils ont bâti leur pouvoir politique et social. Jésus, certes, s'il a dit quelques paroles qui se trouvent dans l'Évangile, a eu des vellétés de ramener le judaïsme au mosaïsme, et de l'arracher aux marchands de mensonges du phariséisme. Mais les auteurs de l'Évangile, venus cent soixante-dix ans après sa mort, saint Paul, ce rabbin resté pharisien en tête, ayant phariséisé le judéo-christianisme, renchérissant encore sur la religion de miracle et de pardon d'Esra, n'ont eu qu'un but : calomnier Moïse et mettre Jésus à la place du Yéhovah-homme d'Esra.

Il fallait donc, avant tout, exhumers Moïse de sa triple tombe et le rendre logique et conséquent avec lui-même, sur des

textes authentiques heureusement conservés dans le *Pentateuque*, en les dégageant des textes qu'on avait fabriqués pour lui servir de linceul. C'est ce que j'ai commencé à faire, il y a vingt-cinq ans, dans mon *Moïse et le Talmud*. Quand ce livre a paru, sous l'Empire, mon éditeur n'a pas osé y laisser le titre « *et l'Évangile* », de peur d'être saisi. Mais, dès la République, j'ai complété ce livre dans une nouvelle édition, en prouvant, textes à l'appui, que le Talmud et l'Évangile professent absolument la même religion, avec les mêmes principes de foi idolâtre et liberticide, avec la seule distinction de Jésus à la place du Yéhovah d'Esra. J'ai poursuivi cette étude dans mon *Nouveau Sinaï*, puis dans le *Pentateuque selon Moïse et selon Esra*, puis dans la *Vie de Moïse*, sur des textes authentiques de la Bible, jusqu'à ce jour complètement incompris, puis enfin dans le *Centenaire* et le *Catéchisme mosaïque* que voici (1).

(1) Il est parfaitement indifférent que l'auteur du *Pentateuque* actuel soit Esra lui-même ou son école, composée d'une assemblée de docteurs, devenue d'abord la grande synagogue *Cnesseth Hagdolah*, et plus tard le Sanhédrin. L'objection de Graetz dans le *Jewish Chronicle*, « que nous connaissons le style d'Esra, qui ne saurait être comparé au style du *Pentateuque*, et que les Samaritains, ennemis d'Esra, n'auraient pas accepté son *Pentateuque*, s'il était de lui », n'a aucune valeur scientifique ni historique. Tout d'abord, le Talmud donne un démenti formel à M. Graetz. Loin de déprécier le talent d'écrivain d'Esra, il dit « *qu'Esra était aussi capable et aussi digne que Moïse pour recevoir la Thorah de la bouche même de Yéhovah* ».

Pour que le Talmud ait osé dire cela, contrairement à la dernière ligne du *Pentateuque* disant : « *Il ne s'élèvera plus un Nabi comme Mosché*, » il fallait une raison péremptoire, il fallait qu'il eût la conviction qu'une grande partie du *Pentateuque* était écrite de la main d'Esra.

Le Talmud, d'ailleurs, dit lui-même encore, que plusieurs textes du *Pentateuque* ont été changés par les disciples d'Esra. Mais, outre que la différence entre les divers styles du *Pentateuque* est visible pour quiconque sait l'hébreu comme une langue maternelle (du temps de Moïse on n'aurait, certes, pas écrit *Sabathon* pour *Sabath*, *Sabathon* étant purement chaldéen, et ce mot se trouve juste dans le chapitre XV du *Lévitique* pour le Jour de pardon inventé par Esra), il n'y a pas un livre au monde rédigé avec autant de désordre logique et chronologique que le *Pentateuque d'Esra*, tel que nous le possédons. Non seulement il n'y a pas d'unité de principe et de lois d'un chapitre à l'autre (comme par exemple entre le chapitre IX et le chapitre XV du *Lévitique*, où dans l'un il n'est question que d'un bouc expiatoire pour le peuple, et dans l'autre de deux boucs, sans aucune préparation, où, dans le désert même, Aaron doit envoyer le bouc expiatoire au désert ; de même dans les différents chapitres sur *Pésah*, fête soi-disant célébrée en Égypte, même avant la sortie ; fête tantôt d'un jour, tantôt de huit jours), mais outre les récits répétés, tronqués et dissemblables de mira-

Eben Esra, Spinoza, plusieurs hébraïsants chrétiens, ont prouvé à l'évidence que Moïse ne saurait être l'auteur unique du *Pentateuque* actuel. Mais moi, le premier, absolument le premier, depuis deux mille ans, j'ai vu qu'il y avait dans le *Pentateuque* deux Yéhovah contradictoires, deux systèmes religieux, serpentant l'un à côté de l'autre, absolument différents l'un de l'autre et irréconciliables l'un avec l'autre. Je répète toujours la même chose, parce que c'est toujours la même cause, parce que pour faire entrer quelques coins de vérité dans des erreurs vingt fois séculaires, il faut répéter les coups sonores, autant sur les coins que sur l'enclume. Je le répète donc encore, moi, le premier, j'ai fait ressortir la religion qu'Esra, après la construction du second temple, a introduite dans le *Pentateuque*, en l'intercalant dans les lois de Moïse, et j'ai affranchi les principes fondamentaux de Moïse, connus des prophètes et conformes à la raison universelle, des

cles, tels que ceux des cailles et de l'eau que Moïse faisait sortir du roc, et l'histoire répétée d'Abimelech et de Sarah, différente l'une de l'autre comme le jour de la nuit; tant d'autres encore trop longs à citer, il n'y a pas dans le Pentateuque un seul chapitre dont la fin s'adapte au commencement, et ces contradictions, parfois dans la même ligne, prouvent à l'évidence la main *maladroite* d'un compilateur de textes, qui y a ajouté de son propre cru.

Le Talmud a tellement senti ce désordre, qu'il a posé pour maxime, *qu'il ne fallait pas se préoccuper de ce que le commencement dans le Pentateuque devait quelquefois être à la fin et la fin au commencement.* » « *En moukdom veën méouchar bathorah !* » Maxime facile à poser, comme un tour de force spirituel, mais difficile à faire accepter comme un article de foi. Il est évident que le *Pentateuque* actuel a été rédigé, compulsé, arrangé sur des morceaux et des pièces dont une grande partie de textes conservés, contenant les lois fondamentales de Moïse et connues par les prophètes. Les deux signes \square et \square , qui se trouvent en tête des chapitres et qui veulent dire *ouvert* et *fermé*, indiquent bien que quelques textes étaient universellement *ouverts* et d'autres *fermés*, c'est-à-dire inconnus. Mais que ce soit Esra ou Baruch qui ait rédigé le *Pentateuque*, que ce soit un homme ou une assemblée de rabbins, peu importe ! Toujours est-il que les deux fêtes du Jour de l'an et du Jour du pardon datent de l'inauguration du second temple, ainsi que la nouvelle ère datant du mois de *Tischri* à la place de *Nissan*. Toujours est-il encore qu'il est radicalement impossible qu'un Yéhovah qui, selon Moïse, est la Justice absolue, n'acceptant ni don ni sacrifice pour pardonner un crime médité et perpétré ET QUI NE LAISSE RIEN IMPUNI, puisse ordonner une fête de pardon, où le grand prêtre, *obligatoirement, pardonne une fois par an tous les péchés d'Israël, moyennant un bouc envoyé à Assas-El, le dieu de l'Effronterie*, qui siège au désert; en d'autres termes, au diable ouvert. Sans compter les autres contradictions flagrantes, parfois révoltantes que j'ai relevées par douzaines entre le Yéhovah de Moïse et celui d'Esra

scories miraculeuses, superstitieuses et exclusivement nationales d'Esra. De fait, entre l'école de Moïse et l'école d'Esra, la différence peut se ramener à l'éternelle scission entre l'œuvre et la foi. Selon le principe mosaïque, le bonheur de l'homme dépend de son œuvre devant un Yéovah-Justice immuable et incorruptible. Selon Esra, le bonheur de l'homme est dans sa foi à un Yéovah-homme arbitraire, gouvernant le monde par des grâces et des miracles.

Naturellement, ma révélation a été accueillie par les rabbins pharisiens avec stupéfaction, suivie de hochements de tête, disant, comme je m'y attendais, que j'attribuais arbitrairement à Esra tout ce qui ne cadre pas avec mon système philosophique, et à Moïse tout ce qui collusionne avec ce même système, comme si j'avais un intérêt à avoir un système religieux à moi; comme si je vivais, comme eux, d'une foi religieuse prêchée et non observée, et d'accommodements continuels, réduisant le rabbinat à une fonction administrative pour ménager la chèvre, le chou et les carottes. Il n'y a rien à attendre d'aucun prêtre salarié, des rabbins moins encore que des autres. Ce fut un rabbin, Rabbi Schalem, de Mont-
*dans mon
salarié
Maimonide
fut au III
un rabbin*

dans le courant de mon œuvre. Je défie le génie de Graetz de concorder une seule de ces contradictions !

Quant aux Samaritains, M. Graetz connaît-il les vrais griefs, les vraies causes de l'inimitié des Samaritains contre les Juifs Esraïstes, dès la construction du second temple ? Il aurait dû nous les donner dans son *Histoire des Juifs*. Personne, jusqu'à ce jour, n'a pu les énumérer sur des documents historiques authentiques. Personne non plus n'a pu nous donner un *Pentateuque* authentique des Samaritains. Or, il est impossible qu'une haine profonde pareille n'ait pas eu une raison religieuse. Toute guerre civile, d'ailleurs, est une guerre religieuse.

La scission des Samaritains, qui dure encore, n'a pu avoir pour cause des raisons personnelles, ni des intérêts de tribu et de domination temporelle, qui changent à tout instant. M. Graetz pourra-t-il prouver que les Hellénistes du temps d'Antiochus et plus tard les Saducéens n'étaient pas les descendants spirituels des Samaritains ? Ces partis religieux ne sont pas sortis de dessous terre comme par un tremblement, sans aucune origine spirituelle et religieuse. Ils dataient de loin, et ils ont fini par la scission des Saducéens et des Pharisiens Esraïstes, qui fut la seule et unique cause de la destruction du second temple. Et cette scission n'a, certes, pas commencé avec les Hasmonéens, pas plus que la scission entre les catholiques et les protestants n'a commencé avec Luther. Elle existait dès l'origine du christianisme. De même la scission entre les Mosaïstes et les Esraïstes Elle a commencé dès le premier jour de la construction du second temple

fuite,² ce bon Rabbi Schalem l'aurait fait brûler avec componction et se serait cru un grand saint devant son Yéhovah, qui ordonne d'envoyer à son diable un bouc émissaire pour qu'il pardonne les péchés de ses élus d'Israël. On sait ce qu'ont fait les rabbins d'Amsterdam à Uriel Acosta et à Spinoza, faute d'avoir pu les tuer. C'est là le plus grand malheur de l'erreur de ne pouvoir se défendre contre la vérité que par la violence et l'iniquité. Il est vrai que j'en attendais encore moins de la part des prêtres chrétiens, car en détruisant le Yéhovah-homme d'Esra, il reste très peu de chose de leur Jésus-Dieu, qui l'a remplacé. Les représentants de toutes les religions de foi sans raison, ne pouvant pas entrer en lice avec moi, malgré mes nombreux défis, n'ont heureusement plus d'autres armes agressives et répressives que le silence et le dédain, ce qui ne les sauvera pas d'une ruine complète. Ils ressemblent à ce paysan du Danube qui, mettant son pied sur la source du fleuve, un simple filet d'eau, s'écria : Je vais empêcher les habitants de Vienne de voir arriver le Danube ! On ne peut jamais attendre une réforme sérieuse des fonctionnaires, laïques ou cléricaux, qui vivent d'erreurs, d'abus et de mensonges pieux ou impies de leur état. Leur travail ne ressemble pas à celui d'une abeille, mais à celui de l'araignée, filant journellement des tissus de son cœur pour attraper des mouches ignorantes.

Quant aux modernes hébraïsants chrétiens, emboîtant le pas les uns des autres, leurs critiques yéhovistes et élohistes sont de vrais enfantillages. Ne sachant jamais l'hébreu à fond, et n'ayant jamais pénétré dans le principe fondamental de Moïse, qu'ils confondent avec celui d'Esra, leurs critiques roulent toujours dans un cercle vicieux, d'un angle intangible à l'autre. Et quand ils croient avoir touché juste, ils sont à cent mille lieues de la vraie ligne, opérant toujours sur des lignes fictives et fausses, qu'on leur a substituées et qu'ils prennent pour leurs points de départ et de repère.

Quoi qu'il en soit, depuis que j'ai publié mon *Moïse et le Talmud*, deux vérités historiques sont acquises à la science biblique, savoir : que les fêtes du Nouvel an et du Jour du pardon sont une création d'Esra datant du second temple; que Moïse ne les a jamais instituées et qu'elles étaient complètement inconnues pendant toute l'existence du premier temple et l'exil babylonien. Ces fêtes, maintenant que les sacrifices sont abolis, n'en sont pas moins respectables et dignes d'être conservées, sous certaines restrictions du culte, mais elles ne sont pas de Moïse.

Que Moïse, pour qui le sacrifice humain est une abomination

devant Yéhovah, et qu'il a frappé de la peine de mort, n'a jamais pu mettre dans la bouche de Yéhovah l'ordre donné à Abraham de lui sacrifier son fils unique.

Le sacrifice d'Isaac n'a été raconté légendairement par la Bible que pour constater qu'Abraham déjà a aboli le sacrifice humain, si odieux aux yeux de Moïse, en substituant un bélier à son fils. Mais les rabbins n'y ont célébré que l'aveugle obéissance d'Abraham à Yéhovah, au point de lui sacrifier même son fils unique.

Ces deux faits historiques, établis par moi, sont dès ce jour universellement adoptés par la science indépendante. Tôt ou tard toutes les autres vérités que j'ai révélées dans mon œuvre deviendront des vérités banales et universelles.

Le progrès, la civilisation et le bonheur du genre humain, le salut des juifs surtout, comme nation modèle mosaïque, en dépendent. Pour eux, il n'y a pas d'autre alternative. Ou disparaître dans la masse des peuples athées et idolâtres, ou retourner à la religion fondamentale de Moïse, dégagée de toutes les erreurs d'Esra. On n'a qu'à lire l'histoire de Ma Jeunesse, strictement conforme à la vérité, pour s'assurer qu'à travers toutes les vicissitudes et tous les dangers, Dieu m'a créé pour cette sainte mission. Il n'y a pas dans l'Europe du 19^e siècle un seul homme qui ait eu une jeunesse comme moi. D'ailleurs, peu importe ma personne et ma vie ! Je n'ai jamais écrit une ligne dans un but de lucre ou de gloire humaine. Que les hommes reconnaissent mes vérités ou non, il ne m'en chaut ! Il me suffit d'avoir travaillé pour glorifier mon Créateur et pour faire connaître ses lois, qui furent et qui seront éternellement ce qu'elles sont, sans variation et sans changement. Ce n'est d'ailleurs pas, comme le dit Plutarque, dans la lice que l'on couronne les vainqueurs des jeux sacrés, mais après qu'ils l'ont parcourue. Je suis au seuil de la tombe. L'homme ne fait que planter ses racines. Après sa mort seulement, si ces racines sont saines et bonnes, elles sortent de dessous terre en arbres et en fruits qui réjouissent les générations futures. Je suis sûr qu'après ma mort, mes révélations, autant inspirées par ma pensée que corroborées par ma science, feront une révolution dans l'histoire de toutes les religions existantes. Je sais aussi, comme dit David, qu'on partagera ma robe en lambeaux, chacun inventera quelque partie de mes découvertes et la déclarera sienne ; mais, au fond, on ne pourra que glaner dans un champ labouré, semencé et moissonné par moi.

J'ose dire, en mourant, qu'en dehors des vérités absolues de

et il n'a pu
et n'est pas
un but de
gloire.

Moïse sur Dieu et sur l'homme, que je viens d'affranchir de ses scories, de sa poussière et de ses éboulis séculaires, il n'y a pas de réforme sérieuse possible dans aucune religion existante, juive, catholique, protestante, mahométane ou bouddhique. Toute réforme tentée, en dehors des principes fondamentaux de Moïse, que je viens d'énoncer, qu'ils soient de Moïse ou éclos dans mon âme comme conséquences de ces principes, toute tentative de réforme ressemblera à un homme coupant des cors à une jambe pourrie ! Et cette comparaison même passera à l'état de proverbe universel, comme certaines images de la Bible et de l'Évangile !

Paris, le 22 août 1887

ALEXANDRE WEILL.

PROLÉGOMÈNES

I

Dans quatre ans, il y aura cent ans que l'Assemblée nationale, issue de la Révolution française de Quatre-vingt-neuf, a émancipé les Juifs, en leur accordant les mêmes droits civils et politiques qu'aux citoyens chrétiens, catholiques et protestants.

Les principaux défenseurs de cette émancipation sont célèbres. Leurs noms, bénis par les Israélites, sont connus de tous les hommes de progrès et de raison de toutes les nations. L'abbé Grégoire, Mirabeau et Clermont-Tonnerre en sont les principaux initiateurs, tandis que ceux qui se sont opposés à cet acte de justice et de réparation fraternelle sont tout à fait oubliés. L'écho de leurs noms ne retentit au loin de temps en temps que dans les réfutations des avocats des Juifs. Il en est de même de tous les calomnieurs des Israélites, à commencer par Apion, le premier antisémite pamphlétaire de l'histoire et dont le nom serait tout à fait inconnu sans la réfutation de Josèphe. Ils disparaissent comme des ombres, dès que le soleil, auquel elles doivent leur existence éphémère, se retire d'elles, et si ces ombres ont vacillé sur des trônes,

elles ne résurgissent de temps à autre que pour recevoir, ou les malédictions des hommes, comme des apparitions malfaisantes, ou leur commiseration pour des malheurs qui les ont frappées dans leurs personnes, dans leur famille et jusqu'à la quatrième génération, comme la famille dynastique de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, conformément à la loi divine énoncée par Moïse.

Cette émancipation, qui paraît extraordinaire aux yeux de nombre de publicistes, jugeant les événements historiques avec leur mètre spirituel qui est faux, précisément parce qu'il est chrétien, idolâtre ou athée, est un acte non seulement logique, conforme aux principes de cette assemblée, mais encore inéluctable, comme on dit aujourd'hui, et spirituellement obligatoire par la révolution de Quatre-vingt-neuf. Elle en sortait naturellement comme la fleur et le fruit sortent du tronc de l'arbre; mieux encore, comme un enfant sort du ventre de sa mère et qui, par cela même, prouve et consolide la santé de la mère. L'Assemblée se serait suicidée, elle aurait menti à son principe fondamental, en vertu duquel elle existait et qui était, pour ainsi dire, son air vital, si elle avait refusé l'émancipation d'un peuple *déiste*, ne reconnaissant d'autre Dieu, ni d'autre saint que le Yéhovah, le Dieu-Un de Moïse, comme seul créateur de tous les êtres, tous égaux devant lui, tous contenant une parcelle d'esprit divin, tous, plus ou moins libres, non selon la *qualité* de cette dose, mais selon la *quantité* dans les différents domaines de la nature et solidairement liés les uns aux autres, pour le bien comme pour le mal, au nom des principes de liberté, d'égalité et de fraternité, en vertu desquels l'Assemblée de Quatre-vingt-onze venait de briser les chaînes séculaires de féodalité, de servitude et de despotisme; principes qu'elle avait puisés, sciemment ou inconsciemment, dans la doctrine *déiste* de Moïse, le premier, l'unique révélateur de ces vérités absolues, qui n'a créé le peuple juif que pour servir, par ses lois, de modèle à toutes les nations de la terre, après l'avoir lui-même affranchi de la servitude égyptienne,

servitude égale, mais pas beaucoup plus odieuse que celle des peuples chrétiens, dont les dieux ne sont guère moins faux ni moins contraires à la raison divine dans l'homme, que les bœufs, les boucs et les chats égyptiens, au nom desquels les Pharaons maintenaient leurs peuples en esclavage. Car, en vérité, adorer une bête, parfois peu inférieure à certains hommes, par la dose spirituelle que lui a répartie le Créateur, c'est absolument la même erreur, la même idolâtrie que d'adorer un homme ou une femme, attendu que les conséquences sociales en sont absolument les mêmes, savoir : le despotisme en haut et l'esclavage en bas ! Avec un Dieu créé à l'image de l'homme, qui n'est pas la loi absolue, immuable, égal dans toutes ses parties, qui ne fut pas toujours ce qu'il est et ce qu'il sera, qui suspend et viole ses propres lois, sous forme de miracles, qui châtie et pardonne par caprice et volonté arbitraire, il n'y a plus pour l'homme ni liberté, ni égalité, ni fraternité possibles, n'importe que ce Dieu soit présenté par un homme ou par une bête, qu'il s'appelle Jupiter, Jésus, Apis, ou le Yéhovah d'Esra (1) !

Dieu étant un despote arbitraire au-dessus de sa propre

(1) J'ai déjà dit qu'il ne s'agissait ni de Moïse ni d'Esra. Ce ne sont que des noms ! Voilà un livre qui contient presque sur chaque page deux systèmes philosophiques et religieux sur Yéhovah, dont l'un exclut absolument l'autre, dont l'un est en flagrante contradiction avec l'autre. Impossible de les concorder. Impossible que l'homme ayant écrit l'un ait également écrit l'autre. Encore moins impossible que cela soit l'œuvre d'un seul et même Yéhovah, qui n'énonce une vérité dans une ligne que pour la réfuter dans la ligne qui suit. Qu'importe qu'un de ces systèmes soit de Moïse et l'autre d'Esra ! Il s'agit de les expliquer, de les séparer, et après les avoir séparés et bien définis, il s'agit de les soumettre à la critique de la raison pure, afin de voir lequel de ces deux systèmes, de ces deux Yéhovah, absolument différents l'un de l'autre, est conforme ou contraire à la raison ! Certes, pour des hommes sans principes philosophiques ou pour des athées, cela importe peu. Il importe peu aux taupes sans yeux de quelle couleur soit le soleil ou la lune ! Mais il importe beaucoup pour la société religieuse et politique, pour l'avenir de l'humanité lequel de ces systèmes est la vérité et l'erreur, car de cette vérité ou de cette erreur dépendent le bonheur ou le malheur de l'humanité entière. Je défie, d'ailleurs, tous les savants, prêtres, rabbins, muphtis, tous les docteurs de toutes les universités de réfuter scientifiquement une seule de mes assertions basées sur des textes, ou d'accorder par la raison une seule des contradictions irréconciliables que j'ai relevées au Pentateuque dans mes deux volumes intitulés : Moïse, le Talmud, et l'Évangile et le Pentateuque selon Moïse et selon Esra, suivi de la Vie de Moïse.

*accord. n'im-
portant pas
mais n'est il pas
aussi impossible que*

loi, certains hommes deviennent ses favoris (ce sont toujours les plus vicieux et les plus incapables), et certains autres ses ennemis, taillables et corvéables à merci (ce seront toujours les meilleurs) sans liberté ni égalité, leur sort étant exclusivement au pouvoir de ce tyran, qui aura toujours un représentant, un vice-dieu, roi, grand prêtre ou pape sur la terre. Les vertus des uns ne leur serviront à rien, au contraire ! De même les vices des autres ne leur porteront aucun préjudice ; il ne leur faut que le sourire, l'amour du maître qu'on obtient par des dons, des sacrifices, des flatteries et des prières. De justice, pas une trace ! A quoi bon ? Puisque le dieu qu'on adore peut changer le bien en mal et le mal en bien, par le pardon ou par un miracle. Il n'y a que la volonté sans oi, qu'on appelle Amour, d'un dieu despote, capricieux, souvent vicieux et crapuleux comme Jupiter. Règle générale : Toute religion qui se dit basée sur l'Amour et non sur la Justice ne produit que haines et que chaînes, et ses adeptes sont des tyrans bestiaux, au-dessous des brutes, vivant dans des crapules et comptant sur le pardon de leur dieu et de leur vice-dieu, qui leur ressemble de point en point et qui est encore plus criminel et plus stupidement odieux qu'eux.

*qui dit amour
se dit basé sur
justice et non
l'amour !*

II

Inutile de discuter pour savoir si les Juifs de cette époque étaient dignes ou indignes de cette émancipation. Si on ne voulait accorder la liberté qu'à des hommes dignes d'être libres, n'abusant jamais de leur liberté, combien de chrétiens y a-t-il au monde de ce nombre ? On peut les compter. Si on ne voulait accorder le mariage qu'à des époux fidèles, il n'y aurait bientôt plus que des bêtards ! Le membre le plus indigne de cette liberté fut précisément celui-là qui s'opposa le plus vivement à cette émancipation. Il en est toujours ainsi. Il n'y avait pas dans toute la France une chrétienne, une femme plus indigne d'occuper le premier rang du pouvoir que précisément celle-là qui l'occupait en 1870, d'ailleurs, également une bigote ennemie des Juifs et des Protestants.

Il s'agit de savoir quel usage ont fait les Juifs émancipés de cette liberté et l'usage qu'ils auraient pu et dû en faire. Il s'agit en second lieu d'examiner quelles sont les conséquences sociales et religieuses de leur émancipation, et quelle influence a exercée cette émancipation sur les principes religieux esraïques et talmudiques qu'ils professent depuis l'existence du second temple, et si ces principes sont supérieurs ou inférieurs à ceux de leurs émancipateurs chrétiens.

Il s'agit enfin de savoir si les Juifs émancipés ont encore une mission particulière dans l'histoire humaine, mission divine que Moïse leur a assignée pour le bonheur et la prospérité du genre humain, ou si leur émancipation n'a pas eu d'autre but que de les assimiler aux chrétiens et aux musulmans qui sont sortis d'eux et de

les faire absorber — pour disparaître comme nation parmi les nations dominantes de l'Europe.

Questions vitales de la plus haute importance pour le progrès universel.

Disons-le tout de suite. Si les Juifs n'ont profité de leur émancipation que pour devenir les égaux des catholiques et des protestants, qui ne les auraient pas émancipés, tous adorateurs d'un Dieu-homme, d'un Dieu so-disant d'amour, auquel les chrétiens ont brûlé plus de sacrifices humains que tous les peuples de l'antiquité païenne n'en ont porté à leurs Molochs, et en second lieu, pour accepter leurs mœurs et leur morale, ils auraient mieux fait de rester dans leurs ghettos. Le christianisme ne fut un véritable progrès pour l'humanité qu'aussi longtemps qu'il fut le Judéo-christianisme, émancipant l'esclave et la femme; mais le christianisme dogmatique, tel qu'il s'est constitué depuis Constantin jusqu'à la Réforme, est à cent coudées au-dessous du paganisme d'Athènes et de Rome. L'ancien esclavage même l'emporte, sous certaines conditions sociales, sur le servage du moyen âge. On pouvait affranchir un esclave, on ne pouvait pas affranchir individuellement un serf attaché à la glèbe; le serf ne pouvait même pas se faire moine. Il n'y a que le *christianisme déiste* des Français du dix-huitième siècle, conforme au Yéhovah de Moïse — non à celui d'Esra, interpolé dans le *Pentateuque* — qui soit digne d'hommes divins et libres, et qui a affranchi le monde par les principes imprescriptibles de Quatre-vingt-neuf. Affranchissement sans pareil dans l'histoire de toutes les nations, depuis la sortie d'Égypte, événement que l'on dit miraculeux, mais qui ne l'était pas plus que la Révolution française, attendu qu'il n'y a jamais eu d'autre miracle que des effets naturels et matériels, que le Temps, ce seul justicier de Dieu, tire de leurs causes spirituelles, selon la vérité ou l'erreur de ces causes, et que nul pouvoir n'en saurait détacher ni annuler par le pardon ou par un miracle.

III

C'est ce que nous allons examiner après un siècle d'épreuves et de vicissitudes. L'histoire est le tribunal de Dieu. Elle n'existe que pour prouver sa justice, non pas dans un monde autre que celui dans lequel nous vivons, mais dans tous les mondes, dans toutes les planètes, sur la terre comme au ciel. Ce serait un triste dieu qui ne pourrait être juste que dans un certain autre monde, encore que personne ne l'ait vu. Ou Dieu est la justice partout, où il ne l'est nulle part; et sans justice, qu'est-ce qu'un dieu? Le mal! Moins encore, le mensonge! Une idole!

Mais pour porter un jugement historique sûr, il faut que ce jugement soit basé sur la vérité absolue. Juger, c'est mesurer. Pour mesurer, il faut une mesure juste, un mètre non falsifié. Si le principe, en vertu duquel on juge un événement, est lui-même une erreur, l'événement ne change pas de nature comme effet, mais on n'en trouve pas la cause, et ce jugement, faux en soi, ne produit que d'autres erreurs. Pour guérir une maladie, il faut pénétrer à la cause et l'ôter. Pour empêcher qu'un événement matériel néfaste ne se continue et ne triple ses mauvais effets, il faut en rechercher la cause spirituelle et l'écarter pour l'avenir, car toute horreur matérielle est le fruit maudit d'une erreur spirituelle, et tout événement social et politique est la chair d'un verbe. Si ce verbe est une vérité, la chair-événement en est saine et glorieuse, et si ce verbe est faux,

basé sur une erreur, la chair-effet en est gangrenée et tombe en pourriture. Je suis donc forcé, avant d'appliquer les faits matériels de l'histoire des Juifs, sur la mesure spirituelle, d'exposer les principes de vérité avec lesquels je les mesurerai, en d'autres termes, avec lesquels je les jugerai. Ces principes, je les ai exposés plus d'une fois dans mes derniers ouvrages, mais on ne saurait assez les répéter, d'autant que les jugements de presque tous les écrivains, juifs et chrétiens de nos temps et même des temps passés, depuis près de deux mille ans, reposent absolument sur l'erreur idolâtrique ou athée, à tel point que l'histoire, depuis cette époque, n'est qu'une série et qu'un tissu de malheurs, de calamités et de ruines, horreurs matérielles et calamiteuses jaillies naturellement des erreurs spirituelles, jusqu'à la Révolution de Quatre-vingt-neuf, époque où les hommes ont entrevu la vérité absolue; époque à laquelle l'Europe doit toutes ses prospérités modernes, qu'elle n'avait jamais rêvées, mais qui disparaîtront toutes en quelques années par le retour de cette même Europe aux anciens errements philosophiques et religieux, qui datent d'Esra et de ses disciples les Pharisiens, et qui par le christianisme dogmatique, retourné à l'idolâtrie et à l'athéisme darwiniste qui en est sorti, se sont appesantis sur toute l'Europe, même sur l'Amérique, et qui ne produiront que violences, iniquités, guerres, misères et maux que les hommes attribuent à l'injustice divine, mais qui ne sont que les effets de leurs vices et de leurs iniquités.

Dieu n'a créé aucun mal. Qu'est-ce qu'un Dieu qui crée des maux pour ses créatures? Un malfaiteur! Il faudrait maudire jusqu'à son nom! Dieu, c'est la Justice, ou il n'est pas. La justice sur la terre, c'est la vertu forcée, la vertu n'étant qu'un acte d'un être fort, vouant sa force spirituelle ou matérielle à des êtres faibles. C'est la loi absolue de Dieu dans toute la nature, et il n'y a qu'une seule et unique loi pour toutes les existences. Il n'y a pas de loi particulière pour l'esprit et pour la matière. Le monde physique n'existe qu'en vertu d'une morale matérielle, et la morale est de la matière spiritualisée. Physique et méta-

physique sont *une et indivisible*. La même loi règne partout. Le fort vivant pour le faible, le faible, par le droit même qu'il tire du devoir accompli du fort, contribuant à la vie et au bonheur du fort. Telles les planètes, dont les fortes, n'existent visiblement que pour donner vie, lumière et chaleur aux planètes faibles, qui, à leur tour, rendent le double de force aux planètes fortes. Le soleil ne pourrait exister, si les autres planètes qu'il éclaire et qu'il réchauffe ne lui rendaient pas le double des forces qu'il dépense tous les jours pour assurer leur existence. (C'est le système Faye basé sur la loi de la nature conforme à la vérité absolue.) La mer, plus forte que la terre, n'existe que pour elle, qu'elle alimente de ses eaux, sans lesquelles la terre ne serait qu'un désert inhabitable. Les animaux ne vivent que pour les végétaux, qui disparaîtraient sans eux, et les végétaux n'existent que pour la terre et les minéraux, car la terre est un être vivant. Sans les végétaux, les blocs immenses de montagnes, qui sont les os de la terre, l'écraseraient et ne feraient d'elle qu'un chaos de décombres et de ruines. L'homme enfin, le plus fort de toutes les créatures, parce qu'il a la plus grande dose d'esprit divin et de mouvements, n'existe que pour toutes les autres créatures plus faibles que lui, et qui par leur collaboration lui rendent cette force au centuple et avec elle le plus de bonheur possible.

IL N'EST PAS VRAI QUE LA NATURE SACRIFIE LES FAIBLES AUX FORTS. La loi divine, ayant créé les forts pour les faibles et non les faibles pour les forts, est partout la même. Aucun animal bienfaisant ne vit de ses semblables, ni ne le dévore, ni ne profite de leurs malheurs. Il n'y a que les animaux malfaisants qui se dévorent entre eux, dévorant également les autres plus faibles qu'eux. MAIS ILS N'ONT PAS ÉTÉ CRÉÉS PAR LE CRÉATEUR. Ils sont des fléaux surgis spontanément, en vertu de la loi naturelle, des iniquités, des crimes et des vices des humains, tolérés, non repoussés par la justice, pronés et glorifiés même par leurs erreurs religieuses; crimes, iniquités et vices pardonnés, mais en vain, par leurs prêtres idolâtres

ou athées et dont le Temps, ce justicier de Dieu, couvre tous les effets désastreux sans merci ni miséricorde. Ils sont la vermine, les poux de la terre, égaux à sa dimension, surgissant de la malpropreté spirituelle qui est l'injustice, comme la vermine et les poux surgissent de tout autre corps malpropre et mal soigné. Le crime impuni, l'injustice tolérée sont des maladies morales, produisant des microbes vivants, qui s'appellent fauves, serpents, sauterelles, crocodiles, semblables à ces autres fléaux connus sous les noms de pestes, de famines et de guerres, autant de calamités, effets sortis des mêmes causes et qui ne disparaîtront jamais, aussi longtemps que les hommes forts, injustes et vicieux exploiteront les êtres faibles, au lieu de vivre et de travailler pour eux; aussi longtemps que la société par la justice humaine, imitant la justice divine, ne forcera pas ces forts d'accomplir tous leurs devoirs envers les faibles, à côté de ceux qui les accomplissent volontairement par vertu. La justice humaine n'a pas d'autre but, et, ce but atteint, elle empêche la justice divine de tirer avec le Temps, et cela au bout de vingt à trente ans, tous les effets désastreux de ces crimes impunis, de ces iniquités pardonnées sans aucune intervention miraculeuse, en dehors des lois de la nature identiques à la loi de Dieu, et qui par ce même Temps se seraient centuplés, frappant des nations entières et jusqu'aux quatrièmes générations, jusqu'à l'expiation complète, jusqu'à la destruction des causes elles-mêmes!

IV

Ce sont des cuistres scientifiques au-dessous des brutes dont ils se disent issus, qui prétendent que les êtres créés se sont développés tout seuls, les forts étant éclos des faibles, ou plutôt les espèces supérieures s'étant formées graduellement et sortant naturellement des espèces inférieures, contrairement à la loi universelle et absolue de la nature, en vertu de laquelle NULLE FORCE NE PRODUIT UNE AUTRE FORCE ÉGALE A ELLE ; en vertu de laquelle encore nulle force inférieure ne saurait jamais créer une force supérieure. La terre entière, malgré son immense force et pesanteur, s'accouplât-elle avec le soleil, la plus grande planète, et travaillât-elle des milliards d'années, n'étant pas libre dans ses mouvements, ne saurait produire une force libre comme celle de l'homme, à plus forte raison l'homme n'a pu sortir d'un misérable singe, qui n'a ni raison ni liberté d'option entre le bien et le mal et dont la femelle, comme toute femelle brute, ne peut concevoir qu'en une certaine époque. Notre siècle est un siècle de crétins et de gredins, crétins les savants darwinistes et matérialistes, la science sans vérité ; gredins les hommes d'État qui basent là-dessus leur politique sans justice au nom de la force. Il y a toujours eu, dès la création, sinon dans les mêmes dimensions, les mêmes végétaux, les mêmes bêtes et les mêmes hommes, différents seulement par la dose spirituelle que ces êtres contiennent de leur Créateur.

Il y a toujours eu des hommes de génie, qui ont entrevu la vérité et qui ont vu Dieu de leur œil intérieur et de leur raison, comme il y a toujours eu des hommes médiocres, des hommes zéros et même des criminels. La justice de Dieu a toujours gouverné tous les mondes, avant, pendant et après la vie. Si elle faisait défaut une minute, tout s'écroulerait. Là où les hommes imitent cette justice sur terre, en forçant les forts de faire leurs devoirs envers les faibles, pour que ces derniers, jouissant de leurs droits, contribuent eux-mêmes au bonheur des forts, là règnent la paix, la prospérité et la santé. Là, au contraire, où cette justice manque, la justice de Dieu intervient pour rétablir l'équilibre, pas tout de suite, par un miracle ou une action divine, elle ne le pourrait. Si elle récompensait le bien et punissait le mal le lendemain de l'action, l'homme ne serait plus libre. La liberté de l'homme consiste précisément dans l'option entre le bien et le mal dont toute créature a instinctivement la conscience. Si la justice de Dieu frappait le criminel immédiatement après son crime perpétré, l'homme ne serait plus libre. S'il le frappait seul, il n'y aurait plus un honnête homme sur la terre, car l'homme ferait le mal, quitte à le payer de sa liberté et de sa vie, sûr qu'il serait que le châtement n'atteindrait que sa personne. Dieu ou la justice absolue qui a tout créé n'intervient que là où la justice humaine est restée en défaut et exclusivement par le Temps et l'Espace, ses seuls justiciers. Le Temps couve chaque action bonne ou mauvaise, et une action n'est bonne qu'autant qu'elle peut contribuer au bien universel de toutes les créatures. De la bonne, le Temps fait jaillir les fruits bienfaisants pour des siècles à venir. De la mauvaise, il fait sortir des maux triples et quadruples de ceux qui en seraient résultés si la justice humaine, sciemment ou par ignorance, n'avait pas manqué à son devoir. Ces maux frappent alors des générations entières, et par l'Espace ils se répandent solidement sur des contrées lointaines. De là vient qu'un pays à cent mille lieues de nous, où il n'y a ni loi, ni

justice, ni liberté, où règnent l'erreur, l'idolâtrie, l'athéisme et en leur nom le despotisme en haut et l'esclavage en bas, produit des maladies et des pestes qui, par la loi de la solidarité de tous les êtres créés par le même Créateur, viennent en deux mois frapper les habitants de Paris et de Londres. Ces pestes, ces calamités surgissent des maux mêmes des faibles victimes de ce despotisme, hommes, bêtes et plantes, envers lesquels les forts n'ont pas fait leurs devoirs; maux qui en peu de temps terrassent ces forts eux-mêmes et se répandent au loin sur tous ceux qui ont laissé commettre ces crimes de lèse-justice, sans intervenir, au nom de la loi solidaire, qui de tous les peuples ne fait qu'une seule et même famille. Autant dire des insectes volants qui, comme des sauterelles, parcourent d'immenses espaces en quelques jours, pour ravager les récoltes et dévorer les hommes.

On a beau se plaindre, cela ne sert à rien. En vertu de la solidarité, tous les peuples sont responsables aussi bien des crimes qu'ils commettent que de ceux qu'ils laissent commettre, sans intervenir au nom de la justice. Les peuples chrétiens ont autant souffert de la honteuse polygamie musulmane, que s'ils eussent été polygames eux-mêmes. Des guerres séculaires dévorant des milliers de chrétiens en furent et en seront encore la cause, et toute guerre est un châtiment, même pour le vainqueur. La justice divine ne laisse impuni aucun crime perpétré et médité. Elle frappe autant ceux qui le tolèrent et le pardonnent que ceux qui le commettent. Nul humain n'a le droit de pardonner un crime irréparable et prémédité, car le châtiment de ce crime impuni sera toujours quadruplé par le Temps. Le sang innocent répandu ne pardonne jamais. Mais la justice divine n'intervient que là où la justice humaine a failli à tous ses devoirs. Pour la justice humaine, le châtiment est personnel. Le père ne doit point pâtir pour le fils, ni le fils pour le père. Mais dès que cette justice humaine faiblit ou pardonne, la justice divine, par son seul et unique justicier, le Temps, fait sortir les effets de la

cause, autant dire un simple mal qui se gangrène, et alors elle frappe des générations entières, jusqu'à la quatrième. Et l'histoire, presque à chaque page, vient à l'appui de cette vérité fondamentale ; car l'histoire, on ne saurait trop le répéter avec Schiller, est le tribunal de la justice de Dieu !

V

C'est d'après ces principes absolus, que je répète dans chacun de mes livres, comme Moïse les a répétés dans chacun de ses chapitres, qu'il faut juger les événements de l'histoire, qui ne sont ni ne furent jamais que la chair de ce Verbe. C'est dans ce sens que des mosaïstes ont écrit l'histoire juive sous le premier temple, pour prouver dans chaque fait la justice de Dieu, par le Temps, à défaut de la justice humaine, et c'est pourquoi ces livres sont uniques dans l'histoire des nations et qu'on les appelle tout court *la Bible*, c'est-à-dire le livre de Dieu. Mais cela n'a pu s'écrire que du temps où les Israélites et leurs prophètes n'ont connu que la Bible de Moïse et non le *Pentateuque* actuel, qui est d'Esra et de ses disciples, ayant créé une religion nouvelle, en flagrante contradiction avec les principes fondamentaux de la religion de Moïse, et qu'ils ont mise dans la bouche du divin législateur, au risque de voir cette bouche se contredire dans le même chapitre, parfois dans la même ligne.

AUSSI DÈS CE JOUR, DÈS L'ÉDIFICATION DU SECOND TEMPLE, BASÉE SUR LA RELIGION D'ESRA, PLUS D'HISTOIRE JUIVE, ET SURTOUT PLUS DE PROPHÈTES !

L'histoire du second temple par Josèphe n'a aucun rapport spirituel avec l'histoire du premier temple. Elle aurait pu être écrite par un Grec, un Latin et même par un Chrétien, car Josèphe, pharisien, disciple d'Esra et de

la grande Synagogue, croyait aux miracles et au pardon. Non seulement il n'a plus connu les lois de Dieu énoncées plus de dix fois par Moïse, mais il les a méconnues. Esra et ses maîtres pharisiens les avaient falsifiées avec leurs superstitieuses conceptions persanes, sur un dieu du bien et un dieu du mal, un dieu despote, ayant ses élus et ses réprouvés, punissant les uns, pardonnant aux autres, et faisant des pactes d'amitié avec des peuples préférés; pactes, d'ailleurs, qu'il viole selon son bon plaisir. Dieu n'est plus le Yéhovah de Moïse longanime, — car il ne punit que par son justicier, le Temps, — admettant le retour au bien pour tout crime réparable, mais incorruptible pour tout crime irréparable et prémédité, n'acceptant ni dons, ni flatteries, ne se laissant fléchir ni par des sacrifices, ni par des prières; ce n'est plus, dis-je, le Yéhovah-Justice, *dont toutes les voies sont Justice*, selon l'expression de Moïse, mais le Yéhovah-Amour, qui crée le mal et s'en repent, qui revient sur ses décisions par des sacrifices et des prières, qui non seulement pardonne les crimes selon son bon plaisir, mais qui ordonne à son grand prêtre de pardonner une fois par an *obligatoirement* tous les péchés d'Israël, moyennant un bouc émissaire envoyé au Diable, au *Dieu de l'Effronterie*; que les Esraïstes appellent *Assas-El*. Josèphe raconte avec gloire cette fête du jour du grand pardon, qui sous le second temple, devint la fête capitale de Jérusalem, et qui à elle seule fut la cause de la scission entre le grand prêtre et la royauté, comme plus tard, sous le christianisme qui en est sorti, entre le pape et l'empereur. Ce Dieu ne gouverne pas le monde par sa loi immuable, il ne le gouverne que par des coups de théâtre, par des violations miraculeuses de ses lois. Et ces violations et ces miracles, il ne les fait que pour ses favoris, qui souvent sont de vrais scélérats. Naturellement, dès ce jour, il ne pouvait plus y avoir un prophète, car le prophète ne prédit des faits sûrs qu'au nom de la loi absolue, en vertu de laquelle les mêmes causes produisent partout et dans tous les temps les mêmes effets; en vertu encore de la

liberté de l'homme qui, grâce à la loi immuable de la justice, par son option entre le devoir et la défaillance, entre la vertu et le vice, tient en ses mains son bonheur et son malheur, et par sa justice sociale ou sa corruption, la prospérité ou la ruine de son peuple, quel qu'il soit, comme Moïse l'a répété plus de vingt fois. Si Dieu pouvait changer sa loi ou la violer, si, par un miracle, il pouvait changer le bien en mal et le mal en bien, à quoi sert la liberté de l'homme? A quoi lui servent ses vertus et ses dévouements à des êtres plus faibles que lui? A quoi s'expose-t-il en commettant les plus abjects crimes, puisque les effets néfastes de ces crimes peuvent être annihilés et coupés de leur cause par la grâce, par le pardon ou par un miracle? Comment prédire à un roi inique et criminel, à une nation idolâtre et crapuleuse, qu'ils récolteront les fruits maudits et calamiteux de leurs méfaits, s'ils peuvent répondre à ce prophète de malheur : « Nous ne craignons rien. Dieu qui nous aime, puisqu'il nous a donné la force, qui est déjà une grâce, nous pardonnera nos crimes ! Nous apaiserons sa mauvaise grâce par des sacrifices, des dons et des flatteries ! » Aussi, dès le second temple, les Juifs et plus tard les Chrétiens, leurs fils naturels, n'ont plus eu un seul prophète, mais aussi plus un seul jour de paix ; car, que l'on reconnaisse ou non la loi divine de Moïse, elle a toujours gouverné et gouvernera toujours le monde. Les hommes ont beau, par leurs faux dieux et leurs prêtres, se faire pardonner leurs crimes, le Créateur de tous les esprits et de toute chair, comme l'appelle Moïse, ne les pardonnera jamais. Au bout d'un certain laps de temps, ces vices et ces crimes se sont bel et bien métamorphosés en guerres, famines, pestes et ruines nationales. Les Juifs mosaïstes du premier temple, devenus idolâtres par l'ambition criminelle de leurs rois, dès qu'ils ont reconnu leurs fautes, dès qu'ils sont revenus au Yéhovah de Moïse, sont retournés à Jérusalem ; mais les Juifs esraïstes du second temple, dévorés par la guerre intérieure entre la grande prêtrise

et la royauté, divisés en plusieurs partis, dont pas un n'a reconnu la loi de Moïse, ont été expulsés pendant qu'ils observaient scrupuleusement les lois religieuses des Pharisiens esraïstes et n'ont jamais pu se relever un jour, malgré des luttes héroïques, ni ne se relèveront jamais de leur chute triplement méritée, aussi longtemps qu'ils n'effaceront pas de leur livre sacré le faux Yéhovah d'Esra et de ses disciples, pour retourner au Yéhovah de Moïse, qui non seulement est le Dieu des Juifs, mais le Dieu de tous les hommes de génie de l'humanité, le Dieu du passé, du présent et de l'avenir du genre humain, l'Être qui fut, est et sera toujours la loi immuable de la justice et de la vérité absolues !

VI

Dès la falsification de la loi de Moïse par Esra et son école, il s'est présenté une question de vie et de mort, question indissoluble pour eux, attendu qu'elle jaillit d'une erreur fondamentale, et qui est devenue l'os à ronger de tous les rabbins, de tous les évêques, de tous les muphtis, ainsi que de tous les philosophes modernes, se copiant les uns les autres depuis trois mille ans; question qui, au contraire, disparaît, pour peu que l'on pénètre dans l'essence philosophique de la doctrine de Moïse, et qui ne pouvait même pas être suscitée ni agitée durant le règne de ces lois. Cette question, la voici :

S'il est vrai que Dieu, ou la force autonome, ait créé le mal à côté du bien, qu'il puisse tout faire et défaire à sa volonté et selon son caprice, en dehors et au-dessus de toute loi; s'il est vrai encore qu'il soit tout Amour et qu'il puisse pardonner les crimes les plus atroces et les plus irréparables, en les annihilant, ou en détachant les effets de leurs causes, *d'où vient que, sur la terre, il est des Justes malheureux, et des Criminels heureux ?* Puisque Dieu peut tout faire, il pourrait bien entourer l'homme juste de tous les bonheurs, et l'homme injuste de tous les malheurs ! Puisque son pouvoir s'étend sur le mal et le bien, que ne les administre-t-il justement et divinement pour l'homme ! ? Que si, étant tout-puissant, il ne peut sauvegarder un Juste de ses maux, sa toute-

puissance n'est qu'une lugubre comédie, et il ferait mieux de disparaître et d'abandonner le monde au hasard ! Ah ! dit-on, il réserve ses récompenses et ses peines pour un autre monde, où il sera juste et équitable pour ceux qu'il y envoie. D'abord, c'est une lettre de change que le dit Dieu d'Amour n'a jamais endossée. Et puis, quel drôle de Dieu, qui ne peut être juste sur la terre connue, et qui réserve sa justice pour une sphère inconnue. Il ferait bien mieux, puisqu'il peut tout faire, de commencer par la terre connue. Il est trop haut, disent quelques prêtres ignorants. Qu'il se baisse donc un peu vers eux, afin qu'ils le voient mieux, puisqu'ils ont l'esprit trop bas pour monter jusqu'à lui !

Le chef-d'œuvre de ce genre, où cette question est traitée à fond, mais sans solution, c'est le Livre de Job. Il y a eu des savants qui ont attribué ce livre à Moïse. Ces savants n'ont jamais eu la moindre notion vraie du système philosophico-religieux de Moïse. Outre le style de Job qui ressemble au style de Moïse comme un jour d'hiver nuageux ressemble à un jour de printemps ensoleillé, Job, selon le principe de Moïse, n'a pas de raison d'être, ni comme réalité, ni comme fiction. D'abord, selon Moïse, il n'y a pas, il ne saurait y avoir un satan quelconque créé par Dieu. *Le mal, selon lui, ne vient pas de Dieu*; il vient exclusivement de l'homme. L'homme est libre de se créer du bien ou du mal, selon qu'il imite la loi de Dieu, la même dans toute la nature; que fort, il voue ses forces aux faibles, ou que faible, il contribue à augmenter les forces du fort, en d'autres mots, en exerçant la vertu, qui est la justice volontaire, ou en exerçant la justice, qui est la vertu forcée. D'après Moïse, le bonheur ou le bien est le fruit de la vertu et de la justice, et le malheur ou le mal, du vice ou de l'injustice. Il répète cela plus de dix fois. Et si Job s'était plaint à Moïse, il lui aurait répondu : « De quoi te plains-tu, homme injuste ? Comment ! tu as des esclaves en grand nombre et tu te dis un Juste ! Mais tu n'es qu'un vulgaire criminel égoïste. Un

homme juste n'a pas d'esclaves, si bon qu'il soit envers eux.

En effet, Job, selon la loi de Moïse, est un faux juste.

Moïse a aboli tout esclavage, même pour l'étranger, auquel il accorde, par trois fois, les mêmes droits qu'aux Israélites. La permission de prendre des esclaves étrangers date de la royauté juive, royauté contraire au système politique de Moïse. Les autres ordonnances du *Pentateuque* concernant les esclaves israélites sont d'une époque encore postérieure. Moïse, d'une seule phrase, abolit tout esclavage : « Tu n'emploieras pas ton frère comme esclave. » (*Lév.*, chap. XXV, v. 40.) Cela résulte encore de sa loi militaire, en vertu de laquelle tout Israélite *sans exception*, de vingt à cinquante ans, était soldat. L'esclave n'eût point été admis dans l'armée nationale. Le Livre de Job a été rédigé en Perse pendant l'exil où les Juifs esraïstes avaient adopté le dualisme persan d'un dieu de lumières, *Ormuzd*, et d'un dieu de ténèbres, *Ariman*. Le Satan, en chaldéen *Sadan*, qui veut dire *empêcheur*, vient de là. Sans être tout à fait un dieu, il représente le *contrarieur* du bien, le démon du mal. Les Persans ont eu tout un arsenal d'anges et de démons, que les Esraïstes et les Talmudistes ont acceptés et même augmentés. Esra lui-même, comme je viens de le démontrer, a introduit dans sa religion un *Dieu de l'Effronterie*, *Assas El*, auquel, sur l'ordre de Yéhovah, il envoyait tous les ans un sacrifice expiatoire. S'il y a jamais eu un miracle sur terre, ce fut bien celui-là, savoir : qu'il y ait eu des millions d'hommes ayant admis cette odieuse absurdité blasphématoire, au nom de Moïse, qui met la peine de mort sur toute idolâtrie. C'est à douter de la supériorité de l'homme sur son bœuf et son âne.

Le Juste est heureux par sa justice même. Comme il n'y a pas d'autre juste que celui qui vit et travaille pour les autres, son bonheur est dans cette vie et dans ce travail même. Il n'en demande pas d'autre. La mort n'est point un malheur pour lui. On promet un autre monde au Juste, où

il sera heureux. Mais qui donc oserait prétendre que cet autre monde n'est pas pour le Juste ce monde-ci, pourvu qu'il puisse y exercer sa justice et être heureux par elle ? Nos savants mettent le bonheur d'un être dans un repos fainéant. Pour les Talmudistes, les Justes seront assis inactifs dans l'autre monde avec des couronnes sur la tête et faisant le moulinet devant le Seigneur. C'est à peu près le paradis des chrétiens peuplé de béats en éternel repos. Les mahométans se figurent les Justes entourés de Houris auxquelles ils jettent le mouchoir. S'il y a un paradis, il n'est, certes, pas fait pour les fainéants et les paillards, le repos n'étant dans toute la nature qu'un élément réparateur d'un travail exécuté. Le Juste se rapproche le plus de son Créateur et lui ressemble le plus par son travail pour autrui. Si Dieu existe, il n'existe que pour créer et pour les créatures sorties de ses mains. Et forcément il se repose, comme le dit Moïse, attendu qu'il n'existe pas de force qui puisse produire sans repos. Dieu étant la loi et la loi étant une partout, il ne saurait exister ni créer en dehors de cette loi, qu'il ne saurait non plus ni violer ni suspendre. A part toutes ces considérations, pour peu qu'on ait vécu et qu'on ait le pouvoir d'observer, on peut se convaincre que pas un vrai Juste, s'il en existe un ! (c'est douteux) n'est malheureux et que pas un scélérat n'est heureux, pas même sur cette terre, d'une manière suivie et constante. Son bonheur momentané n'est ni ne fut jamais que la conséquence forcée de la loi divine, qui, longanime, ne peut frapper que selon la loi de la nature, c'est-à-dire par le Temps, faisant jaillir les effets de leurs causes, non immédiatement, car l'homme ne serait plus libre ni pour le bien ni pour le mal. Il faut des années pour que les effets matériels jaillissent vivants de leurs causes spirituelles, autant d'années au moins qu'il faut de jours à une poule pour faire percer la coque à ses poussins des œufs qu'elle a couvés. Le Temps couve littéralement chaque action, la bonne comme la mauvaise. La bonne sort pour des milliers de générations, mais la mauvaise s'éteint au bout de quatre générations, doublée,

triplée, quadruplée, comme la torche incendiaire allumant l'incendie, mais qui y disparaît elle-même. David déjà a constaté cette vérité en disant : « Je n'ai jamais vu le Juste abandonné et ses enfants quémandant du pain ! » Et sur le méchant il dit ailleurs : « Il est prospère et brille le matin. Passez le soir, il n'y a plus rien ! »

VII

Je ne saurais donner tous les développements métaphysiques et physiques de ces prolégomènes. On les trouvera dans mon *Nouveau Sinai*, dans ma *Mission nouvelle* et dans mon *Pentateuque selon Moïse et selon Esra*. Je crois en avoir assez dit pour pouvoir juger l'histoire des Juifs depuis le second temple, depuis leur dispersion et surtout depuis leur émancipation. Ces jugements, je ne les établis que sur la loi pure de Moïse, sans aucun mélange esraïque et pharisien. Si ces jugements ne leur sont pas favorables, ce n'est point ma faute. Ce n'est pas par haine ou par une fausse envie de paraître original que j'écris ce livre et que j'articule mes critiques. Je n'ai plus rien à demander aux hommes, j'appartiens plutôt à la mort qu'à la vie. Je ne leur ai, d'ailleurs, jamais rien demandé. Dès ma jeunesse, j'ai voué ma vie à Dieu et n'ai cherché que la vérité et la sagesse. Il m'a donné le reste en surcroît sans que je l'aie mérité. Quel qu'il soit, nul mortel ne mérite ce qu'il a, puisqu'il vit et qu'il mérite rarement de vivre. Ce jugement, s'il est vrai, restera et portera des fruits salutaires. S'il est faux, il passera tout seul, sans aucune intervention des hommes !

Étant donné que l'histoire des humains n'est que le tribunal de Dieu, que la justice divine s'exerce partout où la justice humaine manque à ses devoirs, que tous les maux terrestres, dont la guerre est le plus grand, sont les effets matériels des erreurs spirituelles, lesquelles

erreurs sont les seules sources et causes de toutes les horreurs qui affligent l'humanité, il s'ensuit, depuis l'histoire *des Rois et des Juges* écrite exclusivement dans le but de montrer la justice de Dieu, que, sauf quelques rares historiens et moralistes, tels que Tacite, Plutarque et quelques poètes, dont Schiller figure au premier rang, la plupart des historiens ne furent que des ouvriers inconscients, semblables aux ouvriers des Gobelins, racontant les événements humains, traçant des tableaux historiques, sans en connaître ni le dessin, ni l'origine, ni le but. Nos historiens modernes surtout sont presque tous des corrupteurs corrompus, des guides égarés. De ce nombre figurent en tête Guizot et Thiers ; le premier proclamant le progrès forcé et continu dans l'histoire humaine, en dehors et au-dessus des actions humaines, qu'elles soient vicieuses ou vertueuses, conformes ou contraires à la justice absolue ; le second, attribuant les événements historiques exclusivement à la force ou à la faiblesse des acteurs au pouvoir, en dehors de toute justice et de toute morale, exaltant la force quand elle est victorieuse comme attribut du génie, et expliquant les défaites et les chutes par des défaillances personnelles et fortuites ; — glorifiant Napoléon vainqueur en attribuant ses victoires à son génie, et expliquant ses défaites par affaiblissement de ce même génie ou par les trahisons de ses généraux, ignorant qu'aucun vainqueur, à moins de représenter la justice et la vertu, ne l'est ni le fut qu'en sa qualité de justicier du vaincu ; que toute défaite d'un vaincu, loin d'être due à la force du vainqueur, n'est ni ne fut que le fruit maudit de défaillances morales et d'iniquités matérielles ; que jamais nation vaincue ne dut ses malheurs qu'à elle-même, et que son vainqueur, sauf de rares exceptions, n'est ni ne fut que l'exécuteur des effets couvés par le Temps sur les vices et les crimes impunis ou tolérés. Et cette vérité est absolue comme toute vérité. Que si le vainqueur représente la vertu et la justice, il les apporte au vaincu, et dans ce cas il n'y a plus ni vainqueur ni vaincu,

mais un grand acte de justice et de progrès, une espèce de mariage spirituel dans lequel il y a toujours une victoire apparente.

Donc écrire l'histoire d'un peuple, c'est non seulement rendre compte du principe intellectuel qui guide ses actions, en examinant si ce principe est conforme à la vérité et à la justice absolue, mais faire ressortir son progrès comme le fruit béni de ses actes de justice et de vérité, et ses reculs comme les fruits pourris de ses erreurs, de ses iniquités et de ses vices. L'histoire n'est pas une série d'événements au hasard. En ce cas, il n'y aurait point de justice, ni idéale ni réelle, nulle part, et il ne resterait à l'homme d'autre but dans la vie que d'être le brigand le plus fort et le plus cruel. On l'a essayé; l'essai n'a jamais réussi, ni pour les individus ni pour les peuples. Si fort que l'on soit, il y a toujours un plus fort au bout d'un certain temps, juste le temps qu'il faut pour faire sortir les effets des causes, pour venger ces erreurs et ces conquêtes. A défaut de la justice humaine, quand même les hommes courberaient la nuque sous la tyrannie la plus abjecte, survient la justice divine qui terrasse les plus forts et venge en trente jours les méfaits des trente années d'injustices et d'iniquités. Cette justice se manifeste d'ordinaire par les faibles victimes elles-mêmes, hommes et bêtes, dont les malheurs, se corporifiant en maladies et pestes, saisissent les forts et les déracinent en un jour, comme un ouragan qui renverse en un clin d'œil les chênes séculaires, ou par une guerre extraordinaire et justicière, qui paraît un miracle et qui, en une bataille, détruit trente batailles gagnées dans l'espace de dix et de vingt ans. Rien ne reste impuni, ni sur cette terre, ni sur aucune planète. Tout repose sur la Justice, sans laquelle le monde s'écroulerait. Écrire donc l'histoire des peuples ou d'un seul peuple, c'est l'art divin de montrer dans tous les événements, soit l'effet béni de la justice, soit les fruits maudits de l'injustice. Les hommes, par leur liberté d'option entre

la vertu et le vice, étant les maîtres de leur prospérité, ou de leur adversité, l'historien n'a d'autre but que de rechercher les causes spirituelles de ces effets, car il n'existe point de pouvoir, ni sur la terre ni au ciel, qui puisse détacher un effet de sa cause par un miracle, par un pardon ou par un oubli. Les hommes ont beau proclamer l'existence de ce pouvoir et le matérialiser dans un de leurs semblables qu'ils divinisent, la Justice absolue n'en existe pas moins, n'en agit pas moins selon ses principes immuables. Le christianisme avait beau inventer un Dieu d'Amour, mort pour le bonheur des humains, ces humains n'en furent pas moins affligés de tous les maux terrestres décrits par Moïse, dès qu'ils ont failli à la justice, dès qu'ils ont vécu dans les crimes et dans les vices, effets matériels de leurs erreurs spirituelles.

La chrétienté n'a jamais eu cinq années de paix, et, à moins d'avoir engendré plus de vertus et plus d'actions de justice, ses peuples ne furent pas plus heureux que ceux qu'elle avait vaincus et subjugués ! La Justice absolue n'existe point pour subordonner les faibles aux forts, mais pour engager les forts à vivre pour les faibles, qui, dans ce cas de justice seulement, collaborèrent eux-mêmes au bonheur de leurs semblables plus forts qu'eux. Le progrès dans l'histoire, loin d'être continu et forcé, avance ou recule selon les actions vertueuses ou vicieuses des humains, et ces actions sont conformes ou contraires à la justice, selon les idées que les hommes se font de cette même Justice absolue qu'ils appellent Dieu, selon les idées enfin qu'ils attribuent à cette force supérieure, car l'homme, même athée, ne fait point d'action matérielle qui ne soit l'effet d'une idée spirituelle, vraie ou fausse, juste ou injuste. C'est l'esprit qui domine le corps. La tête n'est pas pour rien au-dessus du cœur, et dès que l'esprit fléchit, le corps se courbe. Toutes les prospérités poussent sur des vérités et toutes les horreurs sont les fruits des erreurs !!

Ces principes admis, et bornant mes investigations au

peuple juif, l'œuvre que je vais entreprendre est presque surhumaine. Plus d'une fois depuis cinquante ans j'ai reculé devant l'immensité et l'incommensurabilité de l'œuvre. Mais l'ayant commencée dans mon *Moïse, le Talmud et l'Évangile*, puis continuée dans mon *Nouveau Sinai*, dans mon *Pentateuque selon Moïse et selon Esra*, force m'est, que je le veuille ou non, de la poursuivre dans l'histoire même de ce peuple. Que je réussisse ou non, que j'y succombe ou non, peu importe ma vie et ma gloire. Il suffit d'en poser les jalons. D'autres viendront, soit pour rectifier mes erreurs, soit pour tirer toutes les conséquences de mes vérités. C'est en tout cas une œuvre de bonne foi, à laquelle je donnerai les quelques jours que Dieu m'accordera encore sur cette terre!

LES JUIFS

DEPUIS LE SECOND TEMPLE JUSQU'A QUATRE-VINGT-NEUF

I

D'où vient que le peuple juif, après la chute du premier temple, avant la rédaction du *Pentateuque* actuel, est retourné à Yérusalem, a rebâti son temple, a réintégré Yéhovah et s'est restitué comme nation, après un exil seulement de soixante-dix ans à Babylone, tandis qu'après la chute du second temple, toutes les tentatives, y compris celle de Barkochba sous Adrien pour reconstituer la nationalité juive, ont échoué depuis bientôt dix-huit siècles ?

Une question subsidiaire ressort toute seule de cette question capitale, la voici : D'où vient que ce peuple vaincu et dispersé aux quatre coins de l'Univers, partout maltraité comme des parias, décimé par le fer et le feu, subjugué et forcément converti par centaines de mille, n'a pu ni être assimilé par d'autres peuples dont la religion ne fut ni n'est elle-même qu'une religion succédanée et subsidiaire de la sienne, ni entièrement absorbé, et que mille fois noyé, il a toujours submergé

et existe aujourd'hui encore plus nombreux que du temps de Titus et d'Adrien ?

La première question n'a jamais été sérieusement examinée. Elle ne saurait l'être par aucun historien esraïque, talmudique, chrétien ou musulman. Disons pourtant tout de suite que le chrétien prétend que lui seul est l'héritier légitime du judaïsme, que Jésus est le Messie annoncé par les prophètes et qu'il est le successeur divin de Moïse, qui n'a plus de raison d'être. Même prétention de la part des Musulmans pour qui Mahomed est l'héritier direct et divin du patriarche Abraham.

Nous serons forcés, dans le courant de ce livre, de tenir compte de ces prétentions qui, il est vrai, ne tiennent pas une minute debout, ni devant la critique spirituelle ni devant les faits matériels. Le temps promis par le Messie n'a jamais existé nulle part. Il est encore à venir. Puis, le peuple juif n'est pas mort, et on n'hérite pas d'un oncle vivant. Il est vrai que les neveux ont essayé plus d'une fois de l'assassiner, et là où sa nuque était trop dure pour être étranglé, on l'a courbé, asservi et abruti. Nonobstant cela, l'oncle est plus vivant que jamais et les neveux se meurent d'ennemie religieuse.

Même phénomène pour le mahométisme.

Il est vrai que si le peuple juif n'est pas mort, d'autre part il n'est plus jamais parvenu à une nouvelle vie nationale, pas même dans les pays où il a été émancipé.

IL FAUT DONC QU'IL Y AIT DANS CE PEUPLE DES VERTUS DIVINES QUI L'EMPÊCHENT DE MOURIR, ET DES VICES HUMAINS QUI NE LUI PERMETTENT PAS DE VIVRE, vertus et vices qu'aucun historien jusqu'à ce jour n'a fait ni n'a pu faire ressortir, attendu que pas un d'eux n'a pénétré jusqu'à la vérité divine incarnée dans le mosaïsme pur, ni n'a reconnu les erreurs humaines et vicieuses, inhérentes au judaïsme d'Esra et des Pharisiens talmudistes, d'où sont sorties les religions dominantes. Nul d'eux n'a essayé d'écrire l'histoire des Juifs sans confondre les erreurs

d'Esra avec les vérités de Moïse, qui se trouvent côte à côte dans le *Pentateuque* actuel. Nul d'eux n'a pu rendre un compte des événements matériels, en les déduisant des principes spirituels d'où ils jaillissaient naturellement, inévitablement, comme le fruit d'un arbre et l'enfant des entrailles de sa mère. Et comme ces événements sont néfastes et calamiteux pour le peuple juif, loin de les attribuer à leurs erreurs, on ne les attribuait qu'à la colère d'un Dieu injuste, ou qu'à la force brutale de leurs ennemis vainqueurs, qui ne furent au fond que les justiciers de la Justice absolue de Yéhovah, qui n'est ni ne fut jamais en colère, qui ne fait pas de distinction entre les peuples, les individus et les sexes, laissant aux humains la liberté entière de se créer, soit leurs bonheurs par leurs vérités et leurs vertus, soit leurs malheurs par leurs erreurs et leurs vices!

Donc, de prime abord, tout ce qui est arrivé de mal à ce peuple, loin d'être attribué à des causes miraculeuses en dehors et au-dessus de lui, ne fut et ne saurait être qu'une conséquence forcée de ses erreurs et de ses défaillances.

De même, tout le bien qu'il a conservé et qu'il a créé, ne doit son existence qu'aux vérités dont il est le dépositaire, qui sont devenues pour ainsi dire son apanage, et qu'aux vertus qui ont jailli chez lui seul de ces vérités divines.

Nul peuple n'a à se plaindre de son sort. Quel qu'il soit, ce sort est toujours mérité; Dieu n'intervient dans les choses humaines que par sa loi absolue qu'il ne viole jamais; Loi-Une, comme lui est Un dans tous les mondes, et au nom de laquelle la vérité et la vertu produisent le bonheur, l'erreur et le vice le malheur. La justice humaine n'a absolument pas d'autre but que d'établir ce bonheur dans la société par les vertus forcées, la justice n'étant instituée que pour forcer les forts de faire leur devoir envers les faibles; et comme elle représente les forces réunies de tous les faibles,

ces forces sont toujours plus fortes que les forces séparées de quelques-uns, à condition toutefois qu'elles soient appliquées au nom de la Justice, et que celle-ci soit une émanation de la justice absolue et idéale de la loi représentée par le mot Dieu. Il n'y a pas d'autre justice juste!

Mais, avant d'aller plus loin, avant d'entrer dans ces considérations dont les conséquences logiques m'effrayent, bien qu'elles soient strictement conformes à la vérité, il y a une autre question vitale à examiner, d'autres faits historiques à constater, faits qui n'ont jamais été agités par aucun historien, par aucun philosophe.

II

La chute du premier temple, prédite par tous les prophètes au nom de la loi pure de Moïse, chute nationale prédite par Moïse lui-même, répétant plus de dix fois que, du moment où les Israélites violeront ses lois pour imiter les vices des sept peuples vaincus par leur idolâtrie et leurs iniquités, ils subiront le même sort et seront chassés comme eux, n'a été due, en effet, qu'à la violation de ces lois, qu'aux péchés et qu'aux vices des Israélites; péchés, crimes et vices qui furent les conséquences matérielles et forcées des erreurs idolâtriques et spirituelles, adoptées et adorées comme des vérités divines par le peuple prévaricateur d'Israël et de Juda. Aussi, toujours conformément à la loi de Moïse, dès que les Israélites exilés, reconnaissant leurs erreurs, eurent expié ces crimes et ces vices durant quatre générations, l'expiation ayant été complète, et dès qu'ils furent revenus à la loi de Moïse, ils retournèrent dans leur patrie, accompagnés des bénédictions de tous les peuples d'alors, malgré le joug tyrannique sous lequel ces peuples vivaient, qui sentaient bien, comme jadis les Égyptiens du temps des Pharaons, la préexcellence de la loi mosaïque : loi de liberté, d'égalité et d'affranchissement universel pour toutes les nations.

Mais la chute du second temple n'a pas eu lieu dans un moment où les Israélites d'alors n'observaient plus leurs lois religieuses, d'après la rédaction d'Esra, leur

maître, et d'après les traditions orales qu'ils prétendaient leur avoir été transmises par Moïse lui-même, en passant par différents représentants de chaque époque. Bien au contraire ! Jamais les Pharisiens, se disant les vrais et les seuls dépositaires des lois mosaïques, ne furent plus fanatiques ni plus imbus de la sainteté de leurs lois, soi-disant émanées de Moïse, que pendant la guerre avec les Romains. Il y a plus : même depuis cette chute et la dispersion, les lois du Pharisaïsme devenu le Talmudisme, furent strictement observées par les Juifs ; et pourtant leurs misères et leurs malheurs sont allés croissant, malgré cette fidélité exemplaire à la loi esraïque et talmudique. Plus encore ! Dans leurs prières et dans les vœux qu'ils forment, au lieu de rechercher les vraies causes de ces malheurs, ils se frappent la poitrine de n'avoir point assez scrupuleusement observé ces cérémonies pharisiennes, en se promettant de les rétablir, sans condamner les sacrifices des bêtes, quand ils retourneront pour la troisième fois dans le pays de leurs ancêtres. Si jamais il a existé un peuple qui n'a rien appris rien oublié, c'est bien le peuple esraïque et talmudique juif, qui, depuis plus de trois mille ans, grâce à Esra et à son école persane, n'a plus jamais eu une idée des vérités mosaïques pures, et qui, par la même raison, n'a pas joui d'un seul jour de paix et de bonheur. Les réformateurs chrétiens et musulmans ont encore exagéré ces erreurs fondamentales, tout en rejetant les cérémonies religieuses extérieures, réprouvées par les prophètes mosaïstes eux-mêmes, telles que les sacrifices des animaux, cérémonies qu'ils ont remplacées par d'autres pas moins idolâtriques et tout aussi irrationnelles.

L'histoire du peuple juif, depuis l'établissement du second temple jusqu'aux Machabées, est tout à fait inconnue. Josèphe, le seul historien du second temple, pharisien fanatique, non seulement est incroyablement pour les faits, mais encore complètement incompetent pour les jugements moraux et les appréciations qu'il fait des différents partis qui ont divisé les Israélites de ce règne.

Déjà, d'après les récits de Néhémie et d'Esra qui nous sont restés, nous trouvons des actes d'étroit fanatisme d'une politique détestable, indignes des bienfaits du roi de Perse, leur protecteur. Les Israélites, forcés par Esra de se séparer de leurs femmes persanes, mères de leurs enfants, se sont du coup aliéné tous les peuples environnants, qui ne demandaient pas mieux que de vivre en paix avec eux. Passe encore la défense d'épouser des femmes idolâtres, quoique les sept peuples mis à l'index par Moïse pour les mariages mixtes n'aient plus existé, et que les principes de la religion persane, sauf l'unité de Dieu, soient entrés pour une grande part dans la nouvelle religion d'Esra. Mais séparer de force des mères de famille qui n'eussent pas mieux demandé que d'embrasser la religion de leurs époux, puisqu'elles les avaient suivis dans ce long et douloureux voyage, ce fut un acte de barbarie gratuite et cruelle. Ce fut plus qu'un crime, ce fut une faute ! Une plus grande faute encore, après la mort de Néhémie, et nouvelle preuve de l'étroit fanatisme des Esraïstes et de ses disciples, ce fut l'exclusion arbitraire des Samaritains, probablement mosaïstes, qui ne demandaient pas mieux non plus que de vivre en paix avec les nouveaux arrivés. La séparation, votée par les Esraïstes et maintenue *per fas et nefas* entre les Israélites et les Samaritains, fut la cause de tous les troubles qui, dès la pose de la première pierre, assaillirent les Israélites et qui leur ont créé des ennemis puissants dans une peuplade, avec laquelle ils auraient pu vivre en paix. L'exemple de la scission entre Samarie et Jérusalem durant le premier temple, scission qui fut la cause de la chute d'Israël, ne leur servit de rien. Les fanatiques n'apprennent jamais rien. L'histoire n'existe pas pour eux. Ils se croient infaillibles. La misère, la défaite, la mort même ne les corrigent pas. Ils meurent impénitents !

Il en est résulté que ces peuplades environnantes, voyant avec dépit et haine l'élévation du nouveau temple par un peuple qui se disait élu, et qui regardait avec mépris tous ceux qui ne suivaient pas strictement et à

la lettre ses nouvelles cérémonies, non seulement ont remué ciel et terre pour empêcher l'érection de ce temple, mais ont fini par employer la force contre les constructeurs, et qu'il a fallu plusieurs décrets et des menaces du roi de Perse pour les maintenir dans un état, sinon de paix, du moins de neutralité forcée!

III

Il en est résulté un plus grand mal encore. Une division, une vraie scission au sein même des Israélites, longtemps avant les persécutions des rois grecs, successeurs d'Alexandre le Grand, contre les Juifs d'alors. Josèphe a certainement calomnié les Saducéens. Il y a plus : en sa qualité de Pharisien, il n'a même pas compris l'essence spirituelle de cette secte purement mosaïque, en éternelle opposition avec les Esraïstes et leurs disciples les Phariséens. Il les accuse de n'avoir pas cru à l'immortalité de l'âme. C'est une calomnie gratuite, comme plus tard les fanatiques papistes accusaient d'athéisme tous les déistes qui ne croyaient ni à la Trinité, ni à la théocratie papiste. Déiste ou athée, cela fut et cela est encore la même chose pour eux. Les Saducéens croyaient aussi bien que tous les prophètes mosaïstes à l'immortalité de l'être, puisqu'ils croyaient à la justice de Dieu, qui forcément existe partout, dans tous les mondes, avant, pendant et après la vie, à moins ? de n'exister nulle part ; mais ils ne l'admettaient pas comme dogme, pas plus que la résurrection des morts, élevée en dogme infaillible par l'école d'Esra et la grande synagogue, et dont les disciples, plus tard, pour un de ces athées que l'on appelait Acher (l'Autre), ont déclaré qu'il ne sortirait jamais de l'enfer, et refusant, à ce titre, un faible secours alimentaire à sa pauvre veuve.

} avant ?

Toujours la même dureté de cœur et la même étroitesse d'esprit.

Or, il ne faut pas oublier que la théocratie juive est la création d'Esra, contrairement à la loi de Moïse, qui n'accordait aucun droit supérieur au grand prêtre. Tous les privilèges théocratiques qui se trouvent dans le Lévitique du *Pentateuque* sont d'Esra, puisqu'on n'en trouve aucune trace dans l'histoire du premier temple, où les Lévites ne combattaient que l'idolâtrie et les rois idolâtres. Tous les prophètes lancent leurs foudres contre les sacrifices et les sacrificateurs. Moïse, après sa victoire sur Pharaon, n'a pas sacrifié à son Dieu le moindre bouc de reconnaissance, comme le constate Jérémie, mille fois cité. Et comme le dit expressément le prophète Amos, chap. IV, v. 25 : « M'avez-vous fait des sacrifices et des offrandes pendant les quarante années de désert, maison d'Israël ? »

La prépondérance politique du grand prêtre ne commence qu'avec l'établissement du jour du grand pardon et de son pouvoir de pardonner une fois dans l'année tous les péchés d'Israël.

Esra ayant détourné, par une loi insérée dans le *Pentateuque*, la dîme appartenant aux pauvres en la donnant aux Lévites, faisait d'eux la caste la plus riche et la plus influente. Pendant plus de deux cents ans, ce pouvoir pontifical n'était limité que par une espèce de sénat qu'Esra a de nouveau créé selon le modèle de Moïse, et qui devint plus tard le *Synhedron*, mot grec hébraïsé par eux, sénat qui représentait en Israël ce que fut plus tard le conclave des cardinaux à Rome nommés par le pape, entièrement à sa disposition et calqué sur le modèle juif d'Esra et du règne absolu du pontife, durant le second temple, avant l'avènement des rois Hasmonéens. C'est ce règne théocratique, règne de prêtres, qui en peu de temps a dégénéré en pharisaïsme, avilissant la religion à des cérémonies pompeuses et sanglantes sans nombre, sans cœur et sans raison, et n'observant de la loi de Moïse que les apparences extérieures aux

dépens de la morale intérieure, faisant de la religion une éternelle tartufferie, en se pardonnant à eux et à leurs adhérents toutes les violations réelles de ces lois. C'est contre ce fanatisme et ce pharisaïsme, longtemps avant Jésus, qu'un grand parti israélite a protesté, parti connu sous le nom de Saducéens, probablement du mot Sadic, juste, au nom de la raison et de la liberté, non seulement contre l'omnipotence du pontife, mais contre les lois de pardon même et les soi-disant miracles, qui furent un des moyens politiques le plus puissant et le plus populaire des Pharisiens, comme des siècles plus tard dans les mains du haut clergé catholique, qui n'ont fait que singer les momeries d'Esra et de son école. Le Talmud énumère dix de ces miracles, qui n'ont pas cessé de fonctionner à Jérusalem, selon la volonté des prêtres pharisiens. Parmi ces miracles il s'en trouve un qui ressemble, à s'y méprendre, au miracle de saint Janvier. Le jour du grand pardon, dès que le grand prêtre sortait du *Saint de Saint* pour pardonner les péchés d'Israël, agenouillé dans le parvis du temple et dans les rues adjacentes, le ruban rouge, au-dessus du velum, séparant le sanctuaire des halles du temple, devint subitement blanc pour annoncer le pardon des péchés. Les prêtres, probablement n'avaient qu'à retirer le fil rouge derrière lequel se trouvait le ruban blanc. Mais le peuple, abruti par des prêtres pharisiens, prenait cela pour un miracle, comme plus tard leurs dignes descendants du catholicisme papal.

Il en est résulté que, longtemps avant l'existence des Saducéens comme parti politique, et avant la victoire des Machabées, les esprits les plus éclairés du judaïsme, rejetant toutes ces superstitions, préféraient les erreurs idolâtriques des Grecs aux erreurs fanatiques des Esraïstes, parce que, en adoptant la civilisation grecque avec ses libertés, ses beaux-arts et sa poésie, ils se croyaient plus avancés dans la civilisation, absolument comme aujourd'hui les esprits émancipés des Israélites, pour secouer le joug des superstitions absurdes de la religion des rab-

bins, préfèrent vivre ou comme athées ou comme chrétiens, bien que l'athéisme et le christianisme idolâtrique ne valent guère mieux que le pharisaïsme et le talmudisme! L'extrême appelle toujours un autre extrême, vérité que le prophète exprime par ces mots: L'abîme appelle l'abîme!

6 *pour le nom*
C'est ce parti grec qui, après les victoires des Machabées dans le giron même du judaïsme, s'est transformé en Saducéens et est devenu le parti politique royaliste en opposition du parti théocratique pharisien du grand prêtre et de ses cardinaux israélites, comme des siècles plus tard il s'est formé dans le catholicisme le parti de l'empereur et celui du pape. On n'a qu'à lire le récit des événements politiques racontés par Josèphe, à partir de l'établissement de la royauté juive sous le second temple, pour se convaincre que ce fut absolument la même guerre entre la royauté et le pontificat, comme plus tard entre le pape et l'empereur, et que ce fut cette guerre, n'ayant pas cessé un jour, qui fut la cause de toutes les cruautés commises par les deux partis, dès qu'ils avaient le suprême pouvoir, et finalement la cause principale de la défaite des Juifs, de la destruction du temple et de leur dispersion; causes qui, n'ayant pas cessé d'exister après cette chute et cette dispersion, ont toujours produit les mêmes effets et les produiront toujours jusqu'au jour où les Israélites, attaquant le mal par la racine, renieront toutes les erreurs esraïques, pharisiennes et talmudiques, pour retourner à la loi pure et divine de Moïse, à laquelle seule ils doivent leur existence immortelle et leur inexterminabilité, jusqu'au jour où tous les peuples, comme disent les prophètes mosaïstes, auront reconnu cette loi et cette foi sous le nom de Yéhovah-Un, le seul Dieu de la liberté, de l'égalité et de la solidarité fraternelle de tous les peuples de la terre.

IV

Les Romains vainqueurs valaient-ils mieux que les Juifs vaincus? En aucune manière. Ils valaient moins, sous tous les rapports, moraux et sociaux, excepté sous le rapport politique; attendu qu'un despotisme impérial d'un Vespasien, si inique qu'il soit, vaincra toujours une anarchie collective des Simon, des Ménachem et des Judas. Les Romains n'étaient que les exécuteurs justiciers des Juifs, comme les Prussiens, sous le règne d'une seule volonté, après avoir été les justiciers d'un empire pourri, ont fini par vaincre un gouvernement composé d'anarchistes médiocres, divisés et subdivisés, comme les différents gouvernements provisoires de la République, bien que les Prussiens, comme individus, ne vaillent pas mieux que les Français. Un lion, ou même un tigre ne craint pas un tas de roquets ou de rats. Les animaux et les humains de mal se dévorent les uns les autres. Les Juifs de ce temps étaient déjà répandus dans toutes les parties du monde et avaient fait de nombreux prosélytes, même à Rome. En Égypte, ils étaient aussi nombreux qu'en Palestine. Ils avaient comme supériorité morale sur tous les peuples païens, le Dieu-Un et le Sabath. Mais comme société politique ils étaient dans un état d'anarchie et d'infériorité complète, grâce à leurs éternelles divisions entre les Pharisiens et les Saducéens, subdivisés encore en radicaux, zéloteurs et conservateurs non monarchiques.

Ils devaient périr politiquement devant le gouvernement même tyrannique d'un despote. Mais les vainqueurs n'étaient pas plus heureux que les vaincus, pas même sous le règne de Titus, bien à tort encensé par les chrétiens; à plus forte raison moins encore sous les règnes de ses horribles successeurs, et bientôt les mêmes maux et les mêmes calamités frappèrent les vainqueurs comme ils avaient frappé les vaincus; preuve évidente qu'ils n'étaient que les bourreaux romains des crimes israélites. Il y a plus. Après avoir vengé les crimes des Juifs, Rome elle-même courba la nuque devant un Juif réformateur chassant devant lui les dieux, les prêtres romains, et transformant les mœurs et les lois romaines en mœurs et lois judaïques.

Arrêtons-nous là un instant. On me dira : Mais, selon votre principe, voyant dans tout événement la justice de Dieu, le christianisme était donc justifié contre le Judaïsme et l'Evangile devait à juste titre remplacer le Vieux Testament ! Nous allons examiner cette question, grande et vaste comme le monde, *sine ira et studio*, sans prévention et sans préjugé. On verra, en pénétrant dans la moelle des doctrines et des faits, que mon principe est non seulement conforme à la vérité absolue divine, mais encore que par lui seul on peut juger tous les événements d'alors, qui partout et toujours sont conformes à cette loi et en prouvent la véracité dans chacun de ses détails et de ses incidents !

J'ai déjà fait observer qu'il n'y a qu'une seule et unique loi pour la métaphysique comme pour la physique, et que le monde intellectuel est soumis aux mêmes lois que le monde matériel.

De même qu'une maison bâtie sur un terrain marécageux avec des matériaux douteux, de même une religion basée sur l'erreur et élevée avec des principes faux se remplit, au bout d'un siècle ou deux, d'insectes, de microbes et de vermines spirituelles, qui, à la fin, causent son effondrement et sa ruine, ensevelissant avec elle tous ceux qui s'y abritent sans vouloir la quitter.

La religion d'Esra, dès l'origine, était basée sur des erreurs spirituelles, contraires aux principes fondamentaux de Moïse. Yéhovah, selon les Esraïstes, n'est plus la Justice absolue, mais un être arbitraire et despotique qui change d'avis, qui viole ses lois par des miracles, qui annihile des crimes par le pardon, et qui a ses élus et ses réprouvés parmi les peuples aussi bien que parmi les individus. Dans cet édifice vermoulu grouillaient au bout de deux siècles les microbes humains, qu'on appelait alors des Pharisiens et qui plus tard, même après l'effondrement de l'édifice, s'appelaient les Tal-mudistes. Les cérémonies et les lois que ces microbes spirituels ont imposées aux Juifs, au nom de Moïse et de Yéhovah, passent en absurdité et en fanatisme toutes les bornes de la sottise humaine. Je n'en citerai que

quelques-unes, mais cela suffira pour en donner une idée au penseur indépendant.

Moïse, qui était un des plus grands poètes de l'humanité, a dit au peuple : « Tu étudieras ma loi jour et nuit, qu'elle te serve pour un cachet sur tes mains et pour un fronton entre tes yeux. » Sur cette phrase, les Pharisiens ont décrété que tout Juif soit forcé de mettre tous les matins une espèce de nœud de cuir, dans lequel se trouvent les paroles de Moïse avec de longues courroies sur le front, de mettre le même nœud en cuir de veau sur le bras gauche nu en face du cœur, hiver et été, et de s'envelopper le bras et les doigts de la main de cette même courroie pendant tout le temps de la prière, une heure au moins avant laquelle il est défendu de manger ni de boire. Il est encore bien heureux qu'ils en aient exempté la femme, mais la femme pour eux n'est qu'une esclave et qu'une éternelle mineure.

Un homme qui aurait manqué de poser ces *Tphilines* (Philactères) n'était pour eux pas moins coupable que le dernier des gueux venant de commettre un crime. Ils prétendaient que Yéhovah lui-même avait ordonné à Moïse de mettre des *Tphilines*, et cette niaiserie est répétée dans le catéchisme français du grand rabbin Ulman de Paris. Cette cérémonie n'a cessé d'avoir force de loi que depuis que les rabbins, par l'émancipation, ont perdu leur pouvoir de mettre un juif au ban de la société religieuse; pouvoir dont ils abusaient partout où la loi civile ne se mettait pas en travers.

Moïse dit par trois fois : « Tu ne cuiras pas le chevreau dans le lait de sa mère. » Il a aussi défendu de tuer le petit le même jour que la mère. Moïse est le premier et le seul législateur qui ait fait des lois pour garantir les droits naturels des bêtes. De même il a défendu de prendre dans un nid les petits des oiseaux avec leur mère. Sur ces cinq mots, les Pharisiens talmudistes ont écrit des milliers de volumes, en défendant tout mélange de beurre et de lait avec de la viande, de peur que ce lait ne soit le lait de la mère dans

lequel on cuira la viande de son petit. Si une goutte de lait se mêle avec la viande, il faut qu'il y ait soixante parts de viande de plus que le lait. On ne sait pas pourquoi ces soixante parts pourraient détruire la crainte d'avoir goûté le lait de la mère, plutôt que cinquante-neuf; mais avec un Pharisien fanatique on ne discute pas, et s'il a le pouvoir omnipotent, il vous tue comme un chien à la moindre opposition, pour plaire à son Dieu et pour entrer dans son paradis, qui est bien l'endroit le plus ennuyeux et le plus insupportable que l'on puisse imaginer. Je puis assurer le lecteur que plus de deux mille volumes ont été écrits à ce sujet par des Talmudistes qui, en outre, permettent le laitage avant de manger la viande, mais qui défendent de prendre une goutte de lait ou une mincée de beurre et de fromage, après avoir mangé de la viande, à moins d'attendre six heures.

Ce que ces messieurs ont écrit de bêtises sur les travaux du Sabbath, la Bibliothèque nationale serait trop petite pour les recueillir. Esra a défendu d'allumer du feu le Sabbath, parce que les Persans adorant le soleil, allumaient des feux de joie les jours de fête. Cela n'empêchait pas les prêtres juifs d'allumer du feu au temple le jour du Sabbath pour leurs sacrifices. Sur ce, il était défendu aux Juifs non seulement de préparer leurs repas, mais d'allumer une chandelle, de la moucher et de l'éteindre. J'ai connu des femmes Talmudistes qui se croyaient damnées pour avoir mouché une chandelle le vendredi soir. Ils ont prescrit une limite en dedans de laquelle il est permis de garder un mouchoir dans sa poche. Cette limite est de deux mille pas; mais à Paris, ville fortifiée, elle serait de vingt-cinq lieues. On ne peut toucher à l'argent ce jour-là. On ne peut pas jouer d'un instrument. Celui qui n'a pas jeté un coup d'œil dans ces études n'aurait jamais une idée jusqu'à quel point peut aller la folie humaine, quand elle est fanatisée par un tas de prêtres dont les uns sont des cuistres et les autres des hallucinés.

Moïse a défendu aux époux d'avoir des relations d'amour pendant la période d'impureté de la femme, période qu'il borne à sept jours. Le pharisien Rabbi Sérah a étendu cette défense à douze jours, et cette défense a été érigée en loi absolue. Il est vrai que ces mêmes Pharisiens permettent la polygamie, et que la femme pour eux a été privée de tous les droits personnels que Moïse lui avait accordés. La polygamie n'a été abolie que dans le ^x^e siècle par Rabbi Gerson, mais les Juifs talmudistes la pratiquent encore en Turquie.

Ils ont écrit des volumes pour discuter la question de savoir s'il est permis ou non, le Sabath ou le jour d'une autre fête, de toucher un œuf fraîchement pondu, ou un fruit cueilli ce jour-là, pas même s'il est tombé de l'arbre tout seul. Même après la destruction de Yérusalem, les Pharisiens n'ont pas renoncé aux sacrifices et nombre d'entre eux ont cru et prêché qu'ils devaient leur chute pour n'avoir pas porté assez de sacrifices expiatoires à Yéhovah. Il y a plus, et cela est le comble des combles : dans leurs prières rédigées par des rabbins, quelque temps après la destruction du temple, prières qu'ils répètent aujourd'hui encore à toutes leurs fêtes, ils espèrent, quand ils retourneront à Yérusalem, pouvoir réintégrer les sacrifices des bêtes. Et pas un synode de rabbins, même de nos jours, n'a osé effacer cette hérésie, des prières journalières rédigées par des Pharisiens. Il est vrai qu'il faudrait arracher de leurs livres de prières toutes les prières du Jour de grand pardon, qui ne sont qu'une longue et fastidieuse relation de sacrifices offerts ce jour-là par le grand prêtre et qu'ils regrettent de ne plus pouvoir offrir comme expiation de leurs péchés.

La Bible raconte la légende du sacrifice d'Isaac par Abraham, qui n'avait pas d'autre but que de constater l'abolition des sacrifices humains par le premier patriarche, sacrifices pratiqués alors par tous les peuples de la terre, notamment par les Cananéens, et pour lesquels seuls, selon Moïse, Yéhovah, abominant ces sacrifices, a promis

d'expulser ces peuples de leur pays pour les livrer aux Israélites, sacrifie encore que Moïse a frappé de la peine de mort (1).

Eh bien ! les Pharisiens esraïstes, loin d'accepter cette interprétation mosaïque, ont rédigé des prières que les Juifs récitent encore aujourd'hui, dans lesquelles, le premier dans l'histoire, Abraham est glorifié, non pour avoir aboli les sacrifices humains, mais pour avoir consenti sans murmurer de sacrifier son fils à Yéhovah, à ce même Yéhovah qui, selon Moïse, n'abomine rien autant que les sacrifices humains. Ils présentent et glorifient Abraham comme modèle divin, dont il faudrait suivre l'exemple. Nul d'eux n'a jamais songé d'accorder le commandement de Yéhovah à Abraham de lui sacrifier son fils, avec l'abhorration et la malédiction dont Moïse frappe ces sacrifices, en répétant plusieurs fois que c'est une abomination pour Yéhovah. L'ignorance chez eux dispute le rang à l'imbécillité. Nul rabbin jusqu'à ce jour n'a proposé l'abolition de ces prières blasphématoires et antimosaïques connues sous le nom de *Ekédah*. Je n'en finirais pas. Il est vrai que l'Évangile n'est guère plus conforme ni à la raison ni à la loi de Moïse. On n'a qu'à lire mon traité : *Le Talmud et l'Évangile*, dans lequel, textes à l'appui, je prouve que toutes les superstitions du Talmud se retrouvent dans l'Évangile.

(1) Il est vrai que, moi le premier, j'ai, il y a une cinquantaine d'années, expliqué le sacrifice d'Isaac comme la première abolition du sacrifice humain par Abraham. Avant moi, personne, ni juif ni chrétien, n'y a songé.

VI

Mais tout cela n'est pas d'une importance capitale. Sauf pour les prières et les sacrifices, il est indifférent à l'humanité qu'un homme, juif, chrétien ou musulman, se prive le sabath de se mouvoir, de fumer un cigare; qu'il observe ou non sept jours de jeûne par an; qu'il soit séparé de sa femme sept ou douze jours; qu'il s'abstienne de manger du gibier ou certains crustacés. Ne pas faire, ne pas jouir, n'est jamais un danger pour la société, pourvu que les individus soumis à ces abstentions remplissent leurs devoirs d'homme et de citoyen. Mais voici de véritables crimes sociaux perpétrés à dessein par les Pharisiens (1).

Dans ses lois Moïse n'a pas fait de différence entre

(1) Pour donner une idée de la routine idiote contraire à tout progrès et à tout bon sens des rabbins depuis deux mille ans, il me suffit de citer l'établissement du second jour de fête de Pâques, des Tabernacles, de Pentecôtes et du Nouvel an. Lors de l'existence du temple, les fêtes juives, étant réglées sur l'année lunaire et la nouvelle lune, des messagers, à défaut d'un calendrier fixe, étaient envoyés par les chefs religieux de la capitale à toutes les villes de province, pour annoncer le jour de la nouvelle lune. Ces messagers ne pouvant pas, dans ce temps, arriver assez tôt partout pour fixer le jour de la fête, dans le doute, et pour comble de sûreté, on avait décidé de fêter deux jours. Seule la ville de Jérusalem ne fêtait que le premier jour de ces fêtes. Le croirait-on! bien que depuis des centaines de siècles il n'y ait plus de doute nulle part sur la nouvelle lune et la fixation de la fête; telle est l'obstination routinière et plus qu'idiote des rabbins, que sauf une seule synagogue réformée à Londres depuis une trentaine d'années, les rabbins du globe entier ont maintenu les deux jours de fête avec les mêmes prières et les mêmes cérémonies interminables et fastidieuses. Ils en sont arrivés au point que tout juif, pour peu qu'il ait de l'instruction, n'observe plus ni le premier ni aucun jour des fêtes ordonnées par Moïse, qui d'ailleurs ont été falsifiées déjà par Esra.

l'homme et la femme. Il n'exclut nulle part la femme des devoirs qu'il présente aux Israélites. Au Sinaï à la proclamation du Décalogue, au mont Garizim où il a frappé de malédictions tous les crimes secrets qui ne peuvent être atteints par la justice sociale, les femmes sont présentes à côté des hommes pour répondre : *Amen*, qui veut dire littéralement : C'est vrai! approuvé! comme le français *oui* veut dire : Entendu, convenu! Ce fut en effet une espèce de suffrage universel d'acclamation par tout le peuple, et la femme n'en fut point exclue. Si Moïse a toléré la polygamie, par la dureté du cœur du peuple, selon l'expression de Jésus, par des devoirs maritaux qu'il impose au mari, il l'a forcément restreinte, car il force le mari de vêtir, de nourrir ses femmes, et de remplir ses devoirs maritaux envers chacune, que la tradition a fixés à trois jours par semaine. Toutes ses lois de mariage et de divorce sont en faveur de la femme. Il force le frère cadet d'épouser la veuve sans enfants de son frère aîné. Même sa loi des *eaux amères* est en faveur de la femme.

Selon Moïse, le mari n'a jamais le droit de se rendre justice lui-même! En cas d'adultère, l'amant partage la même peine que la femme reconnue coupable par la justice (1).

Pour le divorce, Moïse prescrit une lettre devant les juges. Cela prouve que le législateur avait difficilement le divorce. Pour les cas de viol, Moïse a fait une loi en vertu de laquelle tout homme ayant violé une vierge était forcé de l'épouser, sans pouvoir la répudier. En cas de refus de la victime, l'homme était condamné à lui assurer une dot pour qu'elle pût se remarier. Ses sollicitudes s'étendaient même sur les femmes idolâtres prisonnières de guerre. Il défend

(1) Contrairement à nos lois, qui non seulement ne frappent presque jamais l'homme, en lui accordant des circonstances atténuantes, ayant tué sa femme en flagrant délit ou sur des soupçons probables, le mari jaloux, selon la loi de Moïse, ayant conçu des soupçons sur sa femme, n'a que le droit de l'accuser devant le grand prêtre. Celui-ci, après un mûr examen, lui applique une boisson amère, qui, en cas de culpabilité, était mortelle, et en cas d'innocence ne produisait aucun effet. Le prêtre devant cette menace des eaux amères pouvait facilement juger du véritable état de choses, et pendant ce temps le mari pouvait se désister de sa plainte. En cas d'aveux de la femme, son complice était frappé comme elle.

aux vainqueurs de s'approcher d'elles durant un mois, le temps nécessaire pour pleurer leurs parents et se consoler quelque peu. Après ce laps de temps en deuil, il était permis au vainqueur de la prendre pour femme; mais alors, en cas de refus, il ne pouvait jamais la vendre comme esclave. Elle était libre comme toute femme esclave étrangère, qui devenait libre par l'amour du patron ou de son fils, loi qui ne fut jamais observée par aucun peuple chrétien ayant des esclaves. Il défend, sous peine de retranchement, au mari de s'approcher de sa femme pendant ses sept jours d'impureté, et c'est lui le premier ayant défendu les mariages consanguins et les amours contre nature, en les frappant de la peine de mort, amours pratiquées par tous les peuples idolâtres d'alors. Moïse a aboli la prostitution. Il dit en deux mots : Il n'y aura pas de prostituée dans Israël! Par cette défense, il forçait tout Israélite à se marier, et par le mariage il établissait un véritable droit à l'amour de la femme; et il défend formellement aux prêtres d'accepter pour le temple l'argent gagné par la prostitution masculine ou féminine, ce qui représentait les revenus les plus naturels de tous les prêtres idolâtres de toutes les nations de cette époque, dont les temples sacrés n'avaient point d'autres revenus. Les chrétiens ne refusent nullement cet argent. D'ailleurs, on voit dans le *Pentateuque* même les rôles importants tant politiques que religieux que jouaient dans ce temps les femmes! Non seulement les femmes des patriarches, mais la propre sœur de Moïse, Miriam, prophétesse qui était l'adoration du peuple et qui, après s'être révoltée contre son propre frère, ne put être réduite au silence que par un coup d'État.

Les femmes de Koreh ont pris part au soulèvement contre Moïse.

Sous les lois de Moïse on trouve une femme, Déborah, présidente de la République, à peu près un siècle après la mort de Moïse, secondée par une autre femme, l'épouse de Joél. Il n'est nulle part question du mari de Déborah. Et ce règne de la femme, ayant les mêmes droits que l'homme, dure pendant tout le temps du premier temple.

Eh bien! dès le second temple, et surtout sous le règne des Pharisiens, la femme est privée de tous ses droits et n'est plus regardée que comme une esclave, au moins comme une mineure.

Déjà Esra lui-même, par son expulsion cruelle des épouses étrangères des Israélites, qui ne demandaient pas mieux que d'adorer le dieu de leurs époux, a prouvé que pour lui la femme ne méritait pas de jouir de ses droits, même en accomplissant tous ses devoirs. Les lois sur l'esclavage datent certainement du second temple, car il n'y a pas trace d'esclaves israélites sous le premier temple, tout au plus d'esclaves étrangers. Il n'y a pas non plus trace, sous le premier temple, d'une défense faite aux femmes de pénétrer dans le temple pour y offrir leurs sacrifices. Les femmes portaient des colombes propitiatoires comme sacrifice après les relevailles. La Bible ne les relègue pas au vestibule. Elles pénétraient dans l'arche à l'égal des hommes. Nous voyons Hannah, la mère de Samuel, pénétrer dans le temple pour prier Dieu de lui donner un fils; et elle y est encore entrée pour offrir son fils au prêtre et le vouer à Yéhovah. L'histoire d'Athalie prouve du reste que les reines d'alors entraient dans le temple comme les rois. Mais dès le second temple les femmes n'entrent plus dans le temple à l'égal des hommes. On leur avait assigné un parvis spécial à l'entrée du temple, et cette exclusion a été maintenue jusqu'à nos jours dans toutes les synagogues des Pharisiens talmudistes. Sous le second temple aussi une seule reine, Salomé, obéissait en tout aux Pharisiens; toutes les femmes reines, jusqu'à la destruction du temple, même celles des Hasmonéens, étaient, sinon publiquement au moins par leurs maris, les ennemies des Pharisiens. Les lois des Pharisiens talmudistes étant déjà en usage du temps du second temple, on peut hardiment prétendre que l'exclusion de la femme de tous ses droits naturels a contribué pour une large part à la chute du temple et de la nationalité juive. Rien de plus odieux que les lois du Talmud sur la femme. Tout d'abord, les prières journalières établies par la grande synagogue contiennent en tête

cette bénédiction : « Béni sois-tu, ô mon Dieu, de ne m'avoir pas fait femme, » à côté d'une autre bénédiction : « Béni sois-tu de ne m'avoir pas fait naître esclave. » Donc les rabbins mettent la femme sur la même ligne que l'esclave. En effet, exclue de tous les droits civils dont l'esclave était privé, ils l'ont même privée du droit de témoigner en justice, comme l'enfant et l'esclave. Dans ces mêmes bénédictions journalières il en est une ainsi conçue : « Béni sois-tu, ô mon Dieu, d'avoir donné au coq l'intelligence de distinguer le jour de la nuit. » Il paraît que le coq, selon eux, est un être supérieur à la femme !

Et ces prières se trouvent encore aujourd'hui dans tous les livres de prières rabbiniques, et pas un d'eux n'a jamais proposé de les abolir.

Moïse n'a pas fait de différence pour ses ordonnances entre les hommes et les femmes ; mais les Pharisiens ont exempté la femme de toutes les lois attachées à une époque fixe, comme les fêtes ; et ayant privé la femme de tous ses droits, ils l'ont affranchie de tous ses devoirs extérieurs, sauf trois commandements : l'observance de la *Nidah*, abstention d'amour marital prolongée à douze jours ; la bénédiction des lumières à l'entrée du sabath, usage qui n'a dû s'établir qu'après la chute de Jérusalem, et le *Halah*, consistant en la prise d'un morceau de la pâte destinée au pain de sabath, la femme pétrissant d'ordinaire son pain, qu'elle brûlait en mémoire du pain de présentation du temps de l'existence du temple.

Pour le reste, la femme ne comptait pas. A la synagogue, séparée de l'homme, elle ne pouvait jamais être appelée à la lecture de la loi. Elle est regardée comme un être impur. Le divorce pour adultère n'existait pas pour l'homme, qui pouvait prendre plusieurs femmes, et l'école de Schamaï, datant de la fin du second temple, proclamait le droit de répudier sa femme pour avoir brûlé un légume. « *Les femmes ont l'esprit léger.* » Voilà la devise législative du Talmud. Elles sont inaptes à une fonction sérieuse. « Quiconque donne de l'instruction à sa fille, dit un rabbin, la voue à la débauche ! »

Il est vrai que le Talmud a prescrit le *Kétoubah*, c'est-à-dire un contrat de mariage, en vertu duquel le mari assure à sa femme un douaire, en cas de mort ou de divorce; mais ce ne fut point en sa faveur, mais en faveur de ses enfants ou de ses parents. Et puis, il est certain que ce contrat date d'une époque bien reculée; car Moïse déjà a forcé le mari ou le fiancé de payer certaines indemnités pour des torts causés à la femme. De même, et l'histoire de Ruth le prouve, il a dans certains cas donné un droit de remariage aux veuves par un Goel de la famille. Il est vrai que des rabbins moralistes ont prescrit d'honorer la femme. Plusieurs femmes, telles que Béruria et la femme d'Ekibah, ont donné des démentis vivaces aux préjugés talmudiques sur la femme. Une autre Juive, Yaltha de nom, forte talmudiste, a protesté contre ces iniquités. Mais ce ne sont là que des épisodes. Les lois esraïques, phariséiques et rabbinesques sont toutes contraires aux droits les plus naturels de la femme, qui sous ce rapport est placée sur le même pied qu'une mineure, et en certains cas comme l'esclave. Inutile d'ajouter qu'elle ne pouvait pas tester. Déjà dans le *Pentateuque* tout vœu prononcé par la femme pouvait être annulé par son père ou son mari. Les Esséniens ont exclu la femme de leurs communes, comme un être incapable d'arriver à la parfaite sainteté!

Moïse a aboli tout esclavage, même pour les peuples étrangers, puisque, à trois fois, il dit: « Tu auras les mêmes lois pour l'étranger comme pour toi, car tu as été esclave en Égypte. » Les Gibéonites, pour sauver leur vie par une ruse, se sont fait accepter par les Israélites vainqueurs, en qualité de puits d'eau et de fendeurs de bois. Salomon, qui était peu mosaïste, a employé des esclaves étrangers pour la construction de son temple; mais les lois sur l'esclavage des Juifs, d'ailleurs changées deux fois dans le *Pentateuque*, sont certainement d'Esra et de ses disciples. Ces lois sont encore très humaines et supérieures à toutes les lois connues sur l'esclavage de toutes les nations; mais enfin

elles admettent l'esclavage, contrairement à la loi de Moïse. Mais les Pharisiens ont bien renchéri sur les lois du *Pentateuque*, et l'esclavage, chez eux, sur lequel ils ont fait un grand nombre de lois, est chose naturelle et acceptée. Même après la chute du second temple, le Talmud voue un grand nombre de traités à l'esclavage.

De même la polygamie. Malgré le christianisme, elle ne fut abolie par les rabbins que dans le *xi^e* siècle par un Rabbi Gerson de Worms. Mais les Juifs talmudistes demeurant dans des pays musulmans ne se sont point soumis au décret du Rabbi Gerson. Ils continuent, si leurs moyens le leur permettent, d'avoir plusieurs, ou au moins deux femmes.

J'ai déjà fait observer que, forcés de renoncer aux sacrifices des bêtes par leur dispersion en dehors du temple, les Pharisiens n'y ont pas renoncé dans leurs vœux et dans leurs prières. Aujourd'hui encore, ils espèrent remplir ces devoirs envers Yéhovah, en lui promettant force holocaustes, en cas qu'il daigne les ramener à Jérusalem pour y relever le temple et ses autels ensanglantés.

Une telle société ne pouvait durer selon la justice de Dieu, car elle ne produisait que des vices et des crimes qui criaient vengeance !

Tout parti politique est en réalité un parti religieux, ou du moins le verbe devenu chair selon la vérité ou l'erreur de ce verbe. Les religions corrompues ont leurs microbes, *et ces microbes vivants deviennent des factions politiques*. Toute religion morte produit spontanément des vers qui la dévorent.

Le fanatisme pharisien devait forcément produire l'athéisme, et tout athéisme devient idolâtre. Quand un peuple n'a plus de Dieu, il se crée des idoles.

Ces athées idolâtres étaient alors représentés par la royauté et ses adhérents. N'existant plus que par la volonté de l'empereur romain, ce parti athée, dont faisait partie toute l'aristocratie de naissance et même d'intelligence, n'aurait pas reculé devant l'idolâtrie romaine,

bien qu'elle n'y crût pas plus que les empereurs et les sénateurs romains, pour qui la religion idolâtre n'était plus qu'un moyen de domination politique.

Les anciens Saducéens avaient complètement disparu, ou se tenaient à l'écart. Il n'y avait plus de place pour eux entre les deux partis extrêmes, les Pharisiens et les rois romanisés gouvernés par l'étranger.

Il se formait alors un autre parti extrême, rejetant et les principes des Pharisiens et le parti royaliste étranger. Ce fut un parti national mais radical, rejetant aussi bien le phariséisme et le romanisme. On les appelait les *Zélateurs*, parce que, jaloux de leur nationalité, ils déclarèrent la guerre aussi bien à la royauté étrangère qu'à la théocratie pharisienne de l'intérieur. Ils étaient non seulement républicains, mais encore républicains socialistes. S'ils avaient eu un principe religieux, s'ils avaient proclamé le vrai mosaïsme en face des erreurs religieuses et politiques de leur temps, s'ils avaient su se ranger les uns derrière les autres, au nom du devoir et de l'abnégation, au nom de Dieu, en un mot, nul doute qu'ils ne fussent parvenus à changer la face des événements. Mais ce qui leur manquait avant tout, ce fut un principe religieux central pour les lier les uns aux autres par des devoirs accomplis chacun selon ses forces. Reniant tout principe religieux absolument comme le parti royaliste, faisant la guerre à la fois aux Pharisiens cléricaux et aux Saducéens laïques, ils se divisèrent en cent fractions dont chacune eut un chef, et finirent en peu de temps, comme toute société de droit sans devoir, par se dévorer entre eux. Ils devinrent en peu de temps si violents et si anarchiques, que les partis conservateurs préférèrent l'ordre de l'étranger, si despotique qu'il fût, à la tyrannie de l'anarchie nationale. Et Jérusalem ne pouvait échapper à son sort, selon les lois de la justice divine, en vertu de laquelle tout être manquant à ses devoirs perd ses droits.

VII

Quelques années avant la chute de Jérusalem, est sortie des pharisiens mêmes une secte réformatrice, qui, au premier abord, avait l'air de vouloir dégager la loi de Moïse des traditions superstitieuses et immorales des pharisiens. Jésus était à la tête de cette secte. Inutile d'ajouter qu'il était forcément révolutionnaire et hostile à l'oppresseur romain, puisque le principe mosaïque n'a pour but que l'affranchissement universel de l'humanité. Il succomba sous la coalition de ces deux formidables ennemis. Les Évangiles, qui datent de cent soixante-dix ans après la mort de Jésus, ne pouvaient certainement pas donner un récit exact de ce drame religieux, puisque, dans notre époque de presse libre, il m'a été impossible de trouver un récit véridique de la révolution de février, que j'ai vu faire, bien que tous ces récits aient paru à peine quelques mois après les événements qu'ils relatent.

Le christianisme qui longtemps ne fut que le Nazaréisme et plus tard le Judéo-christianisme, a passé par plusieurs phases, depuis la mort de Jésus jusqu'à la rédaction de l'Évangile, évidemment écrit dans la haine du Judaïsme mosaïque et dans un but de séparation complète. Loin de s'appuyer sur le Mosaïsme, les Évangiles ne sont qu'une espèce de plagiat miraculaire de l'Esraïsme. D'ailleurs, que les récits de l'Évangile soient vrais ou fictifs, peu nous importe ! Jésus, s'il a existé, ayant été forcément un ennemi des mauvais Pharisiens, comme il les appelle, et en même

temps de l'opresseur romain, il devint la victime de ces deux pouvoirs coalisés pour sa perte. Sans refaire l'histoire de Jésus et de ses adversaires, nous n'avons qu'à nous tenir aux faits historiques connus et indéniables pour y chercher la justice de Dieu, à défaut de la justice humaine.

Déjà saint Paul, un des principaux fondateurs du Christianisme dogmatique, un rabbin pharisien converti, mais resté toujours rabbin et plus pharisien que jamais, est radicalement contraire aux principes fondamentaux de Moïse. Non seulement le péché originel n'existe pas dans la Bible, tout au plus dans le Talmud (1), mais selon l'idée mosaïque, nul, par son sacrifice, ne saurait faire pardonner les crimes des autres, ni les racheter de leurs châtements mérités! Chose étonnante! ce fut juste au moment où les sacrifices furent abolis comme contraires au Mosaïsme et au Prophétisme, que ceux-là mêmes, après avoir prêché cette abolition, s'en servaient comme moyen de propagande pour leur nouvelle foi, *en fondant précisément cette nouvelle foi sur un sacrifice humain par la mort de Jésus*, car ils ont beau vouloir échapper à ce reproche en défiant Jésus, ils ne purent jamais le dépouiller entièrement de sa nature humaine sacrifiée et dont le sang devait racheter tous les crimes et tous les péchés des humains.

Mais il n'est pas étonnant que la secte judaïque de Jésus ne se soit unie ni aux zélateurs, ni aux pharisiens pour défendre Jérusalem. D'abord leurs principes étaient contraires à ceux de ces deux partis, puis, ils ne se souciaient guère de la chute du temple, après avoir fulminé contre les sacrifices et les sacrificateurs et n'ayant en vue que l'affranchissement de tous les peuples par le Verbe. La secte nazaréenne d'alors ne songeait nullement à transformer la mort de Jésus en sacrifice expiatoire humain, ni à le mettre à la place de Yéhovah. Cette idée n'a surgi que dans le cerveau pharisien de saint Paul. Les Judéo-chrétiens représentaient plutôt la loi de Moïse contre la théologie d'Esra et de ses disciples, tandis que les miracles de l'Évangile sont

(1) Voir mon *Talmud et l'Évangile*.

exclusivement calqués sur ceux qu'Esra a introduits dans le *Pentateuque*. Il est plus que probable que Jésus n'a pas fait un seul miracle matériel, pas plus que Moïse, et que ceux que l'Évangile lui attribue sont de la même farine frauduleuse que ceux qu'Esra et son école ont attribués à Moïse, qui a mis la peine de mort sur tout devin faiseur de miracles. Il nous reste à chercher les causes du triomphe de la secte judéo-chrétienne, non seulement sur l'Esraïsme et le Phariséisme, mais encore sur l'idolâtrie des vainqueurs de Yérusalem, sur lesquels ils ont pris une revanche éclatante, qui eût été et qui fût impossible aux pharisiens, malgré l'immense soulèvement contre Adrien de Bar-kochba, soutenu par Rabbi Akiba, à la tête d'une armée de trois cent mille hommes.

Et quand, selon la Justice absolue de Dieu, nous aurons trouvé et expliqué les causes de la supériorité des Judéo-chrétiens sur les rabbins, nous aurons à examiner les causes, qui, toujours en vertu de la loi divine, ont empêché le Christianisme dogmatisé de détruire la loi fondamentale du Judaïsme, ni de l'absorber, pendant les longues années de sa lutte patente et latente contre Rome, surtout après son installation sur le trône despotique de l'Empereur, après avoir renié les vérités, en vertu desquelles il avait gagné les esprits et les cœurs de tous les peuples païens d'alors!

VIII

La cause principale du triomphe de la secte nazaréenne, malgré ses dissensions intérieures, après ses anathèmes contre les sacrifices, qui, bien qu'abolis par la destruction du temple, furent toujours défendus et invoqués par les pharisiens, se trouve dans ses doctrines mosaïstes prêchées ouvertement et clandestinement contre tout esclavage, et en second lieu en faveur de l'émancipation de la femme par le mariage monogame, au nom de l'égalité, de la liberté et de la solidarité. Outre que dans tous les pays d'alors il se trouvait des communautés juives, faisant de nombreux prosélytes parmi les païens, et propageant les principes judéo-chrétiens, les peuples ont dû accepter avec enthousiasme l'abolition de l'esclavage et l'égalité de la femme. Peu leur importait le principe en soi, qu'il fût conforme ou non à la raison ! Cette nouvelle religion devait apporter aux neuf dixièmes des humains, la liberté et le bonheur sur cette terre. Je ne crois pas que les principes sur l'immortalité de l'âme aient exercé la moindre influence sur les païens christianisés d'alors. Les Grecs et les Romains avaient leur Styx et leurs Champs-Élysées. Ce qui a séduit ces peuples, ce fut la promesse de l'affranchissement universel au nom de l'égalité. Le christianisme primitif avait pour lui les esprits éclairés, les femmes et les esclaves de toutes les nations.

Les temps étaient mûrs pour la chute du paganisme

chargé de crimes et pourri de débauches, comme les sept peuples de Canaan du temps de Moïse et de Josué.

Nul doute, si la secte chrétienne se fût tenue à ces principes, même en abolissant la circoncision, que le monde entier, y compris les Juifs, lui eût appartenu pour toujours !

Voyons maintenant les vices organiques qui ont arrêté ce mouvement réformateur et qui non seulement ont engagé les Juifs, même pharisiens, de repousser la nouvelle doctrine, mais qui, au bout de quelques siècles, ont suscité et créé une nouvelle secte, plus puissante que le christianisme, dans la personne de Mahomed ; secte qui eût conquis le monde et absorbé même le christianisme, si elle fût revenue vers les éternels principes de vérité, de liberté et d'égalité du mosaïsme pur, et qui pour cette même raison n'a pas pu vaincre les Juifs, bien qu'elle eût proclamé l'unité de Dieu !

L'abolition des sacrifices, de la polygamie et de l'esclavage, voilà la vraie trinité, au nom de laquelle le christianisme a conquis le monde ! Mais cette trinité humaine ne fut, ni ne sera jamais durable qu'au nom de l'unité d'un seul Créateur, devant lequel tous les êtres sont égaux par l'extraction divine.

Cette trinité humaine n'est possible qu'avec l'unité divine, unité représentant la loi de Justice absolue, qui ne se viole jamais, ni par un miracle, ni par un pardon.

Car à quoi sert la liberté, si par cette liberté même l'homme est incapable par son option libre entre le bien et le mal, entre la vertu et le vice, de se créer du bonheur et d'anéantir le malheur ? A quoi sert l'égalité devant la justice humaine, si elle n'existe pas devant la justice divine ? Du moment que Jésus fut déclaré Dieu, seul ou avec sa trinité, ce Dieu qui se sacrifiait pour pardonner les crimes des humains, est contraire à toute liberté, à toute égalité. A quoi sert la liberté si un Dieu, par n'importe quel moyen, fût-ce par son propre sacrifice, peut changer le mal en bien et le vice en vertu ! Si la liberté ne contribue pas au bonheur de l'homme, elle

n'est qu'un vain mot. De même l'égalité ! Si Dieu pardonnait un crime, il doit les pardonner tous et à tous, à moins de n'être qu'un despote arbitraire et capricieux sans justice. En ce cas, pourquoi permet-il le mal et les malheurs de ses créatures ? S'il pardonne aux uns et ne pardonne pas aux autres, il n'y a plus d'égalité, ni devant Dieu ni devant les hommes. D'ailleurs, si Jésus est Dieu et qu'il soit mort pour racheter l'humanité, pourquoi a-t-il attendu des milliers d'années et pourquoi ne s'est-il pas fait homme dans ce but dès la création ? Que lui ont fait les milliards d'hommes nés et morts avant lui, pour être traités en parias réprouvés ? Il est vrai que la même question peut s'appliquer aux Juifs, croyant que Yéhovah s'est révélé personnellement et bouche à bouche à Moïse ou à Abraham. Aussi, dès cette époque, dès la divinisation de Jésus, n'ayant fait que remplacer le Yéhovah miraculaire d'Esra, le mouvement progressiste du christianisme s'arrête et le monde, un instant en pleine lumière, promettant un avenir de paix et de félicité universelles, est rentré dans une nuit de ténèbres et d'erreurs, pleine de guerres fratricides et de misères universelles. L'esclave affranchi devient serf, la femme émancipée est privée de tous ses droits civils, même du droit de divorce, son mari fût-il le dernier des gueux. Les sacrifices restèrent abolis, mais furent remplacés par d'autres folies absurdes, telles que la présence du sang et de l'âme d'un homme mort sur la croix dans un morceau de pain et dans une goutte de vin.

De ces nouvelles erreurs sortirent forcément le despotisme, le fanatisme d'en haut, le servage et la barbarie d'en bas, mille fois plus odieux que le despotisme et la barbarie des païens. Des sectes sans nombre, autant de microbes dans un corps pourri, surgirent du sein, de ce christianisme absurde, qui, pour des mots, se massacrèrent par milliers. Et le monde prétendu racheté, fut plongé dans une éternelle nuit de malheurs et de misères, comme l'histoire du passé n'en a jamais connu, même dans ses jours les plus néfastes !

Voici le tableau que l'historien de Potter trace de cette époque : « L'on peut dire sans craindre de se tromper qu'il n'y a pas de folies, pas d'extravagances qui ne soient passées dans la tête des chrétiens, qui n'aient eu leurs partisans, leurs adorateurs, leurs règnes, qui n'aient fait des tyrans et des esclaves, des victimes et des bourreaux ! Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir l'histoire de l'Église chrétienne. A ne juger que sur l'apparence, on dirait presque que les opinions humaines, les bizarreries, les violences de toute espèce jetées pêle-mêle dans une urne, devaient par les chrétiens en être extraites au hasard et lancées, l'une après l'autre, dans la société pour y être, après un temps plus ou moins long de troubles et de calamités, remplacées, non par une opinion meilleure, une bizarrerie moindre, un peu plus de modération, mais simplement par d'autres extravagances et excès dont le tour était venu. » (DE POTTER, *Histoire du christianisme*, t. III, p. 216.)

Puis, page 238 : « En vérité, il faut que les principes sociaux dont se compose la doctrine de Jésus et le christianisme soient bien essentiels à l'homme et bien puissants sur son âme, pour qu'il ait pu, pour y soumettre le monde, courber sa noble intelligence sous un tel dévergondage d'absurdités et d'aussi présomptueuses niaiseries. »

Ces principes indispensables à la société, ce furent ceux de l'Ancien Testament représentés par Jésus. Les niaiseries et les absurdités sont celles de l'Évangile.

Naturellement dès lors les Juifs reculèrent, se recueillirent et s'enfermèrent dans leur Dieu-Un. Jusqu'à la proclamation de la divinité de Jésus, la plupart des prosélytes chrétiens et même les martyrs étaient sortis des Juifs. Nul doute que cette réforme mosaïque acclamée par toutes les nations, n'eût fait disparaître le judaïsme pharisien. Mais dès le jour où les nouveaux chrétiens, à commencer par saint Paul, méconnaissant leur mission, au lieu de judaïser le paganisme, son-

geaient, par ambition et esprit de domination, à paganiser le judaïsme, ce dernier recula épouvanté, non sans se sentir encore nécessaire, indispensable même au bonheur de l'humanité ! Décidément son Messie n'était point encore venu.

IX

Mais si le christianisme idolâtre ne répondait plus aux aspirations idéales des grands esprits des peuples, le judaïsme pharisien et talmudique, n'ayant point su profiter du mouvement réformateur des judéo-chrétiens, n'en était pas moins frappé de mort. Toutes ses tentatives pour se relever furent vaines, et elles le resteront toujours, aussi longtemps que, méconnaissant les vérités mosaïstes, il se basera sur les erreurs des esraïstes et sur les horreurs talmudiques.

Hélas ! comme on peut le voir, textes à l'appui, dans mon *Talmud et l'Évangile*, entre le judaïsme talmudique et le christianisme devenu dogmatique, il n'y a d'autre différence que les mots Jésus mis à la place de Yéhovah. Les erreurs et les absurdités des deux religions se valent. Le Yéhovah des Juifs talmudistes n'est plus qu'un être humain, au-dessus des lois mêmes de justice, qu'il viole selon sa volonté par des miracles et des pardons pour ses élus. Il se repent et revient sur ses résolutions comme une femme. Il pleure même sur ses propres actions, sur la destruction du temple de Jérusalem et s'adresse des prières. Les Talmudistes n'avaient qu'à faire un pas de plus dans ce monde d'erreurs, pour arriver à défigurer la fête de l'inauguration du second temple, en la transformant en un jour de lit de justice, où Dieu se fait présenter tous les livrets des humains,

dans lesquels sont inscrits leurs bonnes et leurs mauvaises actions qu'il pèse, après avoir entendu Satan, l'accusateur public, et un ange défendeur, selon le repentir des accusés, auxquels il laisse dix jours de réflexion et de demandes de revision.

Le jour du grand pardon, les jugements prononcés sont cachetés et scellés, et, dix jours après, une fête instituée exprès dans ce but, il expédie les jugements de vie et de mort pour toute l'année, par toute la gendarmerie céleste, contre lesquels il n'y a plus d'appel. C'est de la pure fatalité ! C'est le *c'est écrit* des Musulmans. Y a-t-il quelque chose de plus absurde dans les dogmes chrétiens, qui cependant se targuent de leur absurdité, pour y croire aveuglément !

Ces erreurs qui frisent la folie sont les conséquences de l'invention du jour de grand pardon d'Esra, jour où le grand prêtre représentant Dieu, moyennant un bouc envoyé au diable, pardonnait, à lui tout seul, tous les péchés d'Israël, lequel pouvoir a passé du grand prêtre juif au pape catholique. Les chrétiens ont singé toutes les erreurs d'Esra, mais les Talmudistes en ont fait sortir des myriades de petites bêtes. Plus forts que les magiciens d'Égypte, ils ont créé de la vermine spirituelle à l'infini.

Naturellement ces deux religions, aussi absurdes l'une que l'autre, aussi contraires à la vérité et à la raison divine l'une que l'autre, devaient se haïr à mort et rechercher, comme des bêtes fauves qu'elles sont, à se dévorer l'une l'autre, et naturellement encore la bête la plus forte a toujours dévoré l'animal le plus faible. Les animaux bien-faisants et les vérités ne se combattent pas. Seules, les erreurs et les animaux malfaisants se dévorent les uns les autres. Mais les animaux malfaisants, loin d'être créés par Dieu, sont exclusivement des créations spontanées des vices et des crimes de l'homme. Ils disparaîtraient tous, si les hommes vivaient en paix selon la justice et la loi de Dieu, ayant créé les forts pour les faibles et non les faibles pour les forts; les animaux bienfaisants

créés par Dieu comme collaborateurs de l'homme, ne se dévorent jamais entre eux !

De même les erreurs spirituelles se transforment en horreurs matérielles et font des hommes qui les pratiquent de véritables cannibales, des microbes bipèdes, qui se massacrent les uns les autres par milliers, au nom de la justice éternelle, sans qu'un pouvoir, ni divin ni humain, puisse intervenir pour les empêcher de se détruire mutuellement, car cette destruction même est dans la loi de justice, qui par le Temps venge toutes les erreurs dont elle couvre les effets matériels. Entre un rabbin talmudiste et sa religion purement cérémonielle et un jésuite catholique et ses dogmes, il n'y a pas l'épaisseur d'un cheveu.

Il est même étonnant que des hommes, croyant et faisant croire aux miracles inventés dans le *Pentateuque* d'Esra, se soient refusés de croire aux miracles inventés par les Esras de l'Évangile. En fait de miracles, il faut les croire tous, ou tous les renier ! Il n'y a ni milieu ni arrêt pour des choses absurdes, au-dessus de la raison et de toutes les lois. L'erreur s'appelle légion contre une seule vérité !

Ces deux hommes-microbes devaient chercher à se dévorer l'un l'autre. Le catholique était plus fort par la quantité ; mais le juif pharisien n'était pas plus fort en qualité ! Et si les rabbins avaient été les plus forts, ils auraient, certes, fait subir le même sort aux nouveaux chrétiens ?

Les premières persécutions contre la libre pensée juive, contre les timides protestations philosophiques de Maimonide, furent l'œuvre des rabbins de Montpellier. On connaît leur mise au ban de Spinoza à Amsterdam.

Heureusement que de la violence même sort toujours le vengeur. Déjà les Pharisiens du second temple ayant forcé les Iduméens vaincus de se convertir au judaïsme, il en est sorti l'ignoble tyran Hérode, qui fut le vrai destructeur du judaïsme.

Ainsi des conversions forcées par les catholiques est sortie la Réforme.

Le seul avantage des Juifs sur les catholiques, c'est qu'ils furent les victimes et les catholiques les bourreaux. Dans ce monde les opprimés valent toujours mieux que les oppresseurs.

Mais tout en les opprimant, les catholiques ne purent pas les exterminer, car à côté des erreurs esraïques et talmudiques, les Juifs dans leur Bible conservaient les vérités éternelles de Moïse, qui bien qu'enterrées sous les trois couches esraïques, talmudiques et évangéliques, résurgissaient comme des pyramides indestructibles au milieu d'un désert de sable. Ces vérités restaient à l'état de théorie incomprise, mais elles n'en furent pas moins l'idéal, vers lequel convergeaient tous les génies philosophiques de toutes les nations, car tous les progrès et toutes les réformes, toutes les révolutions, sont un retour vers le mosaïsme pur.

X

Telle fut la révolution religieuse de Mahomed, révolution fragmentaire, incomplète, mais qui était dans la nature de la loi divine, car le mahométisme fut une vengeance expiatoire, sortie des erreurs du christianisme, et cette vengeance accomplie, il a perdu toute vie et toute force. Il est certain que si les premiers chrétiens n'avaient pas fondé le nouveau christianisme sur l'esraïsme idolâtre et miraculaire, s'ils n'avaient pas divinisé Jésus et Marie, et qu'ils se fussent tenus à la loi de Moïse réformée, affranchie de toutes les sectes esraïques et pharisiennes, jamais le mahométisme n'aurait vu le jour ! Tel qu'il a surgi, il fut l'effet inévitable, couvé par le Temps, des erreurs chrétiennes, car tous les faits historiques sont des effets matériels des causes de bien et de mal, créées par l'homme par ses vertus ou ses vices. Les vices du christianisme ont créé leur *ultor*, comme la gale crée des microbes.

Le judaïsme, avec ses absurdités talmudiques, avait perdu toute influence sur les peuples, précisément parce qu'il était une espèce de cercueil dans lequel il avait couché et défiguré le mosaïsme. Il fallait un nouveau judaïsme pour vaincre l'absurde et l'odieux catholicisme, du moins pour le punir de ses méfaits, et à mesure que ce nouveau judaïsme, à son tour, se corrompait par ses propres erreurs et ses propres vices, en s'effondrant comme un édifice vermoulu, rongé par les vers, la Réforme a surgi,

non par miracle, mais selon l'éternelle loi de Dieu, qui veut que les maux créés par les hommes s'exterminent et se détruisent les uns les autres comme les animaux malfaisants. Seulement, là où est le progrès, là où se trouve une ombre de vérité de plus, là est toujours la victoire, et toute défaite dans l'histoire est méritée, car elle est toujours le résultat des erreurs et des défaillances des vaincus dont les vainqueurs mêmes, encore qu'ils ne vaillent pas mieux, sont les bourreaux justiciers au nom de la justice absolue.

Le mahométisme, tel qu'il est aujourd'hui, ne fut pas le mahométisme du temps de Mahomed et de ses premiers successeurs. Il procédait de l'unité de Dieu d'Abraham. Il n'a point compris Moïse; mais ayant proclamé l'unité de Dieu, contrairement au christianisme, et rejeté toutes les superstitions des Talmudistes, il ouvrait la voie à la raison philosophique, à la science et à la poésie, en proclamant la tolérance universelle de tous les systèmes philosophiques et religieux, n'étant pas contraires à l'unité de Dieu! S'il avait aboli la polygamie et prohibé l'esclavage, nul doute qu'il eût triomphé et sur le christianisme et sur le judaïsme.

Mais la polygamie seule suffit pour détruire toute nation qui la tolère, car aucune polygamie n'est possible sans l'esclavage, et même l'esclavage seul ne suffit pas, car pour garder plusieurs femmes, il faut des eunuques, et l'eunuquage est un des plus grands crimes, qui se venge toujours sur les peuples qui le pratiquent. Il fut le crime capital du christianisme grec. Lui seul a suffi pour détruire l'Empire d'Orient.

C'est la polygamie et l'eunuquage auquel le mahométisme doit à la fin ses défaites par le christianisme monogame, quoique affligé du servage.

Le judaïsme poursuivi jusqu'au poignard par le catholicisme respirait un moment, mais un moment seulement, pendant les guerres d'extermination entre chrétiens et musulmans. Il aurait pu servir de tampon intermédiaire pacifique entre les deux combattants. A cette

époque, le talmudisme a vu surgir dans son sein quelques esprits libres, mais n'étant pas retournés au mosaïsme pur, ils furent écrasés entre les deux ennemis, chacun l'accusant d'être l'ami de son adversaire, comme dans la prochaine guerre entre l'Allemagne et la France, les Français catholiques accuseront les Juifs de faire des vœux pour les Allemands, tandis que les Allemands protestants les accuseront d'avoir des sympathies pour les Français ! C'est que les Juifs, depuis la chute du temple, au lieu d'être avec Moïse, à qui ils doivent leur existence spirituelle, au lieu de ne proclamer que sa loi conforme à la raison, ont toujours, comme un homme ivre, chancelé entre les erreurs des chrétiens et celles des musulmans, et plus tard entre celles des catholiques et des protestants. Ils n'ont jamais songé à être eux-mêmes selon les vérités éternelles de Moïse. Ils traînent après eux, comme un boulet de forçat, la loi religieuse d'Esra, qu'ils adorent dans leur livre sacré, au même titre que les vérités fondamentales de Moïse (1). Jamais ils ne se relèveront, aussi longtemps que la religion d'Esra aura force de loi dans leur Bible. Il ne leur suffira pas de rejeter les erreurs scolastiques du *Talmud*. En ce cas, il ne leur resterait que de devenir chrétiens, musulmans ou bouddhistes ! Il faut absolument qu'ils rejettent toutes les lois de miracle et de pardon qu'Esra a faussement et calomnieusement mises dans la bouche de Moïse. Même en se confondant avec les peuples parmi lesquels ils demeurent, ils ne se sauveront pas, et seront toujours écrasés entre deux erreurs faites hommes, comme entre le choléra et la peste. L'humanité sent d'instinct que dans leur livre se trouve la vérité absolue, au nom de laquelle elle trouvera la paix et le bonheur. Elle en veut aux Juifs de la méconnaître et de ne pas la lui faire connaître. Et comme ils sont

(1) Le *Talmud* dit, contrairement au dernier chapitre du *Deutéronome*, disant : « il ne s'élèvera jamais un prophète comme Moïse », qu'Esra eût été digne de recevoir comme Moïse la loi de Dieu de la main de Yéhovah lui-même ! Cette supposition même prouve son indignité.

vraiment coupables, pleins de péchés d'omissions et de commissions, le Temps, ce justicier de Dieu, ne les épargnera pas et ne leur laissera ni paix ni repos, jusqu'à ce qu'ils soient retournés aux sources sacrées de Moïse, d'où ont sourdi et jailli toutes les libertés de toutes les nations et le peu de bonheur dont elles ont joui !

Et c'est à cause de ses éternelles vérités, pour lesquelles l'humanité lutte depuis plus de trois mille ans, que Mahomed a sauvé les Juifs des griffes exterminatrices des catholiques, en reproclamant l'unité de Dieu contre l'idolâtrie trinitaire des chrétiens. Et quand Mahomed s'est écroulé dans l'abîme de ses propres erreurs, contraires à cette même unité de Dieu, Luther est venu relever le gant et a créé la Réforme, qui est un retour manifeste vers la Bible de Moïse ! Et quand le christianisme de Luther, s'arrêtant à moitié chemin, au milieu d'une boue idolâtrique, fut vaincu par ses propres erreurs hérétiques sur la divinité de Jésus, le pardon et la foi sans les œuvres, la Révolution française a surgi, en proclamant solennellement l'unité de Dieu, avec la Liberté, l'Égalité et la Fraternité, qui en sont les attributs essentiels. Cette Révolution devait logiquement émanciper les Juifs. Si elle a hésité un instant, ce fut à cause des principes esraïques et talmudiques qui furent la religion prédominante de presque tous les Juifs d'alors, qui d'ailleurs, pendant des siècles, ne se sont jamais demandé, et n'ont jamais examiné les causes de l'éternelle persécution de leur race par tous les peuples ! S'ils avaient adopté les principes de Moïse au lieu de ceux d'Esra, ils auraient vu que tous les malheurs d'un peuple, loin d'être créés par la force du vainqueur, sont les résultats des défaillances des vaincus ! Ils ressemblaient aux ânes portant sur leur dos des reliques sacrées dont ils ne connaissent même pas la valeur. Mais étant seuls les porteurs de ces reliques, on finissait par les tolérer, tout en les accablant de coups de trique et de pied.

La Révolution les a, pour ainsi dire, émancipés malgré eux, car ils ne demandaient nullement cette émancipation

dont très peu d'esprits supérieurs, parmi eux, comprirent la portée. La grande majorité des rabbins talmudistes, de même qu'ils firent une opposition violente à Mendelsohn, si on les avait consultés, auraient voté contre cette émancipation. Les taupes n'aiment pas le soleil, non pas pour sa lumière, mais parce qu'elles n'ont pas d'yeux. Il n'y a pas de plus grands aveugles, dans l'histoire du progrès spirituel, que les talmudistes et les esraïstes juifs. Je me trompe, les catholiques, qui, sur les erreurs esraïques et talmudiques, ont greffé les erreurs de l'idolâtrie païenne, sont encore plus aveugles, car ce sont des aveugles-nés. Il se peut et il est probable que si la Révolution française était restée fidèle à ses principes mosaïstes de liberté, d'égalité et de solidarité, les Juifs auraient secoué la poussière, vingt fois séculaire, des miracles d'Esra et du *Talmud* et seraient retournés au Mosaïsme pur. Mais la France étant retournée vers ses vomissements sous l'Empire, la Restauration et même sous Louis-Philippe, la France pratiquant toujours les erreurs catholiques, qui ont enfanté l'athéisme, comme la gale enfante des poux ; les Juifs, à leur tour, tout en rejetant le *Talmud* et ses arguties scolastiques, n'ont fait que patauger les uns dans les erreurs chrétiennes, les autres dans la boue athéistique ; d'autres encore, de guerre lasse, sont retournés, comme les catholiques, à leurs vomissements orthodoxes.

XI

Examinons la marche qu'ont suivie les Juifs émancipés. Là est la vraie question juive. Il ne s'agit pas de savoir s'ils sont dignes d'être libres : ils sont, pour le moins, aussi dignes d'être libres que les catholiques et les athées qui en sont très peu dignes. Il s'agit de savoir s'ils ont compris la portée divine de cette émancipation, s'ils se sont rendu un compte exact de leur mission parmi les peuples. Il ne s'agit pas de savoir s'ils sont Français ou Allemands. Ce n'est pas difficile. Ils sont pour le moins aussi bons patriotes que les patriotes incirconcis, qui ne brillent précisément pas par leurs vertus civiques et domestiques. Les chrétiens n'ont pas, que je sache, un privilège de vices et de débauches. Un Juif, comme dit Shylock, est un homme comme eux, ayant le même sang dans les veines qu'eux, les mêmes passions au cœur qu'eux, à moins d'admettre que la circoncision les émousse. Il n'est pas de fonction publique et civile que le juif ne puisse aussi bien remplir qu'un athée ou qu'un catholique. Et même, s'il est vrai que le juif soit envahissant par ses qualités, cet envahissement ne peut qu'être un bien pour la patrie, car le juif n'a pas de patrie en dehors de celle où il est né, ni un roi pape étranger maître de son âme et de sa volonté. Le dernier des Juifs est meilleur patriote que le premier des catholiques, esclave d'un pape étranger dont les intérêts sont toujours contraires à la patrie nationale, même en Espagne !

Il s'agit de savoir si les Juifs, la réserve de l'humanité, par les lois libératrices et bienfaitrices de Moïse, ont été à la hauteur de leur mission depuis cette émancipation ; si, après les défaillances de cette divine Révolution de Quatre-vingt-neuf, eux, les dépositaires premiers, ont su en maintenir et proclamer les principes dans leur religion même ? Il s'agit encore d'une question bien plus haute et bien plus importante pour toute l'humanité !

Si profonds et conformes à la vérité que soient des principes philosophiques, ils ne pénètrent pas au cœur du peuple et ne produisent pas un bien durable, s'ils ne sont pas traduits en dogmes religieux, pour croître et prendre racine dans l'âme de l'enfant, en s'y incarnant jusqu'à l'extrême vieillesse. Ce que Moïse a déjà constaté, en ordonnant aux Israélites d'inculquer ses vérités philosophiques comme religion au cœur de l'enfant et de les lui répéter jour et nuit, à son lever et à son coucher. Ce sera l'éternelle gloire de Robespierre, d'avoir voulu, mais en vain, introduire comme religion la foi en l'Être suprême, par une fête nationale. La Révolution française a bien senti cette vérité, en abolissant le dogme chrétien comme religion du peuple, mais elle n'a pas su la remplacer par la religion adaptée à elle ; elle n'a pas su codifier et catéchiser, diviser, pour ainsi dire, ses principes de liberté et d'égalité. Elle a, au contraire, fait fausse route par sa *Déclaration des Droits de l'homme*. Nulle religion ne saurait être basée sur le *Droit*, attendu que le droit du faible n'est ni ne fut jamais que le fruit du devoir accompli, volontaire ou forcé du fort. Tout bien social repose sur cette idée fondamentale, et toute religion, pour élever un enfant, est une série de devoirs qu'il faut lui enseigner d'accomplir, avant d'exiger ses droits, car ses droits à lui ne jaillissent que des devoirs de ses parents et de la société, sans l'accomplissement desquels aucun enfant ne saurait arriver à l'adolescence, à la jeunesse fleurie et à l'âge fructifiant de la virilité !

C'est la raison capitale pourquoi Robespierre a bâti sur le sable, en proclamant l'Être suprême. Sa religion était

détruite, avant de naître, par la *Déclaration des Droits de l'homme*.

Or, il n'y a que les Juifs qui possèdent les lois humanitaires de Moïse, proclamées et rédigées par le maître même, en dogmes religieux. On n'a, dans le *Pentateuque*, qu'à séparer les scories esraïques du métal pur de Moïse pour avoir la vraie loi de Dieu, la loi absolue de sa justice, la vraie voie de lumière, qui conduit au bonheur par le devoir, la vertu et la justice ! Jésus a ajouté très peu de chose à ces vérités, mais dans quelques endroits de l'Évangile, il y a comme une subite clarté de cette vérité. D'instinct, tous les peuples sentent cette divine mission dévolue aux Juifs. Eux seuls seulement ne s'en rendent pas compte. Eux seuls ignorent l'avenir qui leur est destiné. Ils n'ont point complètement perdu l'espoir de retourner à Jérusalem ! Ils appellent cela leur Messie ; mais dans l'état actuel du Judaïsme, qu'y feraient-ils ? Rétablir le Temple et les sacrifices d'animaux ? Permettre la polygamie et pratiquer les lois esraïques sur l'esclavage ? J'espère que pas un d'eux ne serait assez fou ni assez idiot pour y penser seulement. Alors quoi ? Y installer le christianisme ! Lequel ? Celui du pape, de Luther ou de Calvin ? Point n'est besoin d'aller en Palestine. Proclamer le Darwinisme et l'athéisme : Berlin et Paris y suffiraient. Et pourtant il faut que les Juifs retournent à Jérusalem y rétablir le modèle de la religion universelle dont parlent les prophètes et pour que toutes les nations disent, selon la parole de Moïse : « Quelles belles lois de raison et de justice que les lois de ce peuple ! Et que cette petite nation est un grand peuple de Dieu ! » Et ces nations ne demanderont pas mieux que d'imiter ces lois. Oui, le temps viendra où tous les peuples, comme du temps de Cyrus, renverront le peuple d'Israël dans le pays de leurs ancêtres et s'attacheront aux pans de leurs habits pour les y accompagner. Tous les mouvements politiques y contribuent, même les mouvements antisémitiques ; mais ce ne sera, certes, pas pour y rétablir la religion talmudique même réformée, telle qu'elle est enseignée et pratiquée par nos rabbins et

qui n'est qu'un christianisme déguisé, seulement un peu plus absurde, comme nous allons le prouver en soumettant à la critique mosaïste le dernier catéchisme enseigné à Paris aux Juifs émancipés, citoyens français. Il en est de même de tous les catéchismes modernes des Juifs dans les pays où ils sont émancipés. Quant aux pays où ils ne sont point émancipés, leur catéchisme est resté celui du *Talmud* et des rabbins, sans aucun changement notable depuis la rédaction du *Talmud*, sauf pour quelques lois locales; autant dire un catéchisme d'absurdes erreurs et de ridicules superstitions!

CATÉCHISME RELIGIEUX

DES JUIFS ÉMANCIPÉS DE FRANCE

I

Les Juifs émancipés au nom des principes mosaïstes reconnus et proclamés par les hommes de la Révolution de Quatre-vingt-neuf, ont-ils compris la portée, à la fois philosophique et religieuse de cette Révolution, qui, depuis la sortie d'Égypte, n'a pas eu sa pareille dans toute l'histoire humaine du progrès et de la civilisation?

En ont-ils compris la condamnation patente et latente de tout système religieux basé sur le miracle, le pardon et le sacrifice, ainsi que sur n'importe quelle déification surnaturelle d'un être avec des passions humaines, que cet être s'appelle Yéhovah, Jésus ou Mahomed?

En ont-ils compris la portée philosophique, mettant au pouvoir de l'homme même son destin, par l'option entre le vice et la vertu, sans aucune intervention divine, ni diabolique, en dehors du Temps, le seul justicier de Dieu, qui tire les effets de leurs causes, sans pardon ni rémission, d'accord avec les lois de la nature, identiques avec celles du Créateur?!

Ont-ils compris leur véritable mission parmi les peu-

ples, mission divine qui leur fut annoncée par Moïse; mission qui, en leur qualité d'une immense minorité parmi les nations, est la condition vitale de leur existence; mission dont ils se sont rendus indignes durant des siècles, et qui ne fut jamais plus nécessaire ni plus sacrée que précisément depuis l'époque de leur émancipation, au nom des principes de leur législateur, qui ne les a transformés en peuple de prêtres que pour qu'ils servent de modèles à toutes les nations, non seulement par l'excellence de leurs principes religieux conformes à la vérité absolue, mais encore par leurs vertus et leur justice?

Mission, en un mot, sans laquelle ou par la violation de laquelle ils n'ont plus de raison d'être, ni comme race, ni comme nation, et destinés à disparaître à tout jamais, en laissant leur héritage sacré d'un Messie de nationalités unies au nom de Dieu-Un et unique, d'un Messie de Liberté, d'Égalité et de Fraternité et partant de paix et de prospérité universelle, à quelque autre peuple plus digne qu'eux de représenter le peuple de Dieu par la raison, le cœur et les devoirs accomplis envers Dieu et l'humanité!

C'est ce que nous allons examiner avec une entière indépendance et sans aucune partialité religieuse.

Hélas! je le constate avec tristesse, jusqu'à ce jour les Juifs émancipés n'ont point eu la conscience de cette mission, au moins à en juger par le catéchisme religieux rédigé par un grand rabbin émancipé de Paris, catéchisme officiel accepté et enseigné, par tous les rabbins de France, aux jeunes gens et aux jeunes filles, pour leur initiation religieuse, qui a lieu, pour les garçons à l'âge de treize ans, pour les filles à l'âge de douze ans. Ce catéchisme est non seulement contraire à toute science, à toute raison, mais encore et particulièrement à tous les principes fondamentaux de Moïse, en dehors des interprétations idolâtres d'Esra et des rabbins talmudistes.

II

Voyons.

Demande. — « Qui êtes-vous, mon enfant ? »

C'est ainsi qu'il débute.

Réponse. — « Je suis *un* ou *une* jeune Israélite. »

On le voit, le catéchisme est fait pour les filles aussi bien que pour les garçons. Il poursuit :

D. — « Pourquoi venez-vous ici ? »

R. — « Je viens pour être interrogé sur les principes de notre religion. » Ce n'est point tout à fait conforme à la vérité. L'enfant ne vient pas pour être instruit exclusivement sur les principes de sa religion. Il vient pour apprendre la vérité sur Dieu et l'homme, et l'histoire de la religion de ses ancêtres. Tout autre enseignement pour un autre but est un tissu d'erreurs et de domination cléricale ne produisant que des horreurs. Mais passons. Je saute plusieurs questions oiseuses et me tiens exclusivement aux pensées fausses et attentatoires à l'esprit de Moïse. Inutile d'ajouter que toutes les critiques contre le judaïsme catéchisé de nos rabbins s'appliquent également et à plus forte raison au catéchisme chrétien. Mais si le judaïsme ne vaut pas mieux que le christianisme, s'il n'y a pas en lui des éléments plus conformes à la raison et à la science, de quel droit prétend-il maintenir ses enfants dans son giron ? Dans le passé, cela ne pouvait se maintenir que par la persécution, par une séparation sociale complète. Mais l'enfant juif

émancipé, dès qu'il sera convaincu que la religion juive est aussi absurde, aussi irrationnelle, aussi contraire à la vérité que la religion chrétienne du pays où il demeure, la quittera de grand cœur, et avec raison, pour celle de ses émancipateurs; ou bien, il reniera toute religion et deviendra athée.

D. — « Quelle est votre religion ? »

R. — « *C'est la religion que Dieu lui-même a révélée aux Israélites, par l'intermédiaire de Moïse et des autres prophètes.* » Pour peu que cet enfant ait un brin d'esprit, il répondra : Si c'est Dieu lui-même qui a révélé sa religion aux hommes, ce Dieu que le catéchisme, un peu plus loin, déclare tout-puissant, aurait bien pu révéler sa religion au premier homme qu'il a créé, sans attendre des milliers d'années. Qu'est-ce que les hommes, ayant vécu avant Moïse, lui ont fait pour être privés de cette révélation et pour vivre dans l'ignorance, dans l'erreur et dans les ténèbres ? Car, pour qu'il soit nécessaire que Dieu lui-même révèle sa religion aux hommes, il s'ensuit, par cela même, que les hommes, par leur propre raison, ne seraient jamais parvenus à se créer la même religion. Il est vrai que cette même objection, et plus forte encore, s'adresse à la religion du Christ; mais parce qu'un autre est aveugle, s'ensuit-il que je sois forcé de me crever un œil ! Dès le début donc, le catéchisme israélite est frappé d'impuissance. Je défie n'importe quel rabbin de répondre à cette question. Il dira : Mon enfant, je ne t'ai pas fait venir ici pour m'adresser des questions. Je suis un prêtre de Dieu et tu dois croire tout ce que je te dis, sans raisonner. C'est ce que dit absolument le prêtre chrétien. Plus c'est absurde, plus tu dois le croire. C'est un mystère.

Seulement, si c'est un mystère et si je dois croire des absurdités comme des articles de foi, je n'ai besoin ni de prêtre ni de catéchisme. Je peux bien en inventer à ma manière. C'est ce que font, en effet, tous les croyants illuminés avec des mensonges, des mystères et des appa-

*Il n'y a pas de
faute qui est*

ritions qui jaillissent de leur imagination sans raison, autant dire une locomotive allumée sans rail ni conducteur, ni frein, et qui va droit à l'abîme. Poursuivons :

D. — « Qu'est-ce qu'un Israélite ? »

R. — « Un descendant des patriarches dont le dernier, Jacob, a reçu de Dieu le nom d'Israël. » D'abord si l'enfant demande la raison pourquoi Dieu a changé d'avis sur le nom de Jacob, le rabbin sera bien embarrassé de lui dire là-dessus la version de la Bible. Que Jacob ait changé son nom en Israël, rien de mieux ! Jacob vient de *Ecob*, talon, et dont le verbe veut dire frustrer : Mais, en tout cas, l'enfant peut répondre : Pourquoi m'appelle-t-on Juif ? Est-ce que le catéchisme craint de prononcer ce mot, qui vient de Jéhuda et qui veut dire *glorificateur de Dieu* ? Juda vaut bien mieux qu'Israël. Que si ce mot Juif est une injure dans la bouche des chrétiens, raison de plus pour s'en glorifier. Je ne me suis jamais connu sous le mot Israélite, je suis juif, juif mosaïste. Mais le rabbin, ignorant la mission du Juif, évite ce mot.

très bien

D. — « Comment nommez-vous le livre qui contient l'histoire de nos ancêtres, les vérités et les devoirs que Dieu nous a révélés ? »

R. — « La Bible ou *Écriture Sainte* ! » C'est faux, archifaux ! Les Juifs n'ont pas d'Écriture Sainte. Ils ont la *Thorah*, mot qui vient du substantif *Or*, lumière, et qui veut dire doctrine ou code de lumière, contenant les lois de Moïse, mais ils n'ont pas d'Écriture Sainte. Les Juifs n'ont qu'un saint, c'est Yéhovah même ! Moïse dit à son peuple : Observez mes lois et soyez saints comme Yéhovah. Il n'est jamais venu à l'esprit d'un prophète d'appeler Moïse un saint, et la Bible raconte ses défauts comme ses vertus. Le mot : Écriture Sainte est une invention des chrétiens qui, n'ayant considéré la Bible que comme une préface à l'Évangile, l'ont déclarée sainte pour préparer la sainteté de leur Dieu-Homme et de leur Déesse-Femme. Appeler la Bible l'Écriture Sainte est une véritable hérésie juive. Mais quoi ! Nos rabbins

l'infir

qu'est-ce que c'est ?

mais si les Juifs ont une sainte écriture, elle pour nous.
1700

émancipés n'ont qu'un but : Ressembler le plus possible à un prêtre chrétien, même par le costume, et mettre le *Pentateuque* au niveau de l'Évangile. Esra leur a donné l'exemple. Il a abaissé le judaïsme de Moïse jusqu'à l'idolâtrie des Persans, peut-être par reconnaissance pour avoir renvoyé les Juifs en Palestine. Les Hagiographes, que le catéchisme traduit par *Écrits Saints*, selon le mot grec, est une autre hérésie. Ils s'appellent en hébreu *Kethoubim*, du mot *Kathaf*, écrit. Donc, ils s'appellent simplement les *Écrits*, et non des *Écrits saints*. Le mot hagiographe est également une invention chrétienne.

Je saute plusieurs questions et réponses aussi banales qu'inutiles.

D. — « Quels sont, après la Bible, les livres où se trouvent enseignées nos doctrines religieuses ? »

R. — « C'est la *Mischna* et la *Guémara*, qui forment le *Talmud de la loi Orale*. Puis les treize articles de foi (articles qui suivent) qui sont de Maïmonide. » Le catéchisme ajoute : *Je crois que la loi tant écrite qu'orale que nous suivons est celle que Dieu a donnée à Moïse ; que nul homme n'a le pouvoir de changer cette loi.* » Jamais plus grande hérésie, plus grande ineptie superstitieuse ne fut énoncée dans un article de foi, pas même dans une assertion historique et philosophique ! Ainsi, c'est Dieu qui a révélé à Moïse les absurdités de la *Mischna* et de la *Guémara* ! C'est Moïse qui a inventé les *Tphilines*, la défense de toucher un œuf pondu le jour de fête, ainsi que celle de manger un gigot dans lequel est tombé une goutte de lait, à moins que ce gigot ne contienne soixante parts de plus que le lait ! C'est Moïse qui a rédigé les lois du *Talmud* sur l'esclavage ! C'est lui qui a fait du premier jour de l'an un jour de lit de justice, où Dieu lui-même parcourt le *Doit* et l'*Avoir* de chaque juif, en attendant le jour de pardon, pour prononcer son jugement ! C'est encore Moïse qui a transmis à Josué toutes les lois sur le *Sabbath*, jusqu'au moindre détail, ainsi que celles des sacrifices qu'il détestait. C'est toujours Moïse qui leur a révélé l'existence

un dit cela ?

des myriades de démons et d'anges dont parle le *Talmud* ! Et ces lois sont aussi sacrées que celle de l'unité de Dieu et du Sabath. Quiconque les viole ou les change commet un crime de lèse-Yéhovah et d'idolâtrie méritant la mort ! C'est encore Moïse qui leur a enseigné la résurrection des morts que le *Talmud* élève en article de foi ! C'est bien là le système chrétien, qui tout en rejetant les niaiseries religieuses du *Talmud*, prétend que c'est Moïse qui a annoncé Jésus. Et comme Moïse n'est que le porte-parole de Dieu, c'est Dieu lui-même qui a annoncé à Moïse que mille ans plus tard il descendra lui-même sur terre se faire juif et homme, pour se faire crucifier, afin de racheter l'humanité par ce sacrifice, juste au moment où les hommes viendront abolir les sacrifices des bêtes vivantes. *C'est Dieu lui-même qui remplace les bêtes.* Ce n'est pas plus absurde que ce que nous venons de lire dans le catéchisme du rabbin Ullman ; catéchisme adopté par tous les rabbins émancipés de l'Europe ! Et cela va de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet. Quand on croit en avoir fini avec une absurdité irréligieuse, on tombe sur une niaiserie idolâtrique et anti-mosaïque.

D. — « Quelle croyance est fondée sur la vérité que Dieu est le Créateur de l'Univers ? »

R. — « *La croyance à la possibilité des miracles ?* »

D. — « *Qu'appellez-vous miracles ?* »

R. — « *J'appelle miracles des actes par lesquels Dieu, qui a prescrit des lois à la nature, interrompt le cours régulier de ces lois et opère, quand il lui plaît, des choses extraordinaires et surnaturelles. Telles sont les actes miraculeux dont l'Écriture sainte nous a conservé le souvenir.* »

Naturellement et comme cela est indiqué dans une note, le prêtre raconte au catéchumène les miracles de l'Égypte et du désert contenus dans le *Pentateuque* d'Esra.

Or, pour peu que le jeune catéchumène ne soit pas un idiot, il ne se contentera pas d'accepter ces récits sous bénéfice d'inventaire. Je me rappelle très bien les avoir discutés avec mes condisciples, qui, d'ailleurs, m'ont accusé

d'athéisme, comme tous les imbéciles fanatiques. Voyons. Si Dieu peut faire des miracles et violer les lois de la nature, son pouvoir n'a pas de bornes. Voici maintenant quelques-unes des questions qu'on peut faire au sujet des miracles de la Bible. Dieu a fait un miracle pour sauver ses Israélites chéris de l'esclavage égyptien. Soit ! Mais alors pourquoi a-t-il attendu trois siècles ? Il aurait bien pu leur éviter cet esclavage par un autre miracle antérieur !

Qu'avait-il besoin de faire des miracles incomplets pour amollir le cœur de Pharaon ? un seul bon miracle bien fait aurait suffi pour engager Pharaon à laisser partir les Israélites. Ah ! dit la Bible d'Esra, il a difficulté la chose pour prouver sa puissance. Autant dire un prestidigitateur ou un faiseur de coups de théâtre, qui amoncelle les difficultés pour émerveiller au cinquième acte ses spectateurs, à moins d'admettre que Dieu ait commencé par faire des miracles de petite guerre pour se faire la main et s'exercer dans ce métier. Absurdité et idiotisme.

Autre question. Puisque Dieu a fait le grand miracle de la mer Rouge, qui est un coup de maître, pourquoi a-t-il gardé les Israélites quarante ans dans le désert ? Ne pouvait-il pas, par un autre miracle, vaincre les Philistins et faire marcher droit les Israélites sur eux, comme il a fait noyer Pharaon et son armée dans la mer ? Puisqu'il a fait le miracle de la manne dont les Israélites se dégoûtaient bien vite, que ne leur a-t-il fait tomber du ciel du pain et du vin, comme plus tard Jésus, qui, la main plus leste, l'a fait pour la multiplication du pain et du vin ? Ou bien, puisqu'il a gardé Moïse quarante jours au mont Sinaï, en lui faisant le miracle de n'avoir besoin ni de manger ni de boire, pourquoi n'a-t-il pas étendu ce pouvoir sur tous les Juifs ? Et puisque Moïse, par miracle, pouvait frapper sa sœur Miriam de lèpre et l'en affranchir à sa volonté, pourquoi n'a-t-il pas frappé de cette horrible maladie ses adversaires, les Amalécites et les Cananéens ? Ou il faut

pourquoi les a-t-il punis ?

et les punir de Dieu ?

?

admettre que Dieu ne puisse pas toujours faire des miracles, et alors ce n'est plus le Dieu du catéchisme, ou bien ce Dieu est un être capricieux, sans loi ni raison, un fétiche, une idole, un pierrot. Mais la plus grande objection, la voici : Puisque Dieu fait des miracles, il peut toujours en faire, et il en fera toujours. Alors de quelle raison l'Israélite, croyant aux miracles de Moïse et de Josué, nie-t-il les miracles de Jésus et de l'Évangile ? Ou il faut nier tous les miracles contraires à l'essence de Dieu ne violant jamais sa loi, ou il faut les admettre tous, sans exception, car il n'y a aucune raison ni raisonnement pour un miracle. Quelle raison donner pour que Dieu cesse de faire des miracles pendant des milliers d'années, après avoir commencé avec Moïse et continué même d'en faire sous le second temple, sous lequel le *Talmud* compte encore dix miracles ? Aucune ! Et les convertisseurs des Juifs sont bien justifiés en disant à leurs catéchumènes, que les miracles de la naissance de Jésus et de sa mort ne sont que la suite des miracles de Moïse et de Josué, et même que ces miracles ne sont pas les derniers. Les Juifs orthodoxes n'ont absolument aucune réponse qui vaille contre ce raisonnement. Aussi tous les soi-disant réformateurs juifs n'ont-ils travaillé que pour le christianisme ! On sait que tous les enfants de Mendelsohn se sont convertis au christianisme, de même presque toute la société instruite de Berlin, de Londres et de Saint-Petersbourg, y compris les filles de Meyerbeer et celles des Rothschild de Francfort et de Londres. De nos jours seulement où le christianisme est battu en brèche par la critique de la raison, ces conversions n'ont plus lieu par principes, car, erreur pour erreur, on aime mieux garder la sienne, mais dans le but de vanité nobiliaire, ou pour aplanir les difficultés sociales aux enfants, considération qui n'est pas à dédaigner pour un Israélite, ayant renié les erreurs rabbiniques et talmudiques, et n'ayant pas une idée juste de la vraie religion juive de Moïse, seule conforme à la raison divine et au progrès de la

science ; seule enfin capable d'affranchir l'humanité et de lui assurer des siècles de paix et de prospérité !

D'ailleurs, cet enfant, homme ou femme, pour peu qu'il ait une connaissance superficielle de l'histoire juive, pourra demander à ce naïf initiateur religieux, s'il est vrai que le Dieu des Juifs ait fait des miracles en leur faveur en Égypte et à Jérusalem, pourquoi n'en fait-il plus pour son peuple élu, depuis la chute du second temple ? Pourquoi ce peuple dispersé a-t-il été, depuis ce temps, traité par toutes les nations en vrai paria, exposé à toutes les misères, à tous les malheurs de l'esclavage et de l'abjection ? Pourquoi était-il considéré comme un vil troupeau par tous les autres peuples, parqué dans des espèces d'écuries appelées ghettos. Si Dieu, pour conserver son nom et son unité, n'a pas d'autres moyens de salut que de frapper de malheurs ceux qui le conservent, mieux vaudrait qu'il n'existât pas du tout, ou plutôt mieux vaudrait le renier et envoyer son nom et son unité au diable ! Qu'est-ce qu'un Dieu tout-puissant qui n'a que des malheurs à donner à ses élus et à son peuple favori ? Un Dieu infernal, un Dieu du mal, impuissant pour tout bien. Et si ce catéchumène, par hasard, va prier dans une synagogue et pour peu qu'il lise ces prières dans sa langue maternelle, il verra que nos rabbins les plus cuistrement endurcis de tous les prêtres, de toutes les religions, attribuent, dans leurs prières, cette chute et ces misères à nos péchés, qui nous ont empêchés de continuer des sacrifices d'animaux au temple de Jérusalem, comme s'ils espéraient les rétablir quand ils y retourneraient pour y élever le troisième temple ! La bêtise humaine ne saurait aller plus loin. Je me trompe. Elle va encore plus loin dans le catéchisme chrétien !

Poursuivons.

D. — « A quelle époque l'esprit prophétique a-t-il cessé en Israël ? »

R. — « Depuis les patriarches jusqu'aux derniers prophètes, Haggai, Zacharie et Malachie ? »

C'est une réponse de Calino faite à une question de Guignol.

Il ne s'agit pas de savoir à quelle époque l'esprit prophétique a disparu, mais *pourquoi* il a disparu avec le second temple et la religion d'Esra? Le rabbin n'aura garde de répondre à cette question, parce que lui-même n'en sait pas la cause, parce qu'il confond la religion d'Esra avec la religion de Moïse. Avec le système d'Esra basé sur le miracle et le pardon des crimes, moyennant un bouc envoyé au diable, aucune prophétie n'est plus possible. La prophétie est basée sur la loi immuable de Dieu, des causes et des effets par le Temps, chaque cause produisant son effet sans qu'aucun pouvoir puisse détacher l'effet de sa cause par un miracle ou par le pardon, une action de vertu ou de justice produisant forcément un bien, et une action de vice et de crime forcément le mal. Sur ce principe, le prophète, connaissant la loi de Dieu qui ne change jamais, peut prédire un avenir heureux ou malheureux, selon les vertus et les crimes des nations et de leurs chefs. Cette prophétie disparut forcément dès que les nations admettaient que Dieu change ou viole ses lois naturelles par un miracle ou le pardon, le miracle ou le pardon n'ayant pas d'autre raison d'être que d'annihiler ou de détacher les effets naturels de leurs causes. Il est vrai que cette fausse croyance des hommes n'a jamais eu la moindre influence sur Dieu, dont la loi fut, est et sera immuable et qui punira toujours, par la justice divine, les crimes invengés par la justice humaine, quadruplement, tout en centuplant les récompenses des vertus et des devoirs accomplis des humains. De là tous les malheurs et toutes les misères des peuples croyant aux miracles et au pardon, vivant dans des erreurs religieuses et étant vicieux et criminels. Les Juifs n'y font point exception. Leurs malheurs, qui sont sortis naturellement de leur fausse religion esraïque et talmudique, ne les ont pas guéris de ces hérésies. Et ces malheurs dureront aussi longtemps qu'ils ne retourneront pas à la religion de Moïse et

qu'ils ne pratiqueront pas les lois et les vertus que Moïse leur a prescrites, au nom de Dieu dont, mieux que tout autre mortel, il a connu les lois et les voies de justice.

Avec un Dieu qui change sa loi à volonté, ou qui peut la violer, comme le Yéhovah d'Esra et des Phari-siens et le Dieu des chrétiens, il n'y avait plus de prophétie possible. Comment menacer, au nom de la loi de Dieu, un roi criminel d'un châtement de justice, dans un certain laps de temps, puisque dans ce même laps de temps le Dieu, au nom duquel parle le prophète, peut avoir changé de volonté et de loi? Et voilà la raison pourquoi il n'y a plus eu de prophètes, ni sous le second temple, ni dans l'exil, ni pendant les siècles chrétiens.

Tel n'est pas l'avis du catéchisme Ullman.

Il demande :

« — En quoi Moïse se distingue-t-il des autres prophètes? »

« Réponse. — Les miracles que Dieu a faits par Moïse ont surpassé en grandeur et en éclat tous ceux *qui ont été opérés par les autres prophètes!* » Ainsi Moïse n'est grand que par les miracles que Dieu a faits par lui. Mais ceux que l'Évangile raconte, au nom de Jésus, sont bien plus grands encore. Quelle raison alléguer pour les rejeter? Et ce Dieu de miracles n'a-t-il pas l'air d'avoir quitté Moïse pour Jésus et même pour Mahomed!

Les peuples, croyant à ces miracles, ne sont-ils pas plus heureux et plus puissants que le peuple de Moïse? Dieu ne paraît-il pas, par ses miracles, avoir lâché Moïse pour Jésus et Mahomed, puisqu'il ne fait plus de miracles pour les Juifs, en les abandonnant à ces derniers peuples, qui les traitent de temps à autre comme des bêtes malfaisantes!

« Dieu, continue le catéchisme, a adressé la parole à Moïse sans *se servir d'intermédiaire*, mais de la manière la plus claire et la plus directe, ce qui n'était

pas le cas, lorsque Dieu se manifestait aux autres prophètes! »

Le texte biblique qu'il cite pour corroborer cette supposition, le passage des *Nombres*, chap. XII, v. 6 et 8 : « A des prophètes comme vous, moi, l'Éternel, je me fais connaître dans des visions, *je leur parle dans des songes*. Il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse! » n'a jamais été correctement traduit. Il dit tout le contraire. En voici la traduction fidèle et grammaticale. « *Yéhova sera-t-il* (le futur singulier) *avec vos prophètes?* (au pluriel; le futur en hébreu s'emploie interrogativement); *mais à lui* (*elov*) *je me fais connaître en apparition*. Je *lui* (*bo*) *parle en songe*. » *Bachlom edabor bo*. Ce *bo* et cet *elov* (deux fois *lui* au singulier) ne sauraient en aucune manière se rapporter aux prophètes (au pluriel), mais à Moïse (1).

Il est vrai qu'une ligne plus loin, un Esraïste ou un n'importe qui a ajouté : « Je lui parle de bouche à bouche », mais la phrase précédente « *Je lui parle en songe* » (au singulier) n'en existe pas moins, et c'est une des cent contradictions qui existent dans le *Pentateuque* entre les textes mosaïstes et les falsifications esraïques. Comment, d'ailleurs, oser faire dire à Moïse que Yéhovah lui parle bouche à bouche, lui qui lui fait dire littéralement : « NUL MORTEL NE PEUT ME VOIR ET VIVRE. » Ou l'un ou l'autre de ces textes ment. Et ce n'est pas celui de Moïse. C'est celui du catéchisme.

Voici maintenant une autre assertion gratuite. « L'esprit prophétique, ajoute le catéchisme, était en permanence sur Moïse, qui obtenait les révélations de Dieu quand il le voulait! » Autant de mots, autant de contre-vérités intentionnelles. Si Moïse pouvait avoir des révélations à sa volonté, qu'avait-il besoin d'envoyer douze émissaires pour lui rendre compte de l'état de la Palestine

(1) Je défie tous les hébraïsants du monde de me prouver une seule in-corrrection de langue de la traduction littérale que je viens de faire et qui dit tout à fait le contraire de la traduction de tous les traducteurs de la *Bible*, depuis deux mille ans, ayant violenté le texte à cause de la falsification qui suit.

et dont les rapports furent la cause de la mort de plusieurs milliers d'Israélites et du serment de Moïse, jurant que tous ceux sortis d'Égypte mourraient dans le désert ? Ne pouvait-il pas consulter Dieu qui lui aurait dit dans une révélation : « N'envoie pas ces hommes là-bas ! Tu n'entreras dans ce pays qu'au bout de quarante ans ! Encore ce n'est pas toi qui y entreras, mais Josué ! » Il est vrai que Moïse eût été peu content d'une révélation pareille, mais en tout cas il aurait évité plus d'une défaite que son armée a subie. Dieu aussi aurait pu lui révéler l'affaire de Baal Péor, qui a également coûté la vie à des milliers d'Israélites. Il aurait aussi pu lui prédire la révolte du veau d'or et de Miriam. Il faut croire que Moïse, dont Dieu était le très humble serviteur, son subordonné, n'a pas voulu en abuser, de peur qu'il ne quittât son service. Imbéciles de prêtres ! Et plus imbéciles encore ceux qui les écoutent !

D. — « La loi de Dieu pourrait-elle être changée ou modifiée ? »

R. — « Non ! La loi divine (y compris la loi orale) demeure immuable jusqu'à l'éternité. » Ainsi, voilà qui est entendu. Dieu, ayant communiqué à Moïse toute la loi orale, cette loi est éternelle. Mais alors comment les Schamaïtes ont-ils osé disputer cette loi aux Hillélistes ? Dieu aurait bien dû dire à l'oreille de Moïse, si l'on peut répudier sa femme ou non pour avoir laissé brûler le rôti ou le légume.

D. — « Et comment devons-nous considérer un prophète qui enseignerait l'abolition d'un précepte de la loi ? »

R. — « Comme un faux prophète, comme un imposteur ! » Or, Dieu ayant institué les sacrifices, du moins selon Esra, les prophètes comme Isaïe et Jérémie, ayant fulminé contre ces sacrifices, furent et sont de faux prophètes, d'après le catéchisme.

On n'a qu'à pousser une erreur d'un doigt, pour qu'il devienne poussière et pourriture. La logique est un arrêt de mort pour toute erreur, pour toute hérésie.

D. — « D'où vient que, souvent, le juste est malheureux et que l'homme injuste vit dans la prospérité? »

Réponse banale, échappatoire, se réduisant à cela : Nous n'en savons rien ! Les voies de Dieu sont impénétrables pour nous, et nous devons nous abstenir de critiquer les voies de la Providence.

Moïse dit tout à fait le contraire. Il dit de Yehovah : « Ses œuvres sont parfaites ! *Toutes ses voies sont justice* (*Deutéronome*, ch. XXXII, v. 4). » Puis : « *Yehovah est la justice même* (*Deutéronome*, chap. I, v. 17). » Inutile de revenir là-dessus et de répéter ce que j'ai dit à ce sujet.

D. — « Dieu punit-il les enfants pour les fautes de leurs pères et les pères pour les fautes de leurs enfants? »

R. — « Non ! Dieu ne punit que les coupables seuls. » Contradiction flagrante avec l'homme injuste vivant dans la prospérité.

D. — « Dans quel cas, cependant, les enfants souffrent-ils pour les fautes de leurs parents? »

R. — « Lorsque les enfants continuent de marcher dans les mauvaises voies de leurs pères ! »

Cela est un pur non-sens et contraire aux paroles de Moïse, disant, par trois fois, que Dieu punit les crimes des pères jusqu'à la quatrième génération par le Temps et l'Espace. Seulement les rabbins n'ont jamais compris un traitre mot du principe religieux et philosophique de Moïse.

Selon la loi de Moïse, la justice humaine n'a pas d'autre but que de forcer les forts de faire leurs devoirs envers les faibles, ce qui est la loi de Dieu, afin d'éviter la justice divine immanquable et inévitable par le Temps, attendu qu'il n'y a ni miracle ni pardon pour empêcher le Temps de tirer les effets de leurs causes.

Nulle vertu ne pourrait couvrir un crime irréparable et irréparable par la justice. Pour cette justice humaine, et pour elle seule, Moïse dit : « Le fils ne mourra pas pour le père, ni le père pour le fils. » La peine est personnelle,

contrairement à la justice des peuples idolâtres, y compris les chrétiens, qui ont étendu les peines des pères sur leurs enfants et les crimes des enfants sur leurs pères. Cette justice sociale n'est indispensable que pour éviter la justice divine qui, POUR DES CRIMES NON PUNIS PAR LES HOMMES, mais seulement pour ces crimes-là, les punit par le Temps, selon la loi identique avec celle de Dieu, en les étendant jusqu'aux quatrième^s générations. Là s'arrête l'expiation, tandis que les effets bienfaisants d'une vertu s'étendent jusqu'à la millième génération, et l'histoire vient à l'appui de cette vérité mosaïque fondamentale. Une action héroïque, faite il y a mille ans, étend ses effets bienfaisants (comme celle de Jeanne d'Arc) jusqu'à nos générations; mais les châtiments des grands crimes de l'histoire s'éteignent par l'expiation après la quatrième génération, autrement le monde ne pourrait pas exister! Et tout homme sent d'instinct que ses crimes impunis étendent leurs mauvais effets sur ses enfants et ses petits enfants, autrement il n'y aurait pas d'honnête homme sur la terre. Chacun se dirait, si je fais mal je le payerai, et cela ne regarde personne en dehors de moi; mais tout homme recule devant les effets de son crime atteignant ses enfants, car, quoi que fasse l'homme, il sent et il sait qu'il n'est pas créé pour lui tout seul, qu'il est solidaire du passé et que l'avenir est solidaire de lui. Quoi que fasse l'homme dans le crime même, il ne travaille jamais pour lui tout seul. Il est un être sociable malgré lui et l'égoïsme est contraire à la loi de sa nature, puisque par l'amour, la sublime volupté, le vrai bonheur ne se sent qu'en le donnant à un autre soi-même, et l'amour est la loi typique de l'humanité!

Poursuivons.

D. — « Pourquoi Dieu a-t-il fait choix du peuple israélite pour lui révéler sa loi? »

R. — « Parce qu'Abraham, père du peuple israélite, ayant vécu au milieu des peuples idolâtres, a reconnu le vrai Dieu dont il a proclamé l'unité, l'a servi de tout son cœur et de toute son âme? » Si

Dieu n'a révélé sa loi que parce qu'Abraham l'a reconnue, point n'est besoin de révélation. On ne révèle qu'une chose inconnue. Et s'il est vrai que Dieu ait béni Abraham, en lui promettant une alliance éternelle et des descendants aussi nombreux que les étoiles du ciel, qu'on ne saurait compter, ce Dieu n'a pas tenu sa parole, car non seulement les Israélites étaient toujours le peuple le moins nombreux de toutes les nations, mais leur Dieu a permis de les laisser végéter comme esclaves en Égypte durant des siècles, les a expulsés deux fois de leur patrie et en a fait de vrais parias dans tous les pays. Mieux aurait valu avoir ce Dieu pour ennemi que pour allié. Il est vrai que Moïse n'a promis cette alliance qu'à condition qu'Israël exécuterait strictement ses lois de Yéhovah. Mais il n'est pas question dans le catéchisme de *l'alliance conditionnelle* de Moïse, mais de *l'alliance éternelle* d'Esra avec Abraham, alliance invoquée, d'ailleurs, par les musulmans en leur faveur exclusive et mieux tenue que celle conclue avec Israël. Dieu n'a pas de favoris, qu'il s'appelle Abraham ou Isaac. Le pacte que Dieu fait avec tout homme, c'est par la vertu et la justice, mais ce pacte cesse avec la cessation de la même vertu et de la même justice. Mais voici venir le comble de la bêtise humaine.

D. — « Par quel acte Dieu a-t-il marqué son alliance avec Abraham. »

R. — « *Par la circoncision*, que Dieu a ordonnée à ce patriarche pour lui-même et pour ses descendants à perpétuité ! »

Ainsi Dieu n'a conclu son alliance qu'avec les Israélites mâles et non avec les femmes juives, qui sont forcément exclues de cette alliance. Alors comment proposer ce catéchisme aux jeunes filles ? Si j'avais une fille à catéchiser, je lui ordonnerais à l'instant même de quitter ce drôle de catéchiseur. Moïse, lui, a fait une alliance entre Yéhovah et tout le peuple, hommes et femmes, non par la circoncision, puisqu'il n'a pas

circoncis un seul juif dans le désert, mais par un serment solennel au mont Sinaï, prêté par tous les délégués du peuple, par une *charte religieuse* dûment rédigée, assermentée et proclamée. Et cette alliance synallagmatique, Moïse ne l'a promise formellement qu'à condition que le peuple observerait toutes ses lois. On le voit, la femme, dans ce catéchisme, n'a pas de personnalité. Elle n'est jamais femme, elle n'est que fille ou épouse, dans les deux cas une mineure et souvent une esclave.

Et non seulement le Dieu des Juifs talmudistes l'a exclue de son alliance, mais il n'accepte même pas la femme comme membre d'une réunion de prières, comme on va le voir.

D. — « De combien de personnes doit se composer une réunion pour que la prière ait le caractère d'un office public? »

R. — « De dix personnes *mâles* au moins, ayant accompli leur treizième année. »

La femme ne compte pas pour une personne — y eût-il cent femmes, sans des officiants mâles, la prière n'a pas le caractère officiel. Et pourtant, depuis l'exil des Juifs, quelques femmes seulement furent à la hauteur de la mission juive. Il n'y a pas, dans toute l'histoire des Juifs depuis la dispersion, un rabbin auquel les malheureux Juifs doivent autant de bienfaits qu'à Dona Gracia Nasi, qui, malheureusement pour eux, est morte trop tôt. Et toutes leurs libertés qui datent des l'établissement d'une synagogue libre à Amsterdam, ils le doivent également à une jeune juive, à Marie Nunez la Belle (1).

Ce qui m'étonne après avoir lu ce catéchisme, c'est qu'il y ait encore une juive qui consente à rester dans cette religion! Et de fait, presque toutes les juives supérieures qui ont étudié leur religion, l'ont quittée et

(1) Aujourd'hui même les personnes qui jettent quelques rayons de gloire sur les Juifs de la France sont des femmes, parmi lesquelles figurent au premier rang, M^{me} Furtado Heine, Coralie Cahn et James de Rothschild.

la quittent encore, témoin les filles de Mendelsohn, de Meyerbeer, et les filles de Rothschild de Francfort et de Londres, ces dernières, après avoir publié un ouvrage remarquable sur la littérature des anciens Hébreux. Heureusement pour le judaïsme que la religion chrétienne est encore plus absurde, plus contraire à la raison que la religion juive, mais au moins la femme y est l'égale de l'homme, sauf pour la prêtrise. La Vierge est un grand attrait pour la femme, et si la femme chrétienne pouvait être prêtresse, nombre des juives exclues de toute participation au service religieux se convertiraient en masse.

Je n'en finirais pas. Citons pourtant encore un ou deux commandements arbitraires pour lesquels il faut avoir le génie de l'ineptie ou la stupidité d'un idiot. Après avoir cité le *Shema* : Écoute Israël ! Yehovah est notre Dieu, Yéhovah est Un. Le *Credo* de Moïse, plein de poésie et d'effusion de cœur, qui n'a pas son pareil dans aucune langue, dans aucune religion et que tout Israélite devrait répéter le matin en se levant et le soir en se couchant, en rejetant toutes les autres prières comme inutiles, comme autant de superfétations, qui ont fini par détourner tous les cœurs poétiques de la prière et de la religion, le catéchisme poursuit :

— « Qu'est-ce que ce chapitre nous rappelle ? » Question idiote ! Il rappelle l'unité de Dieu que l'homme doit enseigner jour et nuit à ses enfants et qu'il doit aimer, au risque de sa fortune et de sa vie. Mais cela ne suffit pas aux Talmudistes. Voici ce que le catéchisme répond. « Il nous rappelle l'existence et l'unité de Dieu. Il nous ordonne d'aimer Dieu et de lui sacrifier au besoin notre vie et notre fortune. » Cela n'est pas difficile à deviner, Moïse le dit en toutes lettres. Mais voici le bouquet auquel Moïse n'aurait jamais pensé : « Il nous ordonne de porter les *Tphilines* (Philactères) et d'appliquer la *Mezuza* aux portes de nos maisons. » Ainsi donc, puisque les femmes sont exemptes de mettre des Thphilines, Moïse n'aurait proclamé son

seul et unique dogme que pour des hommes, en excluant les femmes? Jamais pareille hérésie n'a été énoncée dans aucune religion, et tout cela parce que Moïse dans un langage poétique a dit : « Tu les lieras — les préceptes — comme un signe sur la main et comme un bandeau entre tes yeux ! »

Après cela, il faut tirer l'échelle, non sans la jeter à la tête de ces singuliers catéchiseurs, au nom d'une religion de raison, de sagesse et de progrès universel.

Inutile de m'appesantir sur les autres questions et réponses qui sont de la morale banale, ou l'expression d'une erreur et d'une superstition. Ce qui est vrai dans ce catéchisme est vrai dans toutes les religions, mais ce qui y est faux est exclusivement esraïque, pharisien et rabbinique. Quoi d'étonnant que ce catéchisme mort-né soit resté lettre morte pour la jeunesse juive émancipée! Tout au plus les jeunes filles font semblant d'y faire attention pour avoir une belle robe blanche et recevoir des cadeaux le jour de leur initiation. Cette solennité passée et le discours du rabbin avalé, la plupart du temps de travers, le catéchisme est relégué au fin fond d'un rayon de librairie, s'il n'est pas jeté aux orties, *sa véritable place*.

LES JUIFS ÉMANCIPÉS

I

Voyons maintenant les résultats religieux, sociaux et politiques de cet état de choses, en examinant les questions que voici : Le judaïsme a-t-il gagné ou perdu depuis l'émancipation ?

Connaît-il mieux sa mission apostolique et prophétique depuis Quatre-vingt-neuf ? A-t-il de l'avenir comme judaïsme, ou doit-il s'absorber dans le christianisme, ou dans n'importe quel *isme* dominant, dans les pays qui l'ont émancipé ?

En d'autres termes, les Juifs émancipés ont-ils encore une mission comme juifs, ou doivent-ils disparaître dans les nations, parmi lesquelles le hasard les a jetés ? Cette émancipation les a-t-elle rapprochés ou éloignés de leur mission éternelle sur la terre ?

Il est bien entendu que ces questions-là ne peuvent être suscitées qu'au point de vue juif et nullement au point de vue chrétien ! Ceux-là, il paraît, n'ont consenti à émanciper les Juifs que dans leur intérêt particulier. Ils com-

minent à calculer, selon les règles du doit et de l'avoir, ce qu'ils y ont gagné ou perdu.

Règle générale. Les peuples reprochent toujours leurs propres défauts aux autres. Les chrétiens dont la religion est la plus antirationnelle, la plus contraire à la raison et partant la plus haineuse et la plus injuste, ont toujours reproché aux Juifs leurs propres vices et leurs propres défauts. Ils ont vilipendé le mot juif pour dire un homme intéressé, sans cœur. Or, il n'y a rien de plus juif, dans ce sens, qu'un chrétien, surtout vis-à-vis du juif. La France *déiste* a émancipé les Juifs au nom du même principe qu'elle a émancipé les manants, les esclaves et les protestants. La France catholique ou athée, car l'athée meurt presque toujours catholique, calcule sur ses doigts ce que cette émancipation lui a rapporté, à lui, et ce qu'il y a perdu, non comme homme de principes, mais comme homme d'affaires. Quand on ne croit plus à rien, ou quand on croit tout, même la trinité (pourquoi pas la quaternité en y mettant le pape), on ne songe plus qu'à ses plaisirs et à ses avantages matériels dans cette vie.

L'exclusion du ciel des hérétiques n'a jamais eu d'autre but que de s'emparer de leurs biens sur la terre par avancement d'hoirie. La religion dogmatique chrétienne, telle qu'elle s'est constituée depuis Constantin, ne fut et n'est encore qu'une religion de force contre le droit. On n'a qu'à lire les éternelles querelles, dissensions et guerres entre les Consubstantialistes et les Ariens, Demi-Ariens et Quart-d'Ariens, puis entre Catholiques et Albigeois, Huguenots et Camisards, pour se convaincre que le prétendu salut des âmes a toujours été précédé et suivi de confiscations, de spoliations et de brigandages matériels. Les évêques mêmes, entre eux, se traitaient absolument comme des scélérats dignes de la potence. On ne tient jamais au pouvoir absolu que pour s'emparer de tous les biens, de tous les fruits des sujets opprimés, afin de prendre leurs filles pour en faire des concubines et leurs fils

pour avoir des soudards, esclaves ou serfs. Toute religion qui s'impose par la force, avant de songer au salut de l'âme, fait main basse sur le corps. Avant de transformer des hérétiques en fidèles croyants, il faut les subjuguier, et de fait, tout croyant aveugle sans discuter est un esclave spirituel.

Ce n'est donc pas du point de vue des émancipateurs qu'il faut considérer la situation des Juifs émancipés, pour examiner s'ils se sont rendus dignes de la liberté qu'on leur a accordée. Je le répète, s'il ne fallait accorder la liberté qu'à des mortels qui en sont dignes, peu de chrétiens ni de musulmans jouiraient de ce précieux privilège. Le dernier des Juifs non émancipés vaut pour le moins le premier des chrétiens. Si contraire à la raison que soit sa religion toute négative, elle n'arrivera jamais au niveau de l'irrationalité de la religion chrétienne. Et si le Juif n'est pas plus exempt de vices que le catholique, le protestant ou le grec, il est pour le moins aussi vertueux et aussi moral que la grande majorité des chrétiens et des musulmans.

Le reproche de l'isolement a bien vite disparu. Ce ne fut qu'un prétexte. Bien au contraire. Ce que la masse des chrétiens reproche aujourd'hui le plus aux Juifs, c'est de s'être assimilés trop vite, c'est d'avoir accepté trop vite leurs vertus et leurs vices; c'est de les supplanter, de les remplacer trop avantageusement dans le combat de la vie matérielle. Si la société était basée sur la justice et que le pouvoir, loin d'être regardé comme un droit, ne fût qu'un devoir imposé aux meilleurs, aux plus justes, ces craintes et ces plaintes n'eussent jamais existé et disparaîtraient à peine suscitées. Mais le pouvoir dans la société chrétienne européenne est-il vraiment dans les mains des Meilleurs et des plus Justes? Il s'en faut! Il n'est point regardé comme un devoir, mais comme un droit, et quel droit! le droit le plus inique, le droit de la force sans justice. La société officielle chrétienne des gouvernants européens se partage, par le pouvoir, tous les fruits

qui poussent sur les devoirs accomplis des gouvernés, en d'autres termes, les forts, au lieu de travailler pour les faibles, ne vivent que de l'exploitation du travail de ces faibles. Les riches ou ceux qui s'enrichissent par ces iniquités, au lieu de s'enrichir pour faire vivre les pauvres, ne font vivre les pauvres que pour augmenter leurs richesses, iniquités que Moïse, le premier, a maudites et condamnées, au nom de la loi de Yéhovah et contre lesquelles il a proclamé la loi unique du Créateur, en vertu de laquelle tous ces crimes, à défaut de justice humaine, seront partout et toujours vengés par le justicier divin, le Temps, non dans un monde futur, mais sur cette terre même, par la guerre, la peste, la ruine et l'appauvrissement universel ! Si les Juifs s'étaient tenus à l'écart de cette société inique et officielle, on ne se serait pas plaint de leur émancipation. Mais, comme avec l'ardeur de leur race ils se sont jetés, tête baissée, au milieu de cette lice de combats sociaux, où ils ont remporté les premiers prix, naturellement on les a regardés d'un œil jaloux et envieux, comme autant de partageux malencontreux et surnuméraires. Autant dire un vainqueur, fût-ce un brigand, qui, au jour du partage du butin, au lieu de compter sur un nombre restreint de partageants victorieux, voit arriver toute une bande de combattants, demandant leur part en montrant leurs états de service, et réduisant le butin à rien ou à peu de chose. L'iniquité ne partage pas. Il n'y a que la justice ! La force brutale, quand il s'agit de partager les biens de la faiblesse vaincue, arrive toujours à la guerre, et détruit tous les fruits de la victoire. Les budgets européens ne sont pas dévorés par les Meilleurs et les Justes, mais par des hommes, très souvent les plus mauvais et les plus iniques. L'état social de l'Europe, loin d'être basé sur la Justice, est basé sur la Force. Le principe de la Révolution de Quatre-vingt-neuf, principe emprunté à Moïse, qui ne saurait exister nulle part sans l'idée d'un Créateur unique, devant lequel tous les êtres créés sont égaux, n'ayant créé les forts que pour les faibles,

(car autrement les mots de liberté, d'égalité et de fraternité ne seraient que de vains mots, sans aucune consécration sociale), a complètement disparu et a fait place, d'un côté à l'idolâtrie, de l'autre à l'athéisme : deux erreurs qui n'admettent que la force brutale sans justice, au nom de laquelle les soi-disant forts dévorent les faibles et qu'ils appellent : le combat de la vie. Et comme la justice divine ne pardonne jamais un crime, principe proclamé également par Moïse, cette force brutale, au bout de quatre générations, au lieu de jouir de son butin et de ses trophées, se divise et se dévore elle-même, car si forte que soit une force sans justice, elle trouve toujours une plus grande force matérielle pour la dévorer, non par la force du vainqueur, mais par la faiblesse du vaincu. Si fort que soit un despote, l'anarchie qui en jaillit naturellement comme fruit pourri, le réduira en état de vaincu, et, si violente que soit l'anarchie, elle disparaîtra et crèvera sous le despotisme d'un seul, qui en est le fruit naturel. La quantité n'est pas une force qui dure. Elle change et se déplace continuellement. La qualité seule est une force durable : *la qualité est la fille du devoir ; le droit est le fils de la quantité !*

II

C'est donc sous ce point de vue qu'il faut considérer la question juive moderne. Les religions chrétiennes et musulmanes n'ont rien à lui reprocher. En acceptant le legs de l'Émancipation de leurs pères, qui valaient mieux qu'eux, ils ont trouvé quelques combattants de plus, qui, parce que jeunes en entrant dans la lice, les ont surpassés en peu de temps.

C'est en se plaçant sous la loi de Moïse qu'il faut considérer si les Juifs émancipés ont rempli leur mission, ou bien même s'ils ont compris un seul jour la portée de cette mission ?

C'est en ma qualité de mosaïste pur, et au nom de la vérité absolument absolue de ce révélateur unique, que personne jusqu'à ce jour, depuis les vieux prophètes, n'a compris, que j'ai à examiner le progrès ou le recul des Juifs émancipés depuis un siècle. De cet examen sortira, sinon un résultat favorable actuel, mais la voie à suivre pour l'avenir; voie tracée aux Juifs il y a des milliers de siècles et qu'eux seuls pourront ouvrir à tous les peuples comme voie de lumière, de progrès, de paix et de prospérité; voie enfin sans laquelle il n'y a de salut ni pour eux ni pour aucun peuple parmi lequel ils demeurent, ces peuples fussent-ils leurs oppresseurs ou leurs libérateurs !

Il y a un phénomène historique dans l'existence du peuple juif, phénomène qui avait cessé pendant un siècle ou deux, lors de l'avènement du christia-

nisme, dont nous avons énuméré les causes, mais qui a recommencé, dès le jour où le christianisme au pouvoir s'est matérialisé, en reniant sa source et n'est devenu qu'une arène d'idolâtres et de tyrans.

Ce phénomène, le voici : Tous les peuples vaincus de l'antiquité ont peu à peu accepté la religion de leurs vainqueurs. Étant idolâtres et polythéistes, un dieu ou une déesse de moins ou de plus, ayant changé de nom, ne pesait pas sur la conscience. Les Juifs, au contraire, vaincus et réduits à l'esclavage, loin d'embrasser la religion de leurs vainqueurs, non seulement gardèrent la leur et l'observèrent avec plus de ferveur encore, mais finirent en peu de temps par l'imposer à leurs vainqueurs. Ce fut le cas de l'exil de Babylone. Même phénomène avec les vainqueurs romains qui, peu d'années après la destruction de Jérusalem, fléchirent la nuque devant le dieu d'une secte juive, qui n'était pas encore idolâtre.

Une fois le christianisme idolâtre et paganisé, mille fois plus absurde que l'ancien polythéisme, les Juifs furent souvent baptisés de force, sous menace de pillage et de mort ; mais, malgré un despotisme universel, malgré les absurdités de leurs dogmes talmudiques, ils étaient et sont encore inexterminables, et maintiennent leur monothéisme au milieu des plus grands dangers et des plus grands martyres. Ils ont pris deux revanches éclatantes sur le catholicisme trinitaire et idolâtre. Mahomed est sorti d'eux. Il ne serait jamais venu, si le christianisme avait maintenu le Dieu-Un et le sabbat des Juifs. Et quand le mahométisme, à son tour, a failli à tous ses devoirs, le protestantisme est sorti de la Bible juive, comme une source fraîche jaillit d'un vieux roc inébranlable. Le protestantisme s'étant arrêté à mi-chemin, le judaïsme n'a pas bougé et est resté debout, malgré tous les ébranlements de l'inquisition et des piétistes, jusqu'au moment où les principes de Quatre-vingt-neuf ont surgi de lui, par la génération et la filiation de plusieurs penseurs et écrivains de génie, tous *déistes*

mosaïstes. Ce n'est pas fini. Le mouvement de Quatre-vingt-neuf s'étant arrêté à son tour, les peuples émancipés étant retournés à leurs vomissements athées et idolâtres, le judaïsme a toujours sa raison d'être. Malgré l'invention diabolique de l'antisémitisme, mot inventé pour nier les bienfaits de la Bible juive, né avec le règne de la force brutale sans justice et de l'impur matérialisme, tous les peuples, même ceux qui haïssent les Juifs et qui les poursuivent, sentent d'instinct que le salut viendra d'eux et qu'ils sont la réserve intellectuelle et religieuse de l'avenir. Mais ce sentiment universel, qui plane sur l'humanité et qui est un reflet divin d'en haut, n'est point dû aux Juifs émancipés de la Révolution. Il n'éclate sur la société chrétienne et musulmane que par les lois éternelles et immortelles de Moïse, lois conservées dans le *Pentateuque*; lois que les Juifs émancipés ont eux-mêmes méconnues, mais qui sont devenues la propriété et l'apanage de la science théologique et biblique.

Examinons en quoi les Juifs émancipés ont contribué, les uns à la glorification de ces lois par l'étude, la science et l'idéal, les autres à leur contemption et à la haine qu'ils ont attirée sur le judaïsme, aussi bien par leurs superstitions rabbiniques que je viens de citer, que par l'oubli de leurs devoirs, comme Juifs et fils de Moïse.

III

Les Juifs non émancipés, exclus, isolés de la société chrétienne, avaient les vertus de leurs vices, les qualités de leurs défauts. Partout les opprimés valent mieux que leurs oppresseurs, qui n'en sont tout au plus que les bourreaux. L'oppression crée partout une solidarité fraternelle entre les opprimés. Les Juifs, forcés d'acheter chaque bouffée d'air, chaque journée de vie, ne songeaient ni ne pouvaient songer qu'à amasser un peu d'argent pour corrompre leurs oppresseurs, cet argent fût-il arraché par l'usure aux peuples oppresseurs mêmes. Or, comme il n'y avait pas de différence entre le Juif riche et pauvre devant la force brutale du tyran, il s'était établi une étroite solidarité entre toutes les classes opprimées, riches et pauvres, savants et ignorants. Non seulement ils se taxaient entre eux pour subvenir aux frais du culte, selon les moyens de chacun, ce qui était un impôt sur le revenu, non seulement ils avaient créé un impôt somptuaire en faveur des pauvres, mais la société des secours mutuels est absolument une création juive. Elle a d'abord existé partout où il y avait dix ou douze familles, pour soutenir les vivants aussi bien que pour enterrer les morts. A ces sociétés se rattachait toujours l'école qui, matin et soir, se transformait en synagogue et maison de prières, puis, l'institution des conférences spirituelles, qui, les jours de fêtes, se tenaient alternativement dans une des maisons des asso-

ciés. Les Juifs ont toujours eu en grande estime l'instruction; cette instruction, il est vrai, était exclusivement religieuse et rabbinique, mais comme leurs dogmes se réduisaient toujours au fond à un seul, à l'unité de Dieu, comme ils n'avaient qu'à répéter le verset fondamental de Moïse : « *Écoute Israël, Yéhovah est notre Dieu! Yéhovah est Un!* » comme le Juif n'avait pas à se trémousser vingt ans pour se dépouiller de dogmes incompréhensibles à la raison (comme par exemple d'une trinité, n'étant qu'une unité de trois Dieux, d'un Dieu qui s'engendre par le Saint-Esprit dans une mère restée vierge, pour se faire mourir et se faire ressusciter, afin de racheter les hommes d'un péché originel qui n'a jamais existé), il pouvait, dès l'âge de sept ans, discuter, avec sa raison, l'existence ou la non-existence de Dieu. Il est vrai que les rabbins chargeaient sa mémoire d'un tas d'absurdités, mais ces absurdités, se bornant à des défenses de jouissances matérielles, n'avaient point d'influence sur la santé de l'âme, et favorisaient la santé du corps. Il en prenait et en laissait. De là une immense supériorité intellectuelle du Juif même opprimé et confiné dans le ghetto, sur le chrétien oppresseur, demeurant dans des palais.

Aussi longtemps que les Juifs étaient exclus de tout contact extérieur, qu'ils n'étaient admis dans aucune société chrétienne, que leurs fils ne servaient jamais dans une armée nationale, et que leurs enfants ne mettaient jamais le pied dans une école chrétienne, en un mot, qu'ils étaient parqués et isolés dans leurs quartiers juifs, ne prenant jamais part, ni aux joies ni aux deuils chrétiens, leur vie privée connaissait des vertus spéciales, qui ont totalement disparu depuis l'émancipation. Règle générale, tout peuple opprimé pratique plus de vertus que n'importe quel peuple oppresseur. La vertu est, certes, un dévouement volontaire et spontané d'une force en faveur d'une faiblesse, mais il y a des vertus forcées, régulières, c'est-à-dire l'absence d'un vice qui, au bout de quelque temps, produit le même effet que celui de

la vertu volontaire effective. Un homme qui a les mains liées pour ne pas pouvoir voler et qui ne vole jamais ne mérite pas l'éloge d'un homme honnête dont les mains sont libres; mais si le résultat moral n'est pas le même pour le voleur, il est absolument le même pour ceux qui auraient pu être volés par des mains libres, et qui ne le sont pas par des mains liées. La justice sociale n'a pas d'autre but que d'empêcher le faible d'être la proie d'un fort. Que si l'homme lié prend l'habitude de ne plus jamais voler, même en état de liberté, le résultat est doublement bienfaisant.

La vie humaine est si courte et si peu faite pour la jouissance et le plaisir, qu'au jour de la mort il est parfaitement égal qu'on ait passé par un chemin parsemé de cailloux ou jonché de fleurs. Sans compter qu'une vie de privations matérielles forcées finit par se créer des plaisirs intellectuels, cent fois plus intenses et plus durables que les plaisirs fugaces de la matière excitée, et qu'elle dégénère bien vite en une existence pleine d'espoir, sacrifiant continuellement le présent au futur, le plaisir actuel à des jouissances d'avenir, et la fugacité du bonheur à une béatitude éternelle.

Durant des siècles, la vie juive forcément isolée et séparée de la société matérielle chrétienne ne fut qu'une vie de jouissances intellectuelles et religieuses, vie sanctifiée par des vertus, d'abord forcées et négatives, mais devenant avec le temps des vertus actives et efficientes.

Tout d'abord, outre la défense de manger des bêtes non saignées et visitées selon la loi juive, de ne manger que des animaux ruminants et aux sabots fendus, de s'abstenir de tout gibier, de tout poisson sans écailles et sans nageoires, défense qui excluait tout excès de nourriture, et qui imposait une sobriété exemplaire, ne laissant qu'une nourriture presque exclusivement végétale, les rabbins, par la défense de boire du vin vendangé par les chrétiens sans l'assistance d'un Juif (défense qui date de l'idolâtrie païenne offrant des libations de vin aux idoles) empêchaient l'ivrognerie, car le vin qu'ils

appellent *Kascher*, selon le rite juif, a dû être bien rare et n'était jamais falsifié. Aussi les Juifs, dans le ghetto, la plupart d'ailleurs voués à la pauvreté, se nourrissaient de végétaux presque toute la semaine, sans compter les nombreux jours de jeûne et de demi-jeûne, et ne se rassasiaient réellement bien que le jour de sabath, qui commençait le vendredi soir, et dont les trois repas obligatoires furent toujours copieux. Un plat de poisson était de rigueur au dîner du vendredi soir, au sortir de la synagogue. En général, le poisson est un plat recommandé par les rabbins; d'abord il remplace utilement la viande, puis il est prolifique. Le dîner du samedi était mis dans le four le vendredi et retiré à midi, les Juifs d'alors s'abstenant de tout travail le sabath, même pour préparer leur dîner. Le sabath était un jour non seulement de prières, mais de liesses et de bombances. On peut dire que le Juif du ghetto ne vivait qu'un jour et demi par semaine, matériellement et moralement, car outre les plaisirs du corps, il avait encore, par les conférences religieuses, les satisfactions de l'âme. Ce jour-là, le Juif vivait doublement, et le Talmud dit que, le jour de sabath, toute âme de juif se doublait. C'est une métaphore, mais une métaphore bien justifiée. Il n'en résultait pas moins que le Juif, pendant cinq jours et demi de la semaine, vivait de privations; privations qui n'en étaient plus pour lui et qui, loin d'affaiblir sa santé, le protégeaient contre toutes les maladies du dehors qui, neuf fois sur dix, sont les conséquences d'excès de table, de débauche et de nourritures malsaines et contaminées. Plus un peuple est sobre, surtout en boissons, plus il est vigoureux, plus sa vie se prolonge, exempte de toutes les maladies qui ne sont pas dans la nature, n'étant que les effets d'impuretés, d'excès et de malpropretés de toutes sortes pleins de microbes mortels!

Les mariages riches et les mariages pauvres peuvent être également conformes à la nature, parce que les époux riches et les époux pauvres se marient généralement

selon leur cœur, et ne font pas de mariages de convenance dits de raison. Ce n'est pas toujours vrai pour les classes riches, qui préfèrent encore l'argent au sentiment; mais les pauvres, au moins, se marient par amour, à la fleur de la jeunesse, surtout s'ils ont de la religion et de la vertu. C'est le seul plaisir qui ne coûte rien. Les pauvres aussi se distinguent par le grand nombre de leurs enfants. Un de plus, un de moins, qu'est-ce que cela leur fait? Une nombreuse famille, d'ailleurs, est le résultat de la fidélité conjugale quasi forcée. Les Juifs isolés, exclus de toute ambition politique et civile, de toute vie autre que leur vie religieuse, se mariaient d'ordinaire jeunes et selon les choix de leurs cœurs. Ajoutez-y la défense rabbinique, forçant les époux à une séparation de douze jours par mois, durant et après l'impureté de la femme et on ne sera pas étonné du grand nombre de leurs enfants et de leur vigueur intellectuelle et physique. La cohabitation matrimoniale pendant l'impureté de la femme influe surtout sur le cerveau de l'enfant. Tout enfant conçu pendant ce temps naît avec un cerveau incomplet, avec des imperfections morales et physiques qui dégénèrent en maladies ou en idiotisme. De là aussi une vie moyenne plus longue et plus pure chez les Juifs que chez les chrétiens. Je n'ose pas ajouter une vie plus heureuse, bien qu'une vie intellectuelle et idéale, ne comptant que sur un glorieux avenir, malgré toutes les privations matérielles, soit une vie plus heureuse qu'une existence purement matérielle, avec toutes ses déceptions et ses désillusionnements! Après tout, le bonheur réel n'est que dans le cerveau, j'allais dire dans l'idéal! Celui-là seulement qui se croit heureux l'est réellement. Le martyr qui voit le ciel s'ouvrir quand il ferme ses yeux par la mort est plus heureux que le bourreau qui ne souffre pas et qui ne croit à rien. C'est le cerveau qui est le chef et le maître de l'homme, même du cœur, et la vie juive du passé était entièrement dans le cerveau, une vie de béatitudes religieuses. Un Juif monothéiste et rabbinique, au milieu de ses haillons, n'aurait pas troqué sa vie

contre la pourpre et le sceptre d'un chrétien qui, pour lui, était un idolâtre, un barbare; et pour peu que ce Juif eût de quoi s'acheter un plat de poissons, pour le vendredi soir, et un *Kugel* pour le samedi, il se privait sans murmurer de viande et de poisson durant toute la semaine, en jeûnant même tous les jours une demi-journée, pour l'expiation de ses péchés.

IV

Mais, depuis que les Juifs émancipés ont été admis au banquet de la vie chrétienne, leurs vertus négatives et affirmatives ont toutes disparu en moins de cinquante ans. Ils n'observent plus les lois de l'hygiène de la table et du lit; la grande majorité d'entre eux ne les connaissent même plus. La Bible hébraïque est lettre close pour eux et ils ne lisent pas davantage la Bible française ou allemande. Ils n'observent plus aucune loi du sabath, pas même les usages de la table. Ils se sont bâti de somptueuses synagogues, mais ils ne les fréquentent plus; ils vaquent à leurs affaires le jour du sabath, et ferment leurs boutiques, leurs ateliers et leurs bureaux le dimanche et pendant les fêtes catholiques et protestantes, sans aller à l'église chrétienne. Nombre d'entre eux ne mettent jamais le pied au temple que pour un mariage et le Jour du grand pardon, fête instituée par Esra, lors de la reconstruction du second temple, en contradiction flagrante avec les principes fondamentaux de Moïse. Avant l'émancipation, la fille juive était exclue de toute instruction religieuse. N'ayant pas de droits, ses devoirs se bornaient à la fidélité conjugale et à la croyance en Yéhovah-Un. Le jeune Juif célébrait son initiation aux devoirs religieux à l'âge de treize ans. A cet âge, il comptait pour un homme dans toutes les fonctions et pouvait même officier au temple, pour peu qu'il sût prononcer et épeler les prières en hébreu.

A partir de cet âge aussi, il mettait les tphilines et le taletch; bref, il était un homme. Mais, pour la fille, il n'y avait pas d'autre initiation que celle que la mère lui enseignait, non par des paroles, mais par ses exemples. La fille juive ne fréquentait même pas la synagogue avant son mariage. Depuis l'émancipation, les rabbins ont institué une première communion pour les jeunes filles avec le cathéchisme que nous avons vu. Mieux aurait valu les laisser à la maison et en apprentissage chez leurs mères, que de leur enseigner un tas d'absurdités pareilles! La fille apprenait seulement à lire l'hébreu, pour pouvoir prononcer les prières ordinaires dans la langue sacrée et cela valait toujours mieux que les doctrines superstitieuses du cathéchisme, auxquelles, d'ailleurs, pas une d'elles ne croit un seul jour. Naturellement, les Juifs privés depuis des siècles de tous les plaisirs sociaux, exclus de tout honneur, de toute dignité sociale, se sont rués avec rage sur tous les plaisirs mondains, on dirait pour rattraper le temps perdu. Or, comme tout plaisir confine à un vice, ils ont bien vite dépassé cette frontière et sont entrés, la tête haute, dans tous les vices chrétiens et mondains.

Depuis un demi-siècle, les Juifs, habitués à n'être estimés et appréciés par les chrétiens que pour leur argent, leur ambition principale est avant tout de devenir bien riches, afin de devenir les égaux des chrétiens et même de les surpasser. Vivant dans une société où l'argent tient lieu de tout, parvient à tout et se fait saluer par tous, ils ont foulé aux pieds toutes leurs anciennes vertus pour arriver premiers dans la course à l'argent, fût-ce aux dépens de toute vertu et au profit de la glorification du vice. N'étant plus Juifs, ni par la religion extérieure, ni par la vie intérieure, et ne pratiquant plus aucune vertu de leur ancienne vie isolée, ils se sont rués sur les travers et les plaisirs chrétiens, avec leur vanité, leur ambition et toute leur rage de domination, qui sont les vices des peuples habitués depuis des siècles à commander, et jamais à obéir; des nations qui ne parlent

que de leurs droits, sans jamais songer à leurs devoirs; des classes prétendues nobles, qui n'ont jamais vécu que du budget des pauvres. Ce qui distingue la religion de Moïse du charlatanisme scientifique moderne, *c'est que Moïse n'énonce jamais un droit, rien que des devoirs*; tandis que la vie sociale chrétienne et athée ne parle jamais que des droits de l'homme, droits qui n'existent pas comme chose abstraite, attendu qu'il n'y a absolument pas d'autre droit que celui qui jaillit, comme le fruit d'un arbre, d'un devoir accompli. Le Juif non émancipé ne jouissait d'aucun droit, il ne connaissait que des devoirs. D'un jour à l'autre, le Juif émancipé a rayé tous ses devoirs et ne songe plus qu'à jouir goulûment de tous ses droits. Et pourtant ces devoirs, loin de diminuer par l'émancipation, sont devenus plus nombreux et plus pénibles. Les Juifs émancipés, non seulement ont des devoirs spéciaux à remplir envers leurs coreligionnaires, pour glorifier le nom juif en face de leurs libérateurs, mais encore ils doivent, par des vertus pratiques, prouver à leurs oppresseurs d'hier qu'ils valent mieux qu'eux et que ce fut un grand malheur pour ces derniers de les avoir opprimés si longtemps!

V

Quelques-uns de ces Juifs émancipés, au lieu de gaspiller leur génie dans des arguties scolastiques et talmudiques, se sont élevés dans les arts, dans les lettres et même dans la politique, jusqu'aux sommets les plus hauts de la gloire humaine. Ce sont eux qui serviront de remparts à la réaction antisémite, bien que la gloire de Henri IV n'ait point empêché la révocation de l'édit de Nantes. Mais la majorité des Juifs émancipés, après s'être affranchis des chaînes séculaires et superstitieuses de l'esraïsme et du talmudisme, se sont jetés, les meilleurs d'entre eux, sur les sciences de pain et d'argent, telles que les mathématiques, la chimie et la géométrie, qui apprennent tout à l'homme, excepté ce qui est le plus nécessaire, *devenir un homme*, ce qui ne s'apprend que par la philosophie, l'histoire universelle, et les lettres, à la recherche de la vérité sur Dieu et l'homme, et des rapports qui existent entre le Créateur et la créature, seule science enseignant à l'homme ses devoirs; devoirs qui sont la seule et unique voie conduisant à l'honneur et au bonheur. Mais la masse des Juifs émancipés, ayant secoué l'ancienne religion sans la remplacer par une autre, par la raison qu'ils n'en ont pas trouvé d'autre valant mieux que la leur, qui ne vaut rien, se sont jetés, tête baissée, sur la bourse, le commerce et l'industrie, dans l'unique but de gagner beaucoup d'argent et d'arriver par l'argent

à toutes les dignités extérieures, si futiles et si immorales qu'elles fussent, de leurs oppresseurs d'hier, qu'ils cherchaient à éclipser ou à étonner par leur savoir-faire, par leur luxe, leurs millions et leurs vices. Ces vices ne sont pas plus odieux que ceux de bon nombre de chrétiens, mais ils sont plus visibles et plus criards. La société chrétienne, vis-à-vis des Juifs nouvellement émancipés, ressemblait à ce vieux mendiant dont parle Tibère, aux jambes rongées par des mouches, et qui ne les chassait pas, en disant à l'empereur : « Celles-là ont assez bu de mon sang, si je les chasse, il en viendra de nouvelles qui m'en boiront le reste. »

Tibère, à ce sujet, conseille de ne jamais renvoyer de vieux fonctionnaires rassasiés.

La société chrétienne, étant rongée par ces vieux mauvais citoyens, nobles et bourgeois, les Juifs, grâce à leur ardeur fraîchement émoulue, menaçaient de chasser ces vieux rongeurs, pour se mettre à leur place, au moins pour en demander leur part. Le chrétien, depuis des siècles, habitué à voir le juif humble devant lui, à se tenir devant lui l'échine courbée et la parole mielleuse, ne peut se faire à l'idée de le voir, non pas seulement tout droit et le verbe haut, mais très souvent arrogant et éclipçant ses maîtres d'hier par des vices d'apparat, ou par des revendications sociales et révolutionnaires. Habitué encore à voir le juif travailler pour lui de temps immémorial, le chrétien ne peut supporter de voir le juif non seulement garder le fruit de son propre travail, mais parfois même, par la roue de l'aveugle fortune, s'approprier celui du chrétien. Pour les chrétiens, tous les Juifs émancipés, même ceux qui leur font gagner de l'argent, sont des parvenus et des croquants. Cela ne serait pas dangereux, car, comme je viens de le faire observer, ils sont pour le moins aussi dignes d'être libres et vicieux que les chrétiens, qui n'ont pas, que je sache, un privilège de vice et d'exploiteurs d'hommes. Autant voir d'anciens gentilshommes accuser les manants d'avant Quatre-vingt-neuf de s'être enrichis de leurs dépouilles, et

de prendre des airs aristocratiques, grâce à leurs richesses acquises, tout en poussant leurs fils soi-disant nobles à épouser les filles de ces affranchis vilains. Mais le danger est dans le sein même du judaïsme émancipé. Et comme toujours ce sont les Juifs émancipés eux-mêmes qui livrent les manches aux haches antisémitiques pour les abattre !

VI

J'ai déjà fait observer qu'au milieu des haines et des plus violentes persécutions, le monde chrétien ou musulman d'instinct ne pouvait s'empêcher d'admirer l'existence, la pérennité et l'inextinguibilité du judaïsme, nonobstant des siècles de martyres. Et pourtant, le judaïsme ne possède pas seul l'avantage du monothéisme. Les Arabes, un grand nombre d'Indiens et de Chinois sont monothéistes. Les Esraïstes et les Talmudistes sont monothéistes et on ne respectait guère en eux cet apapage spirituel. C'est que le monothéisme de Moïse, dont le *Pentateuque* a conservé les traits essentiels, ne ressemble à aucun autre monothéisme connu, ni aux monothéismes religieux adoptés par des peuples, ni même au monothéisme des plus grands penseurs et philosophes de l'humanité. Le Judaïsme de Moïse, en effet, est éternel et immortel comme la vérité absolue à laquelle il doit son existence; vérité révélée pour la première fois dans l'histoire par Moïse; vérité qui avant lui ne fut entrevue par aucun peuple, par aucun génie de l'humanité.

En effet, ce n'est pas seulement l'unité de Dieu qui constitue le vrai judaïsme, c'est l'unité de Dieu basée sur l'égalité de toutes les créatures sans exception devant le Créateur et sur la liberté absolue de l'homme, la créature la mieux dosée d'esprit divin, en vertu de laquelle l'homme est maître de son destin, se créant du bonheur

par ses vertus, et du malheur par ses vices, sans la possibilité d'aucune intervention divine ni humaine pour empêcher le Temps de faire jaillir les effets de leurs causes, par un pardon ou par un miracle. C'est enfin la solidarité de tous les êtres, y compris les animaux, les végétaux et les minéraux, solidarité sans laquelle l'égalité n'est qu'un vain mot, car c'est par la loi absolue de la solidarité que les forts sont forcés de travailler pour les faibles, soit volontairement par vertu, soit obligatoirement par la justice, sous risque de voir dépérir leurs forces et d'être accablés par des fléaux sortis des faibles exploités, envers lesquels ils n'ont pas fait leur devoir. Le monde, y compris les éléments, repose sur cette base, et cette base s'appelle : Justice ; justice sans pardon ni miracle, justice avant, pendant et après la vie ; justice partout identique à la force créatrice de tous les êtres. Que les hommes croient au pardon ou non, qu'ils comptent sur des miracles ou non, qu'ils faillissent à toute idée de justice, en vivant dans les vices, la justice de Dieu n'en gouverne pas moins tous les mondes, sans laquelle l'univers n'existerait pas une minute. Ce sont ces principes éternels de vérité contenus dans l'unité de Dieu de Moïse qui ont conservé le judaïsme et tous les enfers brûlants d'erreurs et de tyrannies ne prévaudront pas contre ce Dieu d'égalité, de liberté et de solidarité.

Esra et ses disciples aussi sont monothéistes, mais leur monothéisme ne connaît ni égalité, ni liberté. Le Yéhovah d'Esra, qu'il a malheureusement enchevêtré dans les lois de Moïse, a des peuples et des individus privilégiés avec lesquels il fait des pactes pour l'éternité, que, d'ailleurs, il n'observe pas. La liberté de l'homme n'est qu'un mot pour ce Yéhovah, puisque, par le pardon ou par un miracle, il change le bien en mal et le mal en bien. A quoi sert la liberté, si par l'option entre le bien et le mal l'homme n'est pas le maître de son bonheur ou de son malheur ? Que si Yéhovah tient dans son pouvoir les biens et les maux de l'homme, s'il peut changer ou violer ses lois, en pardonnant des

crimes ou en en suspendant les effets par un miracle, il serait le dernier des bienfaiteurs et le premier des mal-faiteurs de ne pas pardonner à tous ses humains et de les accabler de maux dont il dispose à sa volonté. L'homme qui adorerait un tel Dieu aurait, certes, moins d'esprit que la dernière des brutes, qui, d'ailleurs, doivent avoir une meilleure opinion de leur Créateur.

Les musulmans aussi sont monothéistes, mais leur unité de Dieu n'est pas basée sur un Créateur devant lequel tous les êtres, sans exception, sont égaux par l'extraction, et dont l'homme, libre et le plus fort, précisément par cette liberté presque l'égal de Dieu, (Moïse l'appelle fils de Dieu) crée son bonheur et le bonheur de tous les êtres plus faibles que lui par ses vertus, de même son malheur et le malheur des autres par ses vices. Les musulmans admettent la fatalité, c'est-à-dire *le destin prescrit fatalement par Dieu, pour tout homme*. Alors à quoi sert la liberté ? Et sans liberté point d'égalité pensable, car l'égalité repose sur la liberté de chaque être d'arriver au bonheur par la vertu, sans distinction de naissance et de force matérielle, sans aucune grâce particulière. Le plus grand bonheur de l'homme consiste précisément dans son pouvoir de le procurer à des êtres plus faibles que lui, y compris les animaux, les minéraux et les végétaux, par ses vertus et ses devoirs accomplis envers eux.

Descartes aussi était *déiste*. Il est même le père du déisme philosophique de l'Europe, mais il n'est pas mosaïste, car il refuse une âme aux animaux et nie la solidarité de tous les êtres créés. Il nie donc l'égalité, car l'égalité ne saurait reposer *sur la différence même de la qualité divine dans les êtres, mais sur la quantité de cette qualité*. Pour que tous les êtres soient égaux devant le Créateur, il faut que tous contiennent en eux, ne fût-ce qu'une infime parcelle, une certaine dose d'essence divine, comme toutes les œuvres d'art d'un artiste contiennent sa griffe à laquelle on les reconnaît. Ils ne diffèrent entre eux que sur la quantité de cette dose. Ils sont égaux en qualité, et c'est la vraie égalité, inégaux

seulement en quantité. Tout déiste que fut Descartes, son système n'exclut pas la fatalité, l'erreur principale des déistes musulmans et qui en partie fut acceptée par les rabbins. La grâce des chrétiens n'est non plus autre chose qu'une espèce de fatalité, que Dieu accorde à l'un et refuse à l'autre, sans aucune idée de justice ni de liberté!

Spinoza, disciple de Descartes, est rentré dans le mosaïsme avec sa *Substance-Une* et sa *nature naturelle*. Lui aussi, le premier, au nom de Moïse, a détruit la prétendue unité du *Pentateuque*, en en faisant ressortir les contradictions. Mais il n'a encore entrevu que la moitié de la vérité. La substance, en effet, est une, en ce sens que tout ce qui existe est créé et contient en soi une parcelle de la substance créatrice. Dans le dernier grain de matière, il est encore, sinon une âme, du moins la griffe du Créateur (1). DIEU EST EN TOUT, MAIS TOUT N'EST PAS DIEU! Et c'est là le principe fondamental de Moïse. Mendelsohn a essayé de compléter l'idée de Spinoza, tout en la combattant, mais il n'a point pénétré dans le cœur des vérités mosaïstes. Il n'a pas su séparer les erreurs, qu'Esra a mises dans la bouche de Moïse, des vérités fondamentales mosaïstes, proclamées au nom de Yéhovah, et par conséquent il n'a pu résoudre l'éternel problème des contradictions bibliques, que Spinoza déjà avait signalées sans s'y appesantir. Seuls les déistes de Quatre-vingt-neuf, sciemment ou inconsciemment, furent de vrais mosaïstes, en proclamant, au nom de Dieu, l'Égalité, la Liberté et la Fraternité, en affranchissant, au nom de ces principes, tous les peuples de leurs erreurs spirituelles, et de leur esclavage matériel, bien qu'eux aussi n'aient point entrevu, du moins ils ne l'ont point proclamé, la solidarité de tous les êtres sans exception devant le Créateur; solidarité qu'ils ont remplacée par *Fraternité*, en restreignant cette solidarité seulement aux êtres humains!

Mais Robespierre déjà a méconnu le sens de ces

(1) Excepté pourtant dans les animaux malfaisants, qui sont la création spontanée des vices et des défaillances de l'homme.

vérités mosaïstes, qu'il ignorait d'ailleurs, par sa *déclaration des Droits de l'homme*, contraire non seulement aux principes mosaïstes, mais à toute vérité déiste, attendu qu'il n'y a nulle part d'autres droits que ceux qui jaillissent des devoirs accomplis et qu'il ne suffit pas de proclamer les droits des faibles, sans énoncer préalablement les devoirs des forts, devoirs qu'il faut imposer au nom de la justice, à défaut de vertus volontaires. Ce n'est donc pas seulement l'unité de Dieu qui a conservé le judaïsme et qui l'a rendu invulnérable, inexterminable, *mais l'Unité mosaïque de Dieu*, le mosaïsme pur, qui durera jusqu'à ce qu'il soit devenu la loi universelle de toutes les nations, comme l'ont prédit Moïse et les prophètes mosaïstes, époque où il n'y aura plus qu'une loi et qu'une foi, au nom du Yéhovah de justice et de la liberté de l'homme. C'est ce déisme procédant de Spinoza, de qui tous les déistes modernes procèdent, que les hommes de Quatre-vingt-neuf ont proclamé et c'est pourquoi ils ont émancipé les Juifs, tout en ayant la certitude que les Juifs de cette époque n'étaient que des Esraïstes et des Talmudistes, sachant très bien que, par la liberté de discussion qu'on leur accordait, ils parviendraient à séparer le bon grain du mauvais et à nettoyer de fond en comble la grange de ses erreurs et de sa poussière séculaires !

VII

Pour que cette émancipation durât et portât ses fruits au loin, il fallait que les peuples affranchis restassent fidèles aux principes émancipateurs déistes de Quatre-vingt-neuf et ne retournassent pas, les uns, les catholiques, à leurs anciens vomissements idolâtriques; les autres, les ennemis du christianisme, à l'athéisme positiviste et matériel, deux erreurs spirituelles dont les effets logiques sont également le despotisme en haut et l'esclavage en bas, ne reconnaissant que la force sans justice, sacrifiant partout et toujours les faibles aux forts, au lieu de forcer, au nom de l'égalité des créatures devant le Créateur, les forts de faire leurs devoirs en faveur des faibles.

Le christianisme, n'importe le rite dont il s'affuble, n'eût jamais émancipé les Juifs, et s'il les trouve émancipés sur son chemin, il fera son possible pour les subjuguier de nouveau. Le christianisme sorti de l'esraïsme et du phariséisme se croit leur héritier légitime et, pour hériter, il faut que le détenteur du bien légitime soit mort, et, s'il ne meurt pas de sa belle mort, il faut l'assassiner ou l'enfermer comme idiot ramolli.

C'est, en effet, ce qu'il a fait depuis dix-huit siècles. Toutes les erreurs de l'esraïsme, le pardon, le miracle, la toute-puissance d'un Dieu pour violer toutes ses lois, la grâce qu'il accorde aux uns pour exploiter les autres, les criminels les plus odieux soi-disant repen-

tis, occupant les premiers rangs, derrière lesquels sont accroupis les justes pauvres et malheureux, enfin, un homme, un grand prêtre représentant Dieu sur la terre, ayant le pouvoir absolu de pardonner les péchés et les crimes, se retrouvent dans le christianisme avec quelques absurdités idolâtriques de plus, telles que la trinité et le rachat des hommes par le sacrifice humain d'un seul, dont ils boivent le sang et dont ils mangent le corps dans un pain à cacheter et dans une goutte de vin consacrés (1). Mais, dès son apparition, le christianisme a cherché à creuser un abîme entre lui et le judaïsme, sans toutefois y parvenir tout à fait, non seulement par la déification de Jésus, mais par la création du dimanche contre le sabath, représentant la résurrection de cet homme-Dieu, par l'abolition de toutes les lois mosaïques et surtout par la nouvelle ère qu'il data de la naissance du Christ. Je l'ai déjà dit, le chrétien n'a jamais considéré le juif comme son frère aîné, mais comme le détenteur illégitime de son bien spirituel que, selon lui, Jésus-Dieu lui-même lui a légué, en le chargeant, par-dessus le marché, de venger sa mort, en vertu de laquelle il venait de racheter les humains de toutes les nations. Inutile d'en demander la raison ; c'est la raison du plus fort, la raison de la quantité contre la qualité !

Aussi longtemps que le chrétien croit sincèrement à sa religion d'erreurs et d'horreurs, il n'admet le Juif que converti, sans jamais lui accorder une fraternité complète ; mais quant au chrétien qui ne croit plus à sa religion, qui est devenu athée ou positiviste indifférent, le Juif, même converti, loin d'être pour lui un frère ou un égal, n'est plus qu'un copartageant, un comangeur, *mitesser*, comme disent les Allemands, en d'autres termes, un parasite dont il faut se débarrasser par tous les moyens. Ces chrétiens réels ou teints de n'importe quel rite,

(1) Lire les preuves et les textes à l'appui, dans mon *Talmud et l'Évangile*.

ou de quel athéisme darwinien ou choppenhauerien, ne croyant plus qu'à la force et, qu'à la force du nombre aux dépens de toute idée de justice, ne cherchent qu'à dépouiller le Juif, non de sa religion, cela leur est bien égal, mais de son bien, d'autant que le Juif n'a pas de pouvoir politique pour le défendre ! Et non seulement ils lui prendront son bien dès qu'ils pourront le faire, mais ils l'empêcheront par des lois iniques, comme ils le font en Russie et en Roumanie, d'en acquérir d'autres. Ils l'empêcheront même de travailler pour d'autres qu'eux-mêmes, les maîtres, au nom, soit de la grâce chrétienne, soit de la force matérielle et athée. De là, l'antisémitisme, non autant au nom de la religion chrétienne, qui d'abord ne diffère guère d'avec la religion esraïque et rabbinique, et à laquelle personne plus ne croit, mais au nom de la race, c'est-à-dire d'une race inextinguible dont les principes spirituels mosaïstes sont contraires à tout pouvoir de force et d'arbitraire, et qu'il faut dépouiller sans crainte de revanche, au nom de cette même force représentée par la majorité des chrétiens, les uns idolâtres et les autres athées, tous adorateurs exclusifs de la force brutale et numérique.

Mais les Juifs eux-mêmes n'ont pas compris la portée de leur émancipation. Ils ont été, pour ainsi dire, surpris et stupéfaits. L'émancipation des Juifs étant due aux principes philosophiques de Moïse, de Spinoza et de Mendelsohn, trois philosophes complètement inconnus aux Juifs talmudistes et pas du tout en odeur de sainteté, tandis que leur Moïse est resté le Moïse d'Esra, n'existant que par des miracles, ayant parlé à Dieu bouche à bouche et face à face, auquel Dieu a révélé toutes les prescriptions du *Talmud*. Quant à Spinoza, ils l'ont mis au ban de l'humanité, et s'ils avaient eu le pouvoir séculier, ils l'auraient brûlé comme ils ont brûlé les livres de Maïmonide, après que Maïmonide lui-même, se sentant en danger, se fut réfugié en Arabie. Ils ont fait la même opposition à Mendelsohn, dont Mirabeau a

fait un si grand éloge en pleine Assemblée nationale, et qui fut un des piliers de leur émancipation. Les Juifs talmudistes ont senti, d'instinct, qu'avec l'émancipation, qu'avec l'entrée des Juifs dans la société laïque, toute leur religion d'absurdes fictions et de séniles superstitions s'écroulera comme une vieille mesure, n'ayant plus de ciment et dont les pierres s'effritent sous la dent des tarets... Les plus avancés parmi eux attribuaient l'émancipation aux meilleurs sentiments fraternels des chrétiens, qui enfin avaient reconnu qu'ils n'étaient que les frères puînés du judaïsme, ce en quoi ils se sont trompés. Le chrétien, en tant que chrétien même avancé, n'admettra jamais le droit d'existence du judaïsme, qui, pour lui, n'était qu'un tas d'erreurs et d'horreurs, d'où est sortie la vérité chrétienne, non naturellement comme un poussin d'un œuf couvé, mais par un miracle. Dieu n'avait pas jugé à propos de se montrer aux Juifs dans toute sa splendide plénitude. Il ne s'était montré que du dos à Moïse, mais avec Jésus-Dieu il est descendu lui-même sur la terre dans toute son entité et il n'est remonté au ciel que pour y recevoir ses élus de la terre, c'est-à-dire ceux qui ont foi en Jésus. Toute autre croyance pour lui est fausse et ses adhérents, n'entrant jamais au ciel, doivent être damnés sur la terre même. Le Juif et le musulman doivent disparaître, et à défaut de mort, doivent mener une existence de chiens et d'esclaves. Le vrai chrétien est bien au-dessous du sauvage, qui ne brûle son semblable que pour le manger et non pour lui sauver l'âme.

D'aucuns ont attribué l'émancipation des Juifs à l'indifférence religieuse du siècle. Ils se sont dit : « Si les chrétiens nous émancipent, c'est qu'ils ne sont plus chrétiens, ne croyant plus aux dogmes chrétiens. » Il n'y avait qu'une part de vérité dans ce raisonnement. En effet, les chrétiens qui ont émancipé les Juifs n'étaient plus chrétiens. Mais cela n'eût pas suffi pour émanciper les Juifs. Les Français positivistes et athées d'aujourd'hui, qui ne sont plus chrétiens, ne les émanciperaient pas ! Il n'y a pas de réelle

indifférence en fait de religion. Celui qui, par sa volonté ou par ignorance, ne croit en rien, pour peu qu'il soit le maître, veut que tout le monde soit comme lui. C'est le renard à la queue coupée occupant la place du lion. Cette prétendue indifférence dégénère bien vite en tyrannie, et comme tout homme, ne croyant plus à une justice absolue, à une force morale au-dessus de l'homme, ne croit réellement qu'à la force matérielle, visible et palpable, en vertu de laquelle il se croit le maître, non seulement il ne respectera aucune autre croyance spirituelle, mais il la combattrà à outrance comme sa plus cruelle ennemie. *Les émancipateurs des Juifs, non seulement n'étaient plus chrétiens, mais ils étaient déistes mosaïstes.*

Inutile de répéter l'énorme différence spirituelle et matérielle entre les différents *déismes* de plusieurs peuples, ainsi que de presque tous les déistes philosophes, et le déisme de Moïse basé sur l'égalité, la liberté et la solidarité, principes épousés et proclamés à la face de l'Europe et de l'humanité par les déistes de Quatre-vingt-neuf, principes imprescriptibles, auxquels seuls les Juifs ont dû leur émancipation spirituelle et matérielle !

VIII

Durant des siècles d'oppression, de persécutions et d'esclavage, la minorité juive, loin de faire des prosélytes, n'avait même pas le pouvoir de se défendre; à peine l'avait-elle pour respirer, et quand, par hasard, un Juif essaya de prouver la supériorité de sa religion sur la religion chrétienne, les Juifs eux-mêmes firent tout leur possible pour détruire cette œuvre. Spinoza n'a pu surgir qu'en Hollande où régnait la liberté de la pensée. Encore prit-il soin d'écrire ses traités en latin. Il n'a point défendu le judaïsme contre le christianisme, mais en détruisant les légendes miraculeuses de l'Ancien Testament et en prouvant la pluralité des auteurs du *Pentateuque*, il a, du coup, démoli tout l'échafaudage plagé de l'Évangile, calqué sur le *Pentateuque*. Et Spinoza avait bien la conscience de son œuvre.

Tel n'est pas le cas de la minorité juive émancipée. Elle a bien la liberté de faire de la propagande, mais, n'ayant rien à dire, n'ayant même pas compris la portée de son émancipation, n'ayant aucune conscience de la supériorité de la loi mosaïque, qu'elle confond avec la loi esraïque et talmudique, elle n'a fait depuis un siècle que piétiner sur place, ou bien, comme un homme ivre, elle penche tantôt du côté chrétien et ne se relève que pour dodeliner vers le côté athée. De propagande, il ne peut en être question. Elle n'a rien à apprendre ni à ses ennemis de droite, ni à ses adversaires de

gauche. Son déisme est de l'idolâtrie chrétienne, et ses réformes frisent l'athéisme.

Or, abstraction faite de cette propagande qu'elle ne saurait faire, n'ayant aucun principe de salut à enseigner à ses concitoyens vivant dans les mêmes erreurs, *toute minorité sans pouvoir séculier et politique, qui ne prouve pas l'excellence de ses principes par des actions, par sa vie et ses mœurs, supérieures à la vie et aux mœurs de la majorité, au milieu de laquelle elle vit, est irrévocablement condamnée à périr et à disparaître.*

On ne fait des révolutions durables et salutaires qu'avec des vertus, jamais par des vices, si brillants qu'ils soient; dussent-ils, par leur audace, témoigner d'une grande puissance de volonté.

Dans toutes les révolutions de l'histoire, ayant remplacé l'état de choses vaincu, les révolutionnaires vainqueurs, plus près de la vérité, pratiquaient plus de vertus que les vaincus.

C'est ce que Moïse répète plus de dix fois à son peuple au nom de Yéhovah. Il ne condamne pas les Cananéens pour leur idolâtrie seule, mais pour leurs vices et leurs crimes, résultats matériels de cette erreur spirituelle. Chaque fois qu'il proclame une loi de devoir et de vertu, il ajoute : « N'aie garde d'imiter les peuples vicieux et idolâtres de Canaan que Yéhovah chassera devant toi à cause de leurs abominations et de leurs barbaries ! » Une de ces abominations capitales, ce fut l'acte de faire passer leurs fils et leurs filles au feu en l'honneur d'un de leurs faux dieux. « C'est à cause de ces vices et de ces abominables mœurs, ajoute-t-il, que le pays les vomira pour s'en débarrasser ! Que si tu imites, poursuit-il, ces mêmes vices et ces mêmes mœurs, Yéhovah te fera expulser de ces pays comme il a chassé les Cananéens, sans merci ni miséricorde, sans aucune considération nationale ni faveur divine. »

Donc une minorité qui ne fait que pratiquer les vices de la majorité, au milieu de laquelle elle vit, est condamnée à en être dévorée et à disparaître. Et plus

cette minorité a la conscience de la supériorité de sa doctrine, sans la glorifier par la parole et par l'action, par le devoir prêché et la vertu pratiquée, plus près est-elle de la foudre de la Justice divine, qui la frappera, avant même de frapper la majorité, qui n'échappera pas à son sort.

C'est ce qui est arrivé à la minorité protestante et huguenote, depuis Henri IV jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes.

Aussi longtemps que les Huguenots, convaincus de la supériorité de leur doctrine sur les superstitions catholiques, les ont combattues ouvertement et clandestinement, leur influence et leur pouvoir allaient toujours croissant. Les massacres mêmes de la Saint-Barthélemy, moyennant lesquels le catholicisme, le pape en tête, avait cru tuer le protestantisme, furent pour lui une glorieuse résurrection. Mais, dès la conversion de Henri IV et de la grande majorité de la noblesse royale, le huguenotisme, avec une immense minorité, était frappé de mort. Henri IV avait beau décréter l'édit de Nantes, cet édit même ne fut qu'une abdication. En Allemagne, les princes catholiques devenus protestants pouvaient assurer la liberté de conscience aux catholiques. Ils étaient maîtres chez eux. Mais un prince protestant qui se fait catholique abdique tout son pouvoir religieux dans les mains du seul et unique roi des catholiques, dans les mains du pape. Par conséquent il ne peut rien assurer à ses anciens coreligionnaires, qu'il a lâchement et sottement abandonnés. L'édit de Nantes était une lettre morte. Henri a cru établir la paix entre les deux croyances; cela ne se peut que dans un temps où personne ne croit plus ni à l'une ni à l'autre. D'Aubigné le lui a bien prédit; au lieu de la paix, il a déchaîné tous les démons d'une guerre civile à outrance, avec toutes les calamités que cette guerre traîne après elle. L'édit de Nantes devait être forcément révoqué, dès le jour où le pape se sentirait assez fort pour frapper ses ennemis avec le bras séculier du roi. Et comme Henri,

devenu impuissant, le jour où il a renié la foi de sa conscience et de sa raison, de même M^{me} de Maintenon, protestante, devenue reine catholique, assista impuissante, peut-être le cœur angoissé, aux supplices de ses anciens coreligionnaires.

Les dragonnades furent le châtement mérité des défaillances et des vices des chefs protestants huguenots. Une minorité qui ne travaille pas spirituellement à convaincre la majorité de la vérité divine et humaine de la doctrine qu'elle professe perd tout d'abord sa raison d'être. Et si cette minorité, au lieu de prouver par ses vertus et ses mœurs irréprochables la justice et la vérité sociale de son verbe divin, se jette tête baissée dans le tourbillon de la vie vicieuse et des mœurs corrompues de la majorité, alors, non seulement elle est destinée à disparaître comme doctrine spirituelle, mais encore comme membre social et politique. Elle a beau s'abstenir de faire de la propagande religieuse (sa seule raison d'être, l'âme de son corps) et ne s'occuper que de travaux matériels; elle a beau s'enrichir par le commerce, l'industrie et toutes sortes d'inventions matérielles, contribuant à la prospérité nationale, elle est condamnée à perdre fortune et vie. L'argent ne crée rien de durable. Un bien passé ou présent qui peut être détruit en une heure n'en est pas un. Une vérité dite ne saurait jamais être détruite. Vouloir la tuer, autant combattre l'air. Elle ressuscite sous la main du bourreau. La vie aussi peut être détruite. Aussi est-elle l'esclave de la vérité spirituelle comme la chair l'est du verbe. On ne vit pas pour vivre, puisque l'on meurt à tout instant; on vit pour Dieu et sa vérité qui ne meurent pas! En vivant pour ces idées éternelles, la vie elle-même devient immortelle et brave toutes les morts. Jamais nation riche ne créa quelque chose de durable avec ses richesses! Bien au contraire! Toute nation riche est destinée à devenir esclave et tributaire d'une nation pauvre, pour peu que cette dernière représente une idée de progrès et de vérité divine. Les richesses des Huguenots non militants ne furent qu'un appât de plus pour leurs bourreaux,

comme la graisse d'une génisse est un appât de plus pour le boucher. En un mot, il ne peut pas y avoir une paix durable entre différentes religions ou principes de foi, dont l'une majorité, et l'autre minorité, à moins que la minorité, par la supériorité consciente de sa doctrine, supériorité mise en évidence par des vertus et des mœurs pures, ne gagne tous les jours en influence et en étendue, en gagnant les meilleurs esprits et les cœurs plus nobles de la majorité, et ne soit en bonne voie à devenir majorité elle-même. Que si les différentes religions d'un pays se valent par les mêmes erreurs et les mêmes horreurs, elles se dévoreront tôt ou tard mutuellement, comme des animaux, des microbes malfaisants, ne laissant derrière elles que ruines et dévastations, jusqu'au jour où une nouvelle religion, un nouveau verbe descend du ciel sur la terre par un nouveau prophète révélateur, ramenant les hommes à Dieu, par l'éternelle vérité de justice, de devoir et de vertu!

IX

C'est le cas des Juifs émancipés depuis un siècle.

Dans les arts, dans les lettres, dans la politique même, les Juifs émancipés ont produit des hommes de premier ordre. Je n'en citerai que quelques-uns : Heine, Boerne, Meyerbeer, Halévy, Mendelsohn-Bartholdy, Munck; ajoutons Crémieux, Lasker et Disraéli pour l'éloquence politique, et Graetz comme historien. Ils sont les égaux des génies modernes chrétiens. Mais ont-ils contribué à l'amélioration, à la pureté des mœurs, par des principes religieux plus conformes à la vérité, par un culte plus divin et plus élevé? Ont-ils fait du peuple juif, par ses vertus, un peuple supérieur à tous les autres peuples, de manière à pouvoir leur servir de modèle et d'élection, selon le verbe divin de Moïse? Hélas! Sortis de la race juive, sauf Munck, Crémieux et Graetz, ils n'ont pas songé un instant à travailler pour le salut de leur peuple, qu'ils croyaient, d'ailleurs, à l'abri de toute réaction. Encore malgré eux et bien que plusieurs d'entre eux aient renié la croyance juive, ils serviront de barrière infranchissable à une réaction de persécutions violentes. Mais, pourront-ils empêcher une nouvelle révocation de l'édit de Nantes juif, en d'autres termes, du décret d'émancipation par l'Assemblée nationale de France de 1791? Rien ne nous le garantit, pour peu que la puissante secte des Jésuites arrive au pouvoir seulement pendant vingt-quatre heures!

La religion juive esraïque et talmudique, malgré l'unité

de Dieu, en elle-même, n'est en rien supérieure à la religion dogmatique chrétienne, catholique et protestante. Les vertus que les Juifs ont conservées et pratiquées pendant leur longue oppression ne sont pas les effets logiques et forcés de leur verbe religieux; elles ont été les effets de leur isolement et de leur exclusion forcée de toute vie sociale et de toutes les passions chrétiennes. La religion rabbinique proclame et admet le pardon et le miracle comme la religion chrétienne. Si elle avait encore leur grand prêtre, il aurait pouvoir de pardonner les péchés d'Israël, comme le pape pardonne les péchés de ses fidèles.

Le Dieu-Un d'Esra et du *Talmud* est un être qui change d'avis, qui viole ses lois, qui se repent de ses actes, qui a ses favoris, les repentis mis au-dessus des justes, et ses réprouvés, aussi bien que le Dieu trinitaire des chrétiens. Cette religion, avec ses prières, datant de la destruction de Jérusalem et du polythéisme de ses vainqueurs, pouvait se maintenir par la tyrannie de l'oppression spirituelle, mais elle devait s'émietter en poussière aux premiers rayons de liberté, et comme elle n'a jamais eu ni son Luther, ni son Calvin, comme elle n'a créé aucun rabbin de génie pour la retrancher, branches et racines, de la religion philosophique et éternellement vraie de Moïse, comme le christianisme, à son tour, depuis Quatre-vingt-neuf, est battu en brèche par tous ses adhérents éclairés et ne pourra se maintenir que par la compression et le despotisme clérical, il s'en est suivi que le judaïsme, le lendemain de son émancipation, a complètement renié les doctrines rabbiniques et talmudiques, sans pouvoir se rapprocher du mosaïsme pur, que ses docteurs confondaient avec le mosaïsme esraïque, et dont l'esprit était pour eux lettre morte, tout en maintenant un culte hybride, en cherchant de le rapprocher le plus possible du culte chrétien dominant, à côté duquel vivaient les Juifs émancipés, jusqu'au costume des rabbins, qui, dans les pays catholiques, ressemble à celui des curés, et, dans les pays protestants, à celui des pasteurs. De là une absence complète d'homogénéité entre la religion et la vie, plus

qu'une absence, une disjonction absolue. Le Juif émancipé n'observe plus le sabbath, mais il n'observe pas non plus le dimanche. Il ne fréquente pas la synagogue, dont le culte est absurde et faux; faux par son imitation du culte chrétien, absurde par les prières anticivilisatrices et anti-progressistes; mais il ne va pas non plus à l'église! Il n'a plus sa religion, et il n'observe la religion des autres que forcé par la loi de l'État.

Il ne peut donc faire aucune propagande sérieuse comme minorité spirituelle, ni ne saurait, en aucune manière, servir d'exemple et de modèle comme peuple élu. Alors à quoi sert-il? Il sait travailler et s'enrichir. Dans le *combat pour la vie*, il sait prendre d'assaut les positions les plus enviées sinon les plus inaccessibles! Il sait grandement dépenser de l'argent par des fêtes et le luxe! Il sait faire des collections d'œuvres d'art, qui, soit dit en passant, sont des arts secondaires, ne contribuant absolument en rien à engager les humains à devenir meilleurs, en vivant selon leurs devoirs, à pratiquer les vertus de la justice, pour repousser les iniquités de la force brutale aux dépens du droit et de la raison! Il sait servir l'État, et s'en servir dans toutes ses fonctions. Il sait même se battre et mourir pour la patrie. La sert-il plus glorieusement que nombre de membres de la majorité? C'est l'armée que j'aurais voulu voir envahir par la jeunesse juive de haute intelligence, non pour y cueillir de riches dots, mais pour y glorifier l'ancienne vaillance, l'ancien mépris de la mort des Machabées, au nom du devoir sacré de la patrie, que la France de Quatre-vingt-neuf nous a rendue; au nom des principes immortels de liberté, d'égalité et de fraternité, que Moïse, le premier dans l'histoire, a proclamés, pour le salut de l'humanité. Mais, jusqu'à ce jour, c'est une affaire de quantité, nullement de qualité. On verserait dix mille seaux d'eau tiède dans une cuve d'eau tiède, l'eau n'en serait pas plus chaude d'un degré! Se flattent-ils que les différents ministères chrétiens aient absolument besoin des lumières de leurs membres juifs? L'École

polytechnique, les écoles militaires ont-elles besoin d'élèves juifs pour n'être pas plus forts qu'eux ! Admettons que ces derniers y avancent plus vite, en quoi cette minorité se montre-t-elle réellement supérieure à la majorité ? Les élèves juifs de l'École normale ont-ils, par leur génie et leurs vertus mosaïstes, prouvé leur supériorité indispensable comme citoyens et professeurs ? La Bourse disparaîtrait-elle sans les Juifs, sans les Rothschild même ? La France n'a-t-elle pas assez de ses Philipart, de ses Bon-toux, de ses Fédér ; lui fallait-il absolument des Mirès, des Pereire et des Millaud ? N'y a-t-il pas assez de chevaux de course, ces roulettes vivantes et trichantes, sans les écuries des Rothschild, des Ephrussi, des Cahen d'Anvers, etc. ? Faut-il absolument des barons Hirsch, Cammondo et Rothschild pour assassiner et abattre cinq cents pauvres pièces de gibier en un jour ? N'y a-t-il parmi les chrétiens pas assez de croquants millionnaires, chasseurs, bretteurs, viveurs, entreteneurs de filles ; pas assez de parvenus de bourse et d'industrie, ne trouvant d'autre emploi de leur fortune que de marier leurs filles à des titres râpés, traînés dans la boue du vice et des passions orduriers ! et que de recevoir dans leurs salons, bourrés de bibelots, la gentilhommellerie crétinisée du faubourg Saint-Germain ? N'y a-t-il pas assez d'ingénieurs sans *génie* dans les ponts et chaussées, que l'Europe ne nous envie pas.

N'y a-t-il pas assez d'athées catholiques, députés et conseillers municipaux, pour avoir eu besoin d'émanciper les Juifs, afin d'en augmenter le tas de ces fils de singes, leurs aïeux ? Suffit-il qu'il y ait des Juifs athées pour que les chrétiens athées les considèrent comme des frères ? Mais l'athée n'admet aucun pouvoir, excepté la force, et dans le combat pour la vie, qui est toute sa science, il ne reconnaît que la quantité aux dépens de toute qualité. Or, les Juifs, à moins de proclamer partout et toujours les principes de justice absolue d'où jaillit la liberté, et de régler leur vie sur ces principes, sont et seront toujours des faibles. Ils sont une infime minorité, ils n'ont point de pouvoir armé pour les défendre ; c'est une nation

toute spirituelle et qui n'a pas d'autre raison d'être. Ils ne sauraient être admis comme égaux, qu'à condition que les forts partagent les mêmes principes de salut, pour faire leurs devoirs envers les faibles, et ces principes ne jaillissent que de l'unité de Dieu mosaïste, d'un seul Créateur devant lequel toutes les créatures sont égales, *ayant créé les forts pour les faibles, et non les faibles pour les forts*. Aussi longtemps que la France de Quatre-vingt-neuf a fait de ces principes sa charte politique, en les arborant ouvertement sur son drapeau, elle a défendu les droits de liberté et d'égalité des Juifs dans le monde entier. C'était logique, inévitable. Mais dès le moment qu'elle a enroulé ce drapeau sur sa hampe, pour le remettre dans un coin de son garde-meuble; dès que son gouvernement, reniant le Dieu-Un des héros de Quatre-vingt-neuf, est retourné, les uns aux vomissements catholiques, les autres à la boue de l'athéisme, la France n'a plus levé un doigt, ni prononcé un mot en faveur des Juifs des pays environnants, victimes de la force brutale, élevée en dogme politique, et martyrs des tyrannies les plus iniques et les plus odieuses. Jamais la France de Quatre-vingt-neuf n'eût été l'amie de la Roumanie, ce petit extrait de gouvernement de nains bismarckiens. Jamais non plus elle ne se serait tue en présence des horreurs et des barbaries russes contre leurs Juifs concitoyens, valant pour le moins autant qu'eux, sous tous les rapports. Hélas, parmi les nations, la France seule fut toujours la nation émancipatrice et libératrice, la tête rayonnante de raison et le cœur plein de nobles sentiments. Ses canons flamboyants ont toujours apporté la lumière, et ses armes meurtrières ont toujours brisé des chaînes. La France vaincue, c'est la justice en deuil, la liberté en prison, l'égalité en exil et la fraternité au diable, représentant la force qui prime le droit!

X

Mais à défaut des gouvernements, c'eût été le premier devoir des Juifs émancipés d'incarner leur vie, leur religion et leur culte dans ce verbe d'affranchissement universel, dont, depuis la sortie d'Égypte et la proclamation de la loi de Moïse au mont Sinaï, ils sont les dépositaires ! Étant les prêtres de ces principes de salut universel, le sel de la matière, ils ne devaient jamais songer à n'acquérir que des biens terrestres. Moïse déjà a refusé toute propriété matérielle à ses prêtres, qui ne vivaient strictement que de l'autel. N'ayant ni armée, ni pouvoir politique, comme les Protestants et les Musulmans, contre les agressions des peuples brigands, maximant leurs pratiques de brigandage en principes de gouvernement, le judaïsme n'avait qu'à proclamer, tant que faire se pouvait, les principes fondamentaux de Moïse, autant par la parole que par les actes, en prouvant que ces principes n'engendrent que des vertus, sans lesquelles il ne peut y avoir ni liberté, ni égalité, ni prospérité pour aucun peuple de la terre ! C'eût été non seulement son devoir, mais encore son droit ! Et tout devoir spirituel accompli montre la voie d'un droit matériel à cueillir. *Toute minorité, au contraire, qui, par sa doctrine et sa vie, ne tend pas à devenir majorité, non par la violence, mais par sa supériorité spirituelle et matérielle, est condamnée à périr et à être dévorée par la majorité !*

En quoi les Juifs émancipés ont-ils glorifié Yéhovah

et les lois de Moïse, depuis leur affranchissement par le décret d'émancipation ? Car Moïse, comme il le dit lui-même, n'a pas choisi le peuple d'Israël, en lui dictant sa législation, parce que ce peuple était plus fort, plus puissant et plus nombreux que les autres nations ! Il ne l'a élu que pour lui servir de modèle et de trésor divin, *Am ségulah*, dit-il, afin que les autres peuples, reconnaissant la sagesse et la grandeur de ses lois, les imitent et les adoptent par acclamation ! Moïse répète cela par trois fois. Les Juifs, depuis ce temps, n'ont eu ni n'auront d'autre mission et de raison d'être que celle-là. C'est pourquoi aussi ils sont restés une minorité, c'est-à-dire *la qualité sans la quantité*. Dès qu'ils ont oublié ou méconnu cette mission divine, ils ne furent ni ne seront encore qu'un troupeau, qu'un enfant chassera devant lui avec une charmille !

Les Juifs émancipés ont-ils observé le sabbath, qui est une loi fondamentale de Moïse, aux dépens de leurs intérêts, afin de donner un exemple de foi à leurs frères chrétiens ? Le sabbath, aussi bien que l'unité de Dieu, fut pour Moïse non seulement la réhabilitation du travail de six jours, comme chose divine, mais un principe fondamental d'égalité et de solidarité de tous les êtres créés, égaux devant Dieu. Le dimanche des chrétiens, institué en haine du judaïsme, n'a été consacré qu'à la résurrection de Jésus, un miracle. Or, comme il n'y a jamais eu qu'un seul miracle, savoir : qu'il y ait des hommes croyant aux miracles, le dimanche des chrétiens disparaîtra avec le christianisme idolâtre, tandis que le sabbath de Moïse durera aussi longtemps que Dieu lui-même.

Ont-ils donné le dixième de leurs revenus aux pauvres, impôt obligatoire ordonné par Moïse ? Et le dixième, du temps de Moïse, était, certes, plus fort que le vingtième des revenus d'aujourd'hui.

Ont-ils abandonné aux pauvres, comme Moïse l'ordonne, les coins des champs et des vignes, ce qui constituait au moins un cinquième annuel en dehors de la

dîme? Ont-ils tous les sept ans abandonné tous les fruits de leur terre, pour notre temps leurs revenus de la septième année, aux pauvres, aux orphelins, aux veuves, aux vieillards et aux Lévites, selon la loi formelle de Moïse? Cette septième année de friche obligatoire était le sabath de la terre, et n'était instituée que pour sa santé. Mais là où l'Israélite n'avait pas de terre, il devait forcément tous les sept ans abandonner ses gains aux pauvres!

Les chrétiens parlent beaucoup de la charité chrétienne, absolument comme les filles parlent toujours de la vertu de la femme. Il n'y a pas de charité chrétienne en dehors de la charité biblique. Moïse n'abandonne pas les pauvres à la charité volontaire des riches. *Il ne veut pas qu'il y ait des pauvres en Israël* (Deutéronome, chap. XV, § 4). La charité pour lui n'est pas un don, mais un devoir. Avec les coins des champs, la glane, la septième année, la dîme obligatoire de tous les produits échus aux pauvres et la défense de prendre un intérêt quelconque de l'argent, Moïse annonce l'extinction du paupérisme, en assurant l'existence des membres faibles de la société, tels que les enfants, les vieillards, les infirmes et les étrangers, par l'impôt forcé des riches. Je ne crois même pas que les recommandations de charité qui se trouvent dans le *Pentateuque* soient de lui. Pour Moïse, le mot charité n'existait pas. D'ailleurs, en hébreu, ce mot *Zedakah*, qu'on traduit par *charité*, veut dire en même temps *justice*. Et, en effet, Moïse n'a connu d'autre charité que celle imposée obligatoirement par la justice, au nom de Yéhovah, la Justice absolue!

Certes! le juif est charitable, aussi charitable au moins que le chrétien, qui ne l'est guère, surtout envers le juif. Mais cela ne suffit pas. Il faut qu'un juif soit trois fois plus honnête, plus charitable et plus vertueux que le chrétien, pour que ce dernier lui pardonne sa fortune luxueuse, cette fortune fût-elle le produit d'un ordre et d'une intelligence supérieurs. Si l'aveugle pouvait, il détruirait la lumière. Le chrétien est un aveugle qui peut.

A quoi les grandes fortunes des Juifs ont-elles servi aux peuples qui les ont affranchis? Ont-ils établi des fonds pour des *Invalides civils*, pour tout travailleur honnête, qui pendant soixante ans, par son travail, a contribué à leurs richesses assurées par la justice sociale, entretenue par les impôts payés par ce même travailleur? Sans l'institution d'*Invalides civils*, il n'y aura pour aucun pays ni un jour de paix, ni un morceau de pain assurés pour les riches? Selon Moïse, le pauvre n'existe pas pour le riche, mais le riche pour le pauvre. Si le Juif ne peut plus servir de modèle en vertu, charité et justice, quelle raison a-t-il de rester Juif? Qu'il se confonde avec les chrétiens, ses frères en égoïsme, puisqu'il a les mêmes vices et les mêmes mœurs! Heureusement pour l'humanité cela ne le sauverait pas. Cela ne lui garantirait nullement ses richesses, qui ne contribuent en rien à la glorification de Dieu et de Moïse. Le Juif est un missionnaire de Dieu malgré lui. Il a beau se dévêtir, changer de costume et prendre un masque, il est marqué par le doigt de Dieu. On peut le piller, on peut l'exiler, on peut le tuer; mais en mourant il crierait toujours : « *Écoute Israël! Yehovah est notre Dieu, Yehovah est Un!* » Et cela sans prêtre ni confession, au milieu des cités, comme au milieu d'un désert.

Où sont les sacrifices que les rabbins émancipés font à la vérité mosaïque pour l'instruction religieuse du peuple? Où est leur influence morale, depuis qu'ils ne sont plus docteurs de la loi talmudique, pour décider, en juges, des questions litigieuses du culte et du droit? Le rabbin mosaïque, n'est pas un prêtre, c'est un Lévite, un maître d'école supérieur. Il ne doit dépendre de personne. Il ne doit connaître et faire connaître que la loi de Dieu. Le rabbinat, qui autrefois était une vocation, n'est plus qu'une science de pain. Ils passent leur meilleur temps à prononcer des sermons de mariage et d'enterrement. Leurs intérieurs sont tout à fait christianisés. Pas un de leurs fils ne sait l'hébreu, ni une de leurs filles la Bible et les lois de Moïse. Un Juif, surtout un rabbin, qui n'apprend pas à

son fils l'hébreu avant toute autre langue est un Juif indigne de ce nom. C'est, comme dit le *Talmud*, un assassinat moral.

Et les mœurs donc ! Les Juifs émancipés ont-ils, par leurs mœurs, prouvé la supériorité, la force même de leur doctrine religieuse ? Naturellement, je ne vise que ceux qui, par leur fortune et leur position sociale, se mettent en vue et sont, bon gré mal gré, pris pour nos sommités. Les maris ne se distinguent plus que par leurs châteaux, leurs chasses, leurs meutes, leurs écuries et leurs maîtresses, que les journaux comptent sans avoir besoin de les nommer. Bon nombre de leurs femmes, n'admettant dans leurs salons que des titres et des sacs d'argent, ne pourraient plus être la femme de César. Ils ne désirent pas *être* mais *paraître*. Et pourtant c'est encore parmi les juives qu'on trouvera, en cas de persécution, comme au moyen âge, des âmes bibliques et des cœurs mosaïstes. Quant à leurs fils, les plus en vue, ils rivalisent de sottises, de vanités et d'immoralités avec les premiers héritiers chrétiens. Ils n'y a pas un vice chrétien dans lequel ils n'arrivent premiers, les dépassant d'une longueur de tête. La langue hébraïque, sans la connaissance de laquelle il n'y a pas un vrai juif, leur est aussi inconnue que les chefs-d'œuvre littéraires et historiques de l'humanité. Il y a plus de chrétiens hébraïsants que de Juifs. Ceux qui se livrent à l'étude ne travaillent pas pour chercher la vérité et pour glorifier le nom d'Israélite, en glorifiant Moïse et Yéhovah, en un mot pour devenir un homme dans toute la force du terme philosophique et religieux, mais pour aller à la chasse des places lucratives et d'une grosse dot, à la fin de leur jeunesse crevée. L'École polytechnique et l'École normale, voilà leur idéal ! De la première, à quelques exceptions près, ils sortent ingénieurs et scientifiques sots, car il n'y a rien de plus sot qu'un homme bourré de chiffres et d'algèbre, sans avoir étudié à fond la Bible, l'histoire universelle, les poètes et les penseurs de toutes les nations. De la seconde, ils sortent éteints ou teints, bons pour être professeurs laïques.

Et quand un de ces lauréats vient d'être décoré, il le fait trompeter dans les journaux juifs, à tant la ligne, croyant avoir glorifié Dieu et la patrie, par un morceau de ruban, qui traîne dans la rue sur la poitrine de soixante mille hommes, parmi lesquels on ne trouverait pas dix véritables Justes, qu'Abraham a demandés à Dieu pour sauver Sodome!

C'est le cas de leur rappeler les paroles prophétiques de Moïse : « Mais quand, oubliant mes lois et mes ordonnances, vous imiterez les peuples idolâtres, en pratiquant leurs vices, en adorant leurs faux dieux, Yéhovah, à son tour, n'observera pas le pacte qu'il a conclu avec vous, et il vous fera comme il a fait à ces peuples vicieux prévaricateurs. Il vous chassera du pays qu'il vous a promis, et vous deviendrez la risée de toutes les nations! » Impossible de citer les chapitres entiers répétés plusieurs fois dans le *Pentateuque*. On les trouvera dans mon *Nouveau Sinaï*. Inutile d'ajouter que ces menaces et ces anathèmes qui frapperont les Juifs n'épargneront pas les chrétiens, qui se disent les héritiers et les vrais Juifs de l'Ancien Testament. Ils ne pourront tout au plus prétendre qu'au rôle de bourreaux et de justiciers. L'antisémitisme n'est pas un accident monstrueux, une maladie morale surgie subitement on ne sait d'où! C'est une microbie. Les antisémites sont bel et bien des microbes humains, couvés et pondus par les vices et les prévarications des Juifs émancipés, qui, ayant charge d'âmes, n'ont pas su profiter de leur liberté émancipée, pour arracher l'idolâtrie esraïque et talmudique de la loi divine et éternelle du Yéhovah de Moïse. Cela seul eût suffi pour combattre et pour vaincre les erreurs inhumaines et barbares du christianisme qui en est sorti. En arrachant l'arbre vermoulu, le fruit malsain et pourri en serait tombé tout seul. L'antisémitisme est une peste, mais ce mal ne vient pas de Dieu. Dieu n'a créé aucun mal. Cette peste est la création spontanée jaillie des aberrations, des folies, des vices et des crimes, chrétiens et juifs, que le Temps, ce

seul justicier de Dieu, en a fait sortir, et dont les effets néfastes ne pourront être détachés de leurs causes par aucun pouvoir divin ni humain. Les antisémites ne valent pas à beaucoup près les sémites. Mais ils les empêcheront d'abandonner lâchement leurs frères par une conversion. Ce ne sont que des bourreaux qui disparaîtront dans le néant. Ce sont les vers rongeurs qui grouillent sur les cadavres ambulants de nos millionnaires prévaricateurs, et qui, repus, disparaîtront dans la fosse commune, par le même ouragan qui les a amenés.

L'antisémitisme est surtout un fléau avant-coureur, un messager d'enfer qui annonce un cataclysme universel. Les Juifs, dont la doctrine mosaïque, à leur insu ou non, fut et sera toujours à la tête de la civilisation, et qui furent élus pour en être les dépositaires, les Juifs sont toujours frappés des premiers. La foudre aime les hauteurs. Le *Talmud* dit que les Juifs forment le cœur du genre humain, et que les moindres coups qui frappent n'importe quel peuple atteignent d'abord les Juifs et retentissent douloureusement dans leurs cœurs, avant de frapper les autres membres de l'humanité. Mais quels que soient les coups que l'antisémitisme prépare aux Juifs, le vrai judaïsme n'en disparaîtra pas. Il n'est pas représenté seulement par nos Juifs enrichis en vedettes, mais par la loi de Moïse elle-même et par quelques sommités spirituelles israélites qu'elle a créées et mis au monde depuis un siècle. Yéhovah a promis à Abraham de sauver Sodome, pour peu qu'il y eût dix Justes; le judaïsme moderne en a produit plus de dix, vraies colonnes divines qui, avec les grands hommes justes et vertueux des autres peuples, portent le monde sur leurs épaules et le soutiennent de leurs têtes. Ce sont les vrais prêtres de l'humanité, tous fils de Moïse et des déistes de Quatre-vingt-neuf, émancipateurs des Juifs.

Que les Justes se rassurent. Avec David, je dirai : « Je n'ai jamais vu un Juste abandonné et ses enfants mendiant du pain ! » Quant à nous autres, si jamais nous sommes frappés, ce sort ne touchera pas le vrai judaïsme

mosaïste. Ce ne sera que la justice de Dieu qui passe !

Les chrétiens antisémites peuvent devenir nos bourreaux, ils ne seront jamais nos juges ? Si le judaïsme esraïque et rabbinique est la déraison, le christianisme dogmatique, qui en est sorti, est la folie même. Cette folie, avec des moments lucides, où elle n'est que bête, peut entrer en démence et se ruer sur nous. Elle peut ruiner et massacrer des Juifs en grand nombre, mais elle ne vaincra ni ne détruira le Judaïsme mosaïste, la vérité absolue, la lumière divine, qui, un instant obscurcie, n'en éclairera pas moins l'humanité pour la conduire à la liberté, à l'égalité et à la fraternité universelle.

Le chétien peut de nouveau asservir le Juif et le réduire à l'esclavage, mais, comme Diogène au marché d'esclaves, le Juif n'en criera pas moins : Qui veut acheter un maître ! Et tous, tant que nous sommes, Esraïstes et Mosaïstes, au moment du suprême danger de mort, moi tout le premier et tous les juifs convertis, y compris nos juives catéchisées par nos rabbins, ayant épousé des catholiques catéchisés par leurs curés (la déraison épousant le fanatisme), nous mourrons religieusement, en nous écriant : *Écoute Israël ! Yéhovah est notre Dieu ! Yéhovah est Un !*

CATÉCHISME UNIVERSEL

SELON LES PRINCIPES DE MOÏSE

I

Qui que vous soyez, de n'importe quel sexe ou de quelle nation, de n'importe quelle couleur ou de quelle stature, vous ne vous rappelez pas qu'avant de naître un pouvoir quelconque vous ait consulté pour faire de vous ce que vous êtes. Vous êtes né et venu au monde malgré vous. Vous n'aviez pour naître ni volonté ni liberté. Une force supérieure à vous vous a créé tel que vous êtes, sans être entrée en délibérations avec vous. Vos parents, auxquels vous devez votre corps et votre chair, ne connaissaient pas eux-mêmes, en vous engendrant, ni la forme de votre corps, ni le degré ou la dose de votre esprit et de votre raison, ce guide intellectuel sans lequel tout corps humain n'est qu'un bloc inerte, une matière sans mouvement, sans volonté et sans vie. Si les parents avaient connaissance de leur création, tous leurs enfants se ressembleraient en raison, en esprit, dans tous leurs dons spirituels. Or, il est avéré par les faits que précisément pas une de leur progéniture ne ressemble à l'autre en volonté et en mouvements, ce que nous appelons l'âme,

qui est le feu, la force motrice du corps, et en raison, la lumière qui l'éclaire et le guide. Les parents ressemblent aux ouvriers des Gobelins, créant aveuglément et machinalement une œuvre, dont un maître créateur leur livre le dessin et les couleurs.

Et qui que vous soyez, esclave ou empereur absolu, riche ou pauvre, jeune ou vieux, nul pouvoir ne peut vous retenir éternellement dans la vie ! Malgré vous aussi, à un moment donné que vous ignorez, cette vie se retirera de vous et ne laissera de vous qu'un bloc de matières sans volonté ni mouvement, qui tombera en poussière. N'ayant pas eu la moindre liberté avant la naissance, vous n'en aurez pas non plus après votre mort. Vous naissez et vous mourez malgré vous par la volonté d'une force supérieure à vous !

La liberté ne vous vient qu'avec la vie et la raison, et cette liberté ne consiste que dans la volonté suprême de pouvoir refuser la vie, *de pouvoir mourir*, liberté que la force supérieure créatrice n'a octroyée qu'à l'homme seul, en la refusant à toutes les autres créatures de tous les domaines de la nature que nous connaissons ; liberté qu'il n'a donnée à l'homme que pour le rendre maître du vice et du crime, attendu que par cette liberté seule nul pouvoir, si grande que soit sa force, ne peut forcer l'homme de contribuer à un crime ou de devenir le complice d'un vice, car l'homme peut se donner plutôt la mort et mourir grand, vertueux, saint comme un Dieu.

Il est probable que si l'animal bienfaisant, tel que le chien, le cheval, la vache, l'éléphant et le chameau, avait cette liberté, il ne contribuerait jamais à un crime, ni subirait la tyrannie de l'homme. La mort donc, loin d'être un mal, est le plus grand bienfait du Créateur, parce que seule elle donne à l'homme la liberté de s'égaliser à son Créateur par la justice et la vertu.

Il existe une loi absolue. (Et il n'existe ni ne saurait exister dans toute la nature *qu'une seule et unique loi*. S'il y avait deux lois, dont l'une serait une contradiction ou seulement une nuance d'opposition de l'autre, rien ne sau-

rait exister une minute.) En vertu de cette loi une et absolue, *aucune force ne produit une autre force égale à elle*. Et si la loi est *Une*, il faut qu'elle soit la même, pour le Créateur aussi bien que pour la créature, attendu que toute œuvre créée, se détachant d'un créateur, contient de lui, sinon toute sa force, du moins une partie plus ou moins grande de sa force, de même que toute œuvre d'un artiste, si infime qu'elle soit, contient la marque et la griffe de son ouvrier. Puisque donc aucune force ne saurait absolument produire une force égale à elle, il faut absolument aussi que la force qui a créé l'homme et sa liberté possède au moins le double de cette liberté, liberté qui se voit dans toutes ses parties, sous toutes les faces, et qui ne se trompe jamais. Le soleil, la terre, aucune planète ne possède la liberté, la force de se mouvoir à volonté, encore moins un animal, l'esclave de l'homme, et qui n'a pas la liberté de refuser, par une mort volontaire, sa coopération active à un vice ou à un crime. Il s'ensuit donc de prime abord que l'homme n'a pu être créé, ni par une planète, ni par un animal, ni par aucune force connue de l'homme, qu'il ne pouvait sortir que d'une force libre, infiniment supérieure en puissance et en volonté à la sienne propre, ayant au moins le double de sa force spirituelle, de sa volonté et de sa liberté. Et voilà une vérité absolue et irréfutable !

En vertu de la même loi (car il n'y en a qu'une), la force créatrice ne saurait créer un être tout à fait semblable à elle. Il se peut que la puissance qui a créé l'homme ait plus que le double de sa force et qu'elle ait créé dans certaines planètes des êtres ayant plus de force libre que l'homme. On les appelle anges. En voyant une esquisse ou un dessin d'un maître artiste, nous ne pouvons pas en conclure que ce maître ouvrier n'ait pas la force de créer un chef-d'œuvre de premier ordre, bien que dans sa moindre création on voie et on sente la loi, l'âme de l'ouvrier créateur. Mais en aucun cas la force créatrice ne saurait créer une force égale à elle. Cette force créatrice étant éternelle et immortelle (et elle l'est forcément, attendu qu'elle ne saurait être ce qu'elle est, sans l'avoir toujours été et sans l'être toujours pour l'éternité; attendu que pour créer des êtres mortels il faut être immortel), toute créature sortant de ses mains est forcément mortelle, qu'elle vive cent ans ou cent mille ans.

En vertu de la même loi, l'homme créant avec son esprit, son âme et son génie (différents mots pour la même chose), ne saurait créer un être ayant la même force que lui. Il peut de son art créer des êtres ayant un certain éclat de beauté et de force, qui ont l'air de parler, de voir et d'entendre; mais en réalité ces créatures de l'art sont muettes, aveugles, sourdes et privées de volonté. Jugez donc ce qu'il faut de force à l'être qui a créé l'homme, qui lui

a donné l'œil, l'oreille et la langue, pour voir, entendre et parler, la liberté de ses mouvements et la force de s'élever jusqu'à son Créateur par une immortalité, à force de vertus ! C'est ce qui a fait dire au psalmiste : *« Crois-tu que celui qui a créé l'œil ne te voit pas, et que celui qui a créé l'oreille ne t'entend pas ? »* Paroles simples et sublimes de vérité ! C'est ce qui a fait dire à l'auteur de la Genèse « que l'homme est créé à l'image de son Créateur », vérité absolue et forcée. Cette ressemblance est aussi forcée que la ressemblance d'une œuvre d'art à son ouvrier créateur, ressemblance lointaine, pur reflet, il est vrai, mais véritable, mais indéniable, même sous le rapport de la forme qui représente cette âme.

La force créatrice étant simple, pur esprit et égale dans toutes ses parties, se voyant sous toutes ses faces, par la même loi nous pouvons affirmer que toute œuvre créée par cette force est composée d'esprit et de matière, et dont la matière sert de différents organes pour la manifestation de l'esprit, la matière prenant sa forme selon la dose de l'esprit dont le Créateur juge à propos de douer sa créature. Cette composition d'esprit et de matière est absolument indispensable à la vie et à l'existence de tout être créé, et toutes les créatures ne diffèrent de forme et de but que par le plus ou moins de dose spirituelle que le Créateur, selon sa justice absolue, a jugé de les douer, absolument comme le verbe sert au poète, la couleur au peintre et l'instrument de musique au compositeur, pour manifester leur âme. Il n'y a absolument pas de corps simple créé. Il n'y a ni matière sans un grain d'esprit, ni esprit sans un grain de matière. La liberté de l'homme donc, par ses mouvements volontaires, n'existe que pendant la liaison de ces deux éléments qu'on appelle la vie. La mort séparant ces deux éléments, l'esprit et la matière, la liberté disparaît et l'homme redevient ce qu'il fut avant sa vie, à moins qu'il n'ait agrandi son esprit et son âme par des actions de justice et de vertu, car sa liberté n'aurait pas de raison d'être, si par elle l'homme ne pouvait pas s'agrandir et s'élever plus haut qu'il ne fut, au moment

d'entrer dans la vie. Mieux alors vaudrait renier cette vie et la détruire, dès le moment que l'homme sent la liberté incontestable de ne pas la subir, dût-elle être destinée à toutes les jouissances matérielles, qui n'élèvent pas l'homme au-dessus de la brute, et qui, sans l'esprit, ne sont que des éclairs d'orage précurseurs de ruines, de dévastation et d'anéantissement.

III

Dès la création il y a eu des hommes qui ont reconnu cette force supérieure, qui l'ont proclamée et l'ont fait adorer sous différentes formes par leurs concitoyens et par leur postérité. Les hommes ne l'ont pas toujours vue sous la même forme, en la même essence et avec les mêmes attributs. C'est selon leur génie, c'est-à-dire selon la dose plus ou moins forte d'esprit en eux, qu'ils ont vu et expliqué cette force créatrice. De même que parmi les minéraux, les végétaux et les animaux il y a de la même race et du même domaine, des individus d'élite, plus beaux et plus brillants et d'une plus grande valeur que leurs semblables, de même il y a toujours eu et il y aura toujours des hommes, que nous appelons des élus ou des génies, qui, ayant mieux vu et de plus près, grâce à leur plus grande dose d'esprit, cette force créatrice, la connaissent mieux, la voient plus clairement et la font mieux connaître à leurs frères inférieurs. Cette force créatrice n'a jamais parlé à un être humain, comme un homme parle à un homme; mais en créant un être supérieur, dans lequel elle met une plus grande partie de son essence, *elle se révèle* par cette création même à cet homme, afin qu'il la fasse connaître à toutes les autres créatures de la planète sur laquelle il vit.

On me demandera pourquoi cette force créatrice n'a-t-elle pas donné la même dose d'esprit à tous les hommes ? Mais outre que la terre que nous habitons, des pro-

duits de laquelle nous vivons, ne pourrait exister, si tous les hommes avaient la même force et la même vocation, car la terre exige plus de forces manuelles et matérielles que spirituelles pour soutenir les créatures qui vivent sur elle, les êtres créés ne viennent sur cette planète qu'en vertu de la justice absolue du Créateur. Puisque le Créateur ne consulte pas ses créatures, ni ne les crée qu'en vertu de sa liberté absolue, il faut absolument aussi que cette puissance soit la Justice absolue. Autrement le Créateur, comme qu'il se nomme, ne serait qu'un despote capricieux et malfaisant, digne d'être abhorré plutôt que d'être adoré, et la vie ne serait qu'une malédiction. Et comme toutes les créatures, depuis l'existence du monde, ont adoré le Créateur, sous une forme ou sous une autre, à moins d'avoir toutes été folles, il faut absolument que le Créateur soit et ait toujours été la Justice absolue, et que chaque être soit dosé selon l'état qu'il mérite, sur un décret de justice, contre lequel il protesterait en vain et qu'il ne peut changer qu'à force de vertus; car l'homme, si peu doué d'esprit qu'il soit, peut toujours s'agrandir, s'élever et changer son sort par sa liberté d'option entre le bien et le mal, entre le vice et la vertu. Il faut, selon ce principe, que les créatures puissent se métamorphoser, monter ou descendre sur l'échelle des êtres, au nom de cette même Justice absolue, qui domine tous les mondes.

Aussi tous les hommes et probablement aussi tous les êtres créés ont-ils d'instinct et dès leur naissance le sentiment du bien et du mal, de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas. Le dernier des hommes a la liberté d'opter entre le bien et le mal, qu'il connaît instinctivement. Même en faisant le mal, l'homme a la conscience du bien. Cette conscience, Dieu l'a mise dans toutes ses créatures, avec plus ou moins de clarté, selon la dose d'esprit qu'il a détachée de son essence pour les créer. Seulement, certains hommes, sous ce rapport, ne l'ont pas plus forte que certaines bêtes, tandis qu'il y a des animaux les mieux doués de leur race

qui la sentent aussi fortement qu'un homme médiocre. C'est précisément ce sentiment inné du bien et du mal qui rompt les frontières entre les animaux et les hommes. De même, certains hommes, comme je viens de le dire, auxquels le Créateur a octroyé, selon sa justice, une plus forte partie de son essence, s'élèvent à un degré plus haut que leurs semblables et arrivent à toucher et à voir de plus près le Créateur et sa loi. Peut-être même ont-ils déjà eu une autre existence dans une planète supérieure, où ils avaient mieux pénétré cette force et dont ils avaient gardé le souvenir pour en communiquer les lois à leurs frères, sur cette planète inférieure, vers lesquels ils ont été envoyés en qualité de missionnaires. En tout cas, il est prouvé par l'histoire que, dès la création, des hommes ont révélé cette force créatrice supérieure à leurs frères et à leurs peuples, et que ces peuples, sans exception, l'ont adorée sous différentes formes et sous différents cultes. Des nuages séculaires, formés par de ténébreuses erreurs, ont défiguré l'essence et les attributs de cette force. Ces obscurités sur la force créatrice ont enténébré les esprits des créatures et les ont accablés de malheurs. On dirait des aveugles qui se blessent contre tous les angles de la maison, fût-elle même éclairée dans certains coins. Le progrès et le bonheur à sa suite ne s'établissent que là où les hommes, par la révélation d'un de leurs élus, s'approchent de plus près de la justice et de la clarté de leur Créateur. *Moïse fut un de ces élus, on peut dire l'élu des élus.* Il a mieux vu Dieu que les autres législateurs, sinon dans toute son essence, car, comme il le dit lui-même, nul ne peut le voir et vivre, du moins dans les lois de la nature émanant de lui, et c'est pourquoi son peuple pouvait être un peuple d'élus, aussi longtemps qu'il a suivi la colonne de lumière de Moïse et des lois qu'il a dictées au nom de Dieu. Mais cette élection a cessé dès que ce peuple, reniant la loi de Moïse, a abandonné la trace lumineuse de son génie divin.

On peut dire, sans se tromper, que le bonheur d'un peuple dépend de sa connaissance plus ou moins claire et

juste de l'essence et de la loi du Créateur. Toute la marche de l'humanité, en avant ou en arrière, dépend du rapprochement ou de l'éloignement de cette colonne de lumière qui montre le Créateur à la créature, qui s'en éloigne par l'injustice et le vice et qui s'en rapproche par la justice et la vertu, seules échelles qui montent de la terre au ciel et qui transforment les hommes en anges!

IV

De bonne heure donc il y a eu des hommes qui ont vu cette force supérieure comme unique force créatrice de tous les êtres créés. Longtemps avant Moïse, du temps d'Abraham, cette force était adorée, soit sous le nom de *Schadaï*, mot dont la racine est *poitrine*, *force*, attendu que la force de l'homme est dans la poitrine, soit sous le nom d'*El Elion*, ce qui veut dire Dieu supérieur. *El* signifie *haut*, *au-dessus*. De là l'idée de Dieu, que les Arabes appellent *Allah*. La Genèse ajoute l'attribut littéral de *propriétaire du ciel et de la terre*, voulant dire que tout ce qui existe lui appartient. Mais la plupart des peuples de l'antiquité n'ont pas pu s'élever à la hauteur d'une force *unique* et *une*, seule créatrice de toutes les forces de la nature. Ne pouvant s'élever au-dessus des forces naturelles visibles, indéniables, qu'on appelle éléments, qui se combattent continuellement, dont tantôt l'un, tantôt l'autre, est vainqueur, en détruisant d'autre part les forces momentanées de leurs victimes, et ne pouvant, par la science, se rendre compte de ces luttes et de ces combats continuels entre les forces de la nature, ils ont imaginé pour chacune de ces forces matérielles et naturelles une force spirituelle invisible la dominant, comme la force de l'âme invisible domine, par sa volonté, le corps. Et comme au-dessus de ces combats ils ont reconnu une force supérieure qui, au milieu des combats, intervient et rétablit l'ordre et la paix, ils ont supposé une force, une âme supérieure et volontaire qui, sans avoir à rendre compte à personne, par sa seule volonté

absolue, intervient entre les forces inférieures en lutte les unes contre les autres et maintient l'ordre, tantôt en penchant vers l'une et lui décernant des prix de victoire, tantôt en se prononçant pour l'autre, uniquement en vertu de son pouvoir supérieur et absolu; pouvoir arbitraire, capricieux, sans raison, sans justice et sans cœur, gouvernant les forces subordonnées, comme l'homme gouverne la bête avec un manche de fouet et des éperons, la bête n'existant que pour obéir et le cavalier pour commander!

De là le polythéisme, ce qui veut dire pluralité des Dieux et des forces créatrices. Chaque élément visible ayant, pour ainsi dire, son âme, sa force créatrice et volontaire. Ces forces ne sont point égales entre elles, leurs incarnations dans une force matérielle et naturelle n'étant pas non plus égales. La force puissante des vents de la mer était supérieure comme élément de destruction et de combat au doux vent rafraîchissant de la terre. Le soleil et sa brillante aurore, en vertu desquels toute la nature respire, vit, travaille et prospère, était une force supérieure à celle de la nuit, de la lune et des étoiles. Chaque saison avait sa force spirituelle, en d'autres mots, sa déesse, car ces forces, selon la nature des hommes, ayant des sexes, étaient tantôt mâles, tantôt femelles. Au-dessus de ces forces gouvernait une force supérieure, despotiquement, capricieusement, ayant ses favoris, ses chambellans et ses messagers, afin de faire savoir et connaître ses ordres et ses jugements aux dieux et aux demi-dieux subalternes, en d'autres termes aux forces inférieures de la nature.

La société humaine de ces peuples était tout à fait modelée, avec toutes ses erreurs et toutes ses horreurs, sur ce patron, sur l'idée que ces nations se faisaient de l'âme de la création, ou bien des forces supérieures qui ont créé l'homme et tout ce qui existe sur la terre, sur laquelle il a été jeté malgré lui et sans avoir été consulté.

Les Égyptiens, demeurant dans un pays plat fertilisé par le Nil sans le travail de l'homme, voyant la guerre

des éléments, se détruisant les uns les autres, et la guerre des humains, non moins malfaisants les uns envers les autres, n'admiraient réellement que les animaux bienfaisants, qui non seulement ne se dévorent pas entre eux, mais qui encore sont les bienfaiteurs des hommes. Et comme leur pays, brûlé par le soleil et mal cultivé par les hommes, produisait des insectes malfaisants, ils adoraient également les bêtes qui les débarrassaient de ces fléaux vivants, tels que les sauterelles, les souris, les grenouilles et les crocodiles. Ils consacraient donc ces bêtes dans leurs temples et se gardaient bien de les tuer pour les manger. Peu à peu, par la superstition cléricale, le peuple égyptien adorait ces bêtes comme des incarnations charnelles d'âmes divines et bienfaisantes, et donnaient même à leurs grands hommes des têtes de ces bêtes, telles que des taureaux, des boucs, des chevaux et des éléphants. Il ne pouvait pas y avoir dans une telle société une trace de liberté, d'égalité, ni de justice. On était fatalement ou voué au travail manuel, comme un homme malfaisant transformé en bête, ou né pour commander, comme une bête bienfaisante métamorphosée en homme. De là les castes fermées et l'absence de toute liberté de s'élever d'une caste à l'autre. Ces croyances furent maintenues par les prêtres, qui étaient les suppôts naturels du despotisme royal.

Mais au-dessus de cette religion, il se trouvait en Égypte une aristocratie d'intelligence ésotérique, qui avait une notion parfaite d'un Créateur unique, qu'on appelait Osiris, maître des cieux et de la terre, et qui gouvernait le monde, selon un principe de justice antérieure et postérieure à la vie. Cette doctrine, étant contraire au despotisme d'un roi et à l'esclavage du peuple, il était dangereux de la proclamer ou de l'enseigner, et elle resta l'apanage d'une société secrète, espèce de franc-maçonnerie, à laquelle des princes du sang même furent affiliés. Moïse, élevé dans le palais du roi, a certainement connu cette doctrine.

Les Égyptiens, comme les Grecs et les Persans, avaient déjà des divinités présidant au mal, à côté d'un créateur du bien. N'admettant pas l'unité d'une force supérieure et attribuant une espèce de divinité à chaque force de la nature, fût-elle malfaisante, ils ont naturellement attribué le mal à une divinité indépendante avec la force de lutter contre le bien, tantôt en vainqueur et tantôt en vaincu.

La plupart des penseurs de l'antiquité, dans leur conception de la force créatrice, se sont heurtés contre la vérité idéale par les phénomènes du mal, qu'ils ont trouvés dans la nature et dont ils n'ont pu s'expliquer l'origine. De même qu'ils n'ont pu s'imaginer le Créateur que comme un être humain puissant, en se créant des dieux à l'image des hommes (et un homme composé d'esprit et de matière ne saurait jamais être parfait ni parfaitement juste), de même ils ont pris pour le mal dans la nature l'effet pour la cause. L'erreur a sa logique forcée comme la vérité. Avec un Dieu arbitraire, despotique, représentant la force au lieu de la justice (et les dieux des idolâtres ne représentent que des forces), le mal, si violent, si injuste à l'apparence, leur paraissait une force particulière, luttant d'égal pouvoir contre la force du bien ; en d'autres termes, le mal pour eux était une divinité démoniaque, satanique ou diabolique à part, divinité au-dessus du pouvoir de l'homme, luttant contre d'autres

divinités un peu plus fortes et finissant par les vaincre quelquefois, ou bien encore par se soumettre à leur volonté, dont ils se servaient contre les humains, selon des ordres *ab irato*, ou selon des caprices passionnés.

Toute l'antiquité idolâtre s'est figuré le mal comme une force à part, au-dessus du pouvoir de l'homme. Nombre de peuples antiques ont eu un dieu du mal et un autre dieu du bien, dominant les humains contre leur volonté ! Les peuples se croyant les plus civilisés, sans faire présider le mal par un dieu, l'ont représenté sous la figure d'un ange, d'un démon ou d'un diable. Les Persans ont eu un dieu du mal et des ténèbres. Les Assyriens ont eu un Satan, un empêqueur du bien, lequel Satan s'appelait, sous le second temple d'Esra, *Assas-El*, ce qui veut dire le Dieu de l'effronterie, lequel Assas-El s'appelle dans le christianisme le Diable, ou Belzébuth, ou Méphistophélès, sous des mots assyriens et grecs. Cette figure d'un dieu du mal est indispensable, inévitable, dès qu'on se figure Dieu (selon Esra, les Grecs, les Assyriens et les Chrétiens) comme un homme qui aime et qui hait, qui punit et qui pardonne, sans justice, par caprice, selon son bon ou mauvais vouloir et ses ordres arbitraires. Si grande que soit la force d'un être, qui n'est pas la justice absolue, dès que le bien et le mal, le bonheur et le malheur des humains dépendent de sa seule volonté, on ne peut pas comprendre que cet être tout-puissant déverse sur ses propres créatures tant de maux et de malheurs, à moins que ces maux et ces malheurs ne soient les décrets d'une autre force divine, luttant contre la force bienfaitrice et agissant indépendamment de lui. Tout au plus peut-on admettre qu'il n'agisse que par ordre, comme le Satan de Job et le Diable des chrétiens. Mais en ce cas, Dieu lui-même, qui, par ses ordres, lâche son subordonné, ange ou démon, sur ses créatures, n'est plus qu'un être imparfait avec une nature changeante et ondoyante comme Jupiter, une idole enfin, c'est-à-dire un Dieu créé par des hommes à leur image, plus puissant qu'eux, mais pas plus juste qu'eux !

Et ce fut là le Dieu supérieur de tous les peuples antiques, polythéistes. De même le Yéhovah d'Esra et le Dieu des Chrétiens de tous les rites, de même le Dieu des Chinois et des Indiens!

De là les sacrifices humains pratiqués par tous les peuples antiques, et, plus tard, avec des idées supérieures de la conception de Dieu, les sacrifices des bêtes, ainsi que le sacrifice de Jésus pour le rachat des hommes.

Les hommes en courroux, n'importe par quelle raison ou déraison, ne se laissent apaiser que par des offrandes et des cadeaux. Pour leur prouver l'amour qu'on a pour eux, il faut absolument leur offrir un sacrifice représenté par un dévouement en leur faveur. La plus grande preuve d'amour qu'un être humain puisse donner à un autre être humain, c'est de mourir pour lui, ou, pour comble de dévouement, de lui sacrifier ce qu'il a de plus cher au monde, savoir : ses enfants, voire même son unique enfant. Supposant à leur dieu la même nature qu'à eux, les hommes ont cru lui être agréable par des dons, et comme l'homme est égoïste de sa nature, ces dons n'avaient d'autre but que d'obtenir de leur dieu d'autres dons plus précieux en échange. Tout flatteur vit aux dépens du flatté. Cette vérité s'applique aussi bien à l'homme vis-à-vis de son dieu qu'à l'homme vis-à-vis de son roi.

Ces dons, naturellement, étaient accompagnés de prières. Et quand ces dieux accablaient les hommes de maux, que l'on croyait les fruits maléfaisants de leur courroux (puisque le mal, selon ces peuples, venait des dieux directement au-dessus du pouvoir des hommes), l'homme espérait apaiser ce courroux et détourner ces maux de lui, ou les porter sur ses ennemis, en sacrifiant à ces dieux tout ce qu'il avait de plus précieux : ses enfants ! Ces sacrifices lui paraissaient si naturels qu'il les faisait avec joie, sous le bruit de la musique, des hymnes et des danses, et qu'il était défendu, sous peine de mort, même aux parents de ces enfants, de donner le moindre signe de douleur, de tristesse ou de deuil ! La moindre larme

était considérée comme un péché envers les dieux ou le dieu *Moloch*, auxquels ces sacrifices devaient être agréables, contre lesquels on leur arrachait des promesses de bénédiction pour les sacrificateurs amis, et de malédiction pour les ennemis de ce dieu et pour les peuples qui ne l'adoraient pas ! Ce fut là la logique de l'erreur poussée à l'extrême, mais ce fut logique. Le sacrifice des bêtes repose sur la même erreur, mais une erreur qui s'arrête au milieu sans aller à l'extrême. De même que les hommes aiment à humer le fumet d'un bœuf rôti, on croyait que la fumée du sang et de la graisse des bêtes était agréable aux dieux. Naturellement, en leur faisant ces sacrifices, l'homme exigea d'eux d'autres jouissances en échange.

Hommes et animaux sacrifiés servaient exclusivement aux prêtres, car partout où il y a un prêtre il y a une erreur et une superstition malfaisante. Aucune fausse religion n'aurait duré une année sans prêtres.

Et l'humanité n'arrivera à la vérité que lorsque chaque membre du peuple sera lui-même un prêtre, comme l'a voulu Moïse, ce qui équivaut à ce qu'il n'y aura plus de prêtres du tout !

Par le sacrifice humain, les prêtres, désignant les enfants à sacrifier et dominant même les rois les plus absolus, (témoin l'histoire de Calchas et d'Iphigénie), estimaient par l'argent ceux qui se rachetaient, et accumulaient de grandes richesses. Cela ressort clairement d'un chapitre du *Pentateuque*, qui, pour éviter ces sacrifices universellement admis par tous les peuples de l'antiquité, fixa une certaine somme de rachat forcé pour chaque individu !

Même pour les animaux sacrifiés, les plus beaux morceaux appartenaient de droit aux prêtres, ainsi que toutes les prémisses des fruits de la terre. Et comme ces morceaux précieux étaient trop considérables pour être mangés par les prêtres mêmes, et qu'ils ne pouvaient pas se conserver, on les vendait d'ordinaire à des marchands qui avaient des traités fixes avec les temples. Le *Penta-*

teuque prend des mesures contre ce trafic et contre ces agissements frauduleux, ce qui prouve leur existence. D'ailleurs, Esra déjà, dans le *Lévitique*, par une loi qu'il met faussement dans la bouche de Yéhovah, à détournée la dîme de Moïse, destinée aux pauvres, en faveur des Lévites, dont il a fait des prêtres.

Que le lecteur ne s'effarouche pas de ces détails d'erreurs religieuses des différents peuples. Pour le conduire à la pleine lumière, et pour que cette lumière lui apparaisse dans toute sa clarté, il faut bien que je le mène à travers les ténèbres ! Pour lui montrer la vérité mosaïque dans toute sa splendeur divine, il faut que j'expose devant lui les erreurs humaines des autres religions. Moïse lui-même n'a-t-il pas conduit son peuple pendant quarante ans à travers le désert pour le faire entrer dans le pays béni de la Palestine ? ! Il me suffit de quarante minutes de désert pour faire entrer mes disciples dans le pays promis de la vérité une et absolue, qui gouverne le monde depuis son commencement et qui le gouvernera jusqu'à la fin.

Heureux ceux qui en verront l'application sur la terre ! Comme Moïse, je ne la verrai que des hauteurs intellectuelles sur lesquelles Dieu m'a placé, pour révéler sa vérité aux élus de l'avenir !

Restons encore un instant sur les confins de ces erreurs séculaires, d'où jamais les humains, depuis Moïse, n'ont pu sortir, grâce à leurs prêtres, et dont les ténèbres les ont enveloppés comme celles des Égyptiens, mais sans l'exception des habitants de Goschen, car les mêmes erreurs des peuples idolâtres ont égaré les Israélites, depuis qu'ils ont accepté la religion qu'Esra a greffée sur les principes fondamentaux de Moïse ; religion aussi idolâtre que celle des païens, et d'où est sorti le christianisme, religion de miracle et de pardon, avec un Satan et un dieu du mal, représentant Dieu comme un être humain, tantôt en colère, tantôt de bonne humeur, violant ses propres lois, annihilant par le pardon les effets inévitables des causes, en un mot, un Dieu-homme, religion,

enfin, qui n'a jamais pu résoudre une seule des nombreuses questions que la raison humaine (elle, qui vient de Dieu) lui a posées, en énumérant les contradictions des principes dont l'un détruit toujours l'autre, et qui, de toute religion, n'ont fait qu'un tissu d'erreurs et d'horreurs.

VI

Voici une de ces questions soi-disant insolubles, l'os que rongent tous les rats prêtres de toutes les religions d'erreur, en dehors des principes mosaïstes, et à laquelle personne n'a su faire une réponse quelque peu raisonnable. J'en ai déjà parlé dans les prolégomènes de ce livre, mais il faut toujours y revenir, car c'est le Schiboleth de la vérité et de l'erreur !

S'il est vrai que Dieu ait créé le mal, soit directement, soit indirectement par un sous-Dieu, d'où vient qu'il en frappe le Juste, et qu'il comble de ses bienfaits l'Injuste ? !

S'il ne peut pas faire autrement, il n'est pas Dieu, car sous le mot Dieu, tous les prêtres de toutes les religions entendent la toute-puissance. S'il est tout-puissant et qu'il emploie sa puissance, par caprice ou mauvaise humeur, à rendre l'homme juste malheureux, Dieu étant injuste, n'est plus qu'un être odieux. A quoi servent alors à l'homme la vertu, le dévouement, l'abnégation et l'amour de Dieu, qu'on lui recommande pour lui sacrifier tous ses biens et même toute sa vie ? Pour échapper à cette alternative, les prêtres ont inventé un autre mensonge. Ils ont consolé le Juste injustement frappé, en lui promettant une large revanche dans un autre monde. D'abord, qu'en savent-ils ? Y a-t-il un des leurs qui soit jamais revenu d'un autre monde, avec une promesse écrite par un Dieu, pour récompenser la vertu ailleurs que sur

cette terre ? Non ! Eh bien alors ! Et puis, qu'est-ce qu'un Dieu qui, ne pouvant être juste que dans un autre monde, ne le peut pas dans ce monde-ci ? Ou ce n'est pas Dieu, ou, s'il l'est, il pourrait bien être juste dans ce monde-ci et réserver ses injustices, s'il lui en faut, pour l'autre monde ! Que, s'il est trop haut pour être compris, qu'il se baisse un peu, pour être à la portée de l'homme, qu'il a, dit-on, créé à son image ! Bref, ce fut et c'est encore une question insoluble pour toutes les religions sans exception, malgré tous les livres calqués sur Job, dont pas un n'a donné une ombre raisonnable de réponse, sauf la religion de Moïse, mais séparée de la fausse religion blasphématoire d'Esra, qui, à elle seule, à été la cause de la perte et des souffrances des fils d'Israël, souffrances qui ne cesseront pas, aussi longtemps que cette religion idolâtre restera accolée dans le *Pentateuque* même à la religion de raison pure et de vérité absolue révélée par Moïse.

Nous verrons cette question se résoudre toute seule, après l'exposition des principes mosaïstes. La vérité est comme le jour. Tout y est à la fois chaleur et lumière. Tous les fantômes des ténèbres disparaissent aux premiers rayons de l'aurore, qui émerge flamboyante des erreurs froides de la nuit, pour se fondre dans les clartés chaleureuses du plein jour.

VII

Nous voici maintenant à la conception philosophique et religieuse de Moïse, car Moïse est le premier et l'unique mortel *qui de la philosophie a fait une religion, et non seulement une religion, mais la religion universelle*, car lui seul a entrevu Dieu et la nature tels qu'ils sont; lui seul a révélé à l'humanité la vérité absolue sur Dieu et sur l'homme; lui seul a proclamé la loi *Une* de tous les mondes, de tous les êtres au nom de Dieu *Un*; lui seul enfin, a fondé l'idéal du bonheur du genre humain sur la raison, la liberté, l'égalité et la solidarité!

Tâchons de résumer, en quelques lignes, la loi de Moïse et la différence de sa loi de celle des penseurs législateurs de tous les peuples du monde. Moïse, après des méditations de quarante années, s'est efforcé de résumer de nombreuses vérités en trois mots, parfois en un seul mot. Essayons de l'imiter également après des méditations d'une quarantaine d'années.

Les peuples idolâtres ont rabaisé Dieu au niveau de l'homme.

Moïse a élevé l'homme à la hauteur de Dieu?

Les dieux des peuples idolâtres, y compris le dieu des Israélites d'Esra, ont les passions et les imperfections de l'homme.

Le Yéhovah de Moïse étant l'idéal de la perfection (car il est la *Justice absolue*, n'ayant égard à aucun être ni à aucune considération extérieure), l'homme, son chef-

d'œuvre, n'a plus d'autre but que d'approcher de cette perfection par ses vertus, justice volontaire, et par sa justice, vertu forcée, envers les êtres plus faibles que lui.

Et plus l'homme tend à s'élever à cette hauteur divine, à cette sainteté, car Yéhovah est saint, dit Moïse, plus il fondera son bonheur et celui de tous les êtres qui l'environnent.

Selon les peuples idolâtres, esraïques et chrétiens, le mal est une création de Dieu ou d'un demi-dieu diabolique, au-dessus du pouvoir de l'homme.

Selon Moïse, Dieu n'a point créé le mal, aucun mal. Le mal est exclusivement l'œuvre de l'homme, de ses manquements à la justice, qui sur terre doit imiter la justice de Dieu, existant non seulement au ciel, mais dans tous les mondes visibles et invisibles. Moïse ne reconnaît ni Satan ni aucun démon du mal. C'est l'homme seul, par ses vices et ses crimes, autant de violations de la loi de Yéhovah, qui est le principal Satan, le créateur unique de tous les maux humains et terrestres.

Selon les peuples idolâtres, esraïques, rabbiniques et chrétiens, Dieu punit et récompense lui-même, soit par un ordre direct, soit en détruisant les effets des maux créés par l'homme, par le pardon ou par un miracle.

Selon Moïse, Dieu ne violant jamais sa loi, ne récompense ni ne punit que par le Temps, qui fait sortir les effets de leurs causes, non pas immédiatement, mais au bout de quelques années, et par l'Espace qui répand ces effets bienheureux et malheureux bien loin de leur source, sur d'autres êtres, tous les êtres de la terre étant solidaires, tous ayant le même commencement par leur extraction du Créateur et tous les mortels étant destinés à changer de forme par la justice de Dieu.

Arrêtons-nous un instant à ces principes. Nous en tirons, avec Moïse, toutes les conséquences sociales et législatives par des textes hébraïques qui nous sont restés dans le *Pentateuque*. Nous verrons que c'est à juste titre que Moïse a appelé son peuple un peuple d'élection, mais à condition que ce peuple observerait les lois que Moïse lui

a prescrites, au nom de ce Yéhovah, afin de les propager dans l'humanité entière. En cas de violation de ces lois, Moïse, loin de croire son peuple un peuple privilégié, a prédit que, par la force de la logique divine, sans pardon ni miracle, il serait affligé de tous les maux dont furent frappées les nations idolâtres, et que les mêmes vices, les mêmes crimes produiraient chez lui et chez toutes les nations les mêmes malheurs et les mêmes calamités, sans intervention d'un pouvoir divin quelconque en sa faveur. Il n'y a pas d'autre Dieu, pour aucun peuple de la terre, que le Dieu de la Justice absolue, non pas seulement dans ce monde-ci, mais dans tous les mondes, dans toutes les planètes. Maintenant, expliquons le Yéhovah de Moïse. Il n'y en a point d'autre, comme il le dit lui-même !

VIII

Pour Moïse, Dieu seul est l'Être, car lui seul fut toujours et sera toujours ce qu'il est. Pour exprimer cette idée d'éternité et d'immutabilité dans un seul mot, il l'appelle *Yéhovah*, du verbe *hayah*, *être*, avec le signe du futur et du passé à la fois. Toutes les autres existences, que nous appelons faussement des *êtres* (car elles ne restent pas une minute ce qu'elles sont, car elles changent toujours, sinon d'esprit, qui est une parcelle de Dieu, au moins de matière, car elles sont toujours à l'état de *devenir*, devenant quelque chose qu'elles ne furent pas un instant auparavant), sont créées par lui, sans aucune exception.

Lui seul est la force supérieure et créatrice. Il n'y en a point d'autre. Nulle force naturelle n'est indépendante de lui, et toutes les forces de la nature sont *créées* par lui; pas une d'elles n'est *créatrice*. L'homme seul, le chef-d'œuvre de Dieu sur cette planète, qu'il a créé libre par sa volonté, pour cultiver toute la nature plus faible que lui; l'homme seul, créé comme Dieu son Créateur. Mais comme aucune force, si forte qu'elle soit, ne produit une autre force égale à elle, les créatures de l'homme n'ont ni sa volonté, ni sa liberté, et ne sont qu'un reflet d'art de son génie, qui est une parcelle de force divine, comme lui-même est un reflet de Dieu sur la terre !

Par cette conception d'une seule et unique force créatrice et supérieure que Moïse appelle *Yéhovah*, il a établi

comme loi fondamentale l'égalité de tous les êtres créés, sans aucune exception, devant leur Créateur !

Tous les êtres de toute la nature sont donc égaux entre eux par la qualité vitale, puisque tout être créé contient en soi une parcelle de la force de son Créateur ; mais tous ne sont pas égaux par la quantité de cette force. Leur inégalité réside exclusivement dans la dose plus ou moins forte que le Créateur leur a départie de sa force, et partant par la volonté et la liberté qui se mesurent sur la quantité de cette force spirituelle. *L'égalité des êtres est donc exclusivement une conséquence du principe fondamental de l'unité de la force créatrice de Yéhovah-Un.*

S'il y avait plusieurs Yéhovah, des demi- et des sous-Yéhovah, ces forces ne seraient pas égales entre elles par la qualité de leur être, elles seraient forcément subordonnées les unes aux autres, comme le sont en effet les dieux des idolâtres. Et comme la société est toujours un effet matériel d'une cause spirituelle, les hommes n'auraient point une idée de leur égalité ; chacun, selon sa force, se dirait issu d'une force créatrice plus ou moins supérieure, pour dominer et exploiter les forces inférieures. A l'instant, l'humanité se divise en maîtres et en esclaves ; et là où les esclaves s'affranchiraient, en nobles et en manants, chacun de ces êtres, classés différemment, réclamerait des droits différents. Tout cela disparaît avec le seul mot *Yéhovah*. Non seulement tous les hommes créés sont égaux par la qualité, mais tous les êtres de la planète, tout ce qui existe, étant sorti de la même force créatrice, est égal devant cette force, comme toutes les œuvres d'un artiste, bien que l'une soit un chef-d'œuvre et l'autre une esquisse seulement par un trait de crayon, de couleur ou de plume.

IX

Tous les penseurs de l'antiquité et des temps modernes ont discuté sur la liberté de l'homme. Les uns prétendent que l'homme n'est pas réellement libre, qu'il suit involontairement l'impulsion de ses sens ; les autres admettent la liberté de la volonté, mais soumise à la destinée fatale, en disant « que l'homme s'agit et que Dieu le mène ! » Les uns et les autres, partant d'un faux principe, arrivent à des absurdités et à des arguties. A quoi sert la liberté de l'homme, si au-dessus de lui il y a un pouvoir qui change l'effet des actions qui sont le résultat de cette liberté ? Si Dieu est le créateur du mal dans la nature, la liberté de l'homme n'est qu'une dérision, puisqu'un pouvoir supérieur à l'homme change le bien en mal et le mal en bien, par pur caprice ou par pure grâce, mot euphémique mis à la place de *faveur*.

Moïse a coupé ces erreurs à la racine par le même mot Yéhovah, sous lequel il a désigné Dieu. Yéhovah, l'être créateur de toutes les existences, ne peut être pensé qu'à condition qu'il soit la *Justice absolue*. Ce que Moïse répète à plusieurs reprises. « *Dieu, c'est la Justice !* » « *Toutes ses voies sont Justice,* » dit-il. Puis encore : « Yéhovah juste n'a égard à aucun visage, il ne se laisse pas corrompre ! » Étant la justice, rien que la justice, il a donné la liberté à l'homme, afin que par cette liberté l'homme profite de cette justice, en créant du bien ou du mal, du bonheur ou du malheur ; le bonheur, en imitant sur terre la jus-

tice de son Créateur; le malheur, en violant cette justice, sans pardon ni connivence. « Yéhovah ne laisse rien impuni, » dit encore Moïse. Il récompense la vertu (justice volontaire), car toute vertu est le dévouement d'une force à une faiblesse, jusqu'à la millièrne génération; mais il punit le vice jusqu'à la quatrième génération! Naturellement sans intervenir par un pardon ou par un miracle! En d'autres termes, toute cause aura son effet, la bonne cause créera du bien; la mauvaise, du mal. C'est donc l'homme, et l'homme seul, qui, par sa liberté d'option entre la vertu et le vice, est le maître absolu de son destin.

Seulement l'homme imitant le Créateur et n'étant pas créé pour lui-même, la vertu ne produit pas immédiatement le bonheur de l'homme vertueux, bien que de chaque devoir accompli jaillisse forcément un droit!

Et ce bien et ce mal se définissent facilement selon la loi de Moïse. Par la conception de son Yéhovah, Moïse est non seulement le créateur de l'égalité, mais encore et surtout de la liberté! Un Grec n'était pas libre vis-à-vis de Jupiter, qui accablait Achille, malgré ses vertus, quand il était brouillé avec Vénus, et Hector, malgré sa vaillance, quand il boudait Junon.

L'Israélite esraïste n'était pas libre non plus, puisqu'il envoyait un bouc chargé de ses péchés, pour les annihiler, au diable dans le désert; puisqu'il dépendait du grand prêtre, qui, tous les ans, le jour de grand pardon, pardonnait les péchés de tous les criminels, en promettant au peuple que Yéhovah oublierait tous les méfaits des Israélites, changeant le mal en bien, rien que parce qu'il avait fait un pacte d'amour et de privilège avec Abraham, Isaac et Jacob; promesses et pardon qui, il est vrai, étaient autant de billets à La Châtre, car jamais peuple n'a plus vite expié ses vices et ses crimes que le peuple Israélite, comme Moïse le lui a prédit, malgré les fausses promesses d'Esra et de ses disciples!

Le chrétien n'est pas libre, puisque son Dieu, par des miracles et le pardon, rachète le crime de ses fidèles,

pourvu qu'ils aient foi en lui, et qu'il accable de maux les hommes les plus vertueux et les plus justes, exécutés par ses fanatiques adhérents, par la seule raison qu'ils ne croient pas en lui. La volonté du chrétien ne sert à rien, sa liberté n'est qu'un vain mot ! Il est vrai que la loi de Dieu se moque des erreurs du chrétien. Son pape a beau fabriquer des indulgences antérieures et postérieures aux vices, ses prêtres ont beau absoudre tous les criminels, jamais crime ne resta impuni, comme le dit Moïse. Les Israélites esraïstes, pas plus que les chrétiens et les musulmans, n'ont jamais eu cinq années de paix, ni un jour de vrai bonheur national. Partout et toujours, les actions des hommes ont produit, par les vertus, du bonheur, et par les vices, des malheurs. Jamais bien n'a fait oublier un mal !

Jamais vertu ni sacrifice n'ont racheté un vice ; à plus forte raison, le sacrifice d'un homme comme Jésus — crime abominable aux yeux de Yéhovah — n'a pu racheter les péchés des humains. La vertu aura toujours sa récompense, et le vice toujours son châtement, mais par le Temps, seul justicier de la Justice de Dieu, et qui n'intervient qu'à défaut de justice humaine représentant sur terre la justice du ciel et n'ayant d'autre but que de l'éviter.

La loi proclamée par Moïse gouverne le monde depuis qu'il existe. Les erreurs des autres religions n'ont jamais pu entamer cette loi un jour. Seulement, ces erreurs, en augmentant les vices et les crimes, par leur justification ou par leurs promesses de pardon, n'ont fait qu'augmenter en même temps les malheurs des humains, par l'établissement des tyrannies en haut et l'esclavage en bas ; un monde où les faibles sont dévorés par les forts, comme les animaux bienfaisants par des fauves, des serpents et des insectes.

X

Aucun peuple de l'antiquité n'a connu la solidarité des hommes, à plus forte raison de tous les êtres créés de tous les domaines de la nature. La fraternité chez eux ne s'étendait que sur les citoyens d'une même cité. Encore en excluaient-ils les esclaves, qui étaient dix contre un seul citoyen libre. Ces citoyens mêmes étaient divisés en plusieurs classes ou castes, dont les uns avaient des privilèges exclusifs, et les autres des fardeaux. Il ne pouvait pas en être autrement, car les mêmes divisions, les mêmes différences de droit et de privilèges existaient, dans le ciel polythéiste, entre les différents dieux et leurs serviteurs. Moïse, le premier dans l'histoire humaine, rien que par sa conception de Yéhovah-Un, seule force créatrice et supérieure, a créé non seulement la solidarité de tous les peuples de la terre, mais encore de tous les êtres existants sortis de la même source et de la même force. C'est une grande erreur, une erreur capitale, de croire que la législation de Moïse soit une législation nationale, faite à l'exclusion des autres peuples. Moïse a bien voulu créer un peuple élu, un peuple *trésor*, *Ségulah*, un peuple de sélection intellectuelle, mais uniquement pour servir de modèle à tous les peuples de la terre.

Deutéronome, chap. IV, v. 5 : « Vois ! Je vous ai enseigné des principes et des lois de justice, comme Yéhovah me l'a ordonné, pour le pays dont vous hériterez.

Vous les observerez, vous les exécuterez, car cette loi témoignera de votre sagesse et de votre raison, aux yeux des peuples, qui, quand ils prendront connaissance de toutes ces lois, diront : « Quelle nation sage et raisonnable ! Et quel grand peuple que ce peuple-là ! »

« Car où est un autre grand peuple dont les dieux sont si *près de lui* (si vrais) que Yéhovah notre Dieu, pour tout ce que nous appelons à lui ! »

« Et où est un si grand peuple dont les principes et les lois de justice sont si justes que toute la *Thorah* (Code de lois) que j'expose aujourd'hui devant vous ! »

Loin de croire son peuple privilégié par la naissance ou par sa parenté avec les patriarches (le pacte divin avec les patriarches étant exclusivement *esraïque*), Moïse prédit plus de dix fois à son peuple que *Yéhovah ne fera nullement une exception pour lui*.

Deutéronome, chap. IV, § 25 : « Si vous faites ce qui lui est mal aux yeux de Yéhovah, pour le courroucer, je prends aujourd'hui le ciel et la terre à témoins contre vous ! »

« Vous serez expulsés du pays où vous irez, au delà du Jourdain. Vous n'y prolongerez pas vos jours. Vous en serez extirpés. Yéhovah vous dispersera parmi les peuples, et il ne restera de vous qu'un petit nombre ! »

Puis, chap. VI, § 12 : « N'aie garde d'oublier Yéhovah, ton Dieu, qui t'a tiré de l'esclavage en Égypte. Ne suis pas les autres dieux, les dieux des peuples à l'entour de toi ; car Yéhovah est un Dieu jaloux. Sa colère pourrait éclater contre toi et te faire disparaître de la terre ! »

Puis, chap. XI, § 26 : « Vois ! J'ai exposé devant vous aujourd'hui la bénédiction et la malédiction. La bénédiction, si vous écoutez toutes les lois de Yéhovah votre Dieu ; la malédiction, si vous ne les écoutez pas, si vous vous éloignez de la voie que je vous ai tracée, etc., etc. »

Inutile de citer les autres passages plus forts encore. Ils sont trop nombreux.

S'il avait cru au pacte avec Abraham, il n'aurait

pu menacer son peuple de la malédiction de Dieu (1).

Et de fait, ce pacte était dérisoire. Toutes les prédictions de malheur, de malédiction de Moïse, en cas de violation de ses lois, se sont réalisées à la lettre, malgré le soi-disant pacte divin avec les patriarches.

Jamais peuple ne fut tant éprouvé que le peuple d'Israël, violant la loi de Moïse ! Quand ils sont revenus à cette loi, après la chute du premier temple, ils sont retournés en Palestine ; mais ils n'y sont pas revenus après le second temple, parce qu'ils n'ont pas été expulsés du second pour avoir violé les lois d'Esra ! Les Pharisiens, battus par les Romains, étaient tous de fidèles disciples d'Esra, mais ni leurs philactères, ni leur Jour de pardon, ni leurs croyances à leur élection et à leur pacte avec Abraham, ne les ont empêchés d'être expulsés de nouveau de la Palestine, et ils n'y retourneront plus jamais, aussi longtemps qu'ils adoreront la fausse religion d'Esra, greffée dans le *Pentateuque* sur la vérité absolue de Moïse et la religion universelle qui en est la conséquence sociale forcée !

Moïse n'est ni national, ni fanatique. Son Yéhovah est le Créateur de toutes les nations, et toutes sont égales devant lui ! Il hait et déteste l'idolâtrie, non pas seulement parce qu'elle est contraire à la vérité de Dieu, mais parce qu'elle est la cause spirituelle de la tyrannie et de l'esclavage matériels des nations. En proclamant sa loi, Moïse veut qu'elle devienne universelle ! Israël n'est pour lui qu'une peuplade à cœur, de laquelle il a gravé sa loi, pour servir de modèle à toute l'humanité. Les prophètes mosaïstes ont prêché cet idéal, au risque de leur vie, et cet idéal, qu'ils montrent aux humains, ne sera pas atteint de si tôt. La solidarité des nations, que la Révolution française appelait Fraternité, est une des lois fondamentales de Moïse !

(1) La phrase lévitique, chap. XXVI, § 44 : « *Même dans le pays ennemi,* » ne se trouve pas dans les malédictions du *Deutéronome*. Elle a été ajoutée par un Esraïste. Elle est en contradiction avec toutes les prédictions de Moïse.

XI

Et non seulement Moïse le premier a proclamé la solidarité des humains, mais encore la solidarité des hommes avec les animaux, les végétaux et les minéraux, tous ayant été créés par la même force créatrice unique qu'il appelle Yéhovah. Il est non seulement le premier législateur qui ait proclamé ce principe, mais le seul et unique qui ait prescrit à l'homme des devoirs stricts, au nom du Créateur, à remplir envers les animaux, les végétaux et la terre, en énumérant les droits de ces êtres qui jaillissent de ces devoirs; car tout vit dans la nature, car tout contient une parcelle de force que le Créateur y a mise. Il a menacé l'homme, en cas qu'il faillisse à ces devoirs, de perdre tous les droits qu'il tire de la collaboration pacifique de ces mêmes choses, plus faibles que lui. Cette solidarité est d'ailleurs visible et flagrante dans la nature; Moïse n'a rien inventé. Il n'a fait que constater les lois de la nature, partout les mêmes. Partout la terre négligée par l'homme devient malade, et en communiquant ses maladies aux végétaux et aux animaux, elle les communique en même temps aux hommes et se venge de ses droits violés, méconnus. Ces maladies de la terre, comme celles du corps humain, produisent, par des créations spontanées, des insectes dévorants et malfaisants de tout genre et de toute forme. La vermine d'un corps malpropre ou mal soigné prend la taille proportionnée à ce corps, et toute maladie est

un insecte, une vermine qui se meut et ronge le corps d'où il sort. La vermine de la terre prend la dimension de cet immense corps et sort d'elle, comme le poux sort d'un corps humain malpropre, ou la punaise d'une maison insalubre, et cette vermine terrestre s'appelle : serpents, tigres, chacals, hyènes ; et dans les eaux corrompues : crocodiles et requins.

Le désert lui-même est sorti des manquements des devoirs humains envers la mer et la terre. Ces fléaux qu'on appelle sauterelles, grenouilles, rats et souris, sont tous des créations spontanées jaillies des crimes, des vices et des défaillances des hommes, qui au lieu de vivre ensemble en paix et de cultiver partout la terre et les mers selon la loi de la nature, qui leur donneraient six fois plus qu'il n'en faudrait pour vivre et bien vivre, préfèrent s'entre-tuer sans travailler pour s'emparer des quelques fruits que la terre produit spontanément, et pour se subjuguier mutuellement, afin que les uns vivent sans travailler et que les autres travaillent sans avoir de quoi vivre, ce qui au fond est l'état social de tous les pays athées, idolâtres, esraïques, chrétiens, musulmans et chinois, en un mot de tous les pays qui n'ont pas reconnu et introduit la loi de Moïse et de son Yéhovah pour loi sociale et fondamentale.

Il y a plus ! Si les hommes vivaient strictement selon cette loi, ils domineraient même les éléments, car l'homme est le roi de la terre, de tout ce qui y est, même des planètes. Il est le plus fort de tous les êtres créés. Seul, il est créé à l'image de Dieu ! Ce n'est pas par pure fantaisie, ou par une figure poétique, que la Bible attribue le déluge aux crimes et aux vices des hommes, ayant corrompu la voie de la nature. Dieu n'a créé aucun mal. Le mal est une création forcée et spontanée des prévarications de l'homme envers tous les êtres plus faibles que lui. Les hommes ont beau inventer des dieux et des vice-dieux, pour leur pardonner leurs crimes et leurs défaillances, Yéhovah, qui seul gouverne le monde, n'a jamais pardonné un crime irréparable, et

les maux que ce crime créa par le Temps ne furent jamais annihilés par un miracle. Et c'est pourquoi les hommes sont si malheureux, toujours à l'état de guerre les uns contre les autres, d'abord de nation à nation, puis de citoyen à citoyen. La guerre n'est pas une création divine, elle est une maladie morale, un fléau spontané et inévitable, sortant partout des crimes, des vices et des prévarications des hommes. Elle ne sera jamais abolie, pas plus que les autres maladies dont Moïse a menacé les nations, aussi longtemps qu'il y aura des vicieux et des criminels, érigeant leurs crimes et leurs vices en principes sociaux et politiques; aussi longtemps que la société, manquant à ses devoirs, ne saura pas les punir et les retrancher de son sein, afin d'éviter la Justice absolue qui, par le Temps, couve ces maux, les centuple et les lance sur les peuples jusqu'aux quatrièmes générations, et par la loi de la solidarité sur les nations les plus éloignées, sur le genre humain tout entier.

XII

Ce que nous venons d'exposer de la loi réelle de Moïse suffit pour résoudre la question qui paraît insoluble à tous les penseurs de toutes les religions existantes, toutes emboîtant les pas des uns des autres, dans l'ornière du fanatisme ou de l'athéisme; question que nous avons exposée dans les premiers chapitres de ce catéchisme sur le Juste malheureux et l'homme injuste heureux.

Selon Moïse, Yéhovah n'a créé aucun mal; il n'a ni sous-dieux, ni démon du mal sous ses ordres. Le mal est une création forcée et spontanée de l'abus de la liberté d'option de l'homme, optant pour l'injustice, le vice et le crime, au lieu de vivre pour le devoir, la vertu et la justice.

Or, toujours selon Moïse, toute vertu, imitant le Créateur, consiste dans le dévouement d'une force pour une faiblesse, et tout vice est l'exploitation d'une faiblesse par une force. La justice n'a pas d'autre but que d'empêcher les forts d'exploiter les faibles, d'une part, et d'autre part, d'obliger ces mêmes forts, par la loi sociale, de vivre et de travailler pour les faibles, afin que ces derniers, par leurs droits acquis, puissent, à leur tour, accomplir leurs devoirs et contribuer au bonheur des forts. L'homme ne peut donc être appelé juste, à moins qu'il ne voue ses forces à des êtres plus faibles que lui, volontairement par vertu, par le désir et l'ambition de ressembler

à son Créateur et de devenir parfait et saint comme lui. Son plus grand bonheur consiste donc dans l'accomplissement de cette vertu, de cette justice volontaire.

Or, comme, selon la loi de Moïse, Yéhovah, loin de récompenser ou de punir directement par un acte miraculeux, ou par une intervention surnaturelle, la vertu ou le vice, laisse au Temps seul le pouvoir de tirer les effets bons ou mauvais, des actions humaines, justes ou injustes, l'homme juste se soumet avec joie à cette loi immuable et inviolable. Outre qu'il ne serait plus juste, s'il était récompensé immédiatement après l'accomplissement d'un devoir; outre que la récompense immédiate d'une vertu, ou le châtimement suivant de près la perpétration d'un crime, détruiraient la liberté de l'homme, qui est un don divin et privilégié de l'homme, il n'a qu'à attendre et qu'à se confier à la loi de Dieu, qui, par le Temps, récompense les actes de vertu jusqu'à la millièrne génération, et punit les actions vicieuses et criminelles, à défaut de justice humaine, jusqu'à la quatrième génération. Ce que David a déjà constaté en disant de l'homme méchant que, tout brillant de prospérité le matin, il disparaît le soir dans le néant, disant encore du Juste : « Je n'ai jamais vu le Juste abandonné et ses enfants mendiant du pain ! » Ce qu'a mieux encore constaté le prophète Habakuk, chap. II, v 4, en disant : « Le Juste vit heureux par sa justice même ! » Et de fait, il n'y a pas de récompense terrestre qui puisse égaler le bonheur divin d'un Juste dans l'accomplissement de ses vertus ! Le reste pour lui n'est qu'un faible surcroît de bonheur, auquel il renonce avec félicité et béatitude.

J'ai déjà exposé ces vérités, mais on ne peut jamais assez les répéter.

XIII

L'erreur a sa logique forcée comme la vérité ! Les hommes, croyant le mal nécessaire dans la vie et le prenant pour une création de Dieu, soit par le même Dieu ayant créé le bien, soit par un Dieu particulier, au lieu de le considérer comme un effet résultant des vices et des crimes humains, le voyant d'abord répandu dans toute la nature comme une force invincible, ont fini par nier tout principe de justice, et ne l'ont point admis dans la société comme loi fondamentale, l'admettant tout au plus comme idéal accessible et atteignable dans un autre monde. Tout mal, en effet, est représenté par une force. La force de la force sans justice ou, comme disent les Allemands, le droit du poignet, *Faustrecht*. Dès que l'on admet le mal comme force autonome, au-dessus du pouvoir de l'homme et non dominé et anéantissable pour la justice, la vie entière n'est plus qu'un combat contre le faible, dans lequel le faible doit disparaître au profit du fort. De vertu, il ne peut en être question. La victime est une faiblesse dévorée par le vice fort et vainqueur. C'est une loi de la nature inéluctable, comme ils ont l'habitude de dire dans leur jargon d'athées et de sophistes. La force est égale, sinon supérieure au droit. Bien plus, elle est le droit lui-même ! La nature le veut ainsi, puisque partout le fort dévore le faible ! Fausseté évidente ! Aucun animal bienfaisant ne dévore son semblable, et si l'ivraie aspire et accapare les suc destinés aux fruits et aux fleurs, c'est que le sol a été mal préparé

et mal cultivé par l'homme. L'ivraie n'est qu'un mal-effet, résultant de la défaillance-cause de l'homme, ayant manqué à ses devoirs. Le mot *Devoir* est complètement inconnu ou nié par les hommes, admettant le mal comme une entité divine et naturelle. Ils ne connaissent que le mot *Droit*. Encore, le droit pour eux est-il synonyme de la force victorieuse qui se transforme en droit. De là, la logique a voulu que dans les sociétés, prenant le mal pour une création divine et les forces inférieures n'existant que pour être dévorées par les forces supérieures, au moins pour leur être subordonnées, qu'il ne pût jamais y être question ni d'égalité, ni de liberté, ni de solidarité, à plus forte raison d'un devoir quelconque des forts envers les faibles ! Et du moment qu'il n'existe pas de devoir du fort envers le faible, le faible n'a réellement aucun droit. Le droit n'existe plus que pour le fort, le faible étant destiné à être dévoré ou subjugué par lui. Érigeant sa force en principe abstrait, car l'homme principie l'erreur comme la vérité, le fort se dit, cette force que la nature ou le hasard m'a donnée est mon droit. Je ne dois rien au faible. La nature l'a créé exclusivement pour moi, pour mon plaisir et ma jouissance et pour fortifier mon pouvoir. Je puis le détruire à ma volonté, et si je lui laisse la vie, en me servant de lui comme un auxiliaire de mon pouvoir, il me doit de la reconnaissance, car il n'a été créé que pour moi. La force que le Créateur m'a donnée ne consiste que dans l'appropriation des faiblesses du faible. Je ne suis réellement fort qu'à ce titre ! N'a-t-il pas créé dans toute la nature le faible pour le fort ? Les animaux ne dévorent-ils pas les fruits et les herbes, moins forts qu'eux ? Les hommes ne mangent-ils pas les animaux, qui se laissent tuer par eux ? Les fauves ne dévorent-ils pas les agneaux et les chevreaux, et s'ils sont les plus forts, même l'homme ? Il en est de même des humains ! D'abord la nature ayant créé la femme plus faible que l'homme, il ne l'a créée que pour son plaisir, ses voluptés et ses jouissances. Il peut en disposer selon son bon plaisir. Ainsi des hommes plus faibles, voire des nations plus

faibles, qui doivent être tributaires des peuples plus forts, soit par leur qualités, soit par leurs quantités. Quant à l'harmonie de la société, elle ne saurait être rétablie qu'à l'instar de celle de la nature, c'est-à-dire quand les forces plus faibles domptées restent tranquilles et se résignent à n'exister que par la volonté et pour le bon plaisir des forces fortes, en d'autres termes avec le despotisme tyrannique, soit d'un seul fort, soit de plusieurs forces réunies, et l'esclavage le plus résigné des forces faibles, créées et mises au monde pour les forces fortes. Voilà, en quelques lignes, le tableau de toutes les sociétés idolâtres ou athées de l'antiquité et des temps modernes, y compris le judaïsme d'Esra, le christianisme dogmatique, partout où l'on a admis comme une loi que le mal dans la nature, loin d'être un effet produit par les vices des hommes, loin d'être une création spontanée de l'option libre de l'homme pour le vice ou le crime, est une création directe de Dieu ou d'un demi-dieu.

XIV

Moïse a déraciné toutes ces erreurs avec son Yéhovah. Selon lui, le Créateur est identique avec la Justice absolue. Dans sa langue, les mots *Loi et Justice* sont synonymes. Toutes deux s'appellent *Mischpat*. Yéhovah, c'est la justice. rien que la justice. Il répète cela plus de dix fois. Tous les mondes avec ce qu'ils contiennent sont ses créatures et n'existent qu'en vertu de sa justice. Il n'y a point de force à côté de lui. Toute force de la nature sortie de la sienne est forcément inférieure, composée et mortelle. Or, à quoi sert la justice, si ce n'est pour protéger les faibles contre les forts ! Elle n'a point d'autre but. Le mot justice même exclut le sacrifice du faible au fort. Dès que le faible est victime d'un fort, dès qu'une force inférieure est dévorée par une force supérieure, il n'y a plus de justice. Le mot justice, d'ailleurs, n'aurait pu être prononcé ni articulé, si elle n'existait pas, si elle ne protégeait pas et au besoin si elle ne vengeait pas le faible sacrifié injustement au fort ! La justice, du reste, existe dans la nature même. Si elle n'existait pas dans la créature, elle n'existerait pas non plus dans le Créateur, car c'est précisément dans la parcelle spirituelle, articulant le mot justice, que Dieu, la Justice absolue, se manifeste dans l'être créé. Dans les êtres sans liberté, la justice est évidente, flagrante, visible à l'œil nu. Seulement dans ces êtres élémentaires elle s'appelle *Justesse*, car le mot *Justice* même veut dire : rendre droit ce qui est courbé, redresser

les torts faits par une force brutale. Le mot *Droit* a la même signification. Dans la société d'intérêts, cette justice s'efforce à effacer les torts faits au faible par la violence de la force ou les contorsions de la ruse. Et tout être créé, d'instinct, a la conscience de la justice, car la conscience, elle-même, est la partie divine dans chaque être.

Les planètes qui n'ont pas la liberté de se mouvoir, en dehors d'une loi stricte, en laquelle le Créateur les a confinées, n'existent que parce que les planètes fortes donnent leur chaleur et leur lumière aux planètes faibles en gravitant, à un cheveu près, pour donner leurs forces aux faibles, afin que celles-ci puissent les leur rendre au double. L'harmonie de l'univers ne saurait exister un jour, si le soleil, la planète la plus forte, exploitait les forces des planètes faibles, au lieu de leur en prêter pour assurer leur vie et leur existence. La mer, qui est bien plus forte que la terre, sans laquelle la terre ne serait qu'un immense désert, se tient dans les limites naturelles à donner ses forces sans jamais en abuser, sans noyer la terre avec tout ce qui est dessus et dedans, tout en recevant le double de sa force par cette terre même, qui lui amène tous ses fleuves, pour la nourrir de leurs eaux. C'est ce qu'a constaté Elihu dans le livre de Job, dans son dernier chapitre, en énumérant les merveilles des planètes et des éléments, qui, tous sans liberté et sans volonté, donnent leurs forces aux faibles et les soutiennent au lieu de les dévorer. Le même poète fait ressortir la même vertu en parlant des animaux bienfaisants, qui, déjà, ont une certaine volonté, mais qui n'ont pas la liberté octroyée par le Créateur à l'homme seul. L'animal bienfaisant créé par le Créateur, loin de dévorer son semblable, vit paisiblement à côté de lui, souffre avec lui et ne vit que pour donner ses forces d'un côté à des êtres plus faibles que lui, tels que les végétaux, qui n'existeraient pas sans lui, et, d'autre part, à rendre au centuple les forces que l'homme, plus fort que lui, lui voue par devoir.

Mais pour le cas où l'homme manque à ce devoir du fort contre le faible, la justice, cette fois vengeresse, éclate

aux yeux de tout le monde. L'animal, victime de la force abusive de l'homme, devient malade, et ses maladies frappent l'homme supérieur aussi bien que les existences inférieures. Dieu lui-même, selon Moïse, n'existe avec toute sa force supérieure que pour le bien de ses créatures plus faibles, en départissant à chacune d'elles une parcelle de sa force. A l'homme, son chef-d'œuvre, son égal, il a octroyé la liberté, ou de vouer ses forces aux êtres plus faibles que lui, ou d'en abuser et d'exploiter les plus faibles en violant l'idée de la justice. Dans le premier cas, le Créateur a mis le bonheur, par le bien, dans les mains de l'homme; pour le second cas, l'homme, en créant le mal — (et tout mal est un abus de force envers la faiblesse) — se crée lui-même des malheurs, malheurs qui sont les résultats de cet abus de force. Au bout de quelque temps, les douleurs et les souffrances des victimes atteignent leurs bourreaux et leur font partager le même sort, jusqu'à ceux qui ne se sont pas opposés à ces abus par toutes leurs forces. Contre cet abus de la force, le Créateur a donné à n'importe quel homme le pouvoir d'y résister, au moins de ne pas en être complice; pouvoir qu'il a refusé à toute autre créature et qui représente à lui seul la grandeur divine de l'homme. L'homme, en effet, est le seul être qui a conscience de la mort. Non seulement il sait qu'il mourra, mais, maître de sa vie, il peut la sacrifier au devoir.

L'animal le meilleur ne peut pas refuser sa collaboration à un vice ou à un crime; mais l'homme, si faible qu'il soit, peut refuser sa coopération à un vice ou à un crime. Nul pouvoir ne saurait le forcer d'être vicieux ou criminel, car il peut mourir et se soustraire, par la mort, à toute tyrannie, à tout vice. Il peut mourir grand, vertueux, saint comme Dieu. Il est plus probable encore que si l'animal savait qu'il mourrait, il ne se soumettrait pas aux travaux et aux peines que son tyran lui impose au-dessus de ses forces, il se tuerait plutôt. Mais l'homme peut dire à la force qui veut abuser de lui, *jusqu'ici et pas plus loin!* car il peut se tuer! La mort, loin donc d'être

un mal, est le plus grand bienfait du Créateur. Elle est le cachet divin de l'homme. Elle est la garantie divine de sa liberté et la sauvegarde de sa vertu, qui n'est autre que le dévouement d'une force à une faiblesse, par conséquent une action divine, car Dieu n'existe que pour vouer sa force créatrice à ses créatures. Être vertueux, c'est, comme dit Moïse, être saint comme Yéhovah, car Yéhovah est saint ! c'est-à-dire toute vertu, tout dévouement et toute justice !

XV

Aussi Moïse, en vertu de cette vérité fondamentale, n'a-t-il jamais énoncé un droit, tout au plus une récompense. IL N'ÉNONCE QUE DES DEVOIRS ! Il est le premier et le seul législateur qui n'impose que des devoirs aux forts, car ce n'est que par les devoirs accomplis des forts que les droits des faibles sont garantis ! Et de fait il n'y a pas d'autres droits pour les faibles que les fruits des devoirs accomplis des forts. Tout autre droit, fût-il cent fois garanti par des lois gravées sur des tables d'airain, ou écrites en lettres de feu sur des parchemins, est vain et fugace, car il est contre la loi de la nature et de Dieu. Qu'est-ce que le devoir ? Une force que le fort doit au faible. Comment s'accomplit-il ? Il s'accomplit, soit volontairement par un homme, suivant spontanément la loi de Dieu (en ce cas ce devoir s'appelle vertu, mot qui veut dire force d'âme), soit par la justice sociale, qui impose ce dévouement au fort par la force collective qu'elle possède, au nom de la justice humaine, imitant la justice de Dieu, car toute justice humaine est une émanation de la justice divine.

En vertu de ce principe fondamental, Moïse, toujours le premier et le seul parmi tous les législateurs, a énuméré les faibles pour lesquels les forts doivent employer leurs forces, soit volontairement par amour et respect de Yéhovah, soit obligatoirement forcés par la justice instituée en son nom.

Il commence par la prescription des devoirs de l'homme envers la terre et les minéraux. C'est le seul législateur qui articule les droits de la terre jaillissant des devoirs de l'homme. C'est logique. Il est le seul qui fasse sortir toutes les forces de la nature de l'unique force du Créateur, et qui, par ce principe même, établisse l'égalité et par conséquent la solidarité de toutes les existences, depuis le grain de sable jusqu'à la planète. Et comme, selon lui, les forts créés après les faibles ne furent créés que pour eux, il s'ensuit que l'homme créé le dernier, étant le plus fort, doit ses travaux et ses soins à tous les êtres plus faibles que lui, à commencer par la terre.

Quels sont les devoirs de l'homme envers la terre et les plantes qu'elle produit ?

Il doit la cultiver selon ses éléments et sa nature. Il ne doit pas la surmener et lui demander plus de fruits qu'elle ne peut produire. Pour ce, Moïse a ordonné par une loi de laisser la terre se reposer tous les sept ans, les fruits qu'elle produit spontanément appartenant à d'autres êtres faibles, aux pauvres.

Il a, en outre, ordonné de ne point fatiguer la terre en mêlant plusieurs semis de différents genres dans le même champ, dont les uns deviennent les parasites des autres et se détruisent mutuellement. Ainsi que cela se fait dans les champs et les vignes des peuples idolâtres, qui plantent du maïs et des betteraves au milieu des vignes, et des choux au milieu des pommes de terre. Selon Moïse, il ne doit point y avoir de mélange d'ensemencements dans la terre, et la terre, qu'il considère comme un être vivant, doit se reposer tous les sept ans, repos qui est son sabath, comme le repos de tous les sept jours est le sabath des hommes.

Moïse aussi, le seul et le premier des législateurs, a fait des lois en faveur des arbres. Il défend aux israélites de couper un arbre fruitier, même dans le pays ennemi. Certains arbres ne portant pas de fruit, en effet, poussent d'eux seuls dans des terres non cultivées. Ce sont des arbres de mal, des épines, des lianes, des chardons. Les

arbres utiles à l'homme, même ceux ne portant pas de fruit, ne poussent qu'après les avoir plantés et conservés avec bien des soins.

Que si l'homme manque à ses devoirs envers la terre, celle-ci, au bout de quelques années, au nom de la justice absolue du Créateur, se venge d'une manière flagrante.

Toute terre non cultivée s'ensauvage, tombe malade, comme un être humain non soigné selon sa nature. Et comme toute maladie, sans exception, se manifeste par des microbes rongeurs, la terre malade produit des poux et des insectes, selon sa force et sa dimension, et cette vermine, pour elle, sous différentes formes, comme celle de l'homme sale, malpropre et mal nourri, s'appelle lions, chacals, tigres, serpents, sauterelles, crapauds, moustiques, frelons, hiboux, vautours, etc., etc. Au bout de quelques années, tous ces microbes monstrueux se dévorent entre eux sur une terre stérile, et leurs cadavres engendrent des maladies qui enlèvent les animaux bienfaisants et les humains par milliers et par millions. Et c'est là le mal de la nature dont Moïse menace son peuple récalcitrant et prévaricateur, mal qui n'est autre qu'une exécution de la justice de Dieu contre les créatures fortes, ayant manqué à leurs devoirs envers les créatures plus faibles qu'elles.

C'est précisément parce que le mal est exclusivement la création de la liberté de l'homme que seul il est contagieux. Le bien ne l'est pas. Il est tel que Dieu l'a créé au commencement. Le mal évolue et se transforme, le bien jamais. Le mal seul aussi est héréditaire : une seule brebis galeuse infecte un troupeau entier, mais un troupeau d'agneaux sains ne guériront pas une seule brebis malade. De là vient que nul être de bien n'a pu se créer par transformation. Jamais d'un singe ne saurait sortir un homme, car jamais force inférieure ne saurait produire une force supérieure, puisque nulle force, en vertu d'une loi absolue, *ne peut produire une autre force égale à elle*. La terre elle-même, le soleil, si puissant qu'il soit, n'ayant

pas la liberté de mouvement et de volonté, ne saurait créer un homme libre.

Ces quelques lignes suffisent pour réfuter à fond tous les évolutionnistes, darwinistes, positivistes et matérialistes, qui font sortir l'homme d'une force inférieure à lui. La terre ne saurait même pas produire un animal bien-faisant. Mais le mal, création spontanée des vices et des crimes de l'homme, évolue, se transforme, pullule, prend mille formes, et, s'il n'est pas arrêté par la justice de l'homme, il dévore des générations, des nations et des hémisphères jusqu'à complète extinction par l'expiation.

Mais si le mal est héréditaire, le vice qui le crée ne l'est pas.

L'homme reste toujours libre. Le mal, créé par les vices des hommes, s'il n'est puni, retranché par la justice humaine, dévore des générations; mais le vice, n'étant pas héréditaire, l'homme a toujours la liberté de l'arrêter, non sans en avoir subi l'expiation. Bien entendu quand il s'agit d'un crime irréparable. Tout mal réparable peut être arrêté et déraciné. Selon Moïse, quand le voleur a payé sa dette et son amende au volé, il rentre dans tous ses droits; mais un crime irréparable, tel qu'un meurtre avec préméditation, constaté par deux témoins, ne saurait être pardonné par aucune vertu. Il faut que l'assassin meure ! Il vivrait cent ans, il ne pourrait pas racheter son crime, car ce crime, non vengé par la justice humaine, se venge quadruplement par le Temps, qui est le justicier de la justice divine, et, au lieu d'un seul individu, le criminel, cette vengeance, multipliée par le Temps, frappe des générations entières. Car tout l'univers ne repose que sur la justice, et sans cette justice il n'y aurait pas un seul homme sur la terre qui ferait ses devoirs, et la chair corrompant sa voie, les éléments mêmes se perturberaient, et le monde s'écroulerait avec tout ce qui est dessus !

Après la terre et les végétaux, Moïse énonce les devoirs de l'homme envers les animaux bienfaisants plus faibles que lui.

Il est à remarquer que Moïse, ainsi que les prophètes

mosaïstes, n'était pas pour les sacrifices des bêtes à Dieu.

Après la sortie miraculeuse d'Égypte, il n'a point offert un holocauste de reconnaissance à Yéhovah, fait que Jérémie répète plusieurs fois, et ce fut Yéthro, son beau-père, qui a offert des sacrifices de reconnaissance au Dieu sauveur des Israélites. Pour les principes, Moïse posa un idéal pour l'éternité, idéal qui dépasse en hauteur et en clarté tous les génies de l'humanité. Mais quand il s'agissait des lois locales et réelles attachées au sol et à l'époque, Moïse a été forcé de faire des concessions dont quelques-unes sont contraires à son principe, tout en les mitigeant et en les adaptant autant que possible à ses idées préconçues.

Ainsi, abolir les sacrifices du temps de Moïse, autant vouloir, aujourd'hui, abolir les prières dans les églises, dans les mosquées et dans les synagogues ! Et pourtant ces prières seront tôt ou tard abolies ! Moïse, lui-même, en a donné un modèle en trois lignes, qui n'est qu'une bénédiction, qui déjà dans son temps fut un acte d'abolition des prières sacerdotales.

Voici la formule de la bénédiction de Moïse :

« Que Yéhovah te bénisse et te garde !

« Que Yéhovah fasse rayonner sa face vers toi et qu'il te soit gracieux ?

« Que Yéhovah tourne sa face vers toi et te donne la paix ! »

Moïse a défendu d'abattre des bêtes en dehors du Temple, ce qui, d'une part, limitait l'usage de la viande, et, d'autre part, empêchait la cruauté des hommes envers les animaux.

Nul Israélite n'avait le droit d'abattre un animal, excepté dans le Temple, et là les Lévités seuls les abattaient selon les règles, diminuant la douleur des malheureuses bêtes sacrifiées, et en prélevant une part, les Lévités ne pouvant avoir une propriété.

Il est de fait qu'avant le déluge les hommes n'avaient pas le droit de tuer un animal bienfaisant. Dieu, dans les premiers chapitres de la Genèse, ne mit au pouvoir de

l'homme que les fruits et les herbes de la terre. Et ce fut Noé qui, le premier, sacrifia une bête pour la manger. La Bible dit à ce sujet qu'il ne sacrifiait que des animaux *purs*, indiquant par là que l'animal malfaisant, n'étant pas une créature de Dieu, ne saurait lui être agréable.

Tous les prophètes mosaïstes, d'ailleurs, du premier Temple ont fulminé contre les sacrifices des animaux. C'est Esra qui les a rétablis, et avec tout un code lévitique et un grand prêtre, contrairement à la loi de Moïse.

Moïse a défendu de châtrer un animal, défense qui n'exista chez aucun peuple de l'antiquité et que les chrétiens n'ont jamais observée.

Il défend au propriétaire de l'animal de le museler pendant qu'il travaille à battre le blé de ses sabots, ainsi que pendant tous les autres travaux de moissons et de cueillettes.

Il défend d'atteler un animal moins fort avec un animal plus fort, comme l'âne et le bœuf, car en ce cas l'animal faible est surmené par l'animal fort.

Il défend de tuer la mère le même jour que son petit, ni de cuire un chevreau ou un veau dans le lait de sa mère.

L'aîné mâle des animaux était consacré à Dieu et racheté par le propriétaire pour une somme fixe.

Il défend de prendre la mère des oiseaux avec ses petits. Il a fait tout un code pour des animaux blessés ou blessants, et condamne à mort tout animal, comme le bœuf ou le cheval, coutumier du fait de tuer soit un animal, soit un homme. Moïse le premier aussi fait parler les bêtes dans des fables : l'âne de Balaam a plus d'esprit et de bonté que son maître et lui fait des reproches qu'un envoyé du ciel justifie.

Il sépare par des signes naturels l'animal, le poisson et l'oiseau purs de leurs congénères impurs, et défend au peuple d'Israël de faire leur nourriture de ces derniers, car tout animal impur est malfaisant et une création spontanée du mal. Il s'est rarement trompé dans cette

classification hygiénique, merveilleuse pour son temps. Moïse fut le premier naturaliste et médecin de l'antiquité. Sa science médicale, aussi simple que naturelle, est de premier ordre, et ses remèdes contre la peste, la lèpre et les maladies sexuelles sont encore aujourd'hui les meilleurs, après trois mille années d'expérience.

Un de ses remèdes les plus efficaces et les plus habituels, aussi préservatif que réactif, est, selon lui, l'hygiène de la propreté par des ablutions et des bains de source vive. Il fait détruire à fond toute maison, tout ustensile tout effet contaminé par la peste et la lèpre. Il descend à des détails merveilleux à ce sujet.

Il met la peine de mort sur tout accouplement monstrueux entre l'homme et la bête, à la bête aussi bien qu'à l'homme. Par la défense de boire ni de manger le sang d'un animal, il sauvegarde la santé du peuple, dont neuf dixièmes de maladies viennent de ce sang malade et microbé. En même temps il diminue les douleurs de la bête, tuée par un seul coup de glaive qui soumet la bête à beaucoup moins de souffrances que par tous les autres modes d'abattoir.

Il est prouvé que le verbe *Schochat*, dont il se sert pour tuer une bête, n'est employé que pour exprimer la mort avec un glaive, tranchant en même temps le larynx et le pharynx, qui était en effet la coutume des Lévites pour tuer les sacrifices offerts au temple, coutume observée par les Israélites depuis des milliers d'années.

Aucun législateur de l'antiquité n'a prescrit des devoirs envers les animaux auxquels ils déniaient une âme, comme plus tard le philosophe Descartes. Dans l'Évangile, il n'y a pas un indice, pas un mot en faveur des animaux. Cela est logique. Pour les païens comme pour les chrétiens, il y a un dieu pour le mal, et les créatures sont les unes créées par un dieu d'amour et les autres par un dieu de haine. Il n'y a point d'égalité pour ces créatures, encore moins de solidarité. Les faibles sont dévorés par les forts. Cela s'appelle *le combat pour la vie*, et tant pis pour eux.

La charité soi-disant chrétienne qu'elle a héritée des

Juifs ne s'étend point sur les animaux, encore moins sur les végétaux. Heureusement que cette solidarité et cette égalité, inscrites dans le livre de la nature et se moquant de tous les dogmes blasphémateurs, s'établissent par la vengeance justicière, que ces végétaux et ces animaux prenaient, de temps à autre, sur leurs maîtres prévaricateurs, en leur communiquant leurs maladies épidémiques mortelles; maladies qui elles-mêmes sont les résultats de ces mêmes prévarications. Les lois de Moïse ne sont pas seulement inscrites dans la *Pentateuque*, elles sont gravées, depuis la création du monde, dans le livre de la nature et dans les fastes historiques de toutes les nations!

XVI

A plus forte raison Moïse, au nom de Yéhovah, ordonne aux hommes forts de faire leurs devoirs envers leurs frères faibles.

Nous ne nous appesantirons pas sur ses principes de morale fraternelle, qui ne furent jamais atteints ni dépassés par aucun législateur, par aucune religion. En vertu de son principe d'égalité entre tous les humains, tous les hommes sont frères, et Moïse le premier a pu articuler ce principe de moralité absolue : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même!* » « Tu ne haïras pas ton frère en ton cœur. » « Tu relèveras l'animal tombé de ton ennemi. » — Nous citerons plus tard tous ces préceptes. — Ces conseils de moralité que l'on trouve chez tous les peuples ne suffisent pas pour établir une société de vertu et de justice, qui seule approche de la justice de Dieu et fait du peuple un peuple saint et heureux, car pour Moïse la sainteté de l'âme n'a pour but que le bonheur et la félicité du corps. Tenons-nous à ses lois formelles qui, au nom de la force au service exclusif de la Justice, doivent produire ce bienheureux état social.

Les faibles dans la société humaine, pour Moïse, ce sont les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes, les veuves non remariées avec leurs orphelins, puis l'étranger cherchant un asile, surtout l'esclave en fuite et enfin les pauvres.

Moïse énonce l'espoir que, par la stricte observation des

lois de Yéhovah, le paupérisme disparaîtra du pays. En effet, ses lois sociales sont toutes dirigées vers ce but. En attendant, nul législateur n'a pris autant de soins que Moïse pour soulager la misère des faibles et des pauvres.

Il ordonne d'abord que tout propriétaire laisse un coin de son champ et de sa vigne aux pauvres. Le Talmud fixe la mesure de ce coin assez considérable.

Il défend au propriétaire de glaner. La glane appartient de droit au pauvre. Il ordonne que tout champ, toute vigne, tout arbre doit rester en friche tous les sept ans. Tous les fruits que la terre et les arbres produisaient pendant cette année appartenaient de droit aux pauvres, qui probablement avaient une espèce de syndicat pour se les partager.

Tout Israélite payait un sicle d'impôt, sans différence de fortune et d'âge. Par cet impôt égalitaire, Moïse voulait établir l'égalité de tous les citoyens devant la loi, l'effacement et l'annihilation de toutes les castes, de toutes les classes, l'impossibilité d'une noblesse de naissance et de fortune, enfin, l'accession de tous les citoyens aux fonctions publiques. Moïse n'admet d'autre noblesse que celle de la vertu et de la justice, selon la vertu et la justice de Yéhovah. Josué et Kaleb furent deux élus parmi les élus, ainsi que Pinhas, le petit-fils d'Aron, à cause de sa grande valeur civique et militaire, mais ils n'avaient pas de privilèges.

En dehors de cet impôt égalitaire, Moïse frappait les revenus de tout Israélite d'un dixième. Ce dixième de tous les produits de la terre, la seule fortune des Israélites de ce temps, appartenait de droit aux pauvres, à tous les faibles de la société, et une part échéait aux Lévitites, qui étaient les instituteurs du peuple et les gardiens du Temple, et qui ne pouvaient pas avoir de propriété. Il n'y avait pas d'autre impôt dans la législation idéale de Moïse. Aujourd'hui ce dixième ne suffirait plus pour aucune nation, s'il n'y avait pas d'autre impôt. Mais quoi! Selon la loi de Moïse, l'État n'a pas d'autre devoir que d'exercer la Justice, d'après la loi de Yéhovah, et la Justice n'a pas d'autre

devoir que de protéger le faible contre le fort, afin d'éviter la justice absolue du Créateur, qui s'exerce inéluctablement au bout d'un certain nombre d'années, et qui s'étend par le Temps et l'Espace sur quatre générations; justice sans laquelle aucune société humaine ne saurait exister, car tous les éléments, toutes les planètes n'existent qu'en vertu de cette *Justice* ou de cette *Justesse*. Et la Justice encore aujourd'hui n'a point d'autre but. Or, dans toute société, le riche est un fort contre le pauvre, qui est un faible. La justice doit donc protéger tout d'abord le pauvre contre les abus du riche; mais d'autre part, comme il y a plus de pauvres que de riches, la justice doit protéger la propriété contre les voleurs, la qualité contre la quantité. Il est donc de toute justice que la propriété elle-même fasse les frais de cette protection, qui deviendrait nulle, si les droits des pauvres n'étaient pas garantis!

En prescrivant les devoirs aux forts contre les faibles, Moïse non seulement a protégé l'existence des faibles, mais par l'accomplissement de ces devoirs, d'où jaillissent les droits, les faibles contribuent eux-mêmes au bonheur et à la sécurité des forts, absolument comme dans la nature elle-même, où les faibles, loin d'être dévorés par les forts, contribuent par leurs fonctions à l'existence et à la durée des forts.

Moïse n'était pas communiste comme Jésus. Il consacre la propriété; mais n'ayant en vue que l'établissement d'un peuple exclusivement agricole, pour empêcher d'un côté l'appauvrissement de certaines familles, et d'autre part l'enrichissement d'autres familles aux dépens des premières, il a établi le *Jubilé*. En vertu de cette loi, aucune propriété ne pouvait être aliénée que pour le laps de temps de quarante-neuf ans. A la cinquantième année, qu'on appelait *Jubilé*, parce qu'elle s'annonçait à sons de trompette, toute propriété rentrait au premier possesseur ou à ses héritiers. Et pour qu'aucun propriétaire ne pût vivre sans travailler en exploitant le travail d'un autre, Moïse a interdit tout intérêt d'argent d'un capital quelconque. On le voit, le but principal du Code mosaïque visait à l'extinction du paupé-

risme et à l'empêchement légal de n'importe quelle exploitation d'une force — (et le capital est une terrible force) — aux dépens d'une faiblesse.

Il dit, d'ailleurs, en toutes lettres (*Deuteronomie*, chapitre XV, § 4 : « Il n'y aura pas de pauvres parmi toi, si tu exécutes mes lois ! » Plus tard, quand le peuple juif a exporté le trop-plein de ses fruits et de son blé, la loi sur l'intérêt de l'argent a été changée et modifiée dans le *Pentateuque*, en ce sens qu'on permit de prêter à intérêts à des étrangers faisant le commerce avec les Israélites; mais la défense fut toujours maintenue pour les Israélites entre eux.

Inutile d'ajouter que Moïse a aboli d'une seule ligne tout esclavage, même pour l'étranger, car il accorde par trois fois les mêmes lois du pays à tout étranger. Toutes les lois du *Pentateuque* sur l'esclavage, trois fois changées et postérieures à Moïse, datent du temps de la monarchie juive, dont l'existence même est contraire aux principes fondamentaux de Moïse.

Moïse ne fait nulle part une distinction entre l'homme et la femme, sauf la différence du sexe. Pour écouter la lecture de ses lois il ordonne d'assembler hommes, femmes et enfants. Il ne pouvait pas abolir la polygamie, si invétérée dans son temps, mais il la limite grandement par les devoirs maritaux qu'il prescrit à l'homme pour chacune de ses femmes. Mais il ne tolère aucune prostitution, qu'il frappe sévèrement, et l'adultère est considéré par lui comme une prostitution.

XVII

Dans tout grand législateur il y a deux domaines bien distincts : la Loi et le Code. Les principes fondamentaux, qui sont toujours universels pour tous les temps et pour toutes les nations, attendu qu'ils sont arrachés au principe autonome créateur de toutes choses, s'appellent *la Loi* !

Le *Code*, c'est l'application des règles découlant de cette loi, à une nation, à un pays ou à un climat.

La *Loi* est divine, le *Code* est toujours humain, et tout ce qui est humain est fugace et faillible, parce qu'il est soumis au temps et à la glèbe. La loi de Moïse, en se codifiant, n'a pas échappé à cet inconvénient. Bien qu'il ait cherché à régler le plus strictement possible son Code humain sur la Loi divine, il n'a pu vaincre les obstacles que lui opposaient le temps, la configuration de son pays, la nature du climat et les préjugés non seulement nationaux, mais de tous les peuples qui l'environnaient. J'ai déjà cité les sacrifices et la polygamie, qui heurtent les principes de sa loi. Dans le courant de son histoire il y en a d'autres, mais qui ne furent que l'effet des circonstances de l'état de guerre, dans lequel il se trouvait avec les nations barbares qui l'entouraient et qu'il fallait vaincre à tout prix, voire même exterminer, au risque de ne pouvoir pas établir une seule vérité divine.

Voici maintenant le principe central social de la législa-

tion de Moïse, base fondamentale de tout son édifice social et universel.

On appelle en général la loi de Moïse une révélation. Comme elle diffère de tout au tout de toutes les législations de tous les peuples de son époque, les hommes ne pouvaient pas admettre que de si grandes vérités pussent sortir du cerveau d'un mortel, sans une intervention directe de la divinité. Mais Dieu n'a jamais parlé, ni ne parlera jamais à un mortel vivant, autrement que par le Génie qu'il lui octroie, ce que Moïse lui-même constate en toutes lettres, en disant, au nom de Yéhovah : « Nul humain ne peut me voir et vivre ! » (*Exode*, chap. XXXII, v. 20.) Et de fait, le principe fondamental de Moïse ne repose que sur une stricte observation de la loi de la nature, laquelle loi étant issue de celle du Créateur (une fois admis qu'il n'y a qu'une seule force créatrice), doit être identique par la partie spirituelle à celle qui l'a créée. Cette loi de la nature est double et se manifeste d'abord dans les éléments et dans les créatures sans liberté, puis dans l'histoire des humains libres, qui, partout et de tout temps, ne fut que la loi du Créateur en chair et en os, et qui partout et de tout temps a suivi la même loi que celle de son Créateur.

Toute la loi de Moïse est basée sur cette vérité, sur cette stricte observation de la loi de la nature et de l'histoire.

En vertu de cette vérité, Moïse a pu, à coup sûr, promettre à son peuple toutes les félicités sociales et terrestres, mais seulement en cas que son peuple obéirait à sa loi, laquelle consiste dans le devoir du fort envers le faible. En effet, la paix sociale ne s'établit, ne s'est jamais établie, ni ne s'établira jamais nulle part qu'à ces conditions. Savoir : que les meilleurs et les plus forts accomplissent leurs devoirs envers les faibles, devoirs que Moïse énumère en détail, les uns par vertu de sainteté pour imiter Yéhovah, les autres forcés par la justice sociale, afin que les faibles, à leur tour, réunissent toutes leurs forces fraternellement pour garantir les jouissances et les

félicités des forts. Moïse va aussi loin que de promettre qu'en ce cas les éléments illibres mêmes contribueront au bonheur de l'homme et que leurs forces mêmes resteront toujours bienfaisantes. Les animaux malfaisants disparaîtront, car l'homme cultivera partout la terre selon ses droits. S'il y a des peuples ennemis qui, dédaignant d'introduire chez eux ces lois, persévéreront dans l'idolâtrie, n'étant autre chose qu'une exploitation des faibles par les forts, ces ennemis seraient battus, fussent-ils mille contre un : battus par leurs propres vices et leurs propres crimes. Et l'histoire vient à l'appui de cette vérité par de grands exemples. Par contre, Moïse menace son peuple de tous les maux de la terre, de la guerre, de la peste, de la famine et de l'invasion des bêtes fauves, et même de la perturbation des éléments vengeurs, pour le cas où ce peuple violerait ces lois, au nom des errements de l'idolâtrie, errements contraires aux lois de la nature et de son Créateur.

Ces maux créés par les prévarications de l'homme ne pourront jamais être ni neutralisés ni annihilés par aucun pouvoir divin, ni par le pardon ni par aucun miracle.

Et ces menaces se sont accomplies à la lettre.

Moïse est très explicite à ce sujet. Il répète à plusieurs reprises que Yéhovah ne pardonne pas un crime irréparable; que le criminel impuni par la société, Yéhovah le retrouvera et le payera en face. Et il établit distinctement la différence entre la justice humaine et la justice divine. La justice humaine ne doit frapper que le criminel seul, le père ne doit pas pâtir pour le fils, ni le fils pour le père. Les fautes sont personnelles pour elle. Cette justice n'est instituée que pour éviter la justice divine immanquable et qui, elle, ne pouvant s'exécuter que par le Temps, frappe jusqu'à quatre générations et, en cas d'endurcissement, jusqu'à des nations entières et leurs voisins. D'ordinaire, le mal s'éteint par l'expiation de plusieurs générations, tandis que le bien fait sentir son effet jusqu'à la millième génération. Et l'histoire prouve encore cette vérité à chaque page, car une grande action de vertu, telle que celle de

Lucrèce ou de Jeanne d'Arc, étend ses bénédictions jusque sur nous, tandis que les grands crimes du passé, expiés par l'histoire, n'agissent plus sur nous.

Moïse répète par trois fois ces vérités, savoir : que Dieu ne pardonne jamais un crime irréparable, mais qu'il est longanime, c'est-à-dire qu'il ne frappe que par le Temps, laissant au criminel le temps de réparer son mal, s'il est réparable. Moïse n'admet pas qu'une vertu puisse effacer un vice. Chaque cause produira son effet. L'idée chrétienne que le sacrifice d'un homme, si grand qu'il soit, puisse racheter les crimes des humains, est contraire à la doctrine de Moïse. Nul effet, selon lui, ne peut être détaché de sa cause. La vertu trouvera sa récompense, mais ne couvrira jamais l'effet d'un vice. Pardonner, en hébreu, veut dire *Koper*, c'est-à-dire *couvrir*, mais Yéhovah ne pardonne pas. Il ne le peut ! Il n'existe que parce qu'il est la loi qui ne change et qui ne se viole jamais. L'expiation humaine par la justice est individuelle, tandis que l'expiation par la justice réparatrice divine est sociale et solidaire, s'étendant jusqu'à quatre générations. C'est une des lois fondamentales de Moïse, loi également identique avec la nature illibre et l'histoire libre, avec les éléments et l'homme.

Moïse est le premier prophète qui, en vertu de la loi immuable des causes et des effets, a pu prédire ses promesses de félicité et ses menaces de malheurs. Ces promesses et ces menaces ne sont possibles qu'avec le principe de Yéhovah, représentant la justice absolue, sans aucune intervention d'un pouvoir quelconque pour détacher un effet de sa cause par un pardon ou par un miracle. Tous les prophètes mosaïstes ont proclamé le même principe et ont pu, à coup sûr, annoncer de grandes calamités, menaçant les peuples qui violaient ces lois naturelles et divines, mais seulement par le Temps et l'Espace, juste assez de temps pour que les effets, bons ou mauvais, puissent jaillir de leurs causes, pour assurer la liberté de l'homme. Dès le second temple, après l'introduction de la loi d'Esra dans le Judaïsme, proclamant un Yehovah-homme, qui change

d'avis, qui viole ou suspend sa loi par le pardon ou par un miracle, qui change le bien en mal et le mal en bien, principes maintenus dans le christianisme, aucune prophétie n'était plus possible, mais ces erreurs n'ont pas empêché la justice de Yéhovah de fonctionner, sans laquelle le monde s'écroulerait. En vertu de cette justice, les Juifs esraïstes, les pharisiens et les chrétiens n'ont pas eu un jour de paix, ni une année de prospérité universelles. Toutes les plaies décrites par Moïse les ont accablés, tour à tour, et ce ne fut qu'avec le principe de Moïse, proclamé et adopté par la Révolution de 89, que l'Europe a joui de quelques années de paix et d'une prospérité qui n'a pas eu son égale dans l'histoire humaine. Hélas ! cela n'a duré qu'un instant, car qu'est-ce qu'une vingtaine ou une cinquantaine d'années dans l'histoire du monde. La France et l'Europe, étant retournées vers les anciens errements de matérialisme athée et d'idolâtrie catholique, tous deux sacrifiant les faibles aux forts, s'écrouleront avant peu dans une guerre universelle, suivie de tous les fléaux décrits par Moïse.

XVIII

Inutile de répéter que Moïse n'a pas proclamé ses lois pour les Israélites seuls. Je l'ai déjà dit, l'idée nationale, idée étroite et anticivilisatrice, était contraire à toute sa philosophie et à sa conception de Yéhovah. Étant le créateur unique de toutes les existences, tous les êtres créés, égaux devant lui, toutes les nations du monde entier, solidaires les unes des autres, devaient, selon Moïse, reconnaître la même loi et l'exécuter pour leur bonheur. « A moi est toute la terre ! » s'écrie le Yéhovah de Moïse ; et comme il met le bonheur et le malheur des humains en leurs propres mains, ils n'auraient qu'à suivre les mêmes lois pour obtenir les mêmes effets. Cela ressort déjà du principe universel de Moïse même. Mais cela ne lui suffit pas. A plusieurs reprises il dit à son peuple que Yéhovah ne l'a choisi ni pour ses vertus ni pour son grand nombre, mais uniquement pour s'en servir de modèle pour tous les peuples de la terre. Loin de considérer le peuple d'Israël comme un peuple élu et privilégié de Dieu, il lui répète cinq ou six fois que s'il n'exécute pas strictement ses lois, c'est-à-dire dès le moment qu'il cessera de servir de modèle, Yéhovah, sans faire une exception pour lui, le frappera sans miséricorde ni merci, comme il a frappé tous les autres peuples idolâtres dont les principes et les actions, contraires aux lois de la nature, sont une abomination pour lui. Et le Yéhovah de Moïse a tenu parole. Toutes les promesses nationales du *Pentateuque*, ainsi que

les pactes conclus entre Yéhovah et les patriarches, pactes violés par lui, sont d'Esra et de ses disciples, qui, imitant les peuples païens, ont fait de la nation juive un peuple élu et national, que Yéhovah a choisi, on ne sait pourquoi, à l'exclusion de tous les autres peuples, comme son peuple favori. L'histoire du peuple juif n'est qu'un démenti sanglant et douloureux de cette promesse outre-cuidante et antihumaine, car toute idée nationale est une idée étroite et barbare. Toute loi qui n'est pas universelle est fausse et malfaisante. Si Dieu existe, il est le Dieu de tous les peuples, et sa loi générale est forcément *Une* comme lui est *Un*. Tout progrès dans l'humanité consiste à effacer les distinctions fortuites des différents pays et des différentes nations, au nom de la loi universelle de Justice absolue, devant laquelle tous les êtres créés, liés par une solidarité divine, sont égaux, sinon dans leurs parties matérielles, au moins dans leurs parties spirituelles.

Cette idée d'universalisation humaine devant Dieu est un principe fondamental de Moïse. Tous les prophètes mosaïstes ont prédit une époque, qu'on appelle messianique, où tous les peuples n'auront qu'une loi et qu'une foi, où l'Univers entier, en vertu de cette loi et de cette foi, qui sont celles de Moïse, vivra en paix, où il n'y aura plus un seul animal malfaisant, où, dans un état de félicité universelle, coulera la vérité absolue, comme un fleuve limpide traversant l'humanité. Et c'est pour cette vérité et pour cet avenir que le peuple créé par Moïse, lui servant de modèle, n'a pu disparaître et ne disparaîtra qu'au moment où tous les peuples reconnaîtront cette loi : la Loi-*Une* issue du Créateur-*Un*, que Moïse appelle Yéhovah.

CATÉCHISME MOSAÏSTE ISRAËLITE

(POUR LES PETITS ET LES GRANDS ENFANTS)

I

Jusqu'à ce jour, mes enfants, vous n'avez vécu, vous n'avez grandi et vous ne vous êtes élevés qu'en vertu des devoirs accomplis envers vous par d'autres, d'abord par vos parents, puis par la société, qui, par la justice qu'elle représente, a permis à vos parents de jouir du fruit de leur travail et de vous en appliquer les bienfaits. On aurait eu beau proclamer vos droits de vivre, d'être allaités, nourris, habillés, de recevoir de l'instruction pendant la santé et des soins durant la maladie, si vos parents n'avaient pas fait leurs devoirs envers vous, tous ces soi-disant droits eussent été illusoires et vains ! Si la société dans laquelle vous vivez n'eût pas garanti vos parents contre les spoliateurs, les voleurs, les assassins du dedans et les ennemis envahisseurs du dehors, ils n'auraient pas pu vouer leurs soins à votre existence, ni appliquer leur fortune, fruit de leur travail ou du travail de leurs pères, à votre croissance, à votre éducation, en un mot à votre vie. Les parents, vis-à-vis de vous, représentent des êtres forts, qui ont fait leurs devoirs envers

des êtres faibles, et la société, composée de plusieurs familles de parents et d'enfants, est un être collectif et représente, à son tour, une association de membres forts, ayant accompli leurs devoirs de justice envers des membres faibles, afin d'assurer à ces faibles leurs droits de vie, de labeur, de prospérité matérielle et de perfectionnement moral !

Vous voilà arrivés à l'âge nubile et viril, à l'âge des devoirs. Jusqu'à ce jour vous avez joui de droits, fruits des devoirs accomplis par d'autres que vous. A partir de ce jour, vous entrez vous-mêmes dans une vie de devoirs à accomplir, non seulement pour garantir les droits des autres, à commencer par vos parents, et pour contribuer aux jouissances jaillies de leurs devoirs accomplis envers vous, mais encore et surtout pour assurer les droits que la société attend de vous, par l'accomplissement de vos devoirs envers elle, afin qu'elle puisse exister, durer et étendre ses bienfaits de justice et de garantie, d'abord sur toutes les familles d'une même patrie, puis, après la patrie, sur tous les êtres de l'humanité sans distinction.

C'est pour vous enseigner, pour vous apprendre ces devoirs et la manière de les accomplir que je vous parle. C'est dans l'étude de ces devoirs que gît votre bonheur et le bonheur des êtres qui vous entourent. L'ensemble des études sur les devoirs de l'homme s'appelle *Religion*, mot qui veut dire : *Liens humains*, car par ces liens les uns, les forts, font leurs devoirs envers les êtres plus faibles, hommes, animaux, végétaux et minéraux, car tous les êtres sont égaux devant le Créateur et solidairement liés les uns aux autres, afin que ces faibles, non seulement jouissent de leurs droits, fruits de ces devoirs accomplis, mais encore que, par les devoirs accomplis par eux, ils contribuent à l'existence, au bonheur et à la prospérité matérielle et spirituelle de ces mêmes forts, de cette même société, dans laquelle ils doivent vivre avec honneur et mourir avec gloire.

II

Vous êtes nés dans la religion Mosaïste, dans la religion que Moïse, il y a trois mille ans pour la première fois depuis l'existence du genre humain, a révélée à son peuple, non seulement pour ce peuple en particulier, mais par l'organe de ce peuple, pour servir de principe modèle à tous les peuples de la Terre, à tout le genre humain, comme il le dit lui-même. *Deutéronome*, chap. IV, § 5 :

« Vois ! *Je vous ai enseigné les lois et les canons de justice, comme Yéhovah me l'a ordonné, afin que vous les exécutiez dans le pays où vous irez ! Observez et exécutez-les !* CAR ELLES SONT UNE PREUVE DE VOTRE SAGESSE ET DE VOTRE RAISON AUX YEUX DES PEUPLES QUI ENTENDRONT PARLER DE CES LOIS ET QUI DIRONT : CE GRAND PEUPLE EST UN PEUPLE SAGE ET PLEIN DE RAISON. OÙ TROUVER UN GRAND PEUPLE DONT LES DIEUX (idolâtres) SOIENT SI PRÈS DE LUI QUE YÉHOVAH, NOTRE DIEU, L'EST DE NOUS, CHAQUE FOIS QUE NOUS APPELONS A LUI ! ET OU TROUVER UN PEUPLE DONT LES LOIS ET LES PRINCIPES DE DROIT SOIENT SI CONFORMES A LA JUSTICE, QUE TOUTE CETTE THORAH (Code de lois) QUE J'EXPOSE AUJOURD'HUI DEVANT VOUS ! »

Paroles qu'aucune religion de la terre n'oserait mettre au frontispice de ses temples et de son code de lois ; paroles à la fois divines et humaines, qui prouvent que Moïse a édicté ses lois à son peuple pour qu'elles deviennent les lois de sagesse, de justice et de raison pour toutes les nations de la terre !

Cette religion, ensemble de doctrines et de lois, je ne vous l'impose pas comme une série de lois obligatoires révélées par Dieu lui-même à un de ses hommes, créé, élu et choisi par lui, mais comme un bouquet de vérités absolues, conformes à votre raison et à la raison de la majorité des hommes.

Moïse, lui-même, n'a point imposé sa *Thorah* (mot qui vient de lumière) comme une révélation miraculeuse et surnaturelle, *comme une doctrine contraire à la raison humaine*. Il dit à son peuple, *Deuteronome*, chap. XXX, § 10 : « *Car la loi que j'édicte n'est pas miraculaire, ni trop éloignée pour toi !* »

« *Elle n'est pas au ciel, pour que tu dises : qui montera pour nous au ciel, pour nous l'y prendre, que nous l'écou- lions et l'exécution.* »

« *Elle n'est pas non plus au delà de la mer, pour que tu dises : qui passera la mer pour nous la prendre de là, que nous l'écou- lions et l'exécution.* »

« ELLE EST LE VERBE TOUT PRÈS DE TOI, DANS TA BOUCHE, DANS TON CŒUR, AFIN DE POUVOIR L'EXÉCUTER ! »

En d'autres termes, elle est dans ta raison et dans ta parole, l'expression de cette raison.

En effet, toute la religion que Moïse a édictée en lois et commandements, est conforme à la raison humaine. Et tout ce qui, dans le *Pentateuque*, mot qui veut dire les cinq livres de Moïse, n'est pas conforme à la raison d'un enfant nubile, n'est pas de Moïse, mais d'un de ses successeurs, comme je vous l'expliquerai à la fin de cet enseignement.

Je vous le répète donc, mes amis, la religion que je vais vous enseigner au nom de Moïse, le plus grand génie législateur du monde, le seul mortel qui ait pénétré et proclamé les lois de Dieu, conformes à la vérité absolue sur le Créateur et ses créatures, je ne vous l'impose pas, au nom d'un Dieu qui s'est tu pendant des milliers d'années, et qui a jugé à propos de se révéler à un homme par des miracles, c'est-à-dire en violant ou en suspendant ses propres lois, créées pour le bien de toutes ses créatures. Je ne viens pas vous dire : Hors cette loi, ou hors cette religion, il n'y a de

salut pour personne, ni dans cette vie, ni dans une autre ! je vous en expose seulement les principes fondamentaux. Libre à vous, si plus tard votre raison la rejette, de l'abandonner pour une autre religion, que vous trouverez plus harmonieuse avec vos sentiments, plus conforme à votre jugement. Il est ridicule, il est inhumain de s'entendre dire qu'il faut garder la religion dans laquelle on est né. Certes, le fond moral de toutes les religions est toujours un ensemble de devoirs physiques et moraux qui se ressemblent à peu près. Mais dans toutes les religions aussi, à côté du code divin, c'est-à-dire des devoirs de l'homme envers son Créateur, il y a un code humain greffé sur les idées que les hommes se font sur la nature et les lois de Dieu ou des dieux, car il y a de nombreux peuples qui ont cru à l'existence de plusieurs dieux. Et si ces idées reposent sur des erreurs spirituelles, contraires à la raison humaine, les lois sociales qui s'y sont modelées et qui ont gouverné des peuples entiers pendant des siècles étaient mauvaises et ont fait le malheur de plusieurs nations pendant des milliers d'années. Mais enfin, l'homme est libre de se tromper, pourvu qu'il se trompe de bonne foi. En se trompant, en érigeant des erreurs en divinités pour en suivre les lois, il crée son propre malheur, son propre esclavage. Mais encore une fois, l'homme est libre d'être malheureux, pourvu que ses malheurs soient les fruits de sa liberté, car seule, la liberté de l'homme de penser, de raisonner et de conformer ses actions, bonnes et mauvaises, à ses pensées et à ses raisonnements, prouve qu'il est le fils de Dieu, presque son égal, comme Moïse le dit à son peuple, *Deutéronome*, chap. XIV, v. 1 : « Vous êtes tous fils de Yéovah, votre Dieu ! »

III

Vous ne vous rappelez pas, mes amis, qu'avant de naître, une force, un pouvoir quelconque vous ait consultés pour apprendre de vous dans quelle forme et chez quelle nation, dans quel sexe vous désiriez venir au monde (1). Vous êtes nés, tels que vous êtes, malgré vous. Vous n'aviez pas la moindre liberté avant de naître, avant d'entrer en vie dans ce monde. Il en sera de même pour le moment où il vous faudra en sortir. Qui que vous soyez, empereur ou esclave, homme ou femme, Français, Anglais ou Allemand, il vous faudra mourir, quitter cette terre, et nul pouvoir ne vous consultera pour ce suprême moment. Vous ne serez pas plus libres après votre mort qu'avant votre naissance. La liberté ne vous est octroyée qu'avec la vie et la raison. Cette liberté est grande, indéniable. Elle est l'apanage et le privilège de l'homme, car l'homme seul a la liberté de refuser la vie, de ne pas vivre et de hâter sa mort. C'est le plus grand bienfait du Créateur; bienfait qu'il a exclusivement réservé pour l'homme, son fils et son égal. Car, comme je vous le prouverai tout à l'heure, le but de l'homme étant de se rapprocher le plus possible de son Créateur, par sa vertu et sa justice, en d'autres termes, par ses travaux en faveur

(1) Force m'est de répéter quelques arguments dont je me suis déjà servi dans le *Catéchisme universel*. On ne peut, d'ailleurs, pas assez répéter des vérités en face des erreurs qui se répètent par millions. Moïse lui-même a répété plus de dix fois ses vérités fondamentales sur Dieu et l'humanité.

de plus faibles que lui, soit volontairement par vertu, soit obligatoirement par justice, l'homme seul par la mort, dont, seul parmi toutes les créatures de Dieu, il a la conscience, peut refuser à un plus fort que lui la coopération à un vice ou à un crime. Il peut mourir vertueux, juste et grand comme un Dieu; privilège que le Créateur a refusé aux animaux, aux végétaux et aux minéraux. Vous avez donc été créés par une force supérieure, au-dessus de vous, et qui dispose de vous, avant votre naissance et après votre mort. C'est cette force supérieure aussi qui vous a donné pendant la vie le pouvoir de vous mouvoir librement et la volonté de choisir entre une action et une autre: ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit de l'âme. Vos parents, auxquels vous devez vos corps, et même la conformation plus ou moins forte et saine de vos corps, ne vous ont nullement donné votre âme, en d'autres termes, le libre arbitre de vos volontés et de vos actions. C'est évident; car si les parents pouvaient être les créateurs de cette âme ou de cette force spirituelle qui domine le corps, ils la donneraient à tous leurs enfants sans distinction et dans la même mesure. Or, s'il est vrai qu'il y a une certaine ressemblance, un certain air de famille entre les enfants des mêmes père et mère, il est également vrai que pour le caractère, qui est l'effet d'une dose plus ou moins forte d'esprit ou de génie, pas un enfant ne ressemble à son frère ou à sa sœur, bien que ce soient les enfants des mêmes parents. Forcément donc, c'est une force supérieure qui distribue, non d'après sa volonté arbitraire, mais d'après sa justice, ces doses spirituelles, qui sont pour le corps ce qu'est le feu pour une locomotive, la force motrice que la raison fait mouvoir en avant ou en arrière, selon son jugement et sa liberté d'option. IL Y A DONC UNE FORCE SUPÉRIEURE ET AUTONOME AU-DESSUS DE LA CRÉATION ET DES CRÉATURES (1).

(1) J'ai déjà prouvé qu'en vertu de la loi absolue et universelle au nom de laquelle *nulle force ne produit une force égale à elle*, l'homme libre ne saurait être la créature, ni d'une planète dont les mouvements ne sont pas libres, ni d'un animal, moins libre que lui. D'aucune force inférieure ne peut sortir une force supérieure. C'est une vérité absolument absolue.

Les hommes ne sont pas d'accord sur la nature et les lois de cette force supérieure. Il me suffit, mes amis, de vous expliquer les vérités que Moïse a révélées au monde sur Dieu et l'homme, vérités sur lesquelles il a fondé le bonheur aussi bien de l'homme que de l'humanité !

Toutes les religions de toutes les nations passées et présentes ont cru que les maux de la terre et des sociétés humaines étaient la création de ce même Dieu, de cette même force qui a créé le monde. Ces maux sont visibles et indéniables. Ils s'appellent : maladies, pestes, épidémies, guerres, famines, révolutions, despotisme et anarchie ; puis, animaux malfaisants, sous les noms d'insectes, de fauves et de reptiles. De cette erreur fondamentale sont sorties toutes les horreurs qui ont affligé l'humanité depuis qu'elle existe. Inutile de les énumérer. Grâce à cette erreur, la terre est devenue une vallée de larmes et de misères, et la société s'est toujours divisée en forts exploitant les faibles, les mettant en esclavage (état despotique), et en faibles s'associant pour abattre les forts et les subjuguier à leur tour (état anarchique). Dans ces deux états qui alternent dans l'histoire depuis l'existence de la société, comme un homme ivre dodelinant tantôt à droite, tantôt à gauche, il n'y avait ni bonheur matériel, ni félicité spirituelle. La société humaine, avant Moïse, n'a jamais connu une heure de liberté et de paix. La loi de Moïse elle-même, ayant été oubliée ou violée sous le premier temple, et falsifiée par ses successeurs, dès l'existence du second temple, par des hommes qui ont introduit dans le Mosaïsme les vieilles erreurs des religions idolâtres et miraculeuses, contraires à tous les principes de raison de Moïse (1), la société religieuse moderne, sortie de ces horreurs, a été continuellement affligée de ces mêmes maux et n'a connu ni paix, ni prospérité, ni bonheur, pour lesquels Dieu a créé l'homme !

(1) J'en parlerai plus long quand nous arriverons à l'histoire de l'exil et du retour des Israélites à Jérusalem sous le roi Cyrus.

IV

Un des principes religieux fondamentaux de Moïse, c'est la liberté de l'homme créé à l'image de Dieu. Par la liberté d'opter entre le bien et le mal, l'homme, selon Moïse, tient dans sa main son bonheur ou son malheur ; son bonheur, en observant les lois de Dieu, ou plutôt en imitant la nature de Dieu, qui est toute justice, toute vertu et toute sainteté ; « car Yéhovah, dit-il, *Deutéronome*, chap. I, § 17, est toute justice. » Puis, *Lévitique*, chap. XI, § 44 : « Vous serez saints comme Yéhovah ! » Son malheur, enfin, en optant pour des actions, violant ouvertement les lois de Dieu, que je vous expliquerai dans le courant de ces leçons. Déjà, dans la *Genèse*, un écrivain mosaïste dit à Caïn, chap. IV, § 7 : « Vraiment ! si tu fais le bien, tu supporteras tout. Sinon (si tu fais le mal), sache que le péché est couché au seuil de ta porte, et qu'il te convoite. *Mais, toi, tu peux le dominer et le vaincre !* » Dans la légende d'Ève (car ce n'est qu'une légende qui n'a rien d'historique, imaginée par un philosophe), le serpent qui parle, comme tous les animaux de la fable, dit à Ève : « Par le fruit de la connaissance et la conscience, *vous serez comme les dieux connaissant le bien et le mal.* » Donc, par la proclamation même de la liberté, Moïse établit comme vérité absolue que Dieu n'a créé aucun mal, ni par lui-même, ni par un démon, par un Satan ou un Diable quelconque, et comme il n'admet qu'un seul Créateur, Yéhovah, idée qui est la pierre angulaire de sa religion de liberté, d'égalité et de solidarité entre tous les êtres, il s'ensuit que, selon Moïse, il ne saurait exister un second

Dieu du mal, égal en puissance au Dieu du bien; car avec l'idée d'un Dieu de mal, le principe de la liberté de l'homme disparaît du coup et ne peut même être pensé. Si l'homme est libre, il faut que les fruits de la liberté soient entièrement dans le pouvoir de l'homme et que par l'option même de cette liberté l'homme soit le maître absolu de son bonheur ou de son malheur dans ce monde, ainsi que dans tous les mondes visibles et invisibles.

Dans d'autres chapitres de ce livre, vous trouverez tous les arguments qui détruisent de fond en comble les principes contradictoires de certaines religions, admettant cette erreur et en faisant un article de foi aveugle, imposé par la force. Il me suffit de vous dire que la religion de Moïse n'est pas une religion qui se contente de vous ordonner des préceptes et des ordonnances pour plaire platoniquement à un Dieu, ou à des dieux; pour cueillir un héritage d'éternelle béatitude dans un autre monde, après la mort. *La religion de Moïse que je vous explique vous enseigne d'être heureux ou malheureux dans cette vie même, sur cette terre; heureux, en optant, moyennant votre liberté, pour les lois de devoir dont Dieu lui-même vous donne l'exemple, en d'autres termes, en employant comme lui vos forces pour créer du bien, en faveur des êtres plus faibles que vous; malheureux, et pour sûr, en violant ces lois de Dieu, en exploitant les forces des faibles, pour vos crimes et vos plaisirs égoïstes, car tout vice est l'exploitation d'une faiblesse par une force, comme toute vertu est le dévouement d'une force au profit d'une faiblesse. La religion de Moïse basée sur les fondements solides et indestructibles de la raison contemplative d'une part, et d'autre part sur l'expérience historique de la société humaine (car l'histoire des hommes n'est autre chose que le tribunal en chair et en os de la justice de Dieu), est la seule religion, et la première dans l'histoire, ayant enseigné à l'homme la science d'être heureux ou malheureux, tout en lui laissant le pouvoir de préférer le malheur par sa liberté du mal, au bonheur par la liberté du bien.*

V

Mais, pour que l'homme, par la liberté, soit le maître de son bonheur et de son malheur, il faut que la loi, en vertu de laquelle les mêmes causes produisent toujours et partout les mêmes effets, soit absolue. Pour que la vertu soit la mère du bonheur et le vice le père du malheur, il faut qu'ils le soient irrévocablement, par une loi supérieure de justice absolue, au-dessus de la justice fallacieuse et on-doyante de l'homme. En d'autres termes, il faut que cela soit une loi mathématique, immuable, inébranlable et inexorable. Voilà un homme qui, par sa liberté d'option, choisit le bien et se dévoue pour un être plus faible que lui, en lui vouant sa fortune et parfois sa vie. S'il y a un pouvoir quelconque qui peut faire que le bonheur qui doit naturellement rejaillir, non pas immédiatement, mais au bout de quelque temps de cette action de bien (en posant un levier quelque part l'effet ne se fait sentir que beaucoup plus loin, de même l'effet matériel d'une cause morale ne saurait prendre corps qu'au bout de quelque temps, le Temps étant à la cause ce qu'est l'Espace au levier, attendu que le monde entier est gouverné par une seule et unique loi); je dis donc, s'il y avait quelque part un pouvoir qui pût détacher l'effet de la cause, changer le bien en mal et le mal en bien, ou même détruire l'effet d'une cause mauvaise par un pardon ou par ce qu'on appelle un miracle, mot qui veut dire suspension et violation d'une loi natu-

relle, la liberté de l'homme ne serait qu'un vain mot et ne lui servirait à rien. Pour pouvoir dire aux humains : Soyez vertueux ! Soyez justes ! Employez vos forces pour les êtres plus faibles que vous, et vous aurez du bonheur pour vous et les autres, et vous aurez la paix, les éléments mêmes vous seront cléments ; il ne faut pas qu'il y ait une loi suprême, une force supérieure capable de changer les effets forcés de ces actions, de ces causes ; il ne faut pas qu'il y ait une loi qui puisse se violer ou se suspendre, pour que les effets du mal se changent en bien et les effets du bien en mal. Il faut que la loi du bien et du mal soit fixe, immuable, qu'elle fût ce qu'elle est et ce qu'elle sera pour tous les temps et dans tous les lieux, en d'autres termes, il faut que la force supérieure que nous ne pouvons nier, qui a tout créé, soit la *Loi elle-même ; loi immuable et éternelle, en vertu de laquelle les mêmes causes créées librement par l'option de l'homme produisent toujours et partout les mêmes effets !*

Du moment que vous niez l'immutabilité et l'inaltérabilité de cette loi, la raison de l'homme, qui est sa liberté d'opter entre une action et l'autre, devient complètement superflue. Au lieu d'un bienfait octroyé à l'homme par son Créateur, quel qu'il soit, la raison ne serait plus qu'une superfétation, voire une malédiction ! Au lieu d'une supériorité sur les autres êtres de la création, elle mettrait l'homme au-dessous de la brute, qui, de cette liberté, n'a que l'ombre et le reflet. Au lieu d'admirer le Créateur dans sa créature, dans les merveilles de la nature autour de l'homme, il faudrait le maudire, ou se moquer de son impuissance. Autant créer une machine à moudre qui ne moud rien, ou qui transforme au hasard le blé en farine empoisonnée, ou le poison en nourriture saine, et dont les mouvements s'arrêtent parfois subitement, sans que personne voie la cause de cet arrêt et sans pouvoir se l'expliquer !

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas là la loi et la religion de Moïse ; religion en vertu de laquelle l'homme, maître de sa volonté, est lui-même, à l'égal de Dieu, maître de son

bonheur et de son malheur dans cette vie même, sur la terre qu'il habite.

La loi supérieure, la force autonome qui a tout créé et qui vous a créés sans vous consulter, Moïse l'appelle *YÉHOVAH*, mot qui veut dire l'*Être Étant*, l'Être qui est ce qu'il fut et qui sera toujours ce qu'il est, l'Être qui ne change pas, qui n'a jamais changé et qui ne changera jamais. *Le Dieu-Un sans Co-Dieu* du mal, devant lequel toutes les créatures sont égales, par la naissance et la mort, toutes naissant et mourant, au nom de sa Justice absolue et immuable. Toute la religion de Moïse est contenue dans ce seul mot : *Yéhovah*. Toutes ses lois et toutes ses ordonnances jaillissent de ce mot, de cette conception de Dieu, comme l'eau jaillit d'une source, comme une conséquence forcée et logique sort d'un principe autonome.

Par ce mot, Moïse a déraciné toutes les erreurs religieuses de toutes les religions passées, présentes et futures, basées sur l'ignorance, la superstition et les intérêts égoïstes des hommes.

Par ce mot, enfin, Moïse a affranchi l'humanité de l'esclavage d'en bas et du despotisme d'en haut, en proclamant la Liberté, l'Égalité et la Solidarité des êtres, comme conséquences matérielles du principe spirituel de *Yéhovah*, de la *Loi-Une qui suit toujours sa loi*, qui fut, est et sera toujours la Justice absolue, immuable, inexorable, en vertu de laquelle tout existe et sans laquelle rien ne saurait exister une [minute !

VI

Il est des hommes, et le nombre en est grand, car l'erreur, mes amis, a mille noms, comme la maladie, tandis qu'il n'y a qu'une vérité, comme il n'y a qu'une santé, il est des hommes qui prétendent que nous ne devons jamais nous occuper de religion, ni d'une loi spirituelle supérieure quelconque à la terre, qu'on appelle l'infini, l'absolu ou Dieu, attendu, disent-ils, que l'homme, à ce sujet, ne peut jamais arriver à une certitude, comme il y arrive pour les sciences mathématiques, physiques et chimiques, qu'on appelle sciences exactes; que nous ne devons nous occuper que de la société dans laquelle nous vivons, et de ses lois. Ces hommes s'appellent : *Positivistes*, parce qu'ils prétendent ne s'occuper que des choses qui sont positives.

Or, s'il est possible à l'homme de définir quelque chose avec certitude, c'est tout d'abord ce qu'on appelle l'infini, attendu que, s'il y a une loi que nous appelons Infini ou Dieu, il faut absolument que cette loi soit immuable, qu'elle fût au commencement ce qu'elle sera à la fin, en d'autres termes, *qu'elle est ce qu'elle est, sans jamais devenir autre chose que ce qu'elle est*. S'il existe une force créatrice de la nature et de l'homme (ce ne sont certes pas les positivistes qui ont créé le monde), il faut absolument que cette loi soit absolue sans exception et que le monde qui ne s'écroule pas, dont les planètes exercent les mêmes fonctions qu'il y a des milliers d'années, dont la

terre produit les mêmes fruits et nourrit à peu près de même les humains et les animaux qui l'habitent, suive la même loi qu'il a suivie il y a des milliers de siècles !

D'autre part, s'il existe un être indéfinissable, parce qu'il change tous les jours d'idée et de forme, un être qui, n'étant jamais ce qu'il fut, *devient* toujours autre chose que ce qu'il est, c'est bien l'homme ! Vous n'êtes plus, mes amis, aujourd'hui ce que vous fûtes il y a deux ans, peut-être il y a deux jours, et vous ne serez plus, d'ici à cinq ans, ce que vous êtes aujourd'hui. Nul pouvoir, nulle science ne peut vous *définir*, en d'autres termes, ne peut vous arrêter dans votre pensée et dans votre forme. Vous n'êtes pas des *êtres étants*, mais des *êtres devenants*. Pour vous transformer, d'êtres devenants que vous êtes, en êtres étants comme Dieu, en d'autres mots, pour vous rendre les égaux de Dieu, il n'y a qu'un moyen, savoir : vous inculquer des principes fixes, vous enseigner la loi de Dieu, que l'homme peut très bien pénétrer et connaître, en étudiant les lois de la nature identiques aux lois de son Créateur, afin que vous soyez à peu près sûrs que, si forts et visibles que soient les changements inévitables que le Temps fera subir à votre corps, votre esprit ou votre âme, votre corps spirituel ne changera, ni ne suivra les altérations du corps matériel. L'esprit, en effet, peut ne pas vieillir. Issu de la force *Étante et non Devenante* de la loi immuable du Créateur, il en garde la qualité essentielle forcément, même au delà de la mort. C'est là le but suprême de la religion et des principes spirituels de l'âme ! Elle élève l'homme mortel vers son Créateur immortel ; elle égale l'homme à Dieu ; elle fait d'un être devenant, changeant et ondoyant, un être étant, qui sera dans l'avenir ce qu'il est aujourd'hui ; et plus cet être devenant s'approche, par sa religion, de la vérité absolue de l'Être Étant, plus il s'éternise, plus il s'immortalise, plus il se divinise !

VII

D'ailleurs, tous les peuples de la terre, loin d'écarter les idées et les principes sur la force supérieure et infinie, n'ont modelé leur société terrestre que sur ces idées et ces principes. Partout et de tout temps la société politique a été le reflet exact et fidèle de l'idée qu'elle s'est faite de la société céleste; partout et de tout temps la terre s'est modelée sur le ciel. Du temps de Moïse, tous les peuples croyaient à une pluralité de dieux, dont chacun représentait une force, un élément de la terre. Le ciel des payens était peuplé de dieux supérieurs et inférieurs, représentant les forces supérieures et inférieures de la terre, et dont les dieux inférieurs étaient subordonnés aux dieux supérieurs. Au-dessus de ces dieux, de ces demi et de ces quarts de dieux, trônait un dieu suprême, qu'on appelait Zeus ou Jupiter, avec un pouvoir absolu mais arbitraire, sans justice et sans égard pour les faibles. Sa volonté seule, mais une volonté changeante, capricieuse et injuste, faisait loi. Pour tout sceptre de justice, il tenait à la main un fouet au manche d'or. Naturellement, la société humaine était établie sur le même modèle. Il n'y avait dans cette société que des maîtres et des esclaves, dix, vingt et jusqu'à cinquante esclaves contre un maître. Et ce régime se répète chez tous les peuples de l'antiquité et même des temps modernes. Tous ces peuples, admettant soit plusieurs divinités, soit un dieu du mal à côté d'un dieu du bien, se divisent, sous différents noms, en maîtres et en esclaves,

les maîtres étant les forts, exploitant les faibles, *par droit divin*, c'est-à-dire par l'idée qu'on se faisait de Dieu ou des dieux. En Égypte, ces maîtres et ces esclaves se divisaient en castes fermées; aux Indes, les esclaves s'appelaient parias. En Grèce, à Rome, les maîtres sont des patriciens, et entre eux et les esclaves se trouve encore une classe moyenne inférieure, sous le nom de plébéiens. Dans les pays chrétiens enfin, qui ont plusieurs divinités et surtout un dieu du mal, les maîtres s'appelaient des nobles et les esclaves des serfs ou des manants. Avant Moïse et même après lui jusqu'à Quatre-vingt-neuf, il n'y a jamais eu un peuple dont tous les membres faibles aient joui des mêmes droits, par l'accomplissement forcé des devoirs des forts. Le mot *Égalité* même n'existait pas avant lui. Elle est un non-sens avec l'idée de plusieurs forces créatrices autonomes dont les plus faibles sont les esclaves ou les serves des plus fortes. Moïse, lui, par le mot *Yéhovah*, seul Créateur unique, force créatrice de toutes les forces, de tous les mondes, a créé l'Égalité, attendu que tous les êtres créés, tous sans exception, sont égaux devant le Créateur, qui les a rendus égaux par la qualité d'essence spirituelle, si mince qu'elle soit, qu'il dépose en eux en les créant. Les êtres entre eux sont inégaux en forces, tant spirituelles que matérielles, comme les créations d'un artiste différent entre elles en beauté, grandeur et perfection; mais ces êtres, sortant de la même force, sont égaux devant cette force, autant par la naissance que par la mort. Nul peuple sans l'idée du *Dieu-Un*, Créateur de toutes les forces et dont la loi est immuable, n'a pu établir la moindre égalité entre ses différents membres. L'idée de l'égalité jaillit donc essentiellement de la conception de Yéhovah, ainsi que la liberté. Le mot *Yéhovah* n'est donc point un mot fortuit pour désigner l'idée de la force créatrice comme les mots : *Dieu, Gott, God, Deus* ou *Allah*. Il est le résumé, l'essence, l'axe de la Liberté, de l'Égalité, et, comme je vais vous le démontrer, de la Solidarité de tous les êtres, en d'autres termes, de l'affranchissement de l'homme et du bonheur de l'humanité. Aussi ce mot

vous servira-t-il toujours, quand vous voudrez indiquer le Créateur et sa loi. Loin de vous défendre, comme l'ont fait les Pharisiens, de prononcer ce mot sacré de Yéhovah, vous vous en servirez pour dire Dieu ou Gott. Vous ne vous en servirez pas en vain et à toute occasion, car il ne faut pas abuser des choses sacrées; mais pour maintenir votre liberté, votre égalité et vos droits du faible contre les abus du pouvoir des forts, vous n'avez qu'à prononcer ce mot : IL EST A LUI SEUL LE DRAPEAU, LA CHARTE DES DROITS DE L'HOMME, car par lui seul la justice peut s'établir parmi les humains, au nom de laquelle la société peut forcer les forts, qui n'accomplissent pas volontairement leurs devoirs par vertu, envers les membres faibles, de les accomplir par force, au nom de la Justice de Yéhovah, car Yéhovah ne gouverne le monde que par la Justice, étant lui-même la Justice absolue, sans pardon ni miracle!

VIII

De l'égalité des êtres créés par un seul Créateur jaillit naturellement, comme une conséquence forcée, la solidarité des êtres entre eux, depuis le grain de sable jusqu'à l'astre des cieux. La solidarité des êtres est et fut toujours visible et palpable pour l'homme. Nul ne peut la nier. L'expérience de l'histoire et de tous les jours prouve que les maladies de la terre et des animaux se communiquent aux hommes ; que la perturbation des éléments a une influence indéniable sur le bonheur et le malheur, sur la santé et la maladie de tous les êtres habitant la terre et les eaux.

Une maladie qui, à cent mille lieues de nous, éclate dans un pays, où le grand nombre d'habitants, les faibles, sont odieusement exploités et maltraités par quelques tyrans forts, vient au bout de six semaines enlever à Paris et à Londres des centaines de milliers d'hommes et des millions de bêtes. Mais les hommes, loin d'attribuer ces maux à leurs vices et à leurs crimes (et tout vice, tout crime est l'exploitation d'une faiblesse par la force sans justice), les ont de tout temps attribués à une force supérieure malfaisante, à un dieu du mal ou à un de ces démons que les différents peuples idolâtres, déifiant leurs erreurs, ont appelés et appellent encore Belzébuth, Satan, Méphistophélès et Diable.

Et quand ils sont affligés de ces maux, qui n'ont jamais cessé un jour de sévir, loin de rentrer en eux et de détruire les causes mères de ces effets, ils n'ont trouvé ni ne

trouvent encore d'autre remède, d'autre secours, que de s'adresser à leur Dieu du bien, par des sacrifices, des dons et des prières, afin qu'il intervienne en leur faveur, auprès de ce dieu du mal, soit par la douceur, soit par la force, pour l'empêcher de continuer son œuvre de destruction et de malfaisance ; oubliant que si ce Dieu du bien avait ce pouvoir sur le dieu du mal, il commencerait par l'anéantir, afin qu'il n'y eût plus de mal du tout.

Hélas ! ces maux ne disparaîtront pas, aussi longtemps que les hommes, vivant dans l'erreur, méconnaîtront les vérités divines de la religion de Moïse, et continueront leur vie de vices et de crimes impunis, en comptant sur le pardon et la rémission de ces péchés par un Dieu d'Amour représenté par des prêtres de Haine.

Selon Moïse, mes amis, *Yéhovah n'a créé aucun mal*. Le mal est exclusivement l'œuvre de l'homme. De même le bien. Dieu a créé d'abord les éléments, les planètes qui n'ont ni croissance, ni volonté et dont les forces n'existent que pour les faibles. Il a créé ensuite la terre et les minéraux, en les séparant des eaux, lesquelles eaux représentées par des mers, plus fortes mille fois que la terre avec ses montagnes et ses vallées, s'arrêtent juste à certaines limites, pour lui donner l'air, la pluie, les vents et tout ce qui est nécessaire à la terre pour vivre ; car la terre est un être vivant, comme tout ce que Yéhovah a créé. Puis viennent les végétaux, qui ont déjà certaines volitions, et les animaux, qui ont une ombre de volonté et dont certaines races s'approchent très près de l'homme. L'animal a la conscience du mal qu'il fait ; mais ignorant qu'il peut mourir, il n'a pas le pouvoir de s'y soustraire. Puis, en dernier lieu, Yéhovah a créé l'homme, la plus forte des créatures, par sa liberté, par sa volonté, presque l'égal de Dieu, avec la conscience de la mort, qui lui assure la liberté pleine et entière de ne jamais contribuer à un vice ou à un crime. Or, Yéhovah, ayant créé visiblement les forts pour les faibles, puisqu'il a créé les forts après et non avant les faibles, a créé l'homme, plus fort à lui tout seul, par sa dose d'esprit et de raison, que toutes les autres

créatures, afin qu'il travaille pour ces êtres plus faibles que lui, afin qu'en même temps les êtres faibles, collaborant avec lui, travaillant pour lui, contribuent, à leur tour, au bonheur, à la prospérité et au perfectionnement de l'homme même.

Et la preuve palpable de cette vérité, savoir : que les forts ont été créés pour les faibles et non les faibles pour les forts, c'est que si l'homme le plus fort manque à ce devoir, les faibles, *en vertu de la solidarité des êtres*, en très peu de temps, par leurs malheurs, par leurs maladies, par leurs misères, saisissent les forts mêmes et les entraînent sans miséricorde dans l'abîme de ces malheurs et de ces misères.

Ces calamités ne surgissent pas par un ordre suprême, ou par la colère du Créateur ou d'un dieu du mal : elles sont les conséquences naturelles et forcées des prévarications des forts, ayant manqué à tous leurs devoirs prescrits par Moïse, au nom de Yéhovah et au nom des lois de la nature, identiques à la loi de la force créatrice une et unique.

Que l'homme ne cultive plus la terre, ne soigne plus les animaux, les végétaux et les minéraux, en moins de trente ans le sol sera transformé en un désert de broussailles, les rivières s'emmarécageront ou déborderont, les sources tariront, la terre se couvrira de fauves, de reptiles et de sauterelles qui s'entre-dévoreront et dont les carcasses produiront des pestes et des épidémies mortelles. Le peu de fruits que la terre produira encore, les hommes se les disputeront par des guerres d'extermination.

Sur le corps d'un homme qui est malpropre surgit spontanément de la vermine, qui s'appelle : poux, puces, produisant la gale, la lèpre, toutes sortes de maladies mortelles.

De même la vermine qui pousse sur la terre est proportionnée à sa grosseur et à sa dimension. Elle s'appelle : serpents, tigres, chacals, lions, mille autres bêtes malfaisantes qui disparaissent dès que l'homme remplit ses

devoirs envers la terre (1). Le désert n'est pas une création de Dieu. Il s'est formé par la retraite des eaux de la mer, par l'obstruction des sources, résultats des vices, des crimes et des prévarications d'hommes qui, au lieu de travailler en paix les uns pour les autres, les forts pour les faibles, ont préféré se subjuguier les uns les autres par des guerres fratricides, afin de vivre dans la fainéantise et de jouir de tous les biens produits par les travaux des faibles, au nom de la force brutale.

Aussi Moïse n'attribue-t-il jamais ces maux aux caprices ou à la volonté du Créateur. Il dit à son peuple : Si vous violez les lois de Yéhovah que je vous dicte (toutes lois de devoirs à accomplir par les forts), tous les maux qui affligent les nations méconnaissant ces devoirs vous atteindront et vous frapperont sans miséricorde ni merci. Que si vous observez ces lois de devoirs des forts pour les faibles (que nous allons énumérer à notre tour), non seulement vous récolterez tous les bienfaits, toutes les bénédictions de la terre et de ses animaux bienfaisants, qui ne travailleront que pour vous, mais les éléments mêmes vous obéiront et vous combleront de toutes leurs forces de bienfaisance.

Et Moïse, au nom de la loi de Yéhovah, qui est en même temps celle de la nature, pouvait promettre ces récompenses et prédire ces châtements avec une certitude mathématique : car c'est la loi qui a créé tous les mondes, qui les a toujours gouvernés et qui les gouvernera de toute éternité. *Je serai toujours qui je suis*, dit Yéhovah à Moïse, et Yéhovah l'est et le sera toujours !

(1) Chap. XXVI du Lévitique § 6, Moïse dit : Si vous exécutez mes lois, vous aurez la paix. Vous dormirez, nul ne vous effrayera. « Je ferai disparaître l'animal malfaisant de ton pays. »

IX

Les principes fondamentaux que je viens d'expliquer, Moïse les a résumés en un seul mot : *Yéhovah*. Il est vrai qu'il y a mis le temps. Il les a médités pendant soixante ans. Forcé, à l'âge de vingt ans, de prendre la fuite au désert, pour avoir tué, dans un accès de patriotisme, un égyptien maltraitant un israélite, il y est resté vingt ans, après avoir épousé Zipora, la fille aînée de Yethro, grand prêtre et grand juge de Midian, homme éminent, d'un grand bon sens, avec lequel Moïse a dû discuter toutes les hautes questions de la philosophie religieuse et des principes politiques qui en découlent. Il est retourné en Égypte à l'âge de quarante ans, pour y propager ces principes d'affranchissement et pour y délivrer son peuple d'un esclavage deux fois séculaire. Il avait quatre-vingts ans quand, à la tête de son peuple affranchi, il proclama ses lois du haut du mont Sinaï.

Les principes de Moïse, que je viens d'expliquer, en vertu desquels il a créé l'humanité civilisée par l'organe de son peuple, Moïse n'a pas jugé à propos de les détailler tout au long, bien que probablement il les eût énoncés dans son *Livre du Droit* (*Sepher Hayaschar*) dont il est question dans le *Pentateuque*, livre précieux qui a été perdu. Dans ce temps les lois se gravaient sur l'airain et la pierre. Il fallait absolument savoir être court et résumer des volumes en une ligne. C'est ce que Moïse, après soixante années

de méditations, a fait pour son peuple et l'humanité. Après avoir *succinté* tous ses principes en un mot, il a résumé son *Credo* en une ligne. Ce *Credo*, c'est le seul article de foi de tout israélite. Le voici : ÉCOUTE ISRAËL ! YÉHOVAH EST NOTRE DIEU; YÉHOVAH EST UN !

Toutes les autres lois que Moïse a édictées ne sont que les conséquences forcées de ce *Credo*, de ce seul article de foi.

Moïse y ajoute les lignes suivantes :

« Tu aimeras Yéovah de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir. »

« Que ces paroles que je te dicte ce jour-ci soient gravées dans ton cœur ! »

« Tu les inculqueras à tes enfants et tu leur en parleras, quand tu resteras dans ta maison et quand tu iras en voyage, à ton coucher et à ton lever. »

« Tu les lieras comme un cachet sur tes mains et comme un bijou frontal entre tes yeux. »

« Tu les écriras sur les poteaux de ta maison et de tes porches ! »

Vous voyez l'importance que Moïse a attachée à son *Credo* principal sur Yéovah-Un, qui est l'axe central vers lequel convergent toutes ses lois, si divergentes qu'elles paraissent, dans leurs différents rayons.

Aussi, mes amis, vous répéterez, matin et soir, ce *Credo* et les lignes de recommandation que Moïse y a ajoutées. Où que vous soyez, le matin en vous levant et le soir en vous couchant, vous les réciterez ! Vous ne vous levez, vous ne vous couchez pas sans les avoir récités. Vous n'avez besoin d'aucune autre prière. Ces paroles contiennent toute la religion de Moïse. Vous les ferez en même temps réciter à vos enfants, d'abord en hébreu, dans la langue de Moïse même, puis vous les traduirez dans la langue du pays que vous habitez. Nul pouvoir ne doit vous empêcher de réciter deux fois par jour ce *Credo*, qu'on appelle le *Schma*, parce que le premier mot en hébreu, *écoute*, veut dire *schma*. Vous n'aurez besoin d'aucun prêtre, d'aucun prêchantre. Tout israélite mosaïste est un prêtre de Yého-

vah. Au moment même de la mort, vous ne ferez appeler ni prêtre ni confesseur. Vous n'avez qu'à répéter ce *Credo* : SCHMA ISRAEL, YÉHOVAH ELOHÉNOU, YÉHOVAH ECHAD !

Et s'il y a des amis et des parents autour de vous, ils n'ont qu'à répéter avec vous ces mêmes paroles !

X

Dans son *Credo*, Moïse dit : « Tu aimeras Yéhovah ton Dieu. » Qu'est-ce qu'aimer son Dieu ? Et que faut-il faire pour lui plaire ? Or, vous verrez, mes amis, par plusieurs textes que je vous citerai, que le Yéhovah de Moïse n'exige de l'homme ni dons, ni prières, ni sacrifices. Du temps de Moïse, tous les peuples de la terre croyaient gagner les faveurs de leurs dieux, ou apaiser leurs courroux, en leur sacrifiant des holocaustes de bêtes ; d'aucuns de ces peuples barbares leur sacrifiaient même leurs plus chers enfants. Moïse, non seulement a frappé de la peine de mort tout père sacrifiant son fils ou sa fille à son Dieu (il appelle cela une abomination à Yéhovah), mais après avoir affranchi son peuple de l'esclavage et après l'avoir sauvé des mains de Pharaon et de son armée, par le passage réputé miraculeux de la mer Rouge, quoique ce passage fût très naturel, grâce à la connaissance qu'avait Moïse de tous les secrets du désert, Moïse n'a pas fait le moindre sacrifice de bêtes à Yéhovah. Il lui a témoigné sa reconnaissance par un chant de victoire poétique, qui n'a pas son pareil dans l'histoire humaine ; chant de reconnaissance, que les peuples civilisés, trois mille ans après Moïse, et grâce à sa doctrine sur Dieu, remplacent par un prosaïque *Te Deum laudamus*. Le prophète Jérémie, qui, comme tous les prophètes mosaïstes, est contre les sacrifices, fait ressortir ce fait extraordinaire en s'écriant : « Mais Moïse, notre maître, après la sortie d'Égypte n'a point offert de sacrifices à Yéhovah ! »

Mais si fort que soit un législateur, et si pur que soit l'idéal de sa législation, il est certaines coutumes enracinées dans les nations, qu'il ne saurait abolir de force, de peur de compromettre toute son œuvre. Abolir tout sacrifice du temps de Moïse, c'eût été aussi impossible que de vouloir abolir aujourd'hui les nombreuses prières officielles qui se répètent dans les églises, dans les synagogues et dans les mosquées, toutes plus blasphématoires les unes que les autres, et qui un jour disparaîtront avec la vraie connaissance de Dieu. Yethro seul, le beau-père de Moïse, l'ancien prêtre de Midian, lors de sa rencontre avec lui au désert, après la sortie d'Égypte, a offert un sacrifice à Yéhovah.

Ce qui est certain, c'est que toutes les lois concernant les sacrifices officiels qui se trouvent dans le *Pentateuque* datent d'une époque postérieure à Moïse et sont l'œuvre d'Esra, lors de l'inauguration du second temple et de l'introduction d'une nouvelle religion avec deux nouvelles fêtes, savoir : le jour de l'inauguration de ce nouveau temple, qu'on appelle *le Jour des trompettes*, et le *Jour du pardon* par le grand prêtre, contraire au principe fondamental de Moïse, n'admettant aucun pardon divin ni humain pour des crimes prémédités et irréparables, comme Moïse lui-même le constate par cinq fois et dont nous citerons les textes.

La preuve que les Israélites n'ont point offert de sacrifices à Yéhovah dans le désert ressort d'une manière irréfutable d'un passage du prophète Amos, qui dit, chapitre IV, verset 25 : « *M'avez-vous fait des sacrifices et des offrandes pendant les quarante années de désert, maison d'Israël ?* »

Que faut-il donc faire, selon Moïse, pour prouver son amour pour Yéhovah ?

L'imiter ! Marcher dans ses voies ! Exercer la justice ! En d'autres termes, faire son devoir, employer ses forces et son travail pour que les êtres les plus faibles jouissent de leurs droits et coopèrent par leurs travaux à la paix, au bonheur et à la prospérité de tous.

« Soyez justes, dit Moïse, car Yéhovah est la justice

même ! » *Deutéronome*, chap. I, § 17. Dans son *Chant du cygne*, il répète, *Deutéronome*, chap. XXXII, § 3 :

« Je vais proclamer le nom de Yéhovah. Il est le roc, et son œuvre est parfaite, CAR TOUTES SES VOIES SONT JUSTICE ! »

Il dit, *Deutéronome*, chap. X, § 12 : « Et maintenant, Israël, *Qu'est-ce que Yéhovah te demande pour lui, sinon de le craindre, de MARCHER DANS TOUTES SES VOIES, de l'aimer et de le servir de tout ton cœur et de toute ton âme, d'observer ses lois et ses commandements, que je l'édicte ce jour-ci, AFIN QUE TU SOIS HEUREUX !* » Yéhovah, selon Moïse, ne demande à l'homme que d'être juste, soit volontairement par vertu, soit forcément par la justice sociale, afin qu'il soit heureux sur la terre. Lui, Yéhovah, n'a besoin de rien, car, ajoute Moïse, § 14 : « *Les cieux, tous les cieux, toute la terre et tout ce qui est dedans appartiennent à Yéhovah, ton Dieu !* » Ailleurs, il met dans la bouche de Yéhovah ces paroles : « *Car à moi est toute la terre !* » Yéhovah n'a absolument besoin de rien. Il n'a créé l'homme que pour son bonheur et le bonheur des êtres plus faibles que l'homme.

Ailleurs, *Deutéronome*, chap. V, § 26, il met dans la bouche de Yéhovah les paroles remarquables que voici :

« *Puissent leurs cœurs rester toujours les mêmes pour me craindre et observer mes commandements, AFIN QU'ILS SOIENT HEUREUX, EUX ET LEURS DESCENDANTS, POUR TOUTE L'ÉTERNITÉ !* »

Jamais Moïse ne recommande à son peuple l'observation de ses lois pour l'amour de Dieu, mais uniquement pour fonder à tout jamais le bonheur et le bien-être de ceux-là mêmes qui observent ces lois, non sans les menacer de tous les maux de la terre et du ciel, en cas de violation de ces lois.

Mais ce bonheur est subordonné à la loi divine et humaine, loi fondamentale, en vertu de laquelle les forts ont été créés pour les faibles et non les faibles pour les forts. Aussi, Moïse, dans ses lois qu'il prescrit aux hommes, n'énonce-t-il jamais les droits des faibles, car à quoi ser-

virait une charte de ces droits, si les forts ne faisaient pas leurs devoirs, d'où seuls jaillissent ces droits ? Il n'édicte que les devoirs des forts, en leur répétant que leur bonheur et le bonheur de tous les êtres de la terre dépendent exclusivement de l'accomplissement de ces devoirs, qui doivent être volontaires, en marchant dans les voies de Yéhovah, mais qui, à défaut d'exécution volontaire, doivent être forcés par la justice humaine et sociale, afin d'éviter la justice yéhoviste et divine, qui s'exécute inexorablement par le Temps et l'Espace, selon les lois immuables de Yéhovah et de la nature, et dont les châtiments seront quadruples et s'étendront sur toute la nature.

Voici maintenant les chapitres dans lesquels, plus explicite, Moïse détaille à son peuple les bonheurs qui seront les résultats de l'observation de ses lois, et des malheurs sans nombre, en cas de violation de ces lois.

Citons d'abord le chapitre XXVI du *Lévitique*, ainsi conçu :

« Si vous suivez mes lois, en observant mes commandements et les pratiquant, je vous donnerai les pluies en leur saison; le sol donnera ses produits et l'arbre des champs son fruit; la moisson durera jusqu'à la vendange, et la vendange jusqu'aux semailles! Vous mangerez votre pain à satiété et vous demeurerez en sûreté dans votre pays! Je donnerai la paix à la terre pour vous assurer du repos que personne ne troublera! *J'exterminerai les bêtes féroces de votre sol*, nul glaive ne hantera votre pays! Vous poursuivrez vos ennemis, qui tomberont sous vos glaives! Cinq d'entre vous en mettront cent en fuite, et cent de vous en feront fuir dix mille. Je me tournerai vers vous de bonne grâce, je vous rendrai féconds, vous multiplierai et maintiendrai mon alliance avec vous; vous mangerez de vieilles récoltes, vous vous débarrasserez de la vieille pour faire place à la nouvelle. J'établirai ma demeure au milieu de vous, mon âme ne se lassera pas de vous. Je marcherai au milieu de vous. Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple, car je suis Yéhovah, votre Dieu, qui vous ai fait sortir d'Égypte, pour que vous ne fussiez plus esclaves, qui ai brisé les barres de votre joug, qui vous ai fait marcher libres et la tête levée! »

On remarquera que Moïse subordonne même les éléments à la volonté de l'homme. En cas d'obéissance à ses lois, il promet que toutes les forces du ciel et de la terre feront leur devoir de travail bienfaisant, pour contribuer au bonheur de l'homme, à condition toutefois que l'homme

accomplisse ses devoirs envers ces éléments, parmi lesquels figure au premier rang la terre.

Voici maintenant le commencement du XXVIII^e chapitre du *Deutéronome*.

« Si tu écoutes la voix de Yéhovah, ton Dieu, en observant et en mettant en pratique tous ses commandements que je t'ai prescrits, Yéhovah, ton Dieu, te rendra supérieur à tous les peuples de la terre.

« Voici toutes les bénédictions qui se répandront sur toi et qui te combleront quand tu écouteras la voix de Yéhovah, ton Dieu :

« Tu seras béni dans la ville, béni tu seras dans les champs. »

« Tu seras béni dans le fruit de ton ventre, dans le fruit de ton sol, dans le fruit de tes troupeaux, dans les portées de tes aumailles et dans l'élève de ton menu bétail. »

« Tu seras béni dans ta corbeille et dans ta huche. »

« Béni tu seras dans tes allées et dans tes venues. »

« Yéhovah te livrera les ennemis qui se lèveront contre toi. »

« Ils sortiront contre toi par une seule voie, mais ils fuiront devant toi sur sept chemins. »

« Yéhovah ordonnera à la bénédiction d'entrer dans tes greniers et dans tous les travaux de ta main. Tu seras béni dans le pays que Yéhovah te donnera. »

« Yéhovah t'élèvera à un peuple saint, comme il te l'a juré, si tu observes ses lois, si tu marches dans ses voies. »

« Tous les peuples de la terre verront que le nom de Yehovah est appelé sur toi et ils te craindront. »

« Yéhovah te donnera de l'abondance dans ton bien-être, dans le fruit de ton bétail, dans tous les fruits de la terre du pays qu'il a promis à tes ancêtres. »

« Yéhovah t'ouvrira son trésor de bien, le ciel, afin qu'il te donne la pluie en la saison voulue du pays, et pour bénir tous les labeurs de tes mains. Tu prêteras à nombre de peuples et tu n'emprunteras jamais. »

« Yéhovah fera de toi la tête et non la queue. Tu seras toujours en haut, jamais en bas, à condition, toutefois, que tu observes tous les commandements de Yéhovah, que je viens d'édicter ce jourd'hui pour toi. »

« A condition que tu ne dévies ni à droite ni à gauche des paroles (lois) que je t'ai exposées, pour aller après d'autres Dieux (d'autres lois) et pour les servir. »

Suivent les malédictions sans nombre dont Moïse, en deux longs chapitres, menace son peuple, au cas où, reniant Yéhovah, il désobéirait à ces lois de devoir; malédictions parmi lesquelles figurent non seulement l'envahissement par l'étranger, la défaite, l'exil, l'esclavage, le mépris et les sarcasmes de toutes les nations, mais les intempéries, les perturbations de tous les éléments, la dent des fauves en-

vahissants, suivies de toutes les maladies imaginables du ciel et de la terre, dont nous ne savons même plus les noms. Ces chapitres, trop longs pour être cités (le vingt-sixième du *Lévitique* et le vingt-huitième du *Deutéronome*), on les trouvera traduits dans mon *Nouveau Sinaï*.

XI

Parallèlement avec Yéhovah, avant d'édicter les devoirs de l'homme, du haut du mont Sinaï, Moïse a révélé et proclamé un second principe fondamental, qui est la mise en pratique sociale de la conception idéale et théorique de Yéhovah. Ce second principe fondamental, sans lequel le premier n'a point de consécration, c'est le Sabath.

Le Sabath n'est pas une invention poétique de Moïse. C'est une conséquence forcée, la mise à exécution de l'idée la plus sublime de Yéhovah. A lui tout seul, le Sabath est l'explication complémentaire de l'essence yéhoviste, il est l'incarnation terrestre du ciel même. Sans le Sabath, Yéhovah n'a plus de raison d'être et disparaît comme axe central de la création; en termes humains, *le Sabath est le corps social de l'âme de Yéhovah.*

Aussi, Moïse n'a-t-il pas attendu sa législation du mont Sinaï pour créer le Sabath. Dès la sortie d'Égypte, il l'a institué comme une consécration sociale de la conception de Yéhovah.

Le Sabath, en effet, a affranchi l'humanité de ses erreurs sur Dieu et l'homme, en élevant l'homme vers Dieu, au lieu d'abaisser Dieu vers l'homme.

Le Sabath est la réhabilitation du travail de l'homme, travail qui, avant cette institution, était considéré comme chose vile, dévolue seulement aux esclaves.

Il est en même temps l'établissement de l'égalité sociale de tous les êtres, sans distinction, et l'abolition de tout

privilège de fainéantise, de noblesse et d'exploitation d'autrui.

Il est encore la consécration de la solidarité de tous les êtres. En un mot, le Sabath est Yéhovah sur terre, en chair et en os.

Du temps de Moïse, les citoyens de toutes les nations ne travaillaient pas. Ils avaient des esclaves qui, forcément et sans repos, étaient voués à tous les travaux des champs et de la maison.

Le citoyen qui s'appelait patricien et qui fondait son droit sur les dieux et demi-dieux patriciens de l'Olympe ne s'exerçait que dans l'art de faire la guerre à ses voisins, pour les dépouiller de leur bien et pour leur prendre les fils et les filles qu'il vouait à l'esclavage. Aussi presque chaque ville formait-elle un État particulier, n'ayant d'autre but que de se défendre contre les citoyens de la ville voisine, ou de les attaquer. La guerre même entre les citoyens, parlant la même langue, était en permanence, et les villes entre elles ne faisaient la paix que pour en piller une troisième, afin de traîner ses habitants en esclavage. Le moindre petit pays était divisé en cinq ou six gouvernements, tous continuellement sur le qui-vive, et le mot *étranger* était synonyme d'*ennemi*. Moïse, le premier, dit à son peuple et par-dessus son peuple aux citoyens de toutes les nations : « *Six jours tu travailleras* (tous sans exception), *mais le septième jour est un jour de repos* (pour tous) *à Yéhovah*. » Il répète plus de cinq fois sa loi sur le Sabath, même longtemps avant la proclamation du Décalogue. Dans ce Décalogue, même il dit, *Deutéronome*, chap. V, § 12 : « Tu observeras le jour de Sabath pour le sanctifier, comme Yéhovah, ton Dieu, te l'a commandé. Six jours tu travailleras, pendant lesquels tu feras tous tes travaux, mais le septième jour est un jour de repos à Yéhovah, ton dieu. Tu n'y feras aucun travail, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni aucun bétail à toi, de même l'étranger dans tes portes, afin que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi ! Rappele-toi que tu étais esclave en Égypte et que Yéhovah t'en

a tiré, d'une main forte et d'un bras étendu. C'EST POURQUOI YÉHOVAH T'A ORDONNÉ D'INSTITUER LE SABATH. » Moïse indique donc, en toutes lettres, que le Sabath est la consécration de l'affranchissement de l'esclavage et que cet affranchissement est dû exclusivement à l'idée de Yéhovah, qui a créé l'homme pour être libre et non pour être esclave.

Le premier et le seul de tous les législateurs, Moïse consacre les droits des bêtes. Le Sabath existe pour eux comme pour les hommes. Il n'en exclut pas non plus la terre. La terre, selon la loi de Moïse, a son Sabath seulement tous les sept ans, et ce Sabath dure une année entière, le tout en vertu de l'égalité des êtres sans distinction devant Yéhovah.

Mais il y a encore quelque chose de plus dans le Sabath de Moïse. Dans le décalogue de l'*Exode*, il y a une cause spirituelle énoncée, ainsi conçue : « *Car en six jours Yéhovah a fait les cieux et la terre, la mer et tout ce qui est dedans, et il se reposa le septième jour. C'est pourquoi Yéhovah a béni le jour de Sabath et l'a sanctifié.* » L'idée se trouve encore dans le chapitre II de la *Genèse*, § 3. Puis, *Exode*, chap. XXXI, § 16 :

« Que les enfants d'Israël observent le Sabath pour tous les temps, comme un pacte éternel. Entre moi et les fils d'Israël il est un signe d'alliance perpétuelle.

« *Car, en six jours, Yéhovah a créé les cieux et la terre, et le septième jour il se reposa et se ranima.* »

Quelques lignes plus haut, il dit : « Le septième jour est le *Sabath Sabathan*. Un jour consacré à Yéhovah. *Qui-conque travaille ce jour-là, qu'il meure!!* »

Pour que Moïse ait mis la peine de mort sur la violation du Sabath, il a fallu qu'il considérât le Sabath comme l'expression de l'essence même de Yéhovah.

On a toujours cru que le Yéhovah de Moïse était un Créateur personnel, en dehors de la nature et tout à fait séparé de la création, comme l'horloger créant une horloge. On s'est trompé.

Telle n'est point l'idée de Moïse. C'est tout au plus l'idée d'Esra, le rédacteur du *Pentateuque* actuel, sous le second temple, dont je parlerai plus tard.

Selon Moïse, Yéhovah est la Loi vivante qui se suit immuablement elle-même et qui se retrouve partout, dans toute la nature.

Il est la Loi absolue, et si la loi absolue veut qu'il n'y ait point de force qui puisse toujours agir sans repos, YÉHOVAH LUI-MÊME N'Y FAIT POINT EXCEPTION. Bien au contraire! La loi que nous observons dans la nature vient de lui et est en lui (1).

De même, comme aucune force ne saurait produire une autre force égale à elle, la force divine ne saurait créer une seconde force égale à elle. *Elle est immortelle, mais tout ce qu'elle crée est mortel! Elle est immuable, mais tout ce qu'elle crée est soumis au changement.* De même l'homme, libre par son art, ne saurait créer une autre force libre comme lui. Donc, si Yéhovah a créé les mondes visibles et invisibles, il s'est reposé un jour. Il n'est pas en dehors de la nature, il est en dedans d'elle. *C'est la natura naturans de Spinoza. Dieu est en tout! Seulement, contrairement à Spinoza, tout n'est pas Dieu. Tout n'est qu'une manifestation de lui.* L'idée du Sabbath n'est donc pas seulement celle d'un jour de fête, mais une partie essentielle du *Credo* yéhoviste de Moïse.

Aussi le Sabbath est-il la pierre angulaire de la religion israélite mosaïque.

Ainsi donc, mes amis, où que vous soyez et quelque pays que vous habitiez, vous observerez le Sabbath autant que possible. Vous ne ferez aucun travail manuel, ouvrier ou mercenaire ce jour-là. Vos serviteurs et vos bêtes se reposeront ce jour-là comme vous, et si vous avez des terres, elles se reposeront tous les sept ans durant l'année entière.

Vous savez, par l'histoire de la Bible, que vous avez dû lire avant de lire ce catéchisme, que les Israélites des dix tribus séparées de la tribu et du royaume de Juda, après avoir violé toutes les lois de Moïse, ont été, selon les prédictions de Moïse, vaincus, expulsés de leur pays et

(1) Je n'ai pas toujours compris la portée philosophique de ce verset, qui m'a troublé bien des fois dans mes écrits précédents.

traînés en esclavage chez des nations lointaines. La tribu de Juda, moins coupable que les autres tribus, mais ayant suivi les mêmes traces d'idolâtrie et de violation des lois de Moïse, a un peu plus tard, partagé le même sort, mais elle ne s'est pas entièrement perdue comme ceux du royaume d'Israël. Elle subit bien la loi de vengeance prédite par Moïse, elle fut traînée en exil à Babylone, mais ayant reconnu ses torts, et étant revenue à Yéhovah, au bout de soixante-dix ans d'exil, elle retourna, conduite par Néhémie et Esra, à Jérusalem, avec l'autorisation du roi persan Cyrus, pour reconstruire le temple, rétablir la nationalité juive et fonder un nouveau sanctuaire en l'honneur de Yéhovah. Malheureusement, après la mort de Néhémie, un des plus grands Juifs de l'histoire, Esra, son secrétaire et son copiste, fonda une nouvelle religion et une nouvelle ère, qu'il data du jour de l'inauguration du nouveau temple, avec deux nouvelles fêtes, *le Jour de l'an* et *le Jour de pardon*. Le peuple juif d'alors venant de sortir de la Perse, comme jadis les fils d'Israël de l'Égypte, et les Persans, adorant le soleil, ayant eu l'habitude d'allumer des feux de joie les jours de fête, célébrés en l'honneur de ce dieu, idolâtrie défendue par Moïse, Esra, dans le *Pentateuque* qu'il rédigea alors avec l'aide de plusieurs docteurs de la loi, a mis la défense qui suit dans la bouche de Moïse : « Vous n'allumerez pas de feu le jour de Sabath, » défense qui fut exagérée jusqu'à l'absurde par les rabbins, qui, d'ailleurs, ont tout poussé aux extrêmes absurdes et inhumains. Cette défense n'étant pas mosaïque, n'a plus aucune raison d'être. Vous n'en tiendrez aucun compte. Vous allumerez des feux pour vous chauffer et pour vous éclairer le jour de Sabath. C'est un jour de repos et de réjouissance devant Yéhovah et nullement un jour de tristesse et de privations. Ce que Moïse défend, c'est le travail qui se paye, c'est le commerce qui sert de gagne-pain, c'est n'importe quel labeur qui est une peine. Ainsi, certes, ce jour-là, vos animaux devant se reposer comme vous, vous ne devez pas les faire travailler, pas même pour vos plaisirs.

Vos domestiques non plus ne doivent pas, ce jour-là, être forcés à préparer vos repas. Mais si, pour vous régaler, vous jugez à propos de préparer vous-même un petit repas pour vous, nul pouvoir divin ni humain ne peut vous le défendre, pourvu que cela ne soit un travail pour personne. Le *Talmud* défend d'écrire, ni de faire de la musique le Sabath. Autre absurdité ! Vous ne devez tolérer aucune écriture de commerce, mais vous pouvez parfaitement écrire à vos amis et recevoir des lettres d'eux. Vous ne devez pas ce jour-là entreprendre des voyages ni des marches forcées que l'on paye ordinairement, mais vous pouvez vous promener partout, aussi longtemps que le cœur vous en dit. Le maître de musique et de danse, dont c'est le métier, doivent se reposer, mais vous ferez de la musique et vous danserez à cœur joie le Sabath, pourvu que rien ne se fasse comme métier et pour de l'argent. Mais vous ne ferez aucun négoce, aucun commerce ce jour-là, à aucun prix ! Vous mettrez ce jour-là vos habits de fête et vous vous assemblerez pour chanter la gloire de Yéhovah et étudier les lois de Moïse. Vous ne vous joindrez pas aux rabbins qui glorifient les lois d'Esra, contraires à celles de Moïse, et dont les prières sont en partie d'absurdes blasphèmes. Le nouveau culte mosaïste est encore à créer. Il se fera certainement. En attendant ce jour-là, vous lirez l'histoire des grands hommes et des grandes femmes en Israël, et vous élèverez vos âmes vers Yéhovah, en tâchant d'approcher le plus possible sa justice et sa loi fondamentale, qui veut que les forts vivent pour les faibles et non les faibles pour les forts.

Inutile de vous dire qu'il n'y a pas de Sabath, quand il s'agit de soigner les malades, les enfants et les vieillards, ou de sauver un malheureux de la misère et de la mort, de n'importe quel pays ou quelle religion. La charité, qui est une justice volontaire, glorifie Yéhovah plus que le Sabath, qui n'a été institué que pour sa glorification.

Les premiers Juifs qui ont fondé la secte chrétienne, qui était une tentative de retour vers les lois de Moïse contre les Pharisiens, observaient le Sabath. Mais dès le moment

où les Judéo-chrétiens cédèrent la place aux fanatiques et ambitieux païens, qui n'acceptèrent la nouvelle religion que pour la paganiser et pour s'en servir de marchepied à leurs ambitions despotiques et tyranniques, dès que Jésus fut divinisé et proclamé Dieu, le Sabath fut remplacé par le dimanche, troisième jour après la mort de Jésus, pour fêter sa prétendue résurrection et pour rompre en visière avec le Judaïsme de Moïse. Depuis ce jour, un abîme incommensurable s'est déclaré entre le mosaïsme et le christianisme. Aucune réconciliation, aucune transaction ne fut plus possible, et le christianisme, au lieu de devenir un mosaïsme réformé, n'est devenu et n'est encore que le Judaïsme paganisé et idolâtré, ayant de plus accepté, propagé et augmenté toutes les erreurs de miracles et de pardon qu'Esra a greffées sur la législation de Moïse.

Dans les pays chrétiens, si l'on vous force d'observer le dimanche, vous vous absteniez de tout travail. *Car, où que vous soyez, la loi du pays doit être observée par vous !* Mais que jamais le dimanche ne remplace chez vous le Sabath, quelle que soit la perte de vos intérêts ! Dès que le dimanche ou le vendredi des Musulmans remplace chez vous le Sabath, vous n'êtes plus Juifs, vous n'êtes plus des fils de Moïse ! Mieux vaudrait vous convertir officiellement et adopter les fêtes et la religion du plus fort !

Je n'ai pas non plus besoin de vous dire que dans le pays que vous habitez, même si ce pays vous refuse les droits de citoyens, vous devez servir comme soldats cette patrie, si ingrate qu'elle soit, et que pour ce service il n'y a pas de Sabath. Le Sabath n'est qu'une conséquence de la loi fondamentale de Moïse, en vertu de laquelle toute force doit se vouer à une faiblesse, afin que les faibles travaillent en paix pour les forts. La paix est à ce prix, paix intérieure et extérieure, et sans paix pas de bonheur possible. Vous n'observerez le Sabath qu'aux dépens de vos propres intérêts, mais il ne doit jamais contribuer à léser les intérêts et la félicité de vos prochains, chrétiens et musulmans. Certes, le Sabath dans des pays chrétiens et musulmans est une privation de plus pour vous, forcés que vous êtes

d'observer les fêtes de la majorité aux dépens de vos travaux ; vous êtes libres de renoncer à ces privations et d'embrasser la religion de la majorité. Yéhovah, par la bouche de Moïse, ne vous a pas choisis pour votre grand nombre. « Vous êtes la plus petite des nations, » a dit Moïse à son peuple. Vous n'avez été élus que pour donner l'exemple de plus de vertu, de plus de justice, de plus de sainteté. Vous avez charge d'âmes. « *Vous devez m'être un royaume de prêtres,* » a encore dit Moïse. Si vous ne voulez pas servir d'exemples et de modèles, si vous ne voulez pas être meilleurs, plus désintéressés, moins égoïstes, moins vicieux que la majorité des humains chez lesquels vous vivez, si vous ne voulez plus être le peuple spirituel au milieu des peuples matériels, le peuple plus sobre et plus continent que les peuples idolâtres, si vous ne voulez plus être le peuple de Dieu, par l'accomplissement de tous les devoirs de l'homme fort, pour garantir les droits des faibles, mieux vaudrait pour vous, je le répète, quitter la religion de Moïse et élever vos enfants dans les religions du grand nombre. *Le nombre ni la fortune n'ont d'importance pour le Juif.* Que vous soyez des millions ou des centaines, riches ou pauvres, cent vrais Juifs mosaïstes, observant strictement les lois de Moïse, feront plus de bien au Judaïsme que sept millions de juifs rabbiniques ou athées émancipés, fussent-ils tous millionnaires ! N'y en eût-il qu'un, si cet *Un* représente le vrai Juif mosaïste, le mosaïsme ne périrait pas. Le dimanche et le vendredi des chrétiens et des musulmans, institués sur des erreurs humaines par des raisons politiques, disparaîtront, mais le Sabbath de Moïse, établi sur la loi fondamentale de Yéhovah, ne disparaîtra qu'avec Yéhovah même, et Yéhovah est éternel, car ses lois gouverneront toujours le monde, que le monde y croie ou non !

XII

Outre le Sabath, Moïse a encore institué trois fêtes nationales ; savoir : le *Pesah*, que l'on traduit par *Pâques*, *Schebouoth*, qui s'appelle la *fête des Semaines*, six semaines après Pâques, et *Soukoth*, que l'on nomme la *fête des Cabanes*. A l'exception de Pâques, qui est la fête de la sortie d'Égypte et de la délivrance de l'esclavage, en même temps le mois d'où Moïse a daté l'ère politique et sociale des Israélites, les deux autres fêtes sont des fêtes de saisons et d'agriculture. La fête des Semaines a été instituée à l'époque des premières moissons du blé, et la fête des Cabanes est une fête de vendange et de récolte de fruits. Il n'y a pas dans l'histoire humaine un second exemple d'un peuple ayant secoué le joug d'un esclavage plusieurs fois séculaire, après une victoire complète remportée sur ses tyrans, dix fois plus forts et plus puissants que lui. Et depuis la sortie d'Égypte il n'y a pas eu un autre peuple, ayant réussi à secouer le joug du despotisme des castes nobiliaires et cléricales, jusqu'à l'année mil sept cent quatre-vingt-neuf de l'ère chrétienne par le peuple français, au nom des mêmes principes proclamés par Moïse au mont Sinai ! Non pas qu'il n'y ait eu plusieurs tentatives chez plusieurs nations ; mais ne possédant pas la vérité absolue de Moïse, ces tentatives ont toujours échoué et ne pouvaient réussir. On ne vainc le vice que par la vertu, et le mensonge que par la vérité. Jamais révolution n'a réussi, à moins que les révolutionnaires n'aient professé et mis en pratique des principes

divins plus près de la vérité que ceux de leurs adversaires. Toute révolution faite seulement au nom de la force contre la force ne fait qu'empirer l'état de choses existant que l'on renverse. De là vient que presque toutes les nations idolâtres ou athées sont toujours tombées du despotisme dans l'anarchie et de l'anarchie dans le despotisme.

De la sortie d'Égypte et de la proclamation de la loi de Yéhovah par Moïse date la civilisation de l'humanité.

Les Israélites eux-mêmes, en quittant l'Égypte pour aller invoquer le Dieu de leurs patriarches dans le désert, sauf les chefs initiés par Moïse, ne savaient nullement qu'ils ne retourneraient plus en Égypte. Ils savaient encore moins que Moïse les laisserait s'éteindre pendant un séjour de quarante ans au désert, avant de conquérir la Palestine, qu'ils appelaient le pays béni ou promis. Moïse et les chefs des tribus ont profité d'une panique qui venait de saisir la cour de Pharaon, où Moïse avait de puissantes intelligences (car l'esclavage brisé pour les Israélites affranchissait en même temps le peuple égyptien, aussi malheureux qu'eux), pour faire partir les Israélites en grande précipitation, sans leur laisser le temps de préparer des vivres ni de cuire leur pain. De là la *fête des Matzos*, ou des pains sans levain, parce que les Israélites emportaient leur pâte azime pour nourriture. Et comme Moïse, après cette sortie, a proclamé son Code libérateur, la fête de Pâques est devenue une fête principale et de premier ordre, non seulement pour les Israélites, mais pour l'humanité entière. La liberté du genre humain date de cette époque. Cette fête a été détournée et défigurée par la secte judéo-chrétienne, mais cela ne nous regarde pas. L'homme est libre d'adorer l'erreur, même à ses dépens. Toute erreur produit des horreurs. La Pâque chrétienne n'a rien affranchi! Elle n'a pas délivré l'esprit humain de la moindre erreur!

La fête de *Pesach* est donc une fête capitale pour l'Israélite, mais aucune autre fête instituée par Moïse n'a l'importance religieuse et sociale du Sabath. Elle commence la veille du quatorze du mois de Nissan (toutes les fêtes juives commençant dès la veille à la chute du jour), et n'a

duré du temps de Moïse qu'un seul jour. Cela ressort clairement du chapitre IX des *Nombres*, où Moïse, la seconde année après la sortie d'Égypte, ordonne de fêter le Pesach, et où il est dit, verset 3 : « Et ils firent le Pesach le quatorze du premier mois, entre les deux soirs. » Il n'y est point question de la fête des Matzos, *pour sept jours*, mais seulement *pour un jour*, comme cela est indiqué expressément dans le verset 11 du même chapitre, où il est ordonné de manger le Pesach avec des Matzos et des herbes amères *entre les deux soirs* seulement. Plus tard, sous le second temple, on y a ajouté la *fête des Matzos*, durant huit jours, pendant lesquels il était défendu de manger du pain levé. Vous n'observerez que le premier jour de *Pesach*, et vous devez, comme souvenir de ce jour mémorable, n'avoir dans vos maisons que du pain sans levain, mais *un jour seulement*. A qui ferait-on donc accroire que Moïse, l'esprit le plus éclairé et le plus divin de l'histoire humaine, ait fait une loi en vertu de laquelle un Israélite, ayant mangé du pain levé *pendant ces huit jours*, encourrait la peine d'être retranché de la société ! Qu'est-ce que cela peut faire à Yéhovah qu'un homme mange une matzah ou du pain tel ou tel jour ? Ces lois ont été faites par les prêtres du second temple, n'ayant qu'un but : l'abêtissement et l'asservissement du peuple. Les rabbins, après le second exil des Juifs, ont créé pour cette nuit une série de récitations obligatoires, qu'on appelle *Hagadah* et dont les niaiseries disputent le rang aux absurdités. La vérité est que pendant cette soirée il sied bien aux pères de familles de parler à leurs enfants de la sortie miraculeuse des Israélites de l'Égypte, de discuter et d'expliquer l'immense portée de cet événement pour la liberté et la civilisation humaines.

Les deux autres fêtes de Moïse sont des fêtes nationales d'agriculture. La fête de Pentecôte, instituée pour la présentation des prémices de la moisson au temple avec des chants de joie et de reconnaissance, coïncide avec l'époque où Moïse, du haut du Sinai, a proclamé le Décalogue, qui est devenu le résumé de la loi morale de tous les peuples de la terre. Elle ne dure qu'un jour.

Les chrétiens l'ont adoptée et, je ne sais pourquoi, l'ont étendue à deux jours.

Chez les Israélites modernes, elle s'appelle parfois la fête des fleurs.

Elle est, en effet, une des plus belles fêtes de l'humanité.

La fête de *Soukoth* était la fête des vendanges et de la récolte des fruits. Elle durait huit jours, pendant lesquels les Israélites, venus de toutes les provinces à Jérusalem, habitaient sous des tentes, la ville n'ayant pas eu assez de maisons pour abriter toute une nombreuse population provinciale. Mais le premier et le dernier jour seulement étaient des jours de grande fête. Sous le second temple, le dernier jour était devenu la fête principale et s'appelait la fête du puisement de l'eau, parce que, ce jour-là, le grand prêtre officiant pontifiait avec l'eau sur l'autel à la place du vin.

Moïse, dont le but était de créer un peuple exclusivement agricole, a institué ces fêtes dans ce sens. Il a fait plus. De son temps, le peuple ne savait ni lire ni écrire, Moïse, qui avait en vue principale l'instruction du peuple, et qui en avait fait la première condition du bonheur universel, a institué la tribu de Lévy, dont la mission exclusive était d'instruire le peuple et de lui enseigner les lois de Yéhovah. Cette tribu ne devait pas avoir de propriété. Elle ne devait vivre que d'une partie de la dîme, prélevée sur tous les biens et destinée aux pauvres et aux étrangers. Plus tard, la dîme des pauvres fut détournée en faveur des Lévitites, et cette violation de la loi de Moïse, ce privilège inique a provoqué la scission entre les dix tribus d'Israël et celle de Juda, scission qui fut la cause de la perte de tout Israël.

Pour favoriser l'éducation du peuple vivant dans les villes et les campagnes éloignées de Jérusalem, Moïse ordonna que tous les Israélites, pour les trois fêtes de Pâques, de Pentecôte et des Cabanes, se rendissent à la capitale pour y entendre et écouter les lois de Yéhovah, lues publiquement par les Lévitites, pendant les huit jours de la fête des Cabanes. Ces fêtes étaient en outre des espèces

de foires où les produits du sol et de l'industrie s'exposaient et s'estimaient selon leur valeur. Par le frottement des habitants de la capitale, le peuple des campagnes devait perdre plus d'une superstition et s'approprier les avantages spirituels et matériels d'une éducation supérieure.

Mais ces fêtes n'ont point l'importance du Sabbath. Le peuple n'était point forcé à un repos absolu. Elles furent au contraire l'occasion d'un redoublement de vie, d'animation et de réjouissances nationales. Elles furent souvent violées, plus souvent encore changées. Il y a dans toute religion une partie divine, qui est le cœur, l'essence même de toute société, et une partie humaine qu'on appelle le culte. La partie divine, surtout si elle est basée sur la vérité absolue, sur la nature de Dieu et de sa justice, ne doit jamais être soumise à des changements. Comme Dieu lui-même, elle est immuable et éternelle. La partie humaine, au contraire, le culte, change presque tous les siècles. Le judaïsme cérémoniel ne fait pas exception à cette règle. Seulement ces changements, loin de ramener le culte israélite aux principes de Moïse, l'en ont toujours éloigné et furent la cause principale de la perte d'Israël et de sa dispersion universelle, sans avoir jamais pu se relever comme nation.

Un de ces changements radicaux du culte israélite a été fait par Esra, qui lors de la reconstruction du second temple, a institué deux nouvelles fêtes, le *Rosch Haschanah*, *Jour de l'an*, et le *Yom Kippour*, le *Jour de pardon*, ce dernier jour en contradiction flagrante avec la loi fondamentale de Moïse; jour qui est devenu la fête principale du second temple et qui, à elle seule, fut la cause dirimante de tous les malheurs des Judéens, malheurs six fois mérités selon les prédictions de Moïse. Ces fêtes ont encore été *absurditées*, et *superstitionnées* par les rabbins et les Phari-siens, après la destruction de Jérusalem par Titus. Nous y reviendrons tout à l'heure, après vous avoir expliqué le Décalogue du Sinaï, dans lequel se trouve la loi fondamentale de Moïse, contraire à celle d'Esra, dont je viens de vous parler.

XIII

Nous voici au Décalogue, où Moïse édicte et résume *les Devoirs de l'homme*, d'où jaillissent naturellement *les Droits*, et sans l'accomplissement desquels il n'y a pas de droits du tout. Ce Décalogue est devenu la loi morale de la société civilisée. Moïse y a édicté non seulement la morale universelle, mais les principes divins d'où cette morale découle. Et ces principes ont été en partie falsifiés, en partie changés ou contredits, d'abord par Esra et son école pharisienne sous le second temple, puis par les sectes chrétiennes et musulmanes qui en sont sorties. Moïse parle naturellement au nom de Dieu.

« Je suis Yéhovah, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclaves! »

Si Moïse a ajouté la délivrance de l'esclavage, ce n'est point que Yéhovah demande de la reconnaissance au peuple affranchi, Yéhovah n'a besoin de rien, comme le dit ailleurs Moïse, car tout est à lui, mais pour indiquer que toute liberté, tout affranchissement est l'effet humain de l'idée divine conçue dans le mot Yéhovah. Que sans Yéhovah, seul créateur de tous les êtres, la liberté de l'homme n'est même pas un vain mot, elle n'existe pas! Nul humain ne l'admettera, ni comme principe abstrait, ni comme conséquence politique. Moïse complète cette idée dans la ligne qui suit, ainsi conçue :

« Tu n'auras pas d'autres Dieux devant ma face. Tu ne te feras point d'idoles, point d'images représentant des

choses qui se trouvent dans les Cieux en haut, sur la terre en bas et dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne te prosterner pas devant elles et tu ne les serviras pas, car moi, je suis Yéhovah, le dieu jaloux, remémorant les iniquités des pères sur les fils, jusqu'aux troisièmes et aux quatrièmes générations, me haissant, mais octroyant ma grâce à des milliers de générations, aimant et observant mes commandements ! »

Dans l'Exode, chap. XXXIV, v. 6, Moïse complète sa conception de Yéhovah.

Il dit :

« Yéhovah ! Yéhovah ! Dieu de pitié et de compassion, Dieu longanime, plein de grâce et de vérité, gardant sa grâce à des milliers de générations, supportant iniquité, péché et manquement, MAIS NE LAISSANT RIEN IMPUNI, animadversant les péchés des pères sur les fils et sur les fils des fils, jusqu'aux troisièmes et quatrièmes générations. »

On a voulu voir une contradiction dans ces quelques lignes, entre les mots « Dieu de grâce, Dieu longanime, etc., etc. » et la phrase suivante « ne laissant rien impuni ».

De même on s'est dit, comment accorder l'idée d'un Dieu, punissant les crimes des pères sur les arrières-petits-fils, avec la loi de Moïse du chapitre XXXIV du Deutéronome, v. 16, où il dit : « Les pères ne doivent jamais mourir pour les fils, ni les fils pour les pères ! chacun mourra pour son propre crime. »

Ces contradictions disparaissent dès que l'on pénètre dans l'essence du principe de Moïse sur la justice de Dieu et la justice sociale de l'homme. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il y ait eu des hommes ayant trouvé une contradiction dans un principe qui est la pierre fondamentale sur laquelle Moïse a élevé son édifice religieux.

Procédons par ordre, au risque de répéter pour la dixième fois ce que j'ai déjà expliqué dans le courant de ce travail sur Moïse.

D'abord la jalousie de Yéhovah des dieux représentés par des forces idolâtrées, qui se trouvent aux cieux, sur la

terre et dans la mer, FORCES CRÉÉES, selon Moïse, et NON FORCES CRÉATRICES, selon les peuples-idolâtres.

Qu'est-ce que cela peut faire à Yéhovah que l'homme déifie et adore ces forces créées pour le bonheur des humains ?

Or, c'est précisément pour que les humains puissent vivre heureux, par la liberté d'abord d'opter entre le bien et le mal et par l'égalité de tous les êtres devant une seule force créatrice, que Moïse condamne l'idolâtrie, c'est à dire la pluralité des forces créatrices, au nom de Yéhovah. Le bonheur de l'homme, selon le principe de Moïse, n'est possible qu'autant qu'il admet avoir été créé par la même force, qui a créé tous les êtres moins bien doués que lui, et avoir été créé le dernier, pour qu'il emploie sa force au profit de la faiblesse, afin que tous les faibles, à leur tour, travaillent en paix, aussi bien les hommes que les animaux et les végétaux, pour contribuer au bonheur des forts. *Cela n'est possible qu'avec un seul dieu Créateur, comme qu'il se nomme.* Dès que l'homme admet et adore plusieurs forces créatrices, plusieurs dieux et demi-dieux, il subordonne les forces faibles aux forces supérieures, au ciel aussi bien que sur la terre, en rendant les faibles esclaves des forts. Dès lors plus de bonheur possible ! Car, que l'on nie ou non la vérité d'une seule force créatrice, existant par et pour la justice (et il n'y a pas d'autre justice que de protéger les faibles contre les forts), les faibles ne s'en associeront pas moins pour briser le joug de la force sans justice, et comme ils ne seront vainqueurs (s'ils le sont) qu'au nom de cette même force sans justice, les hommes ne jouiront jamais d'un jour de paix, tombant toujours de la tyrannie du pouvoir d'un seul ou de plusieurs despotes dans l'anarchie de la foule, de la quantité sans qualité. Ni les animaux, ni les végétaux, ni la terre, ne contribueront à la jouissance des droits de l'homme, dès que l'homme, lui, manque envers eux à tous ses devoirs.

Et voilà l'histoire des humains qui n'ont pas reconnu Yéhovah, à commencer par les Israélites, qui ont violé ces lois. Ils ont tous été affligés, depuis des milliers de siècles,

de tous les maux dont Moïse les a menacés, au nom de Yé-hovah *jalous* des forces *créées* par lui et déifiées, adorées comme des forces *créatrices*, à sa place.

L'idée d'un Dieu d'amour et de pardon s'est tellement incarnée dans l'humanité, aussi bien dans les cœurs des Israélites ésaïstes et rabbiniques, que dans ceux des chrétiens et des musulmans, qu'elle est devenue une tache indélébile, un vice organique social, et qu'il faudra peut-être un siècle pour la détruire, racines et branches.

Les humains doivent tous leurs malheurs à cette erreur fondamentale, qui est la base de l'idolâtrie, depuis des milliers et des milliers d'années. Le peu de bonheur qu'ils ont goûté, ils le doivent précisément aux principes de vérité qui découlent d'un Dieu de justice, et qu'ils ont entrevus avec plus ou moins de perspicacité et de persévérance. Qu'on ne s'étonne pas alors que j'y revienne tant de fois et que je m'appesantisse à rectifier cette erreur mortelle, qui plaît tant aux hommes injustes, vicieux et défaillants de toutes les nations et de toutes les époques. Moïse y est revenu trois et quatre fois. Il en a fait la base fondamentale de son édifice divin. Et cette base est inébranlable.

Car, que les hommes croient ou non à un Dieu de pardon par sa toute-puissance miraculaire, le Créateur de l'Univers n'en fut pas moins toujours la Justice absolue. Cette Justice n'en a pas moins gouverné tous les mondes visibles et invisibles, sans pardon ni rémission pour des vices et des crimes consommés et irréparables.

L'homme est-il libre, oui ou non? A-t-il le pouvoir d'opter entre un vice et une vertu? S'il a ce pouvoir, à quoi lui sert-il, si, par cette option, il ne crée pas, au moins dans un certain laps de temps (car Dieu n'a pas d'autre justicier que le Temps), du bonheur pour d'autres et pour lui? Or, qu'est-ce que le pardon? L'annihilation des effets d'une cause mauvaise par l'oubli, l'effacement ou le changement. A quoi bon alors penser, raisonner, opter entre une action et une autre, s'il existe un pouvoir au-dessus de l'homme qui, par sa volonté, par son amour pour un individu ou pour une classe d'individus, puisse changer le bien

en mal et le mal en bien ? Ce pouvoir, ce Dieu ressemblerait furieusement à un despote injuste, capricieux et même vicieux, qui oublie les torts qu'on a faits à un de ses valets, à une de ses maîtresses, ou qui pardonne le manquement à une de ses ordonnances, par des dons de corruption, des prières, des flatteries et des larmes ! Mais le Yéhovah de Moïse n'est pas un homme-Dieu. Il dit, *Deutéronome*, chap. X, v. 17 : « Car Yéhovah votre Dieu est le Dieu des Dieux, et le Seigneur des Seigneurs ! *C'est le Dieu grand, fort et redoutable, qui n'a pas d'égard pour aucun visage et qui n'accepte point de dons de corruption ; il fait droit à l'orphelin et à la veuve et il aime l'étranger !* » En d'autres termes, sa justice atteint tous ceux qui ne feront pas leurs devoirs envers les faibles, tels que l'orphelin, la veuve et l'étranger !

Que si, comme le prétendent les sectaires du pardon, ce Dieu est tout-puissant, au point d'annihiler ou de changer les lois de la nature, qui sont ses propres lois, selon ses caprices et son amour, que ne pardonne-t-il tous les mauvais effets des vices et des crimes humains ! Puisqu'il *peut* pardonner, pourquoi ne pardonne-t-il pas tout ? Et pourquoi y a-t-il du mal sur la terre ? Ah, répond-on, il ne le peut pas ! Il y a un dieu ou un démon pour le mal ? Voyez-vous ce dieu tout-puissant qui, d'un seul mouvement de sourcils, peut violer ou suspendre ses lois, et qui se casse le nez contre un Ariman, un Satan ou un Diable ! Il est inconcevable qu'il y ait jamais eu un être raisonnable admettant le pardon pour un vice consommé ou un crime prémédité et perpétré ; le ridicule le dispute à l'absurde, dès le premier mot de pardon par Dieu ou par un de ses représentants. Que s'il existe un être avec le pouvoir de violer les lois de la nature par un miracle, qu'a-t-il besoin de pardonner à un roi spoliateur ou à un empereur assassin ! Il ferait bien mieux, puisqu'il le peut, de faire restituer aux volés le produit du vol et de ressusciter les victimes du meurtre !

Toutes ces contradictions disparaissent dans le Yéhovah de Moïse, « qui ne laisse rien impuni, » mais qui ne punit

ni ne récompense que par les lois de la nature, par le Temps, qui, après avoir couvé l'action, en fait sortir les effets naturels. Et ce Yéhovah-Justice n'a égard à aucun homme, ni ne se laisse corrompre par des sacrifices, des dons ou des prières.

La justice humaine, modelée sur la justice divine, n'a pas d'autre but que de forcer les forts, ne faisant pas leurs devoirs volontairement par vertu, de les faire au nom de la justice. Pour garantir le droit d'existence et l'épanouissement du travail du faible, il faut absolument empêcher le fort de l'absorber, de l'exploiter à son profit. Il faut que le fort gravite à côté du faible, sans le toucher, sans l'empêcher de tourner dans son orbite. Il faut donc que la justice sociale empêche l'homme jeune d'exploiter l'homme vieux, l'homme adulte d'exploiter l'enfant, l'homme valide d'exploiter l'invalidé, l'homme sain d'exploiter l'homme malade, l'homme masculin et fort d'exploiter la personne féminine moins forte, l'homme riche d'exploiter l'homme pauvre, l'homme savant d'exploiter l'homme ignorant, l'homme d'esprit d'exploiter l'homme sot, l'homme beau d'exploiter l'homme laid, l'homme blanc d'exploiter l'homme noir; en un mot, il faut empêcher toute force d'exploiter une faiblesse, même pour les animaux et les végétaux. C'est pour empêcher les forces sociales d'exploiter les faiblesses, car il n'y a nulle part une force sans faiblesse à côté, que la Justice doit frapper le vice et le crime sans pardon ni grâce. On ne punit pas un voleur pour garantir la paresse d'un non-voleur, mais pour garantir le fruit du travail acquis et à acquérir de l'honnête travailleur. S'il n'y avait pas d'hommes bons, la destruction de l'homme méchant ne servirait à rien. La justice n'est pas le but final de la société, mais le moyen de son existence. Il faut non seulement empêcher le fort criminel d'exploiter le faible honnête, il faut encore empêcher que les effets de son crime ne détruisent les effets de la vertu et du travail des autres, attendu que le mal, qui est contagieux, détruit le bien, et que le bien, par son existence seule, ne guérit pas le mal. Une brebis galeuse donne sa

maladie à tout un troupeau, mais la santé de tout un troupeau ne guérit pas une seule brebis galeuse, à moins d'un remède violent et finalement de son retranchement du troupeau même.

C'est pour la Justice sociale et humaine que Moïse a défendu *d'étendre la peine du fils sur le père et celle du père sur le fils*. Pour la justice humaine, la responsabilité doit être strictement personnelle, attendu *que si le mal est contagieux et héréditaire, le vice ou le crime ne l'est pas*. Mais à défaut de justice humaine, les effets du crime se doublent et se triplent par le Temps et s'étendent sur des générations entières, mais pas plus loin qu'à la quatrième, tandis que les effets de la vertu et de la justice s'étendent jusqu'à des milliers de générations. L'histoire corrobore cette vérité presque à chaque page. Une grande action vertueuse et héroïque faite il y a mille ans agit encore sur les cœurs et les âmes des générations actuelles, qui, d'ailleurs, jouissent encore du fruit de ses bienfaits, tandis que les châtiments des grands crimes, qui, pour n'avoir pas été appliqués sur les criminels mêmes, ont étendu leurs malheurs et leurs misères sur des millions d'êtres, par la Justice divine du Temps, se sont cependant arrêtés et s'arrêteront toujours au bout de quarante et de cinquante ans. Mais Yéhovah, c'est-à-dire la Justice absolue, ne laisse absolument rien impuni, et c'est par cette raison que l'histoire humaine, un tissu de vices et de crimes, commis par des criminels comptant sur le pardon, n'est qu'une série de calamités terrestres, au point que les hommes ont appelé la terre une vallée de larmes et de misères, elle qui a été créée pour être un Éden, un paradis de félicités et de voluptés !

L'homme est libre d'opter entre une action et une autre, mais l'action commise, l'homme n'a plus sa liberté, à moins qu'il ne puisse en détruire les effets. Car même les actions criminelles qui échappent à la justice humaine, la justice divine ne les oubliera pas. Ce que Moïse constate, *Deutéronome*, chap. XXIX, v. 17, où il dit :

« Il se peut qu'il y ait parmi vous un homme ou une femme, ou une famille, ou une tribu dont le cœur se détourne de Yéhovah, notre Dieu, pour aller

servir les dieux d'autres nations. Il se peut qu'il y ait chez vous une racine de venin et d'absinthe qui, entendant ces paroles de malédiction, se flattera à part et se dira en son cœur « moi, je m'en donnerai à cœur-joie ; moi, j'agacerai ma soif à force d'ivresse, » mais Yéovah ne lui pardonnera pas ! La colère de Yéovah s'enflammera de vengeance sur cet homme ! Yéovah fera fondre sur cet homme toutes les malédictions décrites dans ce livre. Il fera disparaître son nom de dessous le ciel. »

Ces malédictions dont parle Moïse sont celles qu'il a lancées au nom de Yéovah, en face de son peuple entier, sur tous les crimes cachés qui échappent ordinairement à l'œil de la justice, et que nous citerons après le Décalogue, dont voici la suite :

« Tu ne *prendras* pas le nom de Yéovah, ton Dieu, à faux (faux serment), car Yéovah ne laissera pas impuni celui qui prend son nom à faux. »

Suit le commandement de Sabbath que nous avons déjà cité :

« Honore ton père et ta mère, comme Yéovah, ton Dieu, te l'ordonne, afin que tes jours se prolongent et que tu sois heureux sur la terre que Yéovah, ton Dieu, te donnera ! »

Il est à remarquer que pour les commandements de défense (de ne pas faire) Moïse ajoute presque toujours le châtiment dont Yéovah, qui ne laisse rien impuni, frappera le coupable, même s'il échappe à la justice humaine, tandis que pour les commandements de justice volontaire, qu'on appelle *Vertu*, il ajoute à plusieurs reprises « *afin que tu vives longtemps*, » ou « *afin que tu sois heureux !* » non dans une vie future seulement, comme le font les prêtres de la plupart des religions, soi-disant d'amour, mais sur la terre, pendant la vie. Parfois Moïse, comme dans le *Deutéronome*, chap. XXIV, v. 19, ajoute « *afin que Yéovah te bénisse dans tous les travaux de tes mains*. »

De même dans le chapitre qui suit, v. 15, il répète : « Tu auras un poids juste et parfait, une mesure exacte et juste, *afin que Yéovah prolonge tes jours sur la terre qu'il te donnera.* »

Il répète cette récompense à plusieurs reprises, notamment encore pour la défense de prendre la mère des oiseaux avec ses petits. Mais il ne dit jamais « *afin que tu deviennes*

riche ». Car pour Moïse la richesse n'est le bonheur qu'autant qu'elle servira aux pauvres; et loin de se fier à la charité volontaire, il a fait des lois formelles, que nous citerons, de façon à assurer la part du pauvre, et finalement à ce qu'il n'y ait plus de pauvres dans le pays.

Moïse n'ordonne pas aux enfants de nourrir leurs vieux parents. C'est un acte de justice forcé, en cas que les enfants — qui sont des forts — manquent à ces devoirs envers leurs père et mère, qui sont des faibles. Mais il leur ordonne de les *honorer*, action qui échappe à la justice, et il promet aux enfants pratiquant cette vertu une récompense certaine par le Temps, en ajoutant que Yéhovah prolongera assez leurs jours pour cueillir les effets naturels de cette vertu. Et pour peu qu'on pénètre dans l'histoire des familles, on verra que les enfants ayant honoré leurs parents, à leur tour, ont des enfants qui les honorent, et que ceux qui n'ont point honoré leurs parents sont affligés d'horribles enfants, qui leur payent au centuple ce qu'ils ont fait aux leurs. Tout se paye ici-bas, mais à de certaines échéances. Moïse poursuit :

« Tu ne tueras pas ! »

« Tu *n'adultéreras* pas ! »

« Tu ne voleras pas ! »

« Tu ne répondras pas à ton prochain en faux témoin ! »

« Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain ! »

« Tu ne désireras pas la maison de ton prochain, ni son champ, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui appartient à ton prochain ! »

J'ai déjà fait observer que Moïse ne se contente pas d'établir les droits des faibles. Les lois s'adressent toutes aux forts. Il ne dit pas au citoyen faible : « Tu as le droit de vivre et d'avoir de la propriété, » mais il dit au citoyen fort : « Tu ne voleras pas ! tu ne tueras pas ! tu ne prendras pas la femme de ton prochain ! » et il édicte des lois, en vertu desquelles la justice humaine, à défaut de vertu volontaire, force ces forts d'accomplir tous leurs devoirs envers les faibles. Moïse ne fait intervenir la justice de

Dieu que pour les cas où la justice humaine faillit à ses devoirs de punir, ou pour des délits ou crimes cachés qui lui échappent. Ainsi, il fait menacer par les Lévites tous ceux qui commettraient certains crimes cachés de malédictions divines ! On lit, *Deutéronome*, chapitre XXVII, v. 15 : Les Lévites du haut de la montagne Ebal parlèrent à tout Israël d'une voix puissante, et dirent :

« Maudit l'homme qui se fera des idoles taillées ou fondues, une abomination devant Yéhovah, l'œuvre d'un artiste faite et cachée dans un lieu secret ! Et le peuple répondit : *Amen !* »

« Maudit quiconque vilipende son père et sa mère ! Et le peuple répondit : *Amen !* »

« Maudit quiconque déplace la borne de terre de son voisin ! Et le peuple répondit : *Amen !* »

« Maudit quiconque fait égarer l'aveugle dans le chemin ! Et le peuple répondit : *Amen !* »

« Maudit quiconque courbe le droit de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve ! Et le peuple répondit : *Amen !* »

Suivent des malédictions contre les violateurs des lois concernant les amours consanguins et bestiaux (d'ordinaire des crimes cachés).

« Maudit quiconque frappe traîtreusement son prochain !

« Maudit quiconque se laisse corrompre pour une vie d'homme et répand du sang innocent !

« Maudit quiconque n'observera pas les paroles de cette *Thorah* (Code de lois), pour les mettre en pratique ! Et tout le peuple répondit : *Amen !* »

XIV

Après la destruction du premier temple, les Israélites, après avoir violé toutes les lois de Moïse, ayant été expulsés de la Palestine et conduits en exil à Babylone, y restèrent soixante-dix ans. Au bout de ce temps, le roi Cyrus leur permit de retourner à Yérusalem pour y rétablir le temple et culte de Yéhovah. Néhémie, un grand homme d'État, devenu ministre du roi, était à leur tête, avec Esra, son scribe et son premier ministre. Ils n'étaient que quarante mille. Le temple fut reconstruit et inauguré, le premier du mois *Tischri*, par une fête magnifique et par une procession de Lévités aux sons des trompettes, au milieu des chants de triomphe et de reconnaissance. En souvenir de ce jour mémorable, une nouvelle fête, la *Fête des Trompettes*, fut instituée avec une nouvelle ère, datant de ce jour, qui dès lors prit le nom du *premier jour de l'an, Rasch Haschanah*. Le vingt-quatre du même mois, Néhémie fit assembler le peuple, après lui avoir ordonné de jeûner toute la journée, pour faire pénitence et soumettre ses actions à un examen de conscience sévère ! Néhémie étant mort sur ces entrefaites, ce fut Esra, son scribe, qui le remplaça avec une assemblée d'autres docteurs, qui plus tard devint le Sanhédrin. Esra, sortant de la Perse, soit qu'il fût imbu des doctrines mazdéennes des Persans, admettant deux divinités, l'une pour le bien, s'appelant Ormuzd, l'autre pour le mal, sous le nom d'Ariman, soit qu'il voulût établir un gouvernement théocratique par des

prêtres dominant le peuple ignorant, abruti par des doctrines surnaturelles et miraculeuses, en d'autres termes, voulant gouverner au nom de la foi aveugle, plutôt que par les œuvres de la raison, commença par établir le gouvernement absolu du grand prêtre, avec une espèce de Conclave, représentant Yéhovah sur la terre et ayant le pouvoir de lier et de délier les âmes. Dans ce but, il transforma le jour de jeûne, qui après l'inauguration avait eu lieu le vingt-quatre Tischri, en jour de pardon solennel, le remettant au dix du même mois, entre le nouveau Jour de l'an et la Fête des Cabanes; jour où le grand prêtre, entrant dans le *Saint des Saints*, sanctuaire réservé du Temple pour ce jour, en sortait, en bénissant le peuple à genoux et en lui pardonnant tous ses péchés. Ce pardon solennel était obligatoire une fois par an. Esra fit plus. Il institua le sacrifice du bouc émissaire. Ce bouc, selon la coutume palenne, soi-disant chargé de tous les péchés d'Israël, fut envoyé à *Assas-El* « le dieu de l'effronterie et du mal », remplaçant Ariman, et qui dans la littérature Babylonienne s'appelait parfois Sadan ou Satan, ce qui veut dire empêcheur ou contrarieur du bien. Ce fut bel et bien le rétablissement de l'idolâtrie, contre laquelle Moïse a fulminé ses traits les plus acérés et les plus mortels.

Esra et son école ne pouvaient pas s'arrêter à mi-chemin. Ils recueillirent les différents textes des lois de Moïse et des récits de sa vie. Ayant établi le gouvernement sacerdotal, ils instituèrent de nouvelles lois de sacrifices pour toutes les fêtes. Les Lévites, au lieu de n'être que des maîtres d'école et des serviteurs du temple, devinrent une caste de privilégiés, s'emparant de toutes les dîmes. L'histoire des patriarches et de Moïse, au lieu d'être une histoire des vicissitudes humaines avec leurs vertus et leurs vices, se transforma en une histoire sainte d'une série de miracles, que Yéhovah faisait exprès pour ses élus, avec lesquels il avait fait un pacte éternel pour eux et pour leurs descendants. La sortie d'Égypte n'était plus qu'un tissu de miracles, faits par Moïse, comme si Yéhovah n'eût pas pu faire ces mêmes miracles deux cents

ans plutôt, au lieu de laisser croupir son peuple chéri dans un avilissant esclavage. Toute l'histoire juive, depuis l'existence d'Abraham, fut transformée et miraculée avec intention. Yéhovah n'était plus le dieu de la justice de Moïse, mais un dieu de pouvoir volontaire, ayant toutes les passions humaines, violant ses propres lois par des miracles, quand l'envie lui en prenait, et les laissant manœuvrer une autre fois contre ses préférés, quand il était en colère, et il était souvent en colère. Toutes les lois de Moïse furent changées. L'esclavage, aboli par Moïse et rétabli en partie par la monarchie despotique, fut de nouveau régleménté. La femme perdit tous ses droits d'égalité.

Comme la loi fondamentale d'Esra reposait sur des sacrifices expiatoires des animaux, on ne laissa plus approcher les femmes du sanctuaire du Temple, plein de viandes sacrifiées, et on leur assigna un vestibule particulier. Bref, la nouvelle religion d'Esra fut la réhabilitation des coutumes et des cérémonies religieuses de la théocratie idolâtre. Et comme Esra, simple scribe, n'osa pas proclamer ces erreurs fondamentales en son propre nom, il mit ces nouvelles lois dans la bouche même de Moïse, au nom de Yéhovah, et les intercala dans le *Pentateuque*, à côté des anciens textes, en les entremêlant avec l'adroite habileté d'un sectaire religieux. De là les profondes et radicales contradictions inaccordables qui se trouvent dans les cinq livres de Moïse. De là deux systèmes religieux, qui serpentent l'un à côté de l'autre dans ce livre divin, souvent dans le même chapitre et dans la même ligne; contradictions flagrantes qui ont fait le désespoir de tous les vrais admirateurs de Moïse, et qui furent la cause de la perte définitive du royaume des Hasmonéens.

Ce gouvernement de prêtres, soutenu par un culte pompeux et basé sur l'ignorance et la superstition du peuple, fut presque toujours assailli par des ennemis du dedans et du dehors. Une scission éclata dès le début, et, sans les secours réitérés des rois de Perse, le nouvel

établissement d'Esra n'aurait pas duré un demi-siècle. Il n'existe point d'histoire détaillée des premières années du second Temple, mais dès la mort d'Alexandre le Grand nous apprenons que tous les Juifs distingués de la Palestine se tournèrent vers la civilisation grecque et formèrent un parti puissant sous le nom d'Hellénistes. Idolâtrie pour idolâtrie, miracle pour miracle, superstition pour superstition, en d'autres termes, erreur pour erreur, déraison pour déraison, les Juifs éclairés de cette époque, comme les Juifs émancipés d'aujourd'hui, préféreraient accepter les mœurs de la majorité dominante, en troquant l'hébreu contre le grec et les habitudes juives contre les coutumes des peuples éclairés de la Grèce.

Jason et Menélaüs, deux frères dont l'un helléniste et l'autre pharisien, se disputaient, à main armée, le pouvoir absolu du grand prêtre, quand Antiochus Epiphane, jusqu'alors ami des Juifs, probablement excité par l'un des frères, devint leur ennemi mortel. Les Juifs, depuis Caïn et Abel, Isaac et Ismaël, Jacob et Ésau, ont toujours dû leurs plus grands malheurs à des inimitiés et à des dissensions fratricides. Antiochus poussa sa tyrannie jusqu'à vouloir leur imposer les dieux grecs et à leur défendre l'observation du Sabath et de la circoncision.

Il est plus que probable que sans les persécutions d'Antiochus, voulant imposer de force la religion de Zeus et de Mercure aux Juifs d'alors, le parti des Hellènes eût fini par vaincre le parti sacerdotal du Temple. On sait que cette horrible persécution antisémite d'alors fit surgir les héros Machabéens du sein de Juda, et que l'Hellénisme fut vaincu par cette famille, qui dès lors se trouva à la tête du gouvernement et d'où est sortie la royauté hasmonéenne.

Mais la force matérielle ne peut jamais vaincre une force morale. Une armée, composée d'un million d'hommes, peut être défaite et détruite, mais jamais vérité ne fut défaite. A peine meurtrie et étouffée, elle ressuscite. Autant vouloir saisir l'air avec des milliards de mains qui se

ferment. La vérité, c'est l'air ambiant de l'humanité.

A peine la victoire des Machabées établie, les Juifs se scindèrent en deux partis, se faisant une guerre éternelle et meurtrière : le parti royal, représentant les anciens Hellénistes, prenant le nom de Zaducéens, et les Pharisiens, représentant la théocratie du grand prêtre. Les Zaducéens, niant toute la théologie des Pharisiens, se tenaient strictement aux lois fondamentales de Moïse, dont le Code promet avant tout des récompenses terrestres sans miracle ni pardon. Les Pharisiens, eux, non seulement imposaient la nouvelle religion d'Esra avec un Yéhovah d'amour et de pardon, non seulement leur fête principale était devenue le *Jour de grand pardon* avec force sacrifices, mais, ne pouvant expliquer les maux de la terre, qu'ils imposaient comme article de foi venant de Dieu lui-même, ou d'un de ses Satans, ils reculèrent la récompense de la vertu à un monde meilleur après la mort, et élevèrent en article de foi l'immortalité de l'âme et la résurrection des morts.

Vous n'avez qu'à lire l'histoire des Juifs par *Josèphe*, pour voir que dès lors la guerre civile n'a pas cessé un jour à Jérusalem, avec ses massacres et ses persécutions, tantôt par un parti, tantôt par un autre, entre les Pharisiens et les Zaducéens (et toute guerre civile finit par l'envahissement d'un ennemi étranger), jusqu'au jour où le Temple fut détruit par Titus, Jérusalem réduit en un monceau de cendres, et la nation juive dispersée entre tous les peuples, toujours selon les prédictions de Moïse. Les sacrifices furent alors abolis, non par les Pharisiens conduits en exil, mais par la secte Judéo-chrétienne. Tous ces malheurs étaient plus que mérités. Jamais les Pharisiens n'eussent aboli les sacrifices, pas plus que les rabbins d'aujourd'hui n'aboliront les stupides prières de la synagogue, regrettant ces sacrifices et priant pour les rétablir. Toutes les nouvelles tentatives des Pharisiens, soutenues par des guerres meurtrières, devaient échouer devant le renouvellement de l'ancienne vérité mosaïque. Jamais erreur ne remporta la victoire sur la vérité ! L'abolition des sacrifices et

l'émancipation de la femme par le mariage monogame et l'émancipation de l'esclavage selon la loi de Moïse, ce furent là les seules raisons du triomphe de la nouvelle secte de Jésus, qui, plus heureuse que les Pharisiens, vengea les horreurs et les barbaries de Vespasien et de Titus, en faisant courber la nuque à Rome même sous la loi judéenne, ainsi qu'à tous les païens qu'on appelait les Gentils. Nul doute, si elle était retournée à la loi fondamentale de Moïse, en transformant le paganisme en mosaïsme, qu'il n'y eût plus depuis longtemps un seul Pharisien, un seul Juif esraïste; mais la loi de Moïse, étant une loi de liberté, d'égalité et de solidarité, est incompatible, soit avec le despotisme, soit avec l'anarchie. Le christianisme, pour arriver au pouvoir, ayant prêché le despotisme et s'imposant par la force césarienne, plutôt que par la raison mosaïque, renia bien vite le Code de Moïse, s'en tenant à l'Esraïsme, à toutes les doctrines de miracle et de pardon, qu'il exagérait encore, et ne changeant en réalité que le mot de Yéhovah en Jésus et le grand prêtre en pape.

Inutile d'entrer dans des détails historiques. Le Phariséisme végétait à côté du christianisme pharisien, et, s'il n'a pas disparu, malgré une guerre d'extermination que lui fait la majorité depuis des siècles, c'est qu'à côté de ses doctrines se trouvent les lois fondamentales de Moïse, représentant la vérité absolue sur Dieu et l'homme, et qu'*aucun Isme* ne vaincra!

Les Pharisiens, pour maintenir les deux fêtes d'Esra du *Nouvel an* et du *Jour de pardon*, ont inventé un tas de superstitions religieuses, plus absurdes les unes que les autres, mais qui ne manquent pas d'une certaine poésie extatique. Ils prétendent que le *Jour de l'an* Dieu examine le livre dans lequel s'inscrivent durant toute l'année les bonnes et les mauvaises actions des humains. Satan figure comme accusateur public. Dieu laisse alors dix jours de répit aux accusés pour se repentir, et après confession il pardonne, le *Jour de grand pardon*, et scelle de son sceau divin les inscriptions du *Nouvel an*. *Le sort alors de chaque humain est inscrit et scelle pour l'année entière*. Toutes les erreurs

de tous les imposteurs hallucinés se trouvent réunies dans ces inventions rabbiniques. J'oublie que la trompette du jour de l'an, qui est un souvenir joyeux de l'inauguration du second temple, a été transformée par eux en un *Schofar* mystérieux et cabalistique, qui doit troubler la plaidoirie du Satan. Vous observerez ce soi-disant *Jour de l'an* comme un souvenir religieux d'un des plus beaux jours de l'histoire d'Israël. Quant au *Jour de pardon*, comme les sacrifices sont abolis, vous devez vouer ce jour à vos examens de conscience. Il est bon que l'homme passe en revue ses bonnes et mauvaises actions, au moins une fois par an, pour perfectionner les bonnes et réparer les mauvaises. Un vrai Israélite mosaïste fait cela tous les jours, en répétant le *Schma*; mais il est bon qu'il y ait un jour solennel, où tout le peuple se réunit et rentre en lui, en écoutant les voix sympathiques de ses pasteurs. Le jeûne même de ce jour doit être obligatoire; mais vous n'irez jamais dans les temples où les Juifs rabbiniques prononcent toute la journée d'absurdes prières, concernant les sacrifices des bêtes au Temple et énonçant l'espoir d'y revenir, où de niais rabbins, en mauvais vers hébreux, font l'éloge d'Abraham, non pour avoir aboli le sacrifice humain, en substituant un bœuf à son fils, mais pour avoir, selon la parole de Yéhovah, consenti à lui sacrifier son fils unique sans opposition, comme Agamemnon sacrifiant sa fille Iphigénie sur l'ordre de Calchas; sacrifice qui, selon Moïse, est une abomination devant Yéhovah, et sur lequel il a mis la peine de mort pour quiconque le conseille ou le consomme.

Moïse, dont l'idéal était de créer un royaume de saints par les vertus volontaires, disant à son peuple : « Soyez saints comme Yéhovah, » songea en même temps à créer un peuple sain et pur de corps. *Sainteté* et *Saineté* (santé) sont presque identiques dans toutes les langues. Il défend donc à son peuple toute nourriture impure. Tout d'abord il défend de manger ni de boire le sang d'aucun animal, car le sang, dit-il, c'est la vie même. Il défend en même temps certaines espèces d'animaux, certaines espèces de poissons et toute une série d'oiseaux. Ces défenses se trouvent, *Lévitique*, chap. XI, et *Deutéronome*, chap. XIV. « Tu ne mangeras rien de dégoûtant, dit-il, rien d'impur. » Moïse est le seul et le premier législateur qui ait fait des lois en faveur des bêtes et des végétaux. Comme selon son principe tous les êtres créés sont égaux devant le Créateur, il est du devoir de l'homme fort d'accomplir ses devoirs envers les êtres faibles, tels que les animaux et les végétaux, afin que ces derniers contribuent au bonheur de l'homme. Nous énumérerons ces devoirs et ces droits, en citant les paroles mêmes de Moïse. Nul législateur non plus n'a connu comme Moïse les lois de la nature et des êtres qui y vivent. Les signes qu'il donne, auxquels on reconnaît les animaux purs et impurs, en d'autres termes les animaux sains et malsains, sont et resteront toujours les meilleurs et les plus sûrs. Il défend d'abord tout animal de proie et de mal, ces êtres malfaisants n'étant que les créations spontanées de la terre mal cultivée, ou tout

à fait abandonnée, envers laquelle l'homme a manqué à tous ses devoirs. Parmi les animaux permis, il cite ceux qui ne vivent que de fruits et d'herbes, qui ne mangent pas de viande ni de chair humaine, ni aucune ordure, et dont les signes sont de ruminer et d'avoir le sabot fendu. Les poissons sains se reconnaissent aux écailles et aux nageoires qu'ils ont. Sans ces attributs, ils vivent de vase et de carcasses et sont malsains. Parmi les oiseaux, il donne des signes dont la véritable signification nous échappe, mais il suffit qu'il exclue de la table tout oiseau de proie, et ne permette que ceux qui vivent de fruit, d'herbes et de graines. Naturellement, il défend de manger n'importe quelle carcasse d'un animal mort de maladie, ou déchiré par un fauve.

Il est certain que dans les temps primitifs de la création les hommes ne tuaient pas les animaux de bien pour les manger. Légende ou non, l'histoire antédiluvienne de la Bible, parlant des hommes, ayant vécu plusieurs centaines d'années, nous dit en même temps que Dieu ne leur avait pas permis de manger de la viande. Le premier repas de viande cité par la Bible se trouve après le déluge, par Noé, suivi de près d'ivresse de vin, non sans avoir sacrifié préalablement ces bêtes à Dieu. Les hommes ne se permettaient pas de tuer les bêtes pour les manger, sans les offrir à leurs dieux. Il est encore certain que si les hommes pouvaient se décider à se priver de viande animale, qu'ils prolongeraient non seulement leur vie de plus de cinquante ans, mais qu'ils pourraient vivre en paix, sans guerre civile ni étrangère, à condition de ne point s'attrouper ensemble dans de vastes cités, où ils vivent, non comme des animaux de bien, mais comme des insectes malfaisants, par essaims et par troupes. L'homme, pour vivre sainement, n'est pas fait pour vivre en communauté et en promiscuité. Il a été créé pour vivre en ruches humaines séparées les unes des autres, au milieu de la nature végétale et des bêtes bienfaisantes. Le voisinage des bêtes est moins dangereux pour l'homme que celui d'un grand nombre de ses semblables. Ce genre de vie fut toujours le rêve d'or des grands poètes de l'humanité. La nature et ses splendeurs racontent à l'homme plus souvent

et mieux la gloire du Créateur, que l'homme avec ses doutes, ses désespoirs, ses passions, ses vices et ses misères. Mais une fois la nourriture animale admise, Moïse, par des lois, a cherché à la restreindre, de manière à créer un peuple sobre et sain, car il n'y a pas d'autre moyen de santé que la sobriété. Le sang, d'ailleurs, des animaux même sains contient des animalcules (car tout vit), qui donnent à l'homme des maladies innombrables. On peut dire hardiment que presque toutes les maladies des humains proviennent d'une nourriture malsaine, d'excès d'alimentation ou de plaisirs. S'il est vrai, comme le prétendent des savants modernes, que l'hygiène est le fond de toute législation religieuse, la législation de Moïse n'a pas son égale sur la terre entière.

Il n'a jamais perdu de vue ce que les sages latins recommandaient par les mots : *mens sana in corpore sano*, « une âme saine dans un corps sain, » et pour l'âme la sainteté s'appelle *sainteté*. Toutes ses lois tendent à ce double but, qui seul constitue le bonheur de l'homme. Les rabbins ont poussé ces lois jusqu'aux extrêmes les plus absurdes, mais Moïse a évité tout extrême. Ses lois sont conformes à celles de la nature.

La circoncision, dont il faut que je vous parle, rentre dans la même catégorie de santé et de sainteté. Il est historiquement prouvé que les prêtres des antiques religions, surtout les prêtres égyptiens, étaient tous circoncis. Moïse lui-même n'a point édicté une loi à ce sujet. On sait par le récit de la Bible qu'il n'avait pas circoncis ses deux fils, pendant son séjour à Midian, chez son beau-père Yéthro, et qu'il ne les a fait circoncire que lors de son retour en Égypte chez ses coreligionnaires. Il n'a pas non plus fait circoncire les israélites nouveau-nés dans le désert, pendant un séjour de quarante ans. Mais déjà Abraham avait introduit la circoncision dans sa tribu, et cet usage s'est maintenu en Israël. La circoncision, en effet, a le même but de santé et de sainteté que la défense de manger des bêtes impures. Elle évite les excès de débauche, comme la loi alimentaire est faite pour éviter des excès de table, tous deux causes principales des mala-

dies, des insanités, des malheurs et des morts précoces des humains. Ces deux lois sont faites pour augmenter les bonheurs et les jouissances de l'homme sur la terre, car sans la santé il n'est ni bonheur ni jouissance pour aucun mortel. Mais ces commandements ne sont que des recommandations religieuses. Les Pharisiens les ont transformés en lois coercitives et les ont entourés d'autres restrictions qu'ils appellent des *haïes d'approche*; mais Moïse n'y a point mis la peine de mort comme sur l'idolâtrie, la violation du Sabbath et le sacrifice humain. Ce sont des recommandations pressantes de santé et de sainteté, dont l'observation devait assurer au peuple une longue vie et une série de bonheurs légitimes et réels. Les Pharisiens eux-mêmes n'étaient pas d'accord sur l'obligation forcée de la circoncision. Nombre d'entre eux prétendent qu'on peut être un fils d'Israël sans être circoncis (1). Libre à vous, mes amis, de suivre strictement ces recommandations devenues lois. Il est hors de doute que la circoncision évite à la jeunesse nombre de vices honteux et de maladies mortelles. Elle émousse d'ailleurs les passions trop violentes de la jeunesse. Si j'avais eu un fils, je l'aurais fait circoncire. Mais cette cérémonie n'est nullement un article de foi obligatoire. Si, à vos risques et périls, vous ne voulez pas soumettre vos enfants mâles à cette opération peu dangereuse, cela ne les empêche pas de pouvoir devenir de bons israélites mosaïstes.

De même avec les prescriptions alimentaires. Toutes celles de Moïse contribuent à la santé du corps et prolongent la vie de tous ceux qui les observent. Mais ce ne sont pas non plus des articles de foi, comme les rabbins les ont imposés à leurs fidèles, sous des menaces d'excommunication et même de retranchement. Si vous voulez être des Juifs impurs, débauchés, criblés de maladies dès la jeunesse, ne procréant que des enfants médiocres d'esprit, d'une santé chancelante et d'une vieillesse anticipée, livrez-vous aux excès précités, sui-

(1) Témoin l'histoire du roi des Adiabènes se convertissant au judaïsme, racontée par *Josèphe*.

vez les mœurs déréglées de la majorité commune des humains, mangez la viande de toutes les bêtes sales et impures, que Moïse a défendues. Jamais âme pure n'a respiré dans un corps impur. Mais si vous voulez, dès votre jeunesse, aspirer à une vie saine et sainte, si vous voulez, dans les fonctions du corps, même dans les plaisirs de l'amour et de la table, vous rappeler la perfection de votre Créateur et contribuer tous les jours au perfectionnement de votre âme, par votre corps même, suivez les recommandations de Moïse, et non seulement vous serez heureux durant la vie et grands, divins, dans votre mort, mais tout en cueillant les fleurs de bonheur de la vie terrestre, vous deviendrez un sujet d'admiration, d'honneur et de gloire parmi toutes les nations de la terre! Tout ce qui excite l'admiration des hommes est divin, car au fond l'homme n'admire que Dieu et ce qui lui ressemble de près ou de loin dans l'homme même! (1).

(1) Moïse a été plus sévère pour l'abstention de la femme pendant sa période d'impureté, abstention absolue pendant sept jours. A cette défense, qu'il répète deux fois, il ajoute la malédiction sous menace de mort. Cette pureté dans le mariage est absolument indispensable, non seulement pour la santé matérielle des époux, mais encore pour la vigueur intellectuelle des enfants. Il est prouvé par les recherches de plusieurs médecins célèbres que tout enfant conçu durant cette époque n'a point le cerveau dans son état normal. Ces malheureux enfants, maudits dès leur naissance, sont affligés de toutes sortes de maladies corporelles et mentales. Être un enfant de *Nidah* est, selon la Bible, le sobriquet le plus honteux de la langue.

XVI

Il me reste maintenant à vous citer les autres lois et ordonnances morales de Moïse éparpillées, sans ordre chronologique, dans le *Pentateuque*, en éliminant les lois qu'Esra y a ajoutées. Quoique la Bible ait été répandue à des milliards d'exemplaires, il n'y a pas de législateur et de fondateur de religion aussi inconnu et méconnu que Moïse. Sa doctrine a d'abord été défigurée et falsifiée par Esra, qui lui a mis sa nouvelle religion esraïque à la bouche, religion diamétralement opposée à celle de Moïse. Le prophète Midianite Balaam, disant, Nombres, chap. XXIII, v. 19 : « Dieu n'est pas un homme qui ment, ni un fils d'Adam *qui se repent*, » est un meilleur mosaïste qu'Esra, qui raconte, *Exode*, chap. XXXII, v. 14, que Yéhovah voulait d'abord exterminer le peuple du veau d'or, et qu'il *s'est repenti en changeant d'opinion*, sur les prières de Moïse. Après Esra, Moïse a été calomnié par les rédacteurs de l'Évangile, qui non seulement ont prêché les doctrines de morale et de pardon d'Esra en les exagérant; mais ayant eu pour but principal de transfigurer Jésus en Dieu, avec un pouvoir tout-puissant de violer toutes les lois de la nature, ils ont forcément calomnié le Yéhovah de Moïse, qui, à les entendre, n'était qu'un dieu de courroux et de vengeance, et qui devait faire place à Jésus, à ce dieu d'amour et de mansuétude, n'exigeant, pour rendre les hommes heureux, que de croire aveuglément en lui et à ses miracles. Mais ce sont les Pha-

risiens rabbins, ayant vécu après la destruction de Jérusalem par Titus, qui ont le plus contribué par leurs doctrines, renchérisant sur celles d'Esra, à faire oublier ou méconnaître les lois de Moïse. Il n'est pas d'absurde contorsion de textes qu'ils n'aient inventée, pour mettre leurs niaiseries superstitieuses sur le dos de Moïse.

Je ne m'appesantirai pas à commenter le code criminel de Moïse. Vous le lirez vous-mêmes. Il me suffit de vous expliquer que la loi tant de fois citée par les Évangélistes contre Moïse, *d'œil pour œil et de dent pour dent*, était une loi d'immense progrès égalitaire. Du temps de Moïse, la vie d'un homme, à moins qu'il ne fût un patricien, ne comptait pas. Sous la monarchie française et catholique du moyen âge, sous Philippe le Bel, un noble qui tuait un manant ne payait que trente livres d'amende. Moïse n'admet pas cette horreur nobiliaire. Tout homme qui tuait son semblable avec préméditation était condamné à être lapidé, mais seulement sur le témoignage de deux témoins, et ces deux témoins étaient forcés de lui jeter les premières pierres. Tout homme qui, avec préméditation, brisait un membre à son semblable était condamné à avoir le même membre brisé ou coupé, en vertu de la loi de l'égalité. Et quant au voleur, il était condamné à restituer la valeur de l'objet volé, doublement, triplement et même quintuplement, selon les cas plus ou moins odieux du vol. En cas de non-solvabilité, le voleur était forcé de travailler pour acquitter sa dette et son amende.

Puis, la dette acquittée, l'accusé rentrait dans la société sans déshonneur, pour y jouir de nouveau de tous ses droits de citoyen.

Quiconque pourtant volait un homme pour le vendre comme esclave était condamné à mort ! Et tout esclave étranger qui touchait le sol de Palestine était libre de droit. La Révolution de Quatre-vingt-neuf a introduit cette loi de Moïse dans son code humain. Bornons-nous préalablement à ses lois de moralité que le citoyen doit exécuter par vertu, c'est-à-dire au nom de la justice volontaire.

Exode, chap. XXII, on lit :

« Tu ne maltraiteras ni n'opprimeras l'étranger, car vous fûtes étrangers dans le pays de Mitzraïm. » « Tu n'affligeras point la veuve ni l'orphelin. Si tu les affliges et qu'ils crient vers moi (Moïse parle toujours au nom de Yéhovah), j'entendrai leurs cris! Ma colère éclatera, je vous ferai tuer par le glaive, vos femmes alors deviendront veuves et vos enfants orphelins! » « Si tu prêtes de l'argent à un pauvre parmi ton peuple, tu ne le traiteras pas en usurier. Tu ne lui prendras pas d'intérêts! » « Si on te donne comme gage le vêtement de ton prochain, tu le lui rendras avant le coucher du soleil. Car c'est peut-être sa seule couverture, son seul vêtement pour couvrir sa peau. Dans quoi couchera-t-il? Et quand il criera vers moi, je l'entendrai, car je suis plein de pitié. »

« Vous me serez des hommes saints et vous ne mangerez pas la carcasse des champs. Vous la jetterez aux chiens! »

« Ne porte pas de faux témoignage, ne mets pas ta main dans celle du méchant pour lui servir de témoin de proie! Ne sois pas avec la multitude pour le mal et ne réponds pas dans un procès pour pencher vers le grand nombre. Tu n'avantageras pas le pauvre dans ses rixes. » « Si tu rencontres le bœuf de ton ennemi ou son âne égarés, ramène-les-lui! Quand tu verras l'âne de ton ennemi succombant sous son fardeau, tu ne l'abandonneras pas. Tu l'aideras à être déchargé. »

Cela n'a pas empêché l'Évangile de dire que Moïse avait ordonné de haïr son ennemi!

« Tu ne courberas pas le droit du pauvre dans son procès! » « Éloigne-toi de toute parole de mensonge. Ne fais pas mourir l'innocent et le juste, car je ne justifierai jamais le malfaiteur. » Ne prends pas de don de corruption, car la corruption aveugle les voyants et fausse les paroles des justes. » « N'opprime pas l'étranger. Vous connaissez l'âme de l'étranger, car vous fûtes étrangers dans le pays de Mitzraïm. »

« Six ans tu ensemenceras ton sol et tu en récolteras les produits, mais la septième année, vous le laisserez en repos. Les pauvres de ton peuple en mangeront les fruits et le reste appartient aux bêtes. De même pour ta vigne et ton olivier. »

Voici maintenant le chapitre XIX du *Levitique*, qui vaut bien le *Décalogue*, et dont la morale vaut tous les volumes réunis de tous les grands moralistes de l'humanité.

« Yéhovah parla à Moïse et lui dit : Parle à toute la commune des fils d'Israël et dis-leur : Soyez saints! car moi, Yéhovah, je suis saint! » « Que chacun de vous respecte sa mère et son père et observez mes Sabaths. Je suis Yéhovah, votre Dieu! »

« Ne vous tournez pas vers des idoles et ne vous faites pas de dieux de fonte, car je suis Yéhovah, votre Dieu. »

« Et quand vous récolterez la moisson de votre sol, tu ne moissonneras pas le coin de ton champ et tu ne ramasseras pas la glane de ta moisson. »

« De ta vigne tu ne vendangeras pas tout, tu ne ramasseras pas les grappes

égérées. Au pauvre, à l'étranger, tu les abandonneras ! Je suis Yéhovah, votre Dieu ! »

« Vous ne volerez pas ! Vous ne *dolerez* pas ! Vous ne mentirez pas l'un contre l'autre. »

« Vous ne jurerez pas à faux en mon nom, car tu profanerais le nom de ton Dieu. Je suis Yéhovah ! »

« Tu ne détiendras pas ce qui appartient à ton prochain, tu ne lui déroberas rien ! Tu ne retiendras pas le salaire de ton ouvrier jusqu'au lendemain. »

« Tu ne maudiras pas un sourd et tu ne mettras pas un obstacle devant es pas de l'aveugle. Crains ton Dieu, je suis Yéhovah ! »

« Ne faites pas dévier la justice. Ne favorise pas le pauvre et n'aie aucun égard pour le grand. Selon la justice tu jugeras ton prochain. »

« Ne va pas être délateur dans ton peuple et ne reste pas coi devant le sang de ton prochain. Je suis Yéhovah ! »

« Ne hais pas ton frère dans ton cœur. Tu peux faire des réprimandes à ton prochain, mais tu ne le lui compteras pas pour un péché. »

Tu ne te vengeras pas ! Tu ne garderas pas rancune aux enfants de ton peuple ! Tu **AIMERAS TON PROCHAIN COMME TOI-MÊME !** »

Et voilà des siècles que les adorateurs de l'Évangile croient sur sa parole que l'ancien Testament a dit : « Tu hais ton ennemi. » A quoi tiennent la vérité et le mensonge de l'histoire humaine ?

« Observez mes lois. Tu ne croiseras pas les différentes espèces de ton bétail. Tu n'ensemenceras pas ton champ de différentes semences et tu ne t'habilleras pas de vêtements de tissus *mêlés* (laine et lin). »

Moïse est le seul législateur qui ait garanti les droits des bêtes et de la terre par des devoirs prescrits à l'homme. Il est certain que le croisement du cheval et de l'âne produit un mulet, qui est un animal stérile. Il en est de même du croisement d'autres races, même de celles des humains. La stérilité est au bout. De même le croisement des semailles de différents genres, qui épuisent la terre, la rendent malade, et toute maladie est une microbie. Quant à la défense de *Schatnès*, mot égyptien, car il ne vient qu'une fois dans la langue hébraïque, il est également certain que les tissus mêlés de laine et de lin sont dangereux pour les émanations de la peau de l'homme, même dans les pays d'une zone tempérée.

« Tu te lèveras devant des cheveux blancs, tu respecteras la figure du vieillard, tu respecteras en lui ton Dieu. Je suis Yéhovah. »

« Et quand un étranger séjournera dans votre pays, vous ne l'opprimerez pas. Il vous sera comme un indigène et tu l'aimeras comme toi-même, car vous étiez étrangers dans le pays de Mitzraïm. Moi, Yéhovah, votre Dieu ! »

« Vous ne frauderez pas, ni dans les capacités, ni dans les poids, ni dans les mesures. Ayez des balances justes, des pierres de poids justes, des ephas et des hin justes (1). Je suis Yéhovah, votre Dieu. »

Dans le *Deutéronome*, Moïse ajoute « afin que vos jours se prolongent dans la prospérité ! »

Citons maintenant les lois de Moïse en faveur des bêtes. *Lévitique*, chap. XXII et XXIX, v 28, il dit : « Tout petit de tes aumailles ou de tes ouailles qui naît doit rester sept jours avec sa mère. Vous ne tuerez pas l'animal avec son petit le même jour. » Il dit par trois fois : « Vous ne cuirez pas le chevreau dans le lait de sa mère ! » *Deutéronome*, chap. XXII, v 10, il défend de labourer avec l'attelage d'un bœuf et d'un âne, évidemment en faveur de l'âne, plus faible que le bœuf. *Deutéronome*, chap. XXV, v 4, il défend de museler le bœuf pendant qu'il bat le blé, car dans ce temps on faisait sortir les grains par les pas des bœufs. *Deutéronome*, chap. XXII, v 6, après avoir ordonné d'aider tout animal surchargé et surmené, il défend de prendre dans un nid d'oiseau la mère avec ses petits.

« Tu laisseras, dit-il, passer la mère, et tu ne prendras que les petits, afin que tu sois heureux et que tes jours se prolongent. » Même récompense que celle ajoutée au commandement d'honorer père et mère. Enfin, *Lévitique*, chap. XXII, v 24, après avoir défendu de présenter un animal châtré à Yéhovah pour un sacrifice, il ajoute : « Vous ne ferez pas cela dans votre pays ! » C'est une défense formelle de châtrer un animal et de le mutiler.

Poursuivons de cueillir les fleurs de morale et d'humanité qui, comme de vraies fleurs pleines de parfum, se trouvent au milieu d'herbes, de ronces, de broussailles esraïques. A plusieurs fois Moïse dit, comme dans *Lévitique*, chap. XXIV, v 22 : « Vous n'aurez qu'un seul et même droit pour vous

(1) Mesure s'appelle en hébreu *Mesura*. Les *Ephas* sont des boisseaux et les *Hin* des mesures pour les boissons.

et l'étranger. » Il dit, chap. XXV, § 39 : « Si ton frère appauvri veut se vendre à toi, *tu ne lui feras pas faire un travail d'esclave ! Il sera avec toi comme un mercenaire et comme un indigène.* » Et comme Moïse a répété par trois fois qu'il ne devait y avoir aucune loi, aucun règlement particulier pour l'étranger, qui, devait jouir des mêmes droits que l'indigène, et qui, sans changer de religion, pouvait même prendre part à la fête de l'agneau pascal, comme cela ressort du § 14 du chapitre IX des Nombres, où il est dit : « Si un étranger, séjournant chez toi, veut célébrer le Pésach, il le fera selon la loi et selon le règlement du Pesach. Vous aurez une seule et même loi pour vous, pour l'étranger comme pour le citoyen du pays. » Il s'ensuit que Moïse a formellement défendu d'avoir des esclaves étrangers, défense qu'Esra a violée, en y ajoutant, § 44 : « Des peuples environnants, d'eux, vous pourrez acheter des esclaves mâles et femelles ! »

Verset 35, même chapitre, il répète la loi de l'usure.

« Si ton frère devient pauvre et que sa main fléchisse près de toi, sou tiens-le. De même pour l'étranger et celui qui demeure avec toi, afin qu'il puisse vivre à côté de toi. Tu ne lui prendras ni intérêt ni usure. Crains ton Dieu, afin que ton frère vive avec toi. Tu ne lui prêteras pas ton argent à intérêt, ni tes vivres à usure. Je suis Yéhovah, votre Dieu ! »

La preuve, mes amis, que Moïse n'a point chargé le grand prêtre de pardonner au peuple ses péchés se trouve dans la formule de bénédiction au peuple, que Moïse a prescrite à Aaron et à ses descendants, ses remplaçants dans la grande prêtrise après sa mort; formule qui est un chef-d'œuvre de pensée et de style, et qui constituait tout le culte public du temps de Moïse. Elle se trouve, *Nombres*, chap. VI, § 22, et est ainsi conçue :

« Yéhovah parla à Moïse et dit : Parle à Aaron et à ses fils et dis leur : Voici comment vous bénirez les fils d'Israël. Vous leur direz :

« *Que Yéhovah te bénisse et qu'il te garde !* »

« *Que Yéhovah fasse luire sa face sur toi et qu'il te soit gracieux !* »

« *Que Yehovah tourne sa face vers toi et qu'il te donne la paix !* »

Vous répéterez, mes amis, cette bénédiction en hébreu chaque fois que vous bénirez vos enfants, ou que vous quitterez une personne chère (1).

(1) Moïse est l'inventeur du système décimal pour la monnaie, les mesures, les poids et les impôts. C'est lui aussi qui, le premier dans l'histoire, a créé une armée composée de tous les citoyens, depuis l'âge de vingt jusqu'à cinquante ans. Seule, la tribu de Lévy était retenue pour le service du temple et l'enseignement public.

XVII

Il faudrait citer la moitié du *Deuteronome*, car là aussi Esra et son école, et plus tard les chrétiens, ont falsifié des textes, en y ajoutant de leur propre cru. Je vous ai assez exposé les principes de Moïse pour qu'en lisant le *Deuteronome*, le plus grand chef-d'œuvre d'esprit divin et humain, vous puissiez distinguer ce qui est mosaïque et ce qui ne l'est pas. Il est impossible que le plus grand génie de l'humanité, après avoir médité pendant soixante ans sa doctrine religieuse, après avoir eu de véritables révélations divines dans ses songes, se soit contredit lui-même dans le même chapitre, au point de peindre en noir ce qu'il vient de peindre en blanc, en d'autres termes, de dire tout à fait le contraire en six lignes de ce qu'il vient de dire en deux lignes. Voici les passages les plus remarquables de ce livre divin.

Dès le premier chapitre, où Moïse parle en sa propre personne, il dit : « Dans ce temps, j'ai établi des juges en leur disant :

« Écoutez vos frères et jugez selon la justice entre l'homme et son frère et son étranger. N'ayez aucun égard à aucune figure dans vos jugements ! Vous écouterez le petit comme le grand ! Ne craignez aucun homme, quel qu'il soit, CAR DIEU C'EST LA JUSTICE ! »

Chapitre IV, § 12, après le passage remarquable que nous avons cité au commencement de ces entretiens, Moïse dit :

« Yéhovah vous a parlé au milieu du feu. Vous avez entendu la voix des paroles, mais vous n'avez vu aucune image, rien qu'une voix ! »

Moïse part de ce principe de l'invisibilité de Dieu pour défendre toute idole, toute image de Dieu, sous aucune forme, soit des éléments et des hommes, comme l'ont fait les Grecs ; soit des bêtes, comme l'ont fait les Égyptiens. Dieu, selon Moïse, ne saurait être représenté dans aucune image corporelle. Il n'est pour l'homme que *la voix et le verbe*, en d'autres termes, la raison éternelle qui fut toujours ce qu'elle est et ce qu'elle sera. Il ajoute, verset 35 :

« Tu as assez vu pour savoir et comprendre que Yéhovah seul est Dieu. Il n'y en a point d'autre ! »

Et verset 39, il répète :

« Sache donc et retiens-le dans ton cœur, que Yéhovah est Dieu aux Cieux dans le haut et sur la terre ici-bas ! Il n'y en a pas d'autre hors lui ! Tu observeras ses lois et ses commandements que je t'ai édictés, afin que tu sois heureux et tes enfants après toi, et pour que tes jours se prolongent dans le pays que Yéhovah te donnera pour l'éternité. »

Il est à remarquer que Moïse, pour dire Ciel, se sert toujours du mot *Cieux*, au pluriel, pour indiquer que Yéhovah est le même dans toutes les planètes, et que partout il ne règne qu'au nom de la Justice, en d'autres termes, *avant, pendant et après* la vie de l'homme, sa créature d'élite.

Dans le chapitre VII, § 6, il dit :

« Tu dois être un peuple saint à Yéhovah, ton Dieu. Car Yéhovah l'a choisi pour lui être un peuple *trésor* « *Ségoulah* », un peuple élu sur toutes les nations de la terre. *Yéhovah ne vous a pas choisis à cause de votre nombre, car vous êtes le plus petit de tous les peuples !* »

Chapitre IX, § 6, il ajoute :

« *Sache que ce n'est pas à cause de tes vertus que Yéhovah, ton Dieu, te donnera ce bon pays en héritage, car tu es un peuple à la nuque dure !* « Du jour où tu es sorti du pays d'Égypte jusqu'au jour où vous êtes arrivés ici, vous avez toujours été des rebelles contre Yéhovah. »

Quelques instants avant sa mort, dans le chapitre XXXI, § 27, Moïse, le désespoir au cœur, s'écrie :

« Je connais ton esprit de rébellion et la raideur de ta nuque. Si, pen-

dant ma vie, vous fûtes toujours des rebelles, que serez-vous donc après ma mort! »

Et Moïse leur prédit qu'ils violeraient toutes ses lois, et que Yéhovah, sans distinction, ni prédilection, leur ferait comme il a fait aux sept peuples idolâtres de Canaan, que le pays vomit à cause de leur idolâtrie et de leurs vices, surtout à cause de leurs sacrifices humains, une abomination devant Yéhovah. Il résulte clairement des paroles de Moïse que Yéhovah n'a point élu le petit peuple d'Israël parce qu'il avait fait un pacte éternel avec ses patriarches, mais uniquement pour s'en servir de modèle pour sa législation de raison, de santé et de sainteté, afin que tous les peuples de la terre l'imitent et l'introduisent chez eux. D'ailleurs, s'il était vrai que Moïse eût parlé à son peuple au nom de ce pacte, il ne lui aurait signé que des billets à La Châtre, car jamais pacte n'eût été violé d'une façon si cruelle que celui que Yéhovah aurait fait au fils d'Israël, au nom de leurs patriarches! Jamais peuple ne fut plus maltraité dans l'histoire humaine que le peuple juif! Hélas! il ne devait ses malheurs que pour avoir méconnu et violé les lois de vérité de Moïse, qu'il a remplacées par des lois d'erreur d'Esra et des Pharisiens. Et ces malheurs dureront, avec des intermittences, jusqu'au jour où il retournera aux vraies lois de Yéhovah, comme Moïse le lui a prédit dans le chapitre XXX du *Deutéronome*. Moïse ajoute au chapitre VII :

« Sache que Yéhovah garde son alliance et sa grâce à ceux qui l'aiment, EN OBSERVANT SES LOIS (il n'y a pas d'autre manière d'aimer Dieu, selon Moïse), jusqu'à la millième génération. Mais qu'il paye celui qui le hait à la face, pour le faire périr. Il ne sera pas en reste avec celui qui le hait. Il le payera comptant! »

Chapitre XI, § 27, Moïse dit :

« Regarde! J'ai exposé devant toi ce jourd'hui la bénédiction et la malédiction. La bénédiction, si vous observez les lois de Yéhovah, votre Dieu. La malédiction, si, n'observant pas ces lois, vous déviez de la voie dans laquelle je vous ai ordonné de marcher! »

Toujours la subordination du bonheur à l'observance de la loi; toujours l'œuvre, jamais la foi!

Chapitres XIV et XV, il ordonne de séparer tous les ans la dixième partie de tous les fruits de la terre et d'exposer cette dîme de la troisième année pour le Lévite, l'étranger, l'orphelin et la veuve. Les récoltes de la septième année en friche leur appartenaient également, de même les coins de tout champ et de toute vigne et la glane. Moïse ajoute, verset 4 du chapitre XV : *Il n'y aura plus de pauvre parmi toi, car Yéhovah te bénira dans le pays qu'il t'a promis!* mais à condition que tu observes toutes les lois que je viens d'édicter dans la *Thorah*, littéralement *Code de lumière*.

La phrase suivante du verset 11, disant : « Car le pauvre ne disparaîtra pas du milieu du pays! » et qui se trouve également dans l'Évangile, ne saurait donc être de Moïse.

J'ai déjà cité les versets du même chapitre sur l'incorruptibilité de la justice. Je tiens seulement à citer encore le vingtième verset, disant : « Cours, cours après ce qui est juste, afin que tu vives! »

Chapitre XVIII, v 10, il dit :

« N'apprends pas à imiter les abominations des peuples du pays que Yéhovah te donnera : qu'on ne trouve pas chez toi un homme faisant passer son fils et sa fille par le feu! Point de devin, d'astrologue, de conjureur de serpents, de sorcier! Point d'augure par les bêtes, de consultant des esprits, de diseur de bonne aventure et d'évocat des morts! Car ceux qui font cela sont une abomination devant Yéhovah. C'est à cause de ces abominations que Yéhovah chasse devant toi ces peuples. Soyez sans défauts avec Yéhovah. Ces peuples dont tu hériteras, tous, ils écoutent leurs devins et leurs astrologues! Ne les imite pas! »

Chapitre XX, v 19, Moïse défend d'abattre un arbre fruitier dans le pays ennemi contre lequel on guerroye. Il ne permet pour les sièges des villes que d'abattre des arbres non fruitiers.

Chapitre XXII, il répète de ne point laisser s'égarer les bêtes d'autrui, de les recueillir et de les garder jusqu'à ce qu'elles soient réclamées.

« Tu feras ainsi, ajoute-t-il, à tout ce que ton frère a perdu! »

Donc, Moïse a déjà aboli le droit d'aubaine, droit barbare et qui existe encore chez plusieurs peuples.

Chap. XXIII, ¶ 17, il dit :

« Tu ne livreras pas l'esclave échappé à son maître! Qu'il demeure chez toi dans un de ses portes où cela lui plaira! Tu ne le gèreras en rien! »

Verset 18, même chapitre, il dit :

« Tu n'auras ni prostituée ni prostitué parmi les filles et les fils d'Israël! Tu ne feras pas entrer le salaire d'une prostituée ni d'un prostitué dans la maison de Yéhovah, ton Dieu! »

Défense que l'Église catholique n'observe pas, acceptant très bien les dons et les legs des prostituées.

Versets 24 et 25, il dit :

« Tu tiendras la parole qui sort de tes lèvres! (à propos des vœux). Quand tu entres dans la vigne de ton prochain, tu pourras manger des raisins pour te rassasier, mais tu n'en mettras point dans un vase. De même tu pourras cueillir des épis dans le champ de ton prochain et les manger, mais tu ne lèveras pas une faucille sur ces épis! »

Donc, selon Moïse, le pauvre avait le droit de se rassasier dans la vigne et dans le champ de son prochain!

Chapitre XXIV, ¶ 10, il dit :

« Si tu fais à ton prochain un prêt quelconque, tu n'entreras pas dans sa maison pour prendre ton gage. Tu resteras dehors et tu attendras que l'emprunteur t'apporte le gage dehors. Et si cet homme est peu fortuné, tu ne coucheras pas dans ce gage. Tu le lui retourneras au coucher du soleil, afin qu'il s'en serve pour coucher et qu'il te bénisse. *Et cela te sera compté pour une vertu devant Yéhovah, ton Dieu!* » « Tu ne maltraiteras pas le mercenaire besoinneux ou pauvre de tes frères, ni s'il est étranger dans ton pays. Tu lui donneras son salaire le jour même. Tu ne laisseras pas le soleil se coucher sans le lui donner, car il est besoinneux, et il lui tarde de le recevoir. Afin qu'il n'en appelle pas contre toi à Yéhovah et que ton acte ne te soit compté pour un vice! » Puis, « les pères ne doivent pas mourir pour les fils, ni les fils pour les pères! Chacun mourra pour son propre crime. » Verset déjà cité. « Ne courbe pas le droit de l'étranger et de l'orphelin et ne prends jamais en gage le vêtement de la veuve! » « Quand tu moissonneras ton champ et que tu y auras oublié une gerbe, tu n'y retourneras pas pour la prendre. Elle appartient à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve, afin que Yéhovah te bénisse dans les labeurs de ta main! Quand tu secouras les oliviers, tu ne cueilleras pas ce qui reste aux branches, cela appartient à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve! Quand tu vendras ta vigne, tu ne cueilleras pas les grappes qui y restent. A l'étranger, à l'orphelin, à la veuve tu les abandonneras! Rappelle-toi que tu as été esclave en Égypte. C'est pourquoi je t'ordonne cela! »

Il est à remarquer que Moïse compte l'étranger pour un faible, en le comparant à l'orphelin et à la veuve. L'étranger, du temps de Moïse, était presque toujours un esclave, ou une victime de la tyrannie étrangère, s'étant réfugié chez les Israélites, pays de liberté, d'égalité et de fraternité!

Chapitre XXV, § 13, Moïse répète la défense d'avoir de faux poids ni de fausses mesures! Car tout tort que l'on fait à son prochain, ajoute-t-il, est une abomination devant Yéhovah.

Chapitre XXVI, § 19, Moïse répète à son peuple d'observer ses commandements, afin que Yéhovah puisse l'élire pour son peuple *trésor*, afin qu'il soit un peuple supérieur à tous les autres peuples « *en gloire, en renom et en magnificence, et afin qu'il devienne un peuple saint à Yéhovah* ».

On le voit, l'élection du peuple de Moïse doit être en gloire, en renom et en magnificence!

Chapitre VIII, verset 3, il dit : « Afin que tu saches que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais qu'il vit de ce qui sort de la bouche de Yéhovah, » phrase répétée par l'Évangile, et que les chrétiens croient généralement être de Jésus.

Chap. XXIX, § 13, il dit :

« Ce n'est pas avec vous seuls que je fais cette alliance avec serment, mais avec ceux qui sont présents et ceux également qui ne sont pas présents ce jourd'hui! »

Et à ceux qui, après avoir entendu parler tant de fois de Yéhovah, voudraient discuter l'essence même de Dieu, Moïse répond à la fin du même chapitre: « LES MYSTÈRES SONT À YÉHOVAH, NOTRE DIEU! MAIS LES CHOSES OUVERTES SONT À NOUS ET À NOS FILS, POUR EXÉCUTER TOUTES LES PAROLES DE CETTE THORAH! » En d'autres termes, Moïse dit à son peuple, il n'y a rien de mystérieux dans mes lois, conformes à la raison, *aux choses ouvertes*, de l'histoire humaine. S'il y a des mystères, nous n'avons pas à nous en occuper. Ils sont à Yéhovah. Il est impossible que l'homme qui dit et écrit cette phrase ait jamais imposé ses principes par un miracle mystérieux. Il a d'ailleurs dit, phrase déjà

citée; chapitre XXX, § 11 : « CAR LA LOI QUE JE T'ORDONNE AUJOURD'HUI N'A RIEN DE MIRACULEUX ! »

Pour finir, citons quelques passages merveilleux du *Chant du Cygne*, qui clôt le *Pentateuque*, que je traduis littéralement du texte hébreu, toujours mal traduit, parce que toujours mal compris, dans lequel Moïse, aussi grand poète que prophète, dans un langage clair et concis, non seulement répète les principes fondamentaux de sa doctrine, mais dans lequel il prédit à son peuple prévaricateur et rebelle l'avenir qui l'attend, en cas de violations de ces principes; avenir de malheurs paraissant miraculeux, mais n'étant que les fruits maudits de ses iniquités, qui s'est accompli à la lettre et qui s'accomplira sur toutes les nations qui violeront les lois éternelles de Justice et de Droit de Yéhovah, qui seul a toujours gouverné, gouverne et gouvernera toujours tous les mondes connus et inconnus !

- « Écoutez, Cieux ! Je vais parler !
- « Que la terre entende les paroles de ma bouche !
- « Que ma science acquise filtre comme de la pluie !
- « Et que ma parole ruisselle comme la rosée !
- « Comme des ouragans sur la verdure !
- « Comme des ondées sur l'herbe !
- « Je vais proclamer le nom de Yéhovah ! (Gloire à lui, notre Dieu !)
- « Il est le roc ! Ses œuvres sont parfaites !
- « CAR TOUTES SES VOIES SONT JUSTICE !
- « C'est le Dieu de la fidélité, sans macule !
- « IL EST JUSTE, IL EST DROIT !
- « Le mal vient-il de lui ? Non ! Il vient de ses fils pleins de vices !
- « Race tortueuse et perverse.
- « Tu oses en rendre responsable Yéhovah !
- « Peuple gueux, peu sage !
- « N'est-il pas ton père, ton acquéreur ? !
- « Qui t'a créé et qui t'a consolidé ! » etc., etc., etc.

Il faudrait tout citer. Il suffit de faire ressortir que dès le début de son Chant Moïse répète les principes fondamentaux de sa doctrine. Savoir : que *Yéhovah c'est la Justice et le Droit, et que les maux de la terre ne viennent pas de lui, mais qu'ils sont les fruits maudits des vices et de l'orgueil de l'homme !*

XVIII

Un dernier mot, mes amis, avant de nous séparer. Moïse a eu de nombreux adversaires, les uns de bonne foi, les autres de mauvaise foi, les uns par ignorance, les autres par outrecuidance. Les écrivains de bonne foi qui l'ont attaqué ont cru, sur la parole des rabbins et des prêtres, que tout le *Pentateuque*, tel quel, était entièrement de Moïse, en lui attribuant les doctrines d'Esra, qui prêtent les flancs à toute critique de raison pure. Il ne leur était pas difficile de tourner en ridicule un Yéhovah tout-puissant, qui peut faire autant de miracles que bon lui semble, et qui n'en fait pas, juste au moment où son soi-disant peuple élu en aurait eu le plus grand besoin. Il leur était encore plus facile de faire ressortir les contradictions flagrantes qui se trouvent entre le Yéhovah d'Esra et le Yéhovah de Moïse, qu'ils ont confondus dans un seul et même Yéhovah, en le prenant pour la conception une et indivisible de Moïse.

En troisième lieu, de grands écrivains ont reproché, et à juste titre, au Yéhovah du *Pentateuque*, d'avoir choisi un petit peuple, naguère composé d'esclaves, de l'avoir préféré à toute autre nation de la terre, rien que parce qu'il avait fait un pacte avec ses patriarches, qui tous n'étaient pas précisément des saints. Et puisqu'il peut tout faire, disent-ils, que ne s'est-il révélé aux premiers hommes de la création? Quelle pouvait être sa raison d'attendre la naissance de Moïse, pour lui parler

bouche à bouche et lui apparaît face à face? Une fois le pacte fait, pacte d'amour et d'élection, pourquoi n'a-t-il pas tenu sa parole à ce petit peuple, élu on ne sait vraiment pourquoi, qui, s'il a produit quelques véritables grands hommes, a également vu surgir de son sein des monstres de rois, absolument comme les autres nations non élues de la terre?

D'aucuns ont reproché au Yéhovah de Moïse d'être toujours en colère, de ne parler que de vengeance, en un mot, de n'être pas un Dieu d'Amour et de Pardon, de n'avoir rien d'humain dans son être, comme le Dieu juif des chrétiens!

D'autres, enfin, lui ont reproché de n'avoir jamais parlé de l'immortalité de l'âme, après la mort, et de n'être qu'un législateur matériel, exclusivement national, en dehors des autres nations de l'humanité!

Toutes ces critiques, toutes ces objections, toutes ces contradictions tombent à plat comme un château de cartes sous un souffle d'enfant, devant le Yéhovah de Moïse que je viens de vous expliquer, un et indivisible comme sa loi, n'ayant rien de commun avec le Yéhovah d'Esra et des Pharisiens. Il y a plus de différence entre la religion du Yéhovah de Moïse du premier temple et la religion du Yéhovah d'Esra du second temple, qu'entre le Yéhovah-homme d'Esra et le Dieu-homme des chrétiens. Inutile d'y revenir.

Le Yéhovah de Moïse n'a nullement choisi le peuple d'Israël par pur caprice et pour le privilégier, par amour pour ses patriarches. Il n'a jamais fait d'autres miracles que ceux qui furent les effets naturels des causes et qui parurent miraculeux aux hommes ignorant ces causes. Moïse, pour révéler son Yéhovah, pour en faire connaître les lois immuables de justice et de droit, a choisi son peuple, qu'il venait d'affranchir de l'esclavage, au nom de ce même Yéhovah, d'où seul jaillissent la liberté de l'homme et l'égalité de tous les êtres créés par lui, pour lui appliquer toute sa doctrine yéhoviste, tout son code de droit, dont le principe fondamental est que les forts

ont été créés pour les faibles et non les faibles pour les forts, non pas seulement pour fonder la supériorité d'Israël, mais afin que tous les peuples de la terre, frappés de la sagesse de cette doctrine et des prospérités matérielles qui en découlent, comme autant d'effets forcés, adoptent et introduisent dans leurs pays les mêmes principes, les mêmes doctrines, en renonçant à leurs faux dieux et en glorifiant Yéhovah, dont seule la conception est faite pour la liberté et le bonheur des humains !

L'idée d'une religion universelle (catholique) est absolument une idée mosaïque. Sa religion devait être universelle, et le peuple juif n'en devait être que le premier modèle. Seulement Moïse n'imposait pas sa religion par la force sans justice. Sa religion ne devait se recommander que par les bienfaits qu'elle créait au peuple d'Israël, en l'observant strictement. Loin d'être un privilège pour Israël, Moïse lui répète à chaque ligne que s'il n'observait point ses lois de vertu, de justice et de sainteté, il serait frappé de tous les malheurs dont étaient et seront toujours affligés les peuples idolâtres, tombant du despotisme dans l'anarchie et de l'anarchie dans le despotisme ! Et ces prédictions ne se sont que trop vite accomplies.

Le Yéhovah de Moïse, étant la Justice absolue, n'est jamais en colère. Il n'a aucune passion humaine. Il ne change jamais d'avis. Il est la Loi qui se suit elle-même. Il ne punit ni ne récompense par colère ou par amour. Il n'a créé aucun mal. Le bien et le mal sont entièrement dans le pouvoir de l'homme, qui a la liberté de créer du bien par ses vertus et du mal par ses vices et ses iniquités, pas immédiatement, mais avec le Temps, juste assez pour faire jaillir les effets de leurs causes, mais sans pardon ni rémission. Ce Dieu-là ne va pas aux grands et petits criminels, aux hommes de violence et de force sans justice. Mais le Yéhovah de Moïse n'a égard à aucun homme, il ne se laisse corrompre, ni par des sacrifices, ni par des dons, ni par des flatteries ou des prières, et tant pis pour les gueux et pour les méchants ! La preuve qu'il ne laisse rien impuni est écrite

sur chaque page de l'histoire, dans chaque mémoire de famille; car, quoi que fassent les humains, la loi du Yéhovah de Moïse gouverne le monde, et pour que les hommes fussent heureux, il faudrait d'abord qu'ils fussent vertueux, les forts vivant pour les faibles et non les faibles pour les forts. Libres à eux d'être vicieux et malheureux!

Moïse n'a pas jugé à propos de décréter l'immortalité de l'âme comme un article de foi, en inventant un paradis et un enfer! Il a dit : « *Les Mystères sont à Dieu seul!* » Il a laissé ces créations en partie à Esra et à son école, qui ont créé un diable; en partie aux pharisiens et aux chrétiens. Autant élever en article de foi *les Contes de ma Mère grand!*

L'imagination de l'homme peut embellir la mort, car l'homme sent, par l'instinct de son âme divine, que tout ne finit pas avec la mort. La conscience de la mort elle-même, selon Moïse, est le plus grand bienfait que le Créateur ait octroyé à l'homme. Mais décréter un article de foi à ce sujet ressemble presque à une imposture. Moïse, d'ailleurs, avait vu en Égypte les effets désastreux de ce système de métempsycose religieuse poussé à l'excès et dégénérant à l'adoration d'un bœuf ou d'un serpent. *Mais son Yéhovah étant la Justice partout, aux cieux et sur la terre, il s'ensuit logiquement, forcément, que cette Justice existe avant, pendant et après la vie.* Il ne pouvait pas avoir ordonné à son peuple « d'être saint comme Yéhovah », si les effets de cette sainteté devaient s'arrêter à la mort, car Yéhovah ne meurt pas. La mort, d'ailleurs, dans la langue de Moïse, s'appelle *rentrer chez ses ancêtres*. Si la mort était le néant, cette expression n'aurait pas de sens.

Si Moïse n'était qu'un législateur ordinaire, ayant inventé un système philosophique et religieux, d'après son génie individuel, sa loi ne lierait pas les générations futures. Ce qu'un homme fait, un autre peut le défaire. Mais il se trouve que la loi de Moïse est tellement conforme à la loi de Dieu, que vouloir la nier ou la violer,

c'est s'exposer à des malheurs et à des châtements sans fin. Or, la loi du Créateur se manifeste dans les créations mêmes. En étudiant les lois de la nature et en y pénétrant, on y découvre la loi de Dieu dans toute son entité, et en étudiant l'histoire des hommes, qui sont ses créations les mieux douées, on y voit écrite, en lettres de feu et de sang, sa Justice, longanime il est vrai, car il ne punit qu'avec le Temps, mais inexorable. On y reconnaît en même temps son immense bonté, ayant tout donné à l'homme pour qu'il se crée du bonheur pour lui et sa postérité. C'est en cela que la législation de Moïse est supérieurement divine à toutes les autres législations de la terre. Lui seul a pénétré les lois de Dieu en prescrivant aux hommes des devoirs, pour fonder le bonheur de tous les êtres! Lui seul a affranchi l'homme de toutes ses erreurs, en le déclarant libre comme Dieu! Lui seul a créé l'égalité, en abolissant l'esclavage des faibles! Lui seul a créé la solidarité de tous les êtres, en forçant les êtres forts de travailler pour les êtres faibles! Lui seul a créé la civilisation et l'humanité, dont l'essence est la paix et le bonheur, par l'égalisation de tous les êtres faibles aux êtres forts! Lui seul a glorifié Dieu par le nom de Yéhovah! Lui seul, enfin, a divinisé l'homme! Aussi sa loi gouverne-t-elle le monde, qu'on la reconnaisse ou non, car c'est la loi du Créateur, et c'est à juste titre qu'un auteur, dans le *Pentateuque*, dit que Moïse a vu Dieu face à face, et que Josué, son disciple, clôt le *Pentateuque* avec les paroles : « Il ne s'élèvera plus un Nabi comme Mosché! »

Et maintenant, mes amis, après vous avoir exposé les lois fondamentales de Moïse, comme lui, je vous dis : Suivez-les, observez-les, afin que vous soyez heureux, que vos jours se prolongent, et pour que vous puissiez servir de modèles de vertu, de justice et de gloire à vos semblables!

Libre à vous de vous rendre heureux par l'observation, ou malheureux par la violation de ces lois!

Mais que vous les observiez ou non, que vous les niiez

ou que vous les reconnaissiez, ces lois n'en cesseront pas un instant de gouverner tous les mondes connus et inconnus!

Hors de ces lois il n'y a qu'erreurs et qu'horreurs!
Que songes et que mensonges!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.	1
Prolégomènes.	1
Les Juifs depuis le second temple jusqu'à 1789	29
Catéchisme religieux des Juifs émancipés de France	77
Les Juifs émancipés	97
Catéchisme universel selon les principes de Moïse.	144
Catéchisme mosaïque israélite (pour les petits et les grands enfants) .	209

DU MÊME AUTEUR

MOÏSE, LE TALMUD ET L'ÉVANGILE

Deuxième édition. (Il ne reste plus que dix exemplaires.)

LE PENTATEUQUE
SELON MOÏSE ET SELON ESRA

suivi de

LA VIE DE MOÏSE

Sur des textes hébraïques de la Bible, jusqu'à ce jour complètement
incompris. (Il en reste très peu d'exemplaires.)

LE NOUVEAU SINAI

Ont paru des ŒUVRES COMPLÈTES

MES ROMANS, quatorze romans, dont deux de premier ordre,
en deux volumes.

LA GUERRE DES PAYSANS ET DES ANABAPTISTES

Un volume.

HISTOIRE VÉRIDIQUE ET VÉCUE DE LA RÉVOLUTION DE 1848

Depuis le 24 février jusqu'au 2 décembre. Un volume.
